

**LE DISCOURS FRANÇAIS DE GÉOGRAPHIE RÉGIONALE ET
L'INDOCHINE COLONIALE**

**LES MODÈLES DES THÈSES DE CHARLES ROBEQUAIN ET
PIERRE GOUROU**

Dany Bréelle

PhD, Septembre 2002
Flinders University of South Australia
School of Geography, Population and Environmental Management

Traduction française et mise à jour 2007

Table des Matières

Table des Matières	ii
Résumé.....	v
Préface	vi
Figures.....	viii
CHAPITRE 1	1
INTRODUCTION.....	1
1.1 Introduction	1
1.2 Arrière-plan - Les auteurs et leur géographie.....	3
1.2.1 Deux auteurs influencés par l'école vidalienne.....	3
1.2.2 Deux discours pionniers sur les régions extrême-orientales de l'empire français	9
1.3 Objectifs de cette thèse.....	10
1.3.1 Finalité générale	11
1.3.2 Questions spécifiques.....	11
CHAPITRE 2	13
LE LANGAGE DES GÉOGRAPHES : RÉFLEXIONS THÉORIQUES ET	
ORIENTATIONS DE LA RECHERCHE.....	13
2.1 Introduction	13
2.2. Une approche contextuelle	14
2.2.1 Environnement sociétal et discours géographique	14
2.2.2 Les arrière-plans épistémologiques des travaux géographiques pendant les années	
1920-1930.....	15
2.3 Le concept de discours et la géographie.....	17
2.3.1 Définitions philosophiques et géographiques	17
2.3.2 Culture, langage, et discours	18
2.3.3 Discours et pouvoir	23
2.3.4 Créativité du discours.....	27
2.4 Discours géographique et sémiologie	31
2.4.1 Le paysage, son interprétation géographique et la sémiologie.....	32
2.4.2 Traduction des signes et symboles d'une autre culture.....	34
2.4.3 Le paysage en tant que texte	35
2.5 Discours géographique et métaphore	36
2.6 Conclusion.....	37
CHAPITRE 3	38
LA GÉOGRAPHIE VIDALIENNE ET LES DISCOURS DE CHARLES ROBEQUAIN ET	
PIERRE GOUROU	38
3.1 Introduction	38
3.2 Le cadre régional et l'orientation rurale des thèses vidaliennes.....	39
3.2.1 Le concept de milieu	39
3.2.2 Le concept de genre de vie et la notion de civilisation	45
3.2.3 La région et ses différentes interprétations	47
3.2.4 L'orientation rurale de l'analyse régionale	52
3.3 La pratique rhétorique de la description raisonnée	58
3.3.1 La pratique descriptive vidalienne	58
3.3.2 La méthode de la « description raisonnée »	60
3.3.3 Les méthodes descriptives de Charles Robequain et Pierre Gourou.....	62
3.4 L'introduction de techniques et de problématiques nouvelles.....	65

3.4.1 Le renouvellement du discours vidalien : techniques et méthodes modernes.....	65
3.5 Conclusion.....	68
CHAPITRE 4	69
LA CONSTRUCTION D'UNE RÉGION DANS LES THÈSES DE CHARLES	
ROBEQUAIN ET PIERRE GOUROU.....	69
4.1 Introduction	69
4.2 Charles Robequain et les conceptions naturalistes de l'espace régional.....	69
4.2.1 Une région définie par des limites physiques.....	69
4.2.2 Une conception naturaliste de l'environnement régional nuancée par les facteurs sociaux et le colonialisme	72
4.3 Le cadre régional de Pierre Gourou	75
4.3.1 Une géographie humaine.....	76
4.3.2 Une étude de l'environnement physique à travers ses prolongements humains	77
4.3.3 Climat et fleuves, composants majeurs de la vie paysanne.....	78
4.3.4 La signification régionale des fortes densités de population.....	80
4.4 Discussion - Comparaison entre les deux approches	81
CHAPITRE 5	84
LA RELATION DIALECTIQUE ENTRE LA GÉOGRAPHIE DE L'INDOCHINE ET	
L'IDÉOLOGIE COLONIALE FRANÇAISE.....	84
5.1 Introduction	84
5.2 Réinterprétations récentes des relations entre géographie et Empire colonial.....	84
5.2.1 « l'Histoire de la géographie et celle des Empires coloniaux s'enchevêtrent inextricablement »	85
5.2.2 La géographie coloniale « cet angle mort de la modernité » (d'après Soubeyran, 1994, p. 264).....	86
5.3 Les géographes français et les théories coloniales	86
5.3.1 Marcel Dubois et l'amorce d'une géographie coloniale	87
5.3.2 Georges Hardy et « la géographie des colonies »	88
5.3.3 L'approche socio-politique de la géographie coloniale d'Albert Demangeon	92
5.4 Les concepts fondateurs de la pensée coloniale et les discours géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou.....	92
5.4.1 Le mythe du progrès et sa présence dans le discours géographique	93
5.4.2. Le progrès comme une condition universelle et le devoir de la colonisation	96
5.4.3 La mission civilisatrice de l'Occident en question.....	101
5.5 Conclusion : le discours colonialiste de Charles Robequain et l'humanisme colonial de Pierre Gourou	112
CHAPITRE 6	116
LES RÉGIONS INDOCHINOISES, LE CONTEXTE COLONIAL ET LA	
MODERNITÉ.....	116
6.1 Introduction	116
6.2 Les colonies et l'action modernisatrice de la France	120
6.2.1 Le travail cartographique et de reconnaissance aérienne	120
6.2.2 Une stratégie de développement soutenue scientifiquement par les données des recensements et des enquêtes statistiques et économiques	121
6.3.2 Pacification et ordre politique	123
6.3 La Géographie Coloniale de Robequain et l'idée de Modernité.....	125
6.3.1 Les relations entre la géographie, les données chiffrées et la cartographie	125
6.3.2 Une conception positiviste du problème du développement colonial.....	126
6.3.3 Charles Robequain et la région du Thanh Hoá, « laboratoire de la modernité » (d'après Rabinow, 1989, p. 9, p. 289).....	127

6.4 Le discours de Pierre Gourou : une méthodologie moderne incorporant une pensée humaniste et classique.....	131
6.4.1 La géographie de Pierre Gourou en tant que science humaine de l'espace	133
6.4.2 La généralisation de la méthode du questionnaire d'enquête d'Albert Demangeon	135
6.4.3 La politique de mise en valeur coloniale et l'intérêt de Pierre Gourou pour la communauté annamite.....	136
6.5 Conclusion.....	140
CHAPITRE 7	142
L'INDOCHINE ET LA DIMENSION CULTURELLE DES DEUX DISCOURS.....	142
7.1 Introduction	142
7.2 Les institutions coloniales et la promotion de la recherche culturelle	143
7.2.1 L'ouverture pluridisciplinaire de l'É.F.E.O.	145
7.2.2 La nouveauté du discours de Léopold Cadière	147
7.2.3 La contribution modeste d'intellectuels vietnamiens.....	150
7.3 Le discours ethnographique de Charles Robequain	153
7.3.1 La formulation des sociétés indochinoises en termes de « groupes ethniques »....	153
7.3.2 L'importance du folklore	157
7.3.3 La conception évolutionniste de la civilisation de Charles Robequain.....	159
7.4 L'argumentation socio-culturelle de Pierre Gourou.....	164
7.4.1 La signification culturelle des techniques de la riziculture	165
7.4.2 La focalisation sur les villages	167
7.5 Conclusion.....	176
CHAPITRE 8	180
CONCLUSION.....	180
8.1 Introduction	180
8.2 L'impulsion de la pensée française dans les deux discours	181
8.2.1 Le discours de Charles Robequain et l'appropriation coloniale du Thanh Hoá.....	181
8.2.2 Le discours humaniste de Pierre Gourou	183
8.3 Les Limites Contextuelles des Discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou et le Défi Culturel du Discours Géographique.....	184
8.3.1 Géographie et Ethique de l' 'Autre'	184
8.3.2 L'actualité des discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou	187
Références bibliographiques	193

Appendices A à H: voir la version anglaise, pp. 278-352

Remerciements: voir la version anglaise, p. VIII

Résumé

Cette thèse revisite le discours régional de deux thèses classiques de l'école française de géographie, *le Thanh Hoá : étude géographique d'une province annamite*, de Charles Robequain, et *Les Paysans du Delta Tonkinois, étude de géographie humaine*, de Pierre Gourou. Celles-ci furent écrites entre les Première et Seconde Guerres mondiales, à l'apogée de l'Empire colonial français. Elles constituent les premières thèses de doctorat qui, en traitant du monde colonial asiatique, firent autorité au sein de la géographie française.

Les discours géographiques de Charles Robequain et de Pierre Gourou sont analysés à travers une approche contextuelle répondant à trois conditions majeures : le contexte de l'École française de géographie, le contexte colonial et le contexte extrême-oriental. L'objectif principal de cette recherche est d'examiner la façon dont ces différents contextes influèrent sur les discours géographiques de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Jointes à la personnalité des auteurs, ces contextes occasionnèrent des représentations et des conceptions géographiques novatrices et décisives ou, inversement, les restreignirent. Des questions plus spécifiques sur la façon dont les deux géographes "construisirent" leurs régions indochinoises et dévisagèrent les régions coloniales extrême-orientales, ou sur la pertinence à plus ou moins long terme de leur travail sont aussi abordées.

Deux approches méthodologiques sont utilisées. D'une part, les deux œuvres sont replacées dans les environnements sociétal et épistémologique de leurs auteurs. D'autre part, elles sont analysées en tant que discours approchant différemment des régions indochinoises.

Afin de mieux comprendre les théories, les méthodes et les concepts qu'utilisaient les géographes français pour analyser une région, une réflexion théorique et épistémologique sur la géographie vidalienne est développée. La thèse examine aussi comment les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou furent influencés par l'idéologie coloniale française, comment les deux géographes surent mettre à profit dans leurs œuvres des techniques de recherche nouvelles, et comment, du fait qu'ils furent confrontés à des sociétés fonctionnant sur des modes d'organisation qui ne leur étaient pas familiers, ils enracinèrent une dimension culturelle dans le discours régional de la géographie française.

La thèse conclut que les conceptions géographiques, coloniales et culturelles françaises furent à l'origine de nombreux arguments dans les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Ceci invite à réfléchir à l'éthique de la géographie et à la pertinence du discours régional français lorsqu'il traite d'une société différente de celle dont l'auteur est originaire. Cependant, comparé aux travaux de son époque traitant de pays coloniaux, le discours de Charles Robequain et, plus spécifiquement, celui de Pierre Gourou fournirent à la géographie française des orientations très nouvelles où la région coloniale était saisie à travers les spécificités et les dynamiques internes de ses sociétés, grâce aux échanges culturels que les deux géographes, et notamment Pierre Gourou, développèrent avec des intellectuels vietnamiens, et qui leur permirent d'introduire certaines représentations et interprétations fonctionnant aussi bien dans le discours français que le discours vietnamien.

Préface

En 1993, j'arrivai en Australie avec une bourse d'étude pour commencer un PhD à Flinders University (Adélaïde). Je ne connaissais ce pays qu'à travers quelques clichés géographiques qu'un géographe devait amener dans une leçon de géographie régionale (l'île-continent et les limites de la ligne Wallace, les grandes cités portuaires qui concentraient presque toute la population, le bush et toutes ses différentes espèces d'Eucalyptus, l'intérieur désertique et le cœur rouge des monts Uluru, le dream time de la culture aborigène...). Au-delà de ce discours reçu, les couleurs chaudes et ocres de l'Australie, le bleu si intense et éblouissant du ciel, les horizons infinis hors d'échelle et hors du temps, les verts ternes et un peu métalliques des feuilles et les écorces des troncs d'Eucalyptus qui tombent comme en lambeau, l'étroite symbiose de la culture aborigène avec la terre australe et l'univers, l'aspect très récent, inachevé et l'étendue des villes, le multiculturalisme plus intégrateur qu'assimilateur, déroutèrent la française que j'étais. L'essentiel de ma vie s'était déroulé au sein des fortes densités urbaines de la région parisienne ou des paysages verdoyants et frais des campagnes françaises, tous plus ou moins imbibés des vestiges d'un passé ordonné en grandes périodes, gallo-romaine, médiévale, classique, contemporaine. Ma raison était modelée par ma culture, mon éducation française et républicaine, où s'entremêlaient de façon complexe des éléments des pensées judéo-chrétienne, gréco-latine, humaniste ou cartésienne. Confiante dans la culture de « mon » pays, je ne questionnais pas ses fondements et je restais éloignée des réalités australiennes qui fonctionnaient sur d'autres bases que je ne parvenais pas à saisir.

Même si je ne me l'étais pas formulée clairement au départ, choisir comme sujet de thèse de m'interroger sur les fondements et la construction du discours de géographie régionale français et soumettre à l'analyse le type de discours qu'avaient tenus sur d'autres sociétés les géographes qui avaient marqué ma formation universitaire constituait pour moi le moyen idéal d'entrer dans le travail de déconstruction de ma propre culture. Cette démarche m'était inévitable. Il fallait que je comprenne sur quel mode de pensée les géographes français fonctionnaient pour pouvoir m'ouvrir sur d'autres sociétés fonctionnant sur d'autres modes. Mon choix s'est porté naturellement sur l'Indochine et les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou. D'une part le Vietnam tenait une place de choix dans ma culture française puisque mon père y était resté près de deux ans au temps en tant qu'officier de la marine au temps de l'Indochine française et en avait rapporté des souvenirs qui marquèrent mon enfance. D'autre part, ma connaissance des écrits de Pierre Gourou et Charles Robequain fut initiée par les cours de géographie tropicale ou régionale qui faisaient partie intégrante du cursus universitaire des années 1970 et, ultérieurement, par la préparation au CAPES puis à l'Agrégation de géographie. Enfin, le Vietnam tenait une place de choix dans les universités australiennes, notamment dans les années 1990, suite au rétablissement des relations diplomatiques du Vietnam avec les Etats-Unis et la Chine, et son entrée dans l'économie de marché. Les bibliothèques universitaires australiennes et leurs services de prêt me donnaient accès à l'essentiel des œuvres des deux géographes, mais aussi à une riche documentation concernant aussi bien l'Extrême-Orient et l'Indochine française que la philosophie des idées et des connaissances et me permettait de d'emprunter des ouvrages à l'étranger. Les sources bibliographiques utiles à mon travail m'étaient donc dans l'ensemble possibles d'accès, et j'ai pu me rendre aussi en France et au Vietnam pour les compléter.

C'est dans ces cadres que j'entrepris ma recherche. C'était une approche nouvelle pour moi, difficile, parfois même douloureuse lorsque je réalisais que mes raisonnements et les cadres

de références que je considérais comme logiques et donc ‘normaux’ n’étaient que le fruit d’une construction culturelle conventionnelle qui cachait le sentiment inconscient d’une supériorité française arbitraire dénaturant ma relation aux autres sociétés. Je constatais aussi avec embarras que les étudiants et les universitaires australiens connaissaient beaucoup mieux que moi les œuvres des philosophes et intellectuels français contemporains et notamment Michel Foucault et Jacques Derrida. C’est donc dans les toutes dernières années du XX^{ème} siècles et en Australie que je m’initiais véritablement aux écrits philosophiques de la « new French thought » mais aussi à d’autres courants de la pensée contemporaine, et notamment aux travaux d’Edward Said, et aux analyses produites par les « Subaltern Studies ».

Mon PhD fut soutenu en 2002. Je n’entrepris la traduction et la mise à jour que quatre ans plus tard. Durant ce laps de temps, la réalité complexe, l’histoire et les séquelles de la colonisation avaient animés les débats historiographiques et anthropologiques, tandis que des géographes français et anglais avaient scruté la notion de tropicalité et les fondements de géographie tropicale française (Claval, 2005 ; Raison, 2005, Bruneau, 2005) (Clayton & Bowd, 2006)¹ en se questionnant sur le rôle qu’y avait joué Pierre Gourou. A un niveau plus général, le problème de la traduction et du passage d’une culture à une autre et la recherche de méthodes d’interprétation suffisamment larges pour rendre compte et embrasser les cultures dans leurs différences (« crossing culture ») a pris de l’ampleur, renforçant l’idée d’un nécessaire dialogue transculturel ne se réduisant pas à opposer ‘sa’ culture aux ‘autres’ cultures.

On aura ainsi compris que la déconstruction des discours de Charles Robequain et Pierre Gourou ne concerne pas seulement une période passée de l’histoire de la géographie, mais se réfère à l’ensemble des débats et problématiques actuels. En analysant le discours français de géographie régionale à l’égard de l’Indochine, on apprend peu de choses sur l’Indochine, mais beaucoup sur la manière dont les Français et leurs géographes représentent des sociétés non françaises en projetant des jugements et des critères qui se réfèrent à des valeurs et des données culturelles françaises. On saisit la façon dont le monde est réduit de la sorte à une construction française où les autres sociétés ne se reconnaissent pas nécessairement.

Ce travail de déconstruction ne nous révèle pas s’il est possible de fonder un discours géographique différent où les sociétés qui sont étudiées ne sont pas réduites et soumises à une vision française ethnocentrée. Mais il suggère que l’humanisme d’un géographe comme Pierre Gourou, peut permettre de construire un regard qui laisse une place à cet « autre » que le géographe français s’avise d’analyser, où les autres sociétés sont abordées un peu moins de l’extérieur, et un peu plus de l’intérieur.

¹ Parmi les articles d’un numéro récent du journal *Singapore Journal of Tropical Geography* traitant des géographies tropicales françaises (vol. 26, n°3, 2005), Paul Claval (pp. 289-303) remarque que le déclin de la géographie tropicale française telle qu’elle avait été enseignée par Charles Robequain à la Sorbonne puis par Pierre Gourou au collège de France, sont liés à son inaptitude à endosser les processus de modernisation des sociétés tropicales. Cependant, Jean Pierre Raison (pp. 323-338) suggère que l’approche de Pierre Gourou qui privilégiait le local garde sa pertinence en offrant une alternative à la mondialisation contemporaine.

Figures

Figure 1.1: Carte de l'Indochine	2
Figure 1.2: Carte géologique du Thanh Hoá	6
Figure 1.3: Carte du delta du Tonkin	9

CHAPITRE 1

INTRODUCTION

1.1 Introduction

Cette thèse se propose de revisiter les discours de deux œuvres significatives de l'École française de géographie, qui furent écrites par Charles Robequain (Robequain, 1929) et Pierre Gourou (Gourou, 1936), et construites autour de concepts promus initialement par Paul Vidal de la Blache. Les ouvrages constituent des *thèses d'État*² et analysent deux régions indochinoises, la province de Thanh Hoá (à l'intérieur du protectorat d'Annam) et le delta du Tonkin (appelé aussi le delta du Fleuve Rouge, à l'intérieur du protectorat du Tonkin).

² Selon Numa Broc, « c'est ce type de 'chef-d'œuvre' de type artisanal qui donne à l'École française sa coloration, sa structure et la plus grande partie de son unité... La préparation de la thèse est un travail de longue haleine qui demande en moyenne une dizaine d'années» (Broc, 1993, p. 236, 238). Elle mentionne (p. 239) comment des géographes comme Charles Robequain et Pierre Gourou eurent à «vaincre les différences non seulement linguistiques» mais aussi «culturelles» pour étudier les aspects humains de leur région.

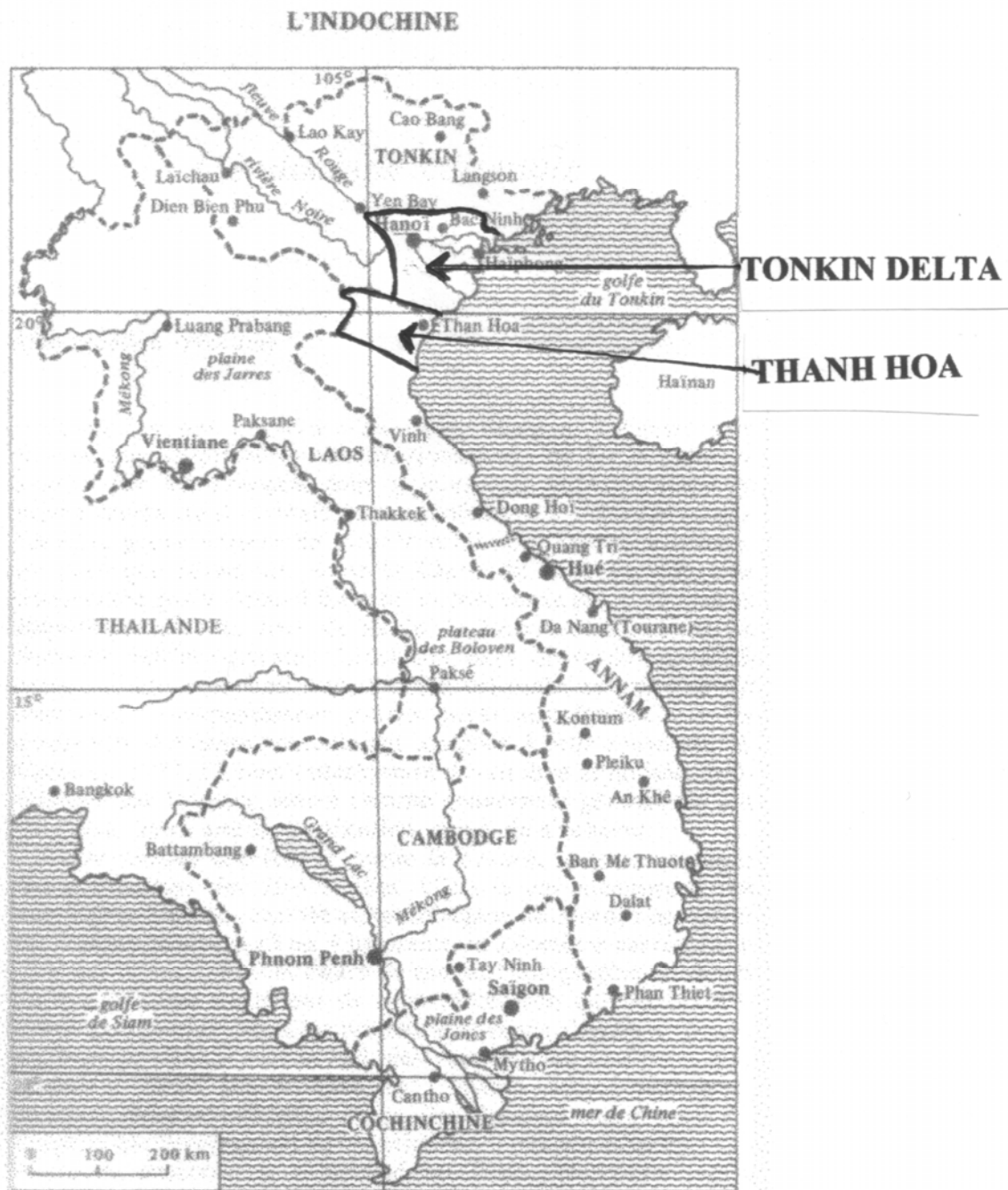


Figure 1.1: Carte de l'Indochine

Source: Carte d'origine dans Dalloz, 1987, p.7

Note: cette carte intitulée "Indochine"³ représente ses subdivisions coloniales, avec les protectorats du Tonkin, de l'Annam, du Laos et du Cambodge, et la colonie de Cochinchine. Le delta du Tonkin et la province du Thanh Hoá analysés dans les deux thèses y ont été délimités par l'auteur de cette recherche.

³ Une autre carte dessinée par Pierre Gourou et intitulée « Indochine orientale » est présentée dans l'Appendice A.I.. Elle différencie les régions montagneuses, les régions de basse altitude et les plaines deltaïques (comme le delta du Tonkin et celui du Thanh Hoá)

Ces travaux géographiques furent composés entre les deux guerres mondiales, à l'apogée de l'Empire français et contribuèrent à faire connaître les régions coloniales aux géographes français. Ils ouvrirent ainsi de nouveaux horizons à la géographie française et donnèrent naissance aux premières grandes thèses qui traitèrent d'un environnement non-européen et colonial⁴. Charles Robequain et Pierre Gourou introduisirent les conceptions géographiques de Paul Vidal de la Blache pour représenter les régions coloniales de l'Indochine française qu'ils avaient choisies d'étudier, et leurs thèses constituent des ouvrages de référence pour les études en rapport avec le Vietnam colonial ou encore la géographie régionale du pays.

Bien que publiées à seulement sept ans d'intervalle et toutes deux influencées par la géographie de Paul Vidal de la Blache, les œuvres abordèrent les régions indochinoises suivant deux discours très contrastés, en partie en rapport avec des contextes politiques et économiques différents - celui des années 1920 et celui des années 1930 - impliquant des mutations de la pensée coloniale de la période.

L'analyse que nous proposons de ces deux discours est organisée autour de trois questions. Premièrement, la géographie de Vidal de la Blache eut une grande influence sur la géographie française pendant la plus grande partie du XX^e siècle. Qu'est-ce qui se produisit lorsque l'approche de Vidal de la Blache fut appliquée aux régions coloniales françaises dont la population et la culture étaient extrême-orientales ? Deuxièmement, en dépit de leur culture géographique similaire, Charles Robequain et Pierre Gourou composèrent des discours différents. Comment ces différences peuvent-elles être expliquées ? Troisièmement, l'analyse du discours nous montre comment un écrit est influencé par les contextes variés (social, culturel, politique, etc.) qui entourent l'auteur. Pouvons-nous utiliser cette méthode d'analyse pour examiner ces deux ouvrages clés de l'écriture géographique française ?

Ce chapitre préliminaire présentera les deux auteurs et leurs thèses de doctorat (dans les sections 1.1 et 1.2) et énoncera le dessein de notre thèse (dans la section 1.3), qui se penche sur les cheminements multiples du raisonnement contenu dans les discours géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou.

1.2 Arrière-plan - Les auteurs et leur géographie

Ces deux géographes français, formés par l'école vidalienne, et les régions coloniales extrême-orientales de l'empire français qu'ils étudient sont introduits brièvement ci-dessous et plus complètement dans des chapitres suivants.

1.2.1 Deux auteurs influencés par l'école vidalienne

Charles Robequain et Pierre Gourou furent formés à l'École des disciples de Vidal de la Blache et introduisirent dans leurs thèses les concepts et les méthodes de l'école française de géographie en les étendant pour la première fois à des régions d'outremer de la zone de l'Asie des moussons. Forts de leurs conceptions géographiques vidaliennes, leur rhétorique se fonda sur une « description raisonnée » des aspects physiques et humains des deux régions indochinoises, à travers l'étude des relations entre les sociétés et leur environnement (Chapitre 3, section 3.1). Leur méthode consistait en un travail de terrain très important en même temps que des recherches considérables utilisant diverses sources comme, d'une part, le dépouillement et la

⁴ A notre connaissance et comme Jean Suret-Canale (in BRUNEAU et DORY, 1997, p. 157) le souligne, la seule thèse sur une région coloniale publiée avant celles de Charles Robequain et de Pierre Gourou, était celle de J. Machat, *Guinée française : les rivières du Sud et le Fouta-Djalou*, en 1906. En fait, à la fin du XIX^e siècle, Henri Schirmer (1893) et Augustin Bernard (1895) firent aussi une thèse sur deux régions coloniales, le Sahara et l'archipel de Nouvelle-Calédonie. Mais ni Henri Schirmer, ni Augustin Bernard ne visitèrent les régions qu'ils étudiaient et leurs travaux n'allèrent pas dans le sens d'une compréhension des fonctionnements internes des sociétés décrites (voir chapitre 5, section 5.3.2).

lecture des ouvrages, revues et périodiques qu'offraient les bibliothèques et les archives et, d'autre part, les interviews des villageois et les entretiens avec les personnalités locales, les intellectuels indochinois et l'administration française.

1.2.1.1 Charles Robequain

Après avoir passé l'agrégation d'histoire et géographie⁵ en juillet 1922, Charles Robequain (1897-1963) débuta sa carrière de géographe avec Raoul Blanchard à Grenoble⁶. L'approche de Raoul Blanchard s'inscrivait dans la lignée de la géographie vidalienne, mais avec une orientation chorologique et physique prédominante. La géographie de Raoul Blanchard unissait intimement l'évolution des différents genres de vie ruraux dans les Alpes à l'environnement naturel et aux différences climatiques entre les Alpes du Nord et les Alpes du Sud (Blanchard, 1925).

La première recherche géographique de Charles Robequain (1922) couvrit une région des Alpes appelée le Trièves, où il décrivit les caractéristiques multiples de cette zone en utilisant la même nomenclature que Raoul Blanchard. Quand l'École Française d'Extrême-Orient (É.F.E.O.) offrit à Charles Robequain un contrat de deux ans (1924-1925) pour mener une recherche géographique sur l'Indochine française⁷, il semblait aller de soi que la méthode grenobloise d'étude d'une région alpine était compatible avec le contexte extrême-oriental et notamment celui du Thanh Hoá où le terrain était montagneux et la région habitée par différentes communautés rurales. Ainsi, il consacra son énergie à rédiger sa thèse de doctorat sur le Thanh Hoá, qui était une province du nord du protectorat français d'Annam, limitée au nord par le protectorat français du Tonkin⁸. Cette province était entourée de hautes terres et traversée par les fleuves Song Ma et Song Chu qui forment une plaine deltaïque (figure 1.2, schéma géologique et régions naturelles du Thanh Hoá d'après Jacob et Dussault).

⁵ Après avoir été mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, Charles Robequain, grâce à une bourse, fit ses études universitaires à Grenoble et à Lyon de 1919 à 1922 (comme Pierre Gourou, à peu près aux mêmes dates). Il passa l'agrégation d'histoire et de géographie en 1922 et fut classé premier. Il faut rappeler la singularité de la France où l'enseignement universitaire de l'histoire et celui de la géographie sont associés. Comme Marie-Vic Ozouf-Marignier le note (1992, p. 93) « Sans doute plus qu'à aucune science, la géographie, dans sa tradition française, est liée à l'histoire au point que cela constitue une spécificité nationale de la discipline... Ces dispositions institutionnelles ne sont que le reflet des rapports étroits entretenus au niveau scientifique ». Même si Paul Vidal de la Blache et ses étudiants tels qu'Albert Demangeon (Wolff, 1998, 2005) refusaient de se subordonner à l'histoire, ils incorporaient celle-ci dans leur approche géographique.

⁶ En 1913 Raoul Blanchard créa une revue, le *Recueil des travaux de l'Institut de Géographie alpine*, dans lequel fut publié le travail de recherche de ses étudiants concernant les Alpes. En 1920 la revue prit le nom de *Revue de Géographie alpine* et existe toujours.

⁷ Sa nomination à l'École Française d'Extrême-Orient fut annoncée dans le *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* (B.É.F.E.O.) de 1924 p. 310 : « 2 mars 1924 par décret Mr Charles Robequain, agrégé d'histoire, nommé membre temporaire de l'École Française d'Extrême-Orient (J.O., 5 mars 1924, p. 473) », p. 310. Son arrivée à Hanoi fut aussi mentionnée plus tard dans la revue p. 615 : « Mr Charles Robequain... est arrivé à Hanoi le 12 mai. Après s'être mis au courant des publications locales et de l'état des études de géographie de l'Indochine, il entreprit un bref tour à Hoá Binh et Cho-bó pour prendre contact avec les Muong... ».

⁸ Aujourd'hui le Thanh Hoá est une province du nord du « Vietnam central » (« Trung Bó »). Il constitue avec le Nghê An et Hà Tĩnh les provinces de la région du Nord Trung Bó.

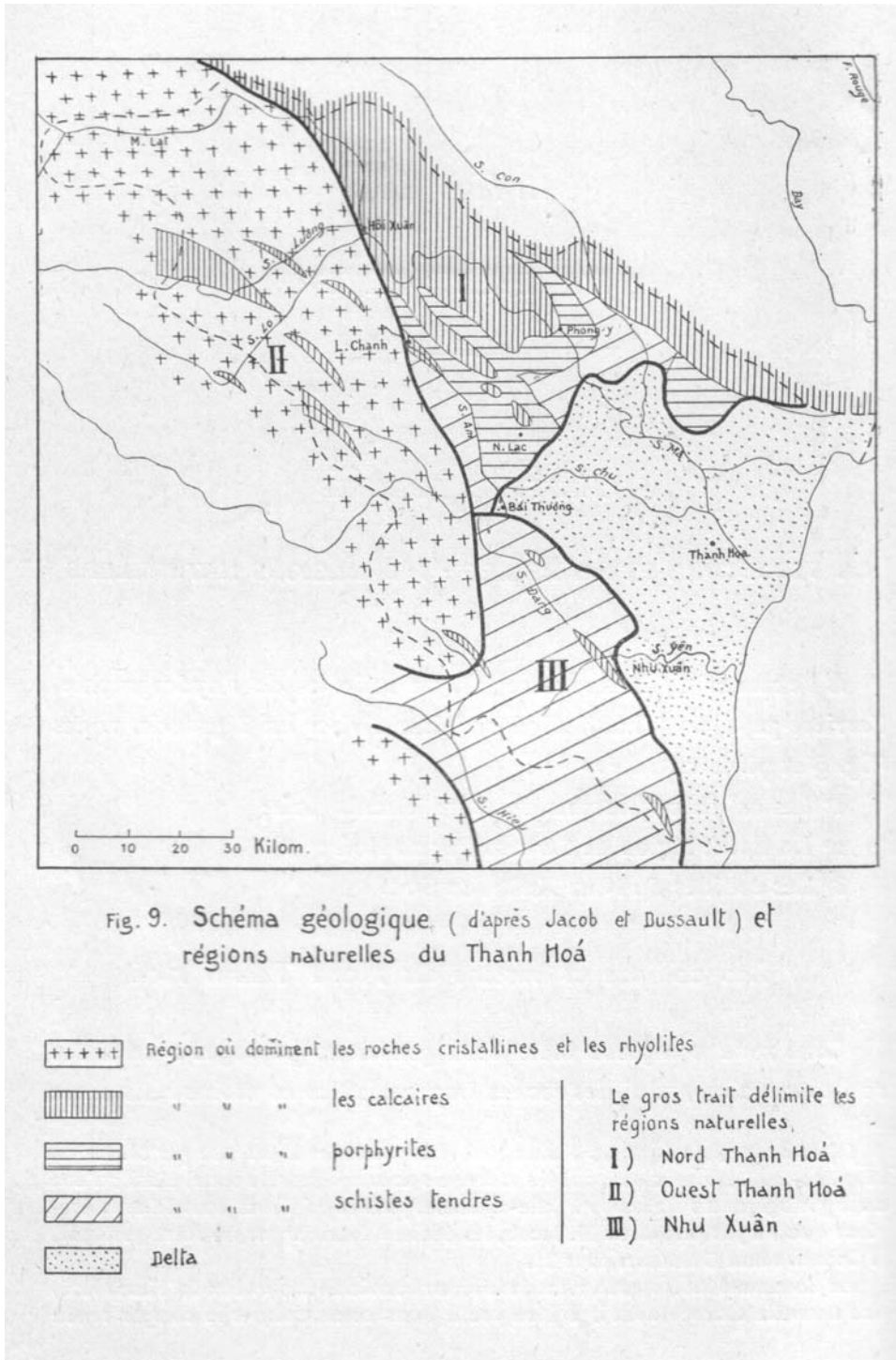


Figure 1.2 : Carte géologique du Thanh Hoá

Source : Robequain C. (1929). **Le Thanh Hoá, Etude géographique d'une province annamite** (LesÉditions G. Van Oest éd., Vol. 1 et 2). Paris et Bruxelles : Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Planche XVIII, p. 54

Note : Cette carte géologique établit les différentes «régions naturelles» du Thanh Hoá sur lesquelles Charles Robequain a construit sa thèse.

Le choix de Charles Robequain a pu être influencé par la conviction que la région du Thanh Hoá était dotée d'un potentiel encore inexploité au regard des découvertes archéologiques⁹ et des potentialités agricoles et minières¹⁰ de la région. Mais ce qui le détermina en premier lieu fut la considération que le Thanh Hoá fournissait « un panorama passionnant de toute l'Indochine »¹¹. La thèse de Charles Robequain, *Le Thanh Hoá, Étude géographique d'une province annamite*, publiée en 1929, est une monographie volumineuse en deux parties, totalisant 632 pages. Elle analyse un espace géographique comprenant des régions naturelles variées et dissemblables, correspondant à l'époque à des « genres de vie » divers et contrastés. Charles Robequain se concentra particulièrement sur le contraste majeur entre les groupes ethniques des hautes terres et les Annamites¹² vivant dans la plaine deltaïque. Sa thèse se conclut par un chapitre sur « l'œuvre de la France » où l'auteur soumit un compte-rendu favorable à la politique française de colonisation et de développement régional (la politique de « mise en valeur des colonies »¹³).

1.2.1.2. Pierre Gourou

Pierre Gourou (1900-1999) naquit en Tunisie et fit ses études primaires et secondaires dans le protectorat français de Tunisie. Comme Charles Robequain, il fut étudiant à l'université de Lyon, où Maurice Zimmermann enseignait la géographie vidalienne¹⁴, et passa l'agrégation en 1923. La Chambre de commerce de Lyon, la grande ville de l'industrie textile en France grâce à la soierie, s'intéressait particulièrement à l'Extrême-Orient. Les plaines deltaïques de Chine du Sud et d'Indochine étaient vues et comprises comme densément peuplées « par une race raffinée, industrielle et pacifique tandis qu'étaient maintenus dans les hautes terres une population éparse

⁹ Par exemple, quand Charles Robequain commença sa recherche, le Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient signala que la plus grande partie d'une collection de céramiques Song avait été « découverte dans le riche sous-sol du Thanh Hoá », p. 616. D'autres sites archéologiques furent découverts dans le Thanh Hoá par Henri Maspero (voir chapitre 7).

¹⁰ Dans sa thèse, Charles Robequain écrivit à propos du Thanh Hoá : « L'arrière-pays, comme le Haut Tonkin, paraît plein de promesses » (p. 605), et conclut en évoquant avec confiance la « ceinture de concessions », c'est-à-dire les pièces de terrain distribuées par les autorités coloniales aux colons français pour qu'ils développent une agriculture moderne (voir note infrapaginale 31 au chapitre 6). Aujourd'hui la région du Nord Trông Bó est encore considérée comme « une région de transition avec des potentialités encore incomplètement développées » (Lê Bá Tháo, 1997, p. 423).

¹¹ Dans le Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient de 1924, p. 650, nous lisons : « Mr Charles Robequain, membre temporaire, est parti le 20 juillet 1924 pour une reconnaissance rapide de l'Indochine française... Il a recueilli des notes détaillées sur la géographie, tant physique qu'humaine des contrées parcourues. Après ce circuit, il a pu choisir, en connaissance de cause, le pays auquel il voudrait consacrer une étude géographique approfondie. C'est la province de Thanh Hoá, qui présente une unité indéniable et qui, cependant, avec ses régions naturelles habitées par des races si diverses, offre un saisissant raccourci de l'Indochine entière ».

¹² Depuis l'effondrement de l'Indochine française, les Annamites furent assimilés à l'ethnie Viêt ou Kinh qui forme le cœur du peuple vietnamien. Le mot « Annamite » fut utilisé à partir du XIX^e siècle par les expéditions françaises dans leur confrontation avec l'Empereur d'Annam, à Hué. Le delta du Tonkin était considéré comme le 'berceau du peuple annamite'. Il est encore habituellement considéré comme 'le berceau du peuple viêt'.

¹³ Cette expression était utilisée dans les années 1920 et 1930 pour désigner la politique française de développement et d'exploitation des colonies (voir chapitre 5).

¹⁴ Maurice Zimmermann enseigna la géographie coloniale à la Chambre de commerce de Lyon, publia des articles sur les pays coloniaux et se montra particulièrement sensible à la nature spécifique de chaque société. De temps à autre, il critiquait l'éthique culturelle française qui exhortait la moralité, l'uniformité et l'universalité (Zimmermann, 1900). Maurice Zimmermann avait été sélectionné pour faire partie des auteurs travaillant à la *Géographie Universelle* de Paul Vidal de la Blache, pour rédiger les volumes sur les Etats scandinaves et les régions polaires boréales et australes. La *Géographie Universelle* (1927-1948) fut conçue par Vidal de la Blache et son collègue Lucien Gallois avant 1914, pour mettre à jour l'*Erdkunde* éditée par Karl Ritter (1822-1859) ainsi que la *Nouvelle Géographie Universelle* d'Élisée Reclus (1877). Vidal de la Blache choisit ses collaborateurs principalement parmi ses anciens étudiants. Le volume concernant les régions de l'Asie des moussons, publié en 1929, fut écrit par Jules Sion (1929). Pierre Gourou ne mentionna pas ce dernier volume dans sa bibliographie, mais y fit figurer la thèse du géographe (Sion, 1909) qui traitait des paysans (thèse intitulée *Les paysans de la Normandie orientale* ; voir chapitre 3, section 3.2.3).

incurablement indolente et dans la région montagneuse de l'Annam, un grand nombre de tribus encore sauvages » (Zimmermann, 1900, p. 78). Au regard de ses plaines intensément peuplées et cultivées, l'Indochine était généralement considérée en France comme la 'Perle de l'Empire français'.

Il est tout à fait probable que ce qui a été dit plus haut encouragea Pierre Gourou¹⁵, ne serait-ce qu'indirectement, à mener une recherche sur une colonie d'Extrême-Orient et « à étudier de façon approfondie un delta aux caractères chinois, très peuplé et doté d'une civilisation avancée¹⁶ - la civilisation chinoise » (cité d'après Pierre Gourou dans une interview avec Hugues Tertrais, 1993, p. 7¹⁷). Pierre Gourou postula pour être officiellement nommé professeur à Hanoi (lycée Albert Sarraut)¹⁸ et y resta de 1927 à 1935. Pendant ce temps, il enseigna aussi à l'université d'Hanoi. C'était surtout pendant les vacances scolaires qu'il pouvait travailler à temps plein à sa thèse¹⁹, *Les paysans du Delta tonkinois Étude de géographie humaine*, œuvre considérable de 666 pages. Pierre Gourou y analysait la forte population annamite (6,5 millions) de la plaine alluviale du delta du Fleuve rouge (15 000 km²) à travers la notion clé de densité de la population.

¹⁵ Comme Charles Robequain, qui fut étudiant à Lyon, comme nous l'avons mentionné plus haut.

¹⁶ Le terme français « civilisation », qui comprend toutes les caractéristiques religieuses, morales, esthétiques, scientifiques et techniques communes à une société prépondérante ou à un groupe de sociétés important (comme les civilisations asiatiques) et le terme anglais « culture » qui inclut toutes les capacités et les habitudes acquises par un homme en tant que membre d'une société, sont presque synonymes. Le terme « civilisation » commença à être utilisé en français, aussi bien qu'en anglais, au milieu du XVIII^e siècle. Les intellectuels français l'employèrent pour exprimer une idée de progrès et d'achèvement d'une société. Mais, au XIX^e siècle, « civilisation » fut connectée à l'idée de nation avec l'idée de supériorité, comme dans l'expression « civilisation française » ou « civilisation britannique » (chapitre 5). Depuis, suivant le contexte de son utilisation, le terme peut avoir une connotation de jugement de valeur.

¹⁷ Cet article peut être lu aussi sur <http://www.ambafrance-vn.org>, accesgau/atudesvn/annexes/gourou.htm. Voir aussi chapitre 2, section 2.3.4.

¹⁸ Pendant ses premières années d'enseignement, Pierre Gourou fut officiellement nommé à Tunis, puis, en 1926, au lycée Chasseloup-Laubat à Saïgon. Par suite de sa persistance, il fut nommé en 1927 au lycée d'Hanoi., dans le delta du Tonkin. Pierre Gourou disait : J'ai fait à Tunis toutes mes études secondaires, mais pris - et c'est stupide - un intérêt plutôt modéré à la Tunisie, même si je la connaissais assez bien. Mes rêves s'orientaient définitivement vers l'Extrême-Orient (Tertrais, 1993, p. 7).

¹⁹ Numa Broc (1993, p. 238) cite Pierre Gourou disant « J'ai mené parallèlement ma tâche d'enseignement et ma recherche, n'ayant pas bénéficié d'une bourse d'études. Tous mes moments de liberté pendant mon séjour au Tonkin furent consacrés au travail d'enquête. » ; voir aussi note infrapaginale 36 dans le chapitre 3.

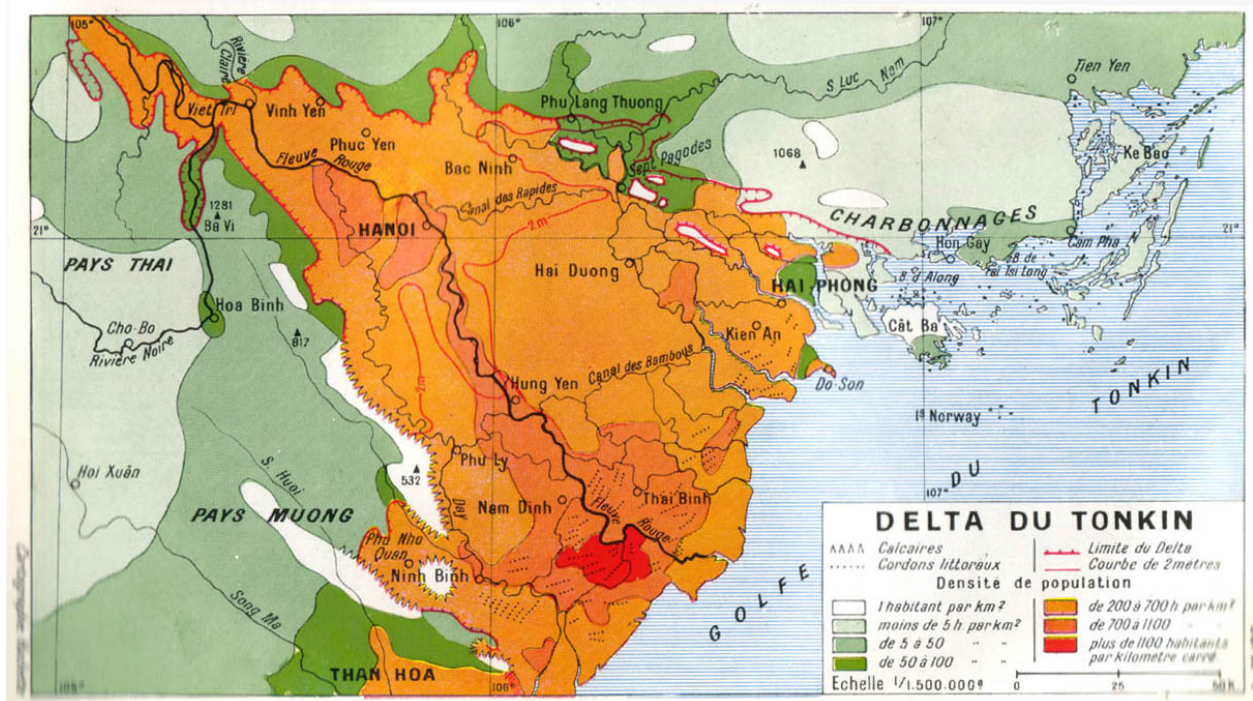


Figure 1.3 : Carte du delta du Tonkin

Source : Gourou P(1953) *L'Asie*. Paris : Hachette, p. 283, carte 4.

Note : Cette carte de synthèse du delta du Tonkin, bien que ne faisant pas partie de la thèse de Pierre Gourou²⁰, est intéressante parce qu'elle intègre les critères majeurs (et, principalement, la densité de la population) qui fixent les limites du delta du Tonkin dans sa recherche.

²⁰ Il n'a pas été possible d'insérer les cartes au 1/250 000 ou 1/500 000 du Delta que Pierre Gourou a placées en appendice de sa thèse parce que leurs formats sont plus grands que les formats standard.

Ce concept de densité fut particulièrement développé dans le dernier livre de Paul Vidal de la Blache, *Principes de géographie humaine*, publié à titre posthume en 1922 (Vidal de la Blache, 1922), l'année précédent celle où Pierre Gourou passa le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie. Comme Paul Vidal de la Blache, Pierre Gourou conçut l'Homme²¹ comme le créateur de l'environnement local qu'il transformait pour mieux en tirer profit (chapitre 2). À la différence de Charles Robequain, il choisit pour son travail de terrain une région homogène, caractérisée par son « uniformité naturelle » et son « unité humaine » (p. 14)²². Son discours reflète aussi, mais avec une orientation humaine plus systématique que souligne bien le sous-titre de la thèse, *Étude de géographie humaine*, la pratique géographique de son directeur de thèse, Albert Demangeon. Albert Demangeon avait démontré à travers sa propre expérience de chercheur vidalien combien l'utilisation des archives, des sources historiques et des questionnaires pouvait construire une analyse régionale rationnelle. Pour comprendre la densité élevée de la population rurale du delta, Pierre Gourou (p. 19) commença par établir « le cadre de l'activité humaine » (p. 20), avec une présentation relativement abrégée du relief, du climat et du régime hydrologique (voir chapitre 4, section 4.3.2). Il explora ensuite l'histoire du peuplement, l'évolution démographique et de la répartition de la population paysanne. Sa longue analyse humaine de la répartition de la terre arable et de son morcellement, du calendrier et des techniques agricoles, de la vie sociale et des industries artisanales, furent étudiés en relation avec la problématique de la densité élevée de la population (voir appendice C2, la table des matières de la thèse de Pierre Gourou). Sa conclusion dégageait de façon critique les graves problèmes du développement régional que les autorités coloniales françaises avaient l'intention de résoudre dans les années 1930.

1.2.2 Deux discours pionniers sur les régions extrême-orientales de l'empire français

Le contenu des thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou n'a jamais été véritablement objecté. Les chercheurs et les experts actuels n'ont jamais sérieusement remis en question la monographie régionale de Charles Robequain, à l'exclusion, mais cela va de soi, des convictions colonialistes qu'elle enferme. La recherche de Pierre Gourou, considérée comme l'une des meilleures thèses françaises, est peut-être le document cité le plus souvent par les chercheurs vietnamiens et les géographes français travaillant sur le Vietnam²³, et sa récente traduction en vietnamien (2003) atteste que « les intellectuels vietnamiens n'ont pas totalement rejeté le système de connaissance français » (Kleinen, 2005, p.340). Les guerres du Vietnam, depuis la fin de la colonisation française jusqu'à une date récente, empêchèrent tout travail de terrain substantiel. Cependant, certains problèmes identifiés par Charles Robequain ou Pierre

²¹ Le terme « Homme » signifie « Humanité » ou « société » d'un point de vue social et ethnographique.

²² Pierre Gourou rappela plusieurs fois dans sa thèse (surtout dans ses notes infrapaginales) le travail de Charles Robequain sur le Thanh Hoá, mais précisa en d'autres occasions qu'en décidant du sujet de sa recherche il n'avait pas été influencé par le choix de Charles Robequain. Il écrivit : « J'ai toujours, depuis sa publication, estimé la thèse de mon ami Robequain. Mais le choix de ma recherche fut défini avant la publication de la « thèse de Robequain », lettre à D. B. , 5 mai 1995. Il dit en 1995 : « J'ai trouvé que sa thèse était excellente, elle était très bonne. Mais finalement il est certain que je voulais aller beaucoup plus loin en limitant spatialement mon étude. » (Voir dans l'appendice H l'interview de Pierre Gourou, 29/8/1995).

²³ Laurent Dartigues (2001, pp. 55-56 et 2005, pp.42-43) s'est penché sur les articles scientifiques écrits entre 1860 et 1940 au sujet du Vietnam. Il a envoyé aux vietnamologues contemporains les plus éminents un questionnaire dans lequel il leur était demandé d'identifier les trois grands savants français de la période coloniale qui, dans le domaine des sciences humaines, ont le plus marqué la connaissance du Vietnam (p. 55) pour déterminer quelles étaient les figures qui dominaient le plus l'histoire française de l'Asie. Pierre Gourou avec ses *Paysans du Delta du Tonkin* est l'un des trois chercheurs le plus souvent cités, avec Paul Mus et Léopold Cadière (chapitre 7, section 7.1, sections 7.2.1 et 7.2.2). Laurent Dartigues étudie aussi les principales références françaises utilisées dans les travaux et citées dans les bibliographies d'intellectuels vietnamiens comme l'ethnologue Nguyễn Văn Huyền, l'historien Lê Thanh Khoi et le chercheur Dinh Van Trung. À côté de Pierre Gourou, Charles Robequain est aussi cité (pp. 57-59).

Gourou paraissent encore pertinents et matière à réflexion, même si les temps sont très différents et si la société vietnamienne s'est beaucoup transformée dans bien des domaines.

La thèse de Pierre Gourou ne fut pas son premier travail sur l'Indochine. Il écrivit d'autres essais ou articles sur le pays et ses habitants²⁴, principalement deux études, la première sur l'Indochine française et la seconde sur le Tonkin, qui furent publiées respectivement en 1929 et 1931. À la différence de sa thèse, ces deux travaux furent commanditées par les institutions ou les autorités coloniales françaises, le Conseil de Recherches Scientifiques de l'Indochine pour le 4^e congrès du Pacifique, qui se tint à Java en mai-juin 1929 (Gourou, 1929), et l'Exposition coloniale de Vincennes, en mai 1931 (Gourou, 1931a). Tous ces travaux permirent à Pierre Gourou de construire un cadre contextuel préliminaire dans lequel placer son étude.

Bien que les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou ne paraissent pas avoir été directement utilisées par l'administration française et le gouvernement colonial, leurs arguments s'inséraient dans le contexte colonial de l'empire français et leurs matériaux provenaient des ressources et des services des institutions et des administrations coloniales. Leur travail pourrait être considéré dans ce sens comme une géographie coloniale influencée par l'idéologie coloniale, qui imprégnait profondément le mode de pensée et la culture françaises dans les années 1920 et 1930. Les membres du jury de Charles Robequain et de Pierre Gourou attribuèrent à leurs thèses la mention la plus élevée possible. La logique de leur discours et leurs conceptions du monde indochinois furent donc acceptées sans ambiguïté par les géographes de l'époque. Pour sa thèse et d'autres travaux sur l'Indochine, Pierre Gourou reçut, en 1937, la médaille Henri d'Orléans accordée par la Société de géographie commerciale et d'études coloniales de Paris. Il fut nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en 1937. Quelques mois auparavant, Charles Robequain avait été nommé maître de conférences de géographie coloniale à la Sorbonne (voir Appendice A.2, « événements politiques et publications significatives des années 1920-1930 »). Si les autorités françaises reconnurent ainsi ouvertement le travail de Charles Robequain et de Pierre Gourou, c'est parce que leurs discours s'adaptaient sans équivoque aux attentes et aux hypothèses de la pensée de l'élite française sur l'Indochine pendant l'entre-deux-guerres.

1.3 Objectifs de cette thèse

Cette thèse approche les discours géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou en fonction de trois contextes majeurs. Premièrement le contexte de l'école française de géographie : la géographie vidalienne fut à l'origine de la pensée géographique de Charles Robequain et de Pierre Gourou, tous deux ayant suivi la même forme d'enseignement universitaire à Lyon au début des années 1920. En second lieu, le contexte extrême-oriental : Charles Robequain et Pierre Gourou furent les premiers géographes en situation de mener, grâce à leur séjour prolongé dans le pays, un vaste travail de terrain dans deux régions de l'Indochine. Par conséquent, il y eut une dialectique constante entre le travail de terrain et le cheminement conceptuel de leur pensée. Troisièmement, le contexte colonial : Charles Robequain et Pierre Gourou peuvent tous deux être vus comme appartenant à l'Etat colonial. Charles Robequain fut engagé par l'institution coloniale française, l'É.F.E.O., puis, pour un an (pour achever sa thèse), nommé par les ministères de l'Instruction publique et des colonies professeur d'histoire et géographie au lycée français Albert Sarraut à Hanoi. À son retour en France en 1927, Pierre Gourou le remplaça dans ce poste.

²⁴ Une bibliographie des travaux de Pierre Gourou a été publiée en 1998 par Henri Nicolai. Elle présente une liste de plus de 370 livres, articles et revues écrits entre 1927 et 1988 (Nicolai, 1998).

1.3.1 Finalité générale

Le but général de cette thèse est d'examiner la façon dont ces différents contextes (le contexte de la géographie vidalienne, le contexte asiatique et le contexte colonial français) influèrent sur les discours géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou. Jointes à la personnalité des auteurs, ces questions contextuelles ont apporté des approches et des conceptions novatrices ou spécifiques à leurs analyses du Vietnam ou, inversement, les ont restreintes.

1.3.2 Questions spécifiques

Pour entreprendre une évaluation exacte de l'information donnée et des techniques employées par Charles Robequain et Pierre Gourou dans leurs écrits, la problématique générale retenue dans cette thèse est divisée en un certain nombre de questions spécifiques. Ces questions sont :

- 1) Quelle méthodologie et quels concepts Charles Robequain et Pierre Gourou ont-ils utilisés pour construire leurs régions indochinoises ? Comment les ont-ils « construites » et quels furent les aspects qu'ils essayèrent particulièrement de développer ?
- 2) Quel type de portrait ces géographes français ont-ils peint des régions colonisées d'Extrême-Orient ?
- 3) Pourquoi la thèse de Charles Robequain et surtout celle de Pierre Gourou firent-elles autorité²⁵ ?

La structure choisie pour la progression de notre problématique et de ces questions est la suivante:

Le second chapitre proposera une définition préliminaire de la notion de discours, et engagera une réflexion philosophique sur les conceptions générales de la lecture critique des écrits d'auteurs en général, et des écrits et discours des géographes en particulier.

Dans le troisième chapitre, les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou seront comparés à ceux des géographes français de la même époque. Les similitudes fréquentes avec d'autres thèses régionales considérées comme modèles et/ou fréquemment citées seront évaluées. Cette recherche nécessitera une réflexion théorique et épistémologique sur la géographie française pour comprendre les théories, les méthodes et les concepts que les géographes employaient pour analyser une région.

²⁵ La thèse de Pierre Gourou fut réimprimée en 1965 par la Maison des Sciences de l'Homme, Mouton. Avant d'être traduite récemment en vietnamien, elle le fut aussi illégalement pour le compte des services secrets japonais, américains, chinois et russes pendant les guerres du Vietnam. Pierre Gourou signala dans l'avant-propos de la réimpression de sa thèse qu'« Une traduction anglaise de mon livre a été publiée par les Human Relations Areas Files (Newhaven, 1955), sous forme de deux volumes miméographiés. Il s'agit d'une traduction clandestine, faite sans l'autorisation de l'auteur et, chose plus étonnante, avec le souci délibéré de cacher à l'auteur qu'on la faisait. Ce fâcheux procédé a eu des conséquences logiques : la traduction est émaillée de contresens et de faux-sens ; c'est un devoir d'honnêteté de mettre les lecteurs en garde et de leur dire qu'ils ne sauraient accorder confiance à la traduction anglaise des paysans du Delta tonkinois par les « Human Relations Areas Files ». Une traduction qui semble abrégée a été donnée en japonais à Tokyo en 1943 ; elle a également été publiée sans mon autorisation ; ignorant le japonais, je ne puis dire ce qu'elle vaut. La seule remarque à faire est que les traducteurs japonais ont mis plus de soin que les américains à reproduire mes cartes. Il est surprenant de constater que l'abus (pour employer un mot neutre) commis en 1943 par les Japonais a été imité en 1955 par les Américains ». (Gourou, 1965, p. 2)

Le nombre d'exemplaires des thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou qui ont été publiés reste inconnu. Les deux thèses sont maintenant épuisées en français, mais on trouve des photocopies de *Les paysans du delta du Tonkin* dans quelques rues de Hanoi, sauf que les cartes de l'Appendice ne sont pas conformes à celles de l'Appendice de la thèse de Pierre Gourou (nous n'avons pas trouvé de photocopies de la thèse de Charles Robequain).

Dans le quatrième chapitre, nous montrerons comment les écrits de Charles Robequain et de Pierre Gourou, bien qu'ils appartiennent au modèle vidalien, proposent deux interprétations régionales contrastées, en rapport avec les deux cadres régionaux singuliers qu'ils choisirent d'analyser.

Le cinquième chapitre montrera la façon dont le discours de Charles Robequain et celui de Pierre Gourou furent influencés par l'idéologie coloniale²⁶.

Le sixième chapitre est une investigation des techniques modernes de l'administration coloniale auxquelles les deux géographes firent appel dans leurs ouvrages. Ces nouveaux outils renouvelèrent la nouvelle structure du discours géographique, en le construisant avec des chiffres, des cartes et une documentation iconographique.

Le septième chapitre considère la façon dont Charles Robequain et Pierre Gourou, confrontés dans leur travail de terrain à des sociétés non-européennes, introduisirent une dimension culturelle dans le discours vidalien classique.

Le chapitre de conclusion est une synthèse des conceptions contenues dans les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Il établit comment ces discours se modelèrent, dans quelle mesure ou dans quelles conditions ils furent acceptés (ou réfutés) et se perpétuèrent ou recomposèrent dans les générations suivantes de géographes français ou vietnamiens. Il dégage quels sont parmi les arguments des deux géographes ceux qui perdurent encore dans le discours actuel. Il tente d'établir ce qui, dans leurs discours, est la source de leur valeur.

Considérer les multiples contextes est essentiel pour comprendre la construction des deux discours et leurs aspects traditionnels et/ou nouvellement développés. Toutefois les analyses nécessairement séparées de l'influence des différents contextes, présentées chapitre par chapitre, représentent quelque chose d'artificiel en ce qu'elles séparent les divers contextes qui, en réalité, se répondent simultanément et sont ensemble en interaction. Mais les thèmes abordés dans ces chapitres ont pour but de faire comprendre comment Charles Robequain et Pierre Gourou promurent la 'région' qu'ils choisirent d'étudier, et d'apprécier comment l'ensemble de ces contextes influença leur compréhension régionale et permirent l'introduction d'un nouveau modèle de discours²⁷.

²⁶ Les arguments et propos de Charles Robequain (voir ceux exposés dans le chapitre 5) paraissent aujourd'hui arrogants (ou à l'occasion irritants) dans leur attitude envers le peuple vietnamien. Mais le lecteur honnête doit lire les propos de Charles Robequain en les replaçant dans leur contexte. Il serait injuste et arbitraire d'ignorer que, pendant la première partie du XX^e siècle, les Français étaient élevés dans l'esprit du colonialisme français et que ce que Charles Robequain exprimait manifestait ce que la population française en général considérait comme conforme et 'objectif' dans les années 1920. Le but de cette thèse n'est pas de condamner ou d'approuver les opinions de Charles Robequain ou de Pierre Gourou à l'égard du peuple indochinois. Il est de saisir et de comprendre les deux œuvres conformément aux contextes dans lesquels elles se sont élaborées.

²⁷ Une note est nécessaire en ce qui concerne l'orthographe utilisée dans la thèse, en particulier pour les termes géographiques et vietnamiens. Dans leurs thèses Charles Robequain préférèrent, quand c'était possible, utiliser les termes géographiques vietnamiens, donner l'orthographe vietnamienne des noms et des termes techniques. Par conséquent, en les citant, je respecterai leur choix, et, par égard pour la culture vietnamienne, utiliserai les signes diacritiques dans la mesure où l'ordinateur le permet.

CHAPITRE 2

LE LANGAGE DES GÉOGRAPHES : RÉFLEXIONS THÉORIQUES ET ORIENTATIONS DE LA RECHERCHE

2.1 Introduction

L'étude du discours des géographes est devenue un sujet d'intérêt croissant en science sociale depuis les dernières décennies du XX siècle. A ce jour, seul un petit groupe de géographes a travaillé sur les textes de géographes connus et examiné la philosophie de leur pensée géographique, la plus grande partie de ce travail ayant été entreprise dans le monde anglophone. L'approche récente de ce type de recherche consiste à analyser et à explorer le contexte des écrits pour comprendre la logique du discours géographique.

Étudier les travaux de Charles Robequain et de Pierre Gourou, qui sont considérés comme des autorités géographiques de premier plan en France, pourrait paraître arrogant et reconsidérer le discours de Pierre Gourou peut sembler singulièrement prétentieux. Son approche géographique attentive et pleine de discernement vis-à-vis des sociétés humaines, son étonnante ouverture d'esprit, sa personnalité exceptionnelle²⁸, sa vaste culture, son intelligence et la pertinence de ses écrits lui permirent de dominer le champ de la géographie tropicale française jusqu'à une date récente. Jusqu'à aujourd'hui, les conceptions de Pierre Gourou sur la manière dont les civilisations et les sociétés organisent et conditionnent l'espace où elles vivent sont encore appliquées, notamment dans le cadre d'une géographie des pays en voie de développement construite sur les concepts de 'modèles de développement', d'insertion des pays tropicaux dans le 'système-monde' ou d'opposition 'Nord-Sud'. Son approche régionale offre l'avantage de contrebalancer les idéologies politiques et économiques globales. Pierre Gourou²⁹ disait de son propre travail (Appendice B.3, « extrait d'une lettre de Pierre Gourou, 27 novembre 1994 »),

Ma position en géographie est très claire : le géographe régionaliste doit maîtriser une bonne connaissance des conditions naturelles de la région qu'il étudie, mais ne pas perdre de vue que la marque de l'homme dans le paysage est conditionnée avant tout par la « civilisation » (c'est-à-dire l'ensemble des techniques de production et des techniques d'encadrement qui composent cette civilisation).

Il est plus difficile d'apprécier la personnalité et l'influence de Charles Robequain, qui mourut « prématurément » en 1963 [Appendice B.2 : photo de Charles Robequain prise pendant le Congrès International de Géographie de 1931]. Mais, nous pouvons citer Pierre Gourou qui écrivit la notice nécrologique de Charles Robequain (Gourou, 1964),

²⁸ Pierre Gourou m'a beaucoup aidée et encouragée dans ma recherche, et s'est entretenu avec enthousiasme de sa géographie et de sa thèse. Tristement il mourut le 13 mai 1999, avant que je n'aie pu lui montrer le résultat de ce travail.

²⁹ Communication personnelle, Appendice B.3, extrait d'une lettre de Pierre Gourou, 27 novembre 1994.

“La fin prématurée de Charles Robequain est durement ressentie par ses amis et par l’ensemble des géographes français. Chercheur infatigable, il avait poursuivi, jusqu’aux dernières et irrémédiables atteintes de son mal, une carrière scientifique marquée par le goût de l’exactitude... Les géographes du monde tropical lui ont une grande dette ; tous ceux qui ont eu recours à lui gardent le souvenir d’un accueil intelligent et efficace. Les Annales de géographie savent qu’elles perdent un auteur attentif et averti.”

Le but de ce chapitre est de présenter les concepts qui nous semblent appropriés à l’analyse de la construction et du contenu des thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Deux approches principales peuvent être retenues : une approche contextuelle et une approche discursive. La première approche se propose de replacer les ouvrages dans l’environnement sociétal et l’arrière-plan épistémologique des auteurs, examinant le contexte de l’époque ainsi que les méthodes et les principes du discours géographique français (section 2,2). La seconde approche analyse les ouvrages en tant que discours (section 2,3). Elle considère le discours dans sa rhétorique étudiant les relations de pouvoir, les signes (section 2,4), les métaphores (section 2,5) et les dispositions innovatrices sur lesquels il est bâti (section 2.3.4).

2.2. Une approche contextuelle

Pour comprendre la portée des thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou, ne serait-il pas suffisant de les étudier simplement à la lumière de ce qu’ils avancèrent dans leurs travaux ? En réalité, ceci n’est possible que de manière réductrice, parce que leurs deux discours, leurs rhétoriques et leurs problématiques elles-mêmes s’enracinent dans les contextes sociétal, culturel et historique au sein desquels ils s’exprimèrent ainsi que dans les théories et les pratiques géographiques françaises des années 1920 et 1930. Une étude approfondie doit tenir compte de ces contextes et des affinités qui existent entre les deux discours géographiques et les environnements où ils se sont formés.

2. 2. 1 Environnement sociétal et discours géographique

Des chercheurs envisagent les travaux géographiques comme contingents d’un contexte politique, économique et surtout culturel qui colore, imprègne ou détermine les conceptions et les descriptions géographiques contribuant ainsi à forger l’identité des lieux et des sociétés. C’est dans cette optique que nous approcherons les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou dans la mesure où elles prirent forme dans un contexte particulièrement complexe puisque les deux auteurs étaient de culture française mais étaient confrontés à des cultures non françaises. L’approche contextuelle a été étudiée par des géographes anglo-saxons comme Trevor Barnes, James Duncan (Barnes et Duncan, 1992), et Derek Gregory (1994). Mis à part le travail de Vincent Berdoulay, elle n’a pas réellement été un thème majeur d’étude pour les géographes français. Le travail de Vincent Berdoulay (1981) examine les valeurs culturelles et idéologiques d’une société et de son élite intellectuelle en fonction d’une période de l’histoire et d’un environnement spécifique façonnant les circonstances et les contingences qui sous-tendent la créativité du discours. Cependant, un discours n’est pas déterminé que par son contexte, et Vincent Berdoulay considère que la personnalité et l’indépendance d’esprit d’un auteur garantissent aussi la singularité de son discours. Son intérêt se porte sur

les influences qu’exerce à tout moment le milieu intellectuel, et la logique des discours selon lesquels s’ordonne la pensée géographique (Berdoulay, 1988, quatrième de couverture).

Les géographes mentionnées ci-dessus saisissent donc le concept de discours comme un ensemble de règles socialement définies gouvernant et définissant les champs d’action d’une

société donnée. Ils invitent donc à replacer les discours des géographes dans leurs contextes sociétaux, et établissent que le contenu de la géographie reflète partiellement les exigences de la société à laquelle le géographe appartient. Ce constat peut paraître trivial mais s'oppose en fait à l'idée longtemps répandue que les descriptions que les géographes français ont faites des régions et des sociétés sont objectives et détachées de toute idéologie et ont donc une valeur universelle.

2.2.2 Les arrière-plans épistémologiques des travaux géographiques pendant les années 1920-1930

Si l'on accepte l'approche de Vincent Berdoulay, le contexte des deux thèses ne peut pas être séparé des réflexions théoriques et épistémologiques et de l'histoire de la géographie française. Donc, sans sous-estimer la personnalité et la liberté des auteurs, le travail de Charles Robequain et celui de Pierre Gourou pendant l'entre-deux guerres doivent être replacés dans le contexte historique de la géographie des années 1920 et des années 1930. Le travail concernant l'épistémologie et la philosophie de la géographie française est un champ de recherche relativement récent. Les travaux de Paul Claval sont bien connus dans les pays anglophones (Claval 1969; 1980; 1993a; 1993b; Claval et Sanguin, 1996, pp. 157-184; Johnston et Claval, 1984), mais d'autres chercheurs, principalement Marie-Claire Robic (1992 ; 1996a ; 1996b, 2006), Philippe Pinchemel (1984, 1988, pp. 15-29) et Antoine Bailly (1991, pp. 17-22, 161-168) ont aussi fourni des travaux dans ce domaine. Vincent Berdoulay (1981) a montré qu'une approche contextuelle permettait de mieux comprendre les fondements épistémologiques de l'école française de géographie. Il suggère que l'émergence du discours vidalien, conformément au contexte républicain français de l'époque de Vidal de la Blache, apparut comme un moyen d'aider les Français à se relever de la perte de prestige qu'occasionna l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Empire allemand en 1871, et que « l'instruction et la recherche géographiques étaient considérées comme utiles à la conquête et à la mise en valeur des colonies [françaises] » (p. 28).

Les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou furent écrites quelques décennies après les débuts de la formation de l'école française de géographie, à un moment où l'empire était à son apogée. Dans quelle mesure pouvons-nous penser ces ouvrages comme des contributions à l'entreprise coloniale française ?

Vincent Berdoulay s'intéresse aussi à l'analyse des idéologies en tant que phénomènes géographiques, et tente de trouver les relations entre la formation de l'école française de géographie et les évolutions idéologiques qui se manifestaient dans la vie sociale française sous la Troisième République. Il essaie de détecter comment les géographes français furent influencés par les différents courants de pensée qui se développaient, donnant comme exemples le positivisme dans les sciences, le néo-kantisme, le développement des écoles sociologiques (par exemple, la sociologie de Frédéric Le Play (1855), (Savoye, 1984)³⁰, la morphologie sociale d'Émile Durkheim³¹ (1982, 1983) et la position anarchiste d'Élisée Reclus³² (1866). Il montre

³⁰ Comparés à Frédéric Le Play, les géographes de l'école de Vidal de la Blache développèrent la méthode des monographies, où leurs discours utilisaient la notion d'harmonie pour décrire les sociétés rurales, reflétant par la même la nostalgie française vis-à-vis du monde rural (voir Chapitre 3).

³¹ Émile Durkheim est considéré comme le père fondateur de la sociologie moderne et de sa constitution en discipline universitaire. Selon ses conceptions, la solidarité des sociétés traditionnelles était de type « mécanique », et était associée à de faibles densités de la population, une législation répressive et une forte « conscience collective ». Par contraste, les sociétés modernes s'organisaient autour de la division rationnelle du travail, combinée à des structures sociales organisées, des marchés concentrés et une forte croissance urbaine, une densité élevée de la population et des liens sociaux entre individus fondés sur la complémentarité de leurs fonctions et de leurs activités, encourageant l'égalité des chances, la justice sociale et une éthique du travail qui engendrait la cohésion sociale. Charles Robequain rejoignait la pensée d'Émile Durkheim et son concept de solidarité mécanique d'une part lorsqu'il constatait la solidarité qui s'exerçait naturellement entre les hommes du Thanh Hoá en notant que « dans ces montagnes, on ne rencontre pas, comme dans le delta, d'affamé ni de mendiant : une famille dont la

que ces sphères idéologiques se combinèrent avec les événements historiques et politiques de l'époque. Il indique que l'esprit de revanche des français sur l'Allemagne après la défaite de 1870 se diffusa en relation avec le développement du nationalisme et l'éveil du patriotisme. Dans ce contexte, l'expansion du colonialisme peut être vue, en partie du moins, comme une sorte de compensation psychologique face à la victoire de l'Allemagne et à son développement scientifique.

Si, en conséquence, les pratiques culturelles et les idéologies qui animent chaque société à un moment donné inspirent ses géographes, et que cela a une signification essentielle pour la compréhension et l'interprétation des travaux géographiques, à quel niveau devons nous entreprendre l'analyse de leur discours géographique pour en estimer la pertinence ?

Si le but est d'arriver à une meilleure compréhension du langage géographique, des processus de sa production, de sa signification et de sa portée, alors, en suivant Michel Foucault (1992), nous devons :

... faire apparaître, dans sa spécificité, le niveau des « choses dites » : leur condition d'apparition, les formes de leur cumul et de leur enchaînement, les règles de leur transformation, les discontinuités qui les scandent (page de couverture).

Les travaux des géographes doivent donc être soumis à la critique, conçue non comme un examen de leurs imperfections, mais comme un moyen de découvrir l'essence de leur construction culturelle. En d'autres termes, comme le suggère Barbara Johnston dans son introduction à l'édition traduite de l'ouvrage de Jacques Derrida intitulé *Dissémination* (1972) :

La critique lit à rebours à partir de ce qui semble naturel, manifeste, allant de soi, ou universel, pour montrer que ces choses ont leur histoire, leurs raisons d'être ce qu'elles sont, leurs corollaires sur ce qui leur succède et que le point de départ n'est pas une donnée naturelle mais une construction culturelle qui, la plupart du temps, se méconnaît. (p. xv).

Des géographes contemporains s'affilient à ces considérations. Par exemple, dans leur introduction à *Writing Worlds* (Barnes et Duncan, 1992), Trevor Barnes et James Duncan insistent sur le fait qu'un écrit ne renvoie pas à une réalité originelle, mais seulement à une interprétation parmi d'autres, tributaire des institutions qui encadrent la société, de la culture collective et de l'enfance personnelle. Ils avancent que :

Pour comprendre de manière critique nos propres représentations et aussi celles des autres, nous devons donc connaître les types de facteurs qui ont convaincu un auteur de faire un récit comme il le fait ... le contexte social, le cadre institutionnel ... le genre auquel il appartient... la position politique qui cautionne l'autorité de l'auteur ... et, en définitive, le contexte historique qui unit tous les facteurs cités plus haut à des époques et des lieux particuliers ... (p. 3)

récolte est déficitaire trouvera toujours parmi ses voisins qui lui donnera du riz ou du maïs, et, quand le Muong ou le Thai voyage, ce qui lui arrive fréquemment, il aura dans n'importe quel foyer le gîte et la nourriture » (p.150) et d'autre part lorsqu'il pointait la division du travail qu'il lui paraissaient irrationnelle dans ces communautés (pp. 461-462).

³² Cependant, les géographes français, et plus spécialement pendant les années 1920 et 1930 avec le développement du totalitarisme et des régimes impérialistes en Europe (principalement le pangermanisme et l'hitlérisme), furent très hostiles à l'introduction dans leur discours de la dimension géopolitique et géostratégique qu'Elisée Reclus analysa auparavant dans ses traités (rivalités impérialistes, stratégies de conquête, équilibre des pouvoirs entre les États). Il aurait été inopportun dans le contexte politique de l'époque de citer Elisée Reclus, géographe libertaire, dans des travaux universitaires comme les thèses.

2.3 Le concept de discours et la géographie

Les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou sont étudiées dans cette recherche en tant que « discours » représentatifs de la géographie française et portant témoignage de l'orientation de la pensée qui prévalait en France pendant la première partie du XX^e siècle. Ainsi, nous approfondirons, en nous inspirant des approches de Trevor Barnes et James Duncan, et de Derek Gregory, comment les deux discours incorporent un ensemble de convictions et de réflexions qui, pour les auteurs, circonscrivent et conceptualisent le monde dans les années 1920 et 1930. Cependant, en accord avec la suggestion de Vincent Berdoulay, nous examinerons aussi dans quelles interprétations les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou sont particulièrement novateurs.

2.3.1 Définitions philosophiques et géographiques

Selon le *Shorter Oxford English Dictionary* (Little Fowler et Coulson, 1972), « discours » peut signifier « communication de la pensée par la parole » (ou l'écrit) et selon le *Grand Robert de la langue française* (1989), un discours est « un écrit littéraire didactique qui traite d'un sujet en le développant méthodiquement ». Ainsi, un discours est un moyen de communiquer sa pensée à propos d'un thème et qui se sert de la dialectique pour l'élucider. Se référant à Michel Foucault et au travail de Michail Bakhtin, Jeremy Hawthorn (1992) fait observer dans son *Concise glossary of Contemporary Literary Theory* que le terme « idéologie, défini de façons variées, est très voisin de discours » (p. 48) et il cite Roger Fowler qui affine discours et idéologie :

Le « discours » est la parole ou l'écrit vu du point de vue des convictions, des valeurs et des catégories qu'il réunit ; ces convictions (etc.) constituent une manière de regarder le monde, une organisation ou une représentation de l'expérience - l'« idéologie » - dans un sens neutre, non péjoratif. Les différents modes du discours encodent les différentes représentations de l'expérience, et la source de ces représentations est l'environnement communicatif dans lequel le discours est intégré. (p. 48)

Vincent Berdoulay (1988) fait observer que « pratique et discours géographiques sont dans une symbiose » et que le discours « produit des connaissances, mais il constitue aussi un discours sur la façon de les produire et sur les moyens à utiliser » (p. 9). Il prend en considération le fait que le discours utilise les techniques de la parole et de la rhétorique pour convaincre son public.

Pour ce qui est de cet aspect pratique du discours, Trevor Barnes et James Duncan (1992) montrent comment les discours présentent ou expliquent le monde d'une façon structurée :

... les discours sont des pratiques significatives, fournissant ainsi un cadre pour la compréhension du monde. En tant que tels, les discours permettent aussi bien qu'ils contraignent : ils déterminent les réponses aux questions et aussi les questions qui peuvent être posées (p. 8).

Dans leur tentative d'attirer l'attention sur la saisie d'un discours avec sa structure selon le lieu et le temps où il apparaît, ou, en d'autres termes, le contexte de l'écriture, Trevor Barnes et James Duncan (1992) donnent la définition suivante du terme « discours » :

.... [(les discours sont)] des montages qui regroupent des combinaisons particulières de récits, de concepts, d'idéologies et des pratiques signifiantes, chacune s'inscrivant dans un domaine particulier de l'action sociale (p. 8).

Suivant l'approche de Michel Foucault et de Jacques Derrida, ils tentent de déconstruire le discours géographique pour en « explorer la dynamique du pouvoir dans la représentation du paysage ». Michel Foucault développe l'idée selon laquelle l'évolution de la connaissance est marquée par plusieurs strates, dont chacune constitue un champ épistémologique différent, où les « formations discursives » sont organisées selon des formules et des objectifs spécifiques. Son entreprise d'« archéologie » concerne l'étude des conditions de l'émergence des forces historiques qui orientent les choix et les transformations du discours³³.

2.3.2 Culture, langage, et discours

Certains des concepts philosophiques avancés par Michel Foucault, Jacques Derrida, et auparavant Roland Barthes sont particulièrement intéressants dans la mesure où ils révèlent que le discours, notre langage quotidien ou les mots ne sont pas neutres mais portent en eux des présupposés, des postulats et des jugements de valeur. Beaucoup des ouvrages les plus connus de Michel Foucault et Jacques Derrida ont été écrits dans les années 1960 et 1970 qui furent des

³³ Les chercheurs scientifiques anglophones se sont plus ralliés bien plus tôt que les chercheurs français aux travaux de Michel Foucault. Des géographes anglais et américains ont utilisé son interprétation du « discours » ou des « formations discursives » (voir la conférence inaugurale de Michel Foucault au Collège de France dans Sheridan, 1980, p. 120-31) pour analyser de façon critique divers écrits géographiques afin d'identifier l'opinion que les auteurs ont de l'espace et des sociétés et ce que représente cette opinion. Comme Michel Foucault, ils considèrent les discours des géographes comme intégrés à des contextes idéologiques, politiques, économiques, sociaux et culturels spécifiques, qui créent et restreignent le domaine géographique et la sphère d'action des auteurs. Ceci les conduit à utiliser le concept de « pouvoir » de Foucault, tandis que, depuis le milieu des années 1980, les philosophes français Luc Ferry et Alain Renaut ont émis des critiques à l'égard de ce concept (voir dans ce chapitre la note infrapaginale 14) et des géographes français l'évitent à cause de son caractère vague, ou pour se différencier des théories relativistes et de la pensée postmoderne, ou des autres sciences sociales. Dans le cas de ce travail de recherche, certains géographes considèrent que les personnalités exceptionnelles et les vies personnelles de Charles Robequain et de Pierre Gourou suffisent à expliquer les différences entre leurs thèses, sans qu'il soit nécessaire de faire appel aux travaux de philosophes contemporains. Cependant, d'autres géographes ont employé les idées de Michel Foucault et empruntant ses concepts comme les outils de travail. Ainsi, Paul Claval (1980) a écrit : « l'analyse de Foucault nous invite à aller au delà de l'histoire de la pensée géographique, loin au delà de la sphère universitaire des économistes, des historiens ou des ethnologues ; elle nous conduit à évaluer les différents usages de l'espace dans les sociétés européennes, à déterminer la façon dont les hommes d'État, les soldats, les financiers et les commerçants pensent à l'espace, l'utilisent et le transforment: telle est la substance de la géographie. » (p. 382). Dans un autre champ de la pensée géographique, pour inaugurer le premier numéro de sa revue de géopolitique, Yves Lacoste (1976) interviewa Michel Foucault et protesta contre son large oubli de la géographie alors que son travail « recoupe (et alimente) en grande partie la réflexion que nous [Lacoste et son équipe] avons engagée en géographie, et d'une façon plus générale sur les idéologies et stratégies de l'espace » (Lacoste, 1976, p. 71). À la fin de l'interview, Michel Foucault constata : « J'ai bien aimé cet entretien avec vous parce que j'ai changé d'avis entre le début et la fin... Entre un certain nombre de choses que j'ai mises en rapport, il y avait la géographie, qui était le support, la condition du passage de l'un à l'autre ... Il y a un thème que je voudrais étudier dans les années qui viennent : l'armée comme matrice d'organisation et de savoir - la nécessité d'étudier la forteresse, la « campagne », le « mouvement », la colonie, le territoire. La géographie doit être bien au cœur de ce dont je m'occupe » (Lacoste, 1976, pp. 84-85).

L'auteure de cette thèse a trouvé la méthode discursive de Michel Foucault utile pour re-penser son appréciation géographique française des régions vietnamiennes et pour comprendre la pratique géographique de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Consciente qu'une lecture limitée d'ouvrages philosophiques peut vite mener à des erreurs d'interprétation, elle utilisa seulement quelques-uns des concepts de Michel Foucault, tels que « discours », « épistémè » (avec un sens relativement proche de celui de « paradigme »), et sa théorie de l'« archéologie du savoir » pour considérer le discours régional de la géographie française comme un espace qui concentre et reflète en partie l'opinion et les préoccupations des Français à un moment donné de l'histoire du pays. Son travail est lui-même partie intégrante d'un contexte, de la même façon que les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Son approche aurait été en définitive différente si sa thèse avait été faite en France. Face à un environnement culturel tout à fait différent de son point de vue français, elle a été conduite à réévaluer sa compréhension des lieux et des gens et son « discours » a été influencé par l'intérêt croissant qu'ont suscité les problèmes d'éthique et d'analyse critique en sciences sociales dans les pays anglophones dans les années 1980-1990. Ceci a 'ordonné' (et d'une certaine manière limite idéologiquement) son argumentation.

Le risque d'une telle recherche est d'enfermer la pensée de géographes dans un déterminisme contextuel. Mais l'auteure de cette thèse espère, à la fin de son travail, avoir démontré combien, en dépit de ces limites contextuelles, des géographes comme Charles Robequain et Pierre Gourou sont créatifs et stimulants.

périodes caractérisées par le rejet des excès du rationalisme occidental, et leurs travaux ont questionné la légitimité et la relativité de la culture, des idées, des pratiques et de la connaissance. Michel Foucault (1992) se présentait comme un « archéologue » de la culture française et se proposa d'analyser les « ordres » qui codifient les différentes composantes et les paramètres de cette culture. Jacques Derrida développa la stratégie philosophique de la « déconstruction », dans laquelle il explora les mots et le langage d'un discours, ou d'un texte, dans le but de révéler ce qui y est dissimulé ou exclu (Derrida, 1972)³⁴. Mais, dès les années 1950, Roland Barthes écrivit deux ouvrages de grande importance au regard de notre grille d'analyse, *Le degré zéro de l'écriture* (1953) et *Mythologies* (1957), où il dévoilait les jugements de valeur et les mythes qui se cachaient derrière les mots et les objets de la vie quotidienne des français de cette époque. Dans *Le degré zéro de l'écriture*, il démontra que « le pouvoir finit toujours par instituer une écriture axiologique où le trajet qui sépare ordinairement le fait de la valeur est supprimé dans l'espace même du mot donné à la fois comme description et comme jugement ». Dans son ouvrage *Mythologies*, Roland Barthes analysa la culture française à travers ses mythes qu'il comprit comme autant de langages qui reflétaient un discours officiel. Il choisit des exemples attachés à la vie quotidienne des Français pour montrer comment l'idéologie française de l'époque donnaient à des faits culturels l'impression qu'ils étaient tout à fait naturels, ce qui permettait de les considérer comme légitimes. L'un de ces exemples était tiré d'une des couvertures du magazine *Paris-Match* où figurait un indigène noir habillé en soldat français qui rendait le salut militaire la tête levée vers ce que le lecteur avait toutes les raisons de supposer être le drapeau français. Roland Barthes interpréta ce soldat noir comme un signifiant qui signifiait à travers son habit et son salut militaire français à lui tout seul le mythe de l'Empire colonial.

Je suis chez le coiffeur, on me tend un *Paris-Match*. Sur la couverture, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela c'est le sens de l'image. Mais, naïf ou pas, je vois bien ce qu'elle me signifie : que la France est un grand Empire, que tous ses fils, sans distinction de couleur, servent fidèlement sous son drapeau, et qu'il n'est de meilleure réponse aux détracteurs d'un colonialisme prétendu, que le zèle de ce noir à servir ses prétendus oppresseurs... (Barthes, 1957, p.201)

Il étudia plus tard les signes de la culture japonaise (Barthes, 1970) en prévenant d'emblée qu'« il faudrait faire un jour l'histoire de notre propre obscurité, manifester la compacité de notre narcissisme, recenser le long des siècles les quelques appels de différence que nous avons pu parfois entendre, les récupérations idéologiques qui ont immanquablement suivi et qui consistent à toujours acclimater notre inconnaissance de l'Asie grâce à des langages connus (l'Orient de Voltaire, de la Revue Asiatique, de Loti ou d'Air France) », et expliquant que son but n'était pas d'écrire un livre sur le Japon, mais plutôt sur ce que le Japon, qui « l'avait mis en situation d'écriture », évoquait pour lui.

D'autres chercheurs en sciences sociales ont utilisé ces réflexions et les nouvelles grilles d'analyse de ces intellectuels français pour étudier la façon dont les écrivains « occidentaux »³⁵

³⁴ Roland Barthes est mort en 1980, Michel Foucault en 1984, et Jacques Derrida en 2004. Les deux livres les plus connus de Jacques Derrida où il révéla sa théorie de la « déconstruction », *De la Grammatologie* et *L'Écriture et la Différence* (les deux publiés pour la première fois en 1967), permettent de considérer que l'écriture est une évaluation théorique façonnée à partir de structures culturelles et subconscientes qui rendent possible la production écrite et qu'il est utile de déconstruire pour une meilleure compréhension de la logique et de la rhétorique des discours.

³⁵ Les écrivains qui appartiennent fondamentalement à une culture d'origine européenne.

ont compris l'« Orient ». Par exemple, Edward Said considéra que « l'Orient ³⁶ a presque été une invention de l'Europe » (Said, 1978, p.1 ; Said, 2005, p.13) et se pose des questions sur l'« orientalisme » occidental qui fut selon lui pour les Anglais et les Français « une manière de s'arranger avec l'Orient fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale » dans la mesure où « l'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et il lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui. De plus, l'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident) »³⁷ (Said, 2005, p.13-14). Il s'appuya sur les conceptions de Michel Foucault pour construire son propre discours sur la façon dont l'Occident créa l'Orient :

... La notion de discours définie par Michel Foucault dans *l'Archéologie du savoir* et dans *Surveiller et Punir*, m'a servi à caractériser l'Orientalisme (1978, p. 3 ; 2005, p.15)

et il conçut que :

Bref, à cause de l'orientalisme, l'Orient n'a jamais été, et n'est pas un sujet de réflexion ou d'action libre. Cela ne veut pas dire que c'est l'orientalisme qui détermine unilatéralement ce qui peut être dit sur l'Orient, c'est tout le réseau d'intérêts inévitablement mis en jeu (donc toujours impliqué) chaque fois qu'il est question de cette entité particulière, l'« Orient ». (1978, p.3 ; 2005, pp.15-16).

David Spurr (1996) aide à comprendre la rhétorique du discours colonial telle qu'elle a été définie par la pensée occidentale³⁸ au sujet du monde non occidental. Il identifie les différentes stratégies rhétoriques et oratoires dans le journalisme et les écrits de voyages introduites pour légitimer l'entreprise coloniale et la mission civilisatrice. D'autres traités (Williams et Chrisman, 1993, Barker, Hulme et Iversen, 1994) étudient les discours coloniaux à travers une approche postmoderne avec une critique fondée sur le concept de « postcolonialisme ». Une approche similaire peut être discernée dans le domaine artistique : Thomas McEvelley (McEvelley, 1999) étudie les arguments selon lesquels se fonde l'idée de supériorité culturelle du monde occidental. Dans son introduction, il mentionne que les Occidentaux ne prennent pour modèles qu'ils jugent objectifs et d'importance que ce qui correspond aux normes traditionnellement admises et adoptées par la culture occidentale. Nous pouvons aller plus loin et dire que, de manière générale, un pays ne prend pour modèle que ce qui correspond à ses normes traditionnelles. Par exemple, par égard pour les préoccupations culinaires et les conceptions sportives françaises, le directeur de thèse de Pierre Gourou écrivait dans son ouvrage sur l'Empire britannique (Demangeon, 1923) :

³⁶ L'Orient dont parle Edward Said est surtout centré sur l'Égypte et le Moyen-Orient. Dans *Orientalism* (Said, 1978, 1980), Edward Said montra que le concept d'« Orient » est une invention des « orientalistes » occidentaux. Dans un livre postérieur, *Culture and Imperialism* (Said, 1993, 2000), Edward Said révéla le subconscient colonial qui modèle la littérature occidentale et la pensée universitaire. Il montra comment des écrivains et musiciens majeurs, comme Albert Camus, Giuseppe Verdi, Charles Dickens, Honoré de Balzac, ont participé à cette entreprise occidentale de domination. Les géographes français, par suite de leur culture et malgré leur pensée humaniste, participèrent aussi inévitablement à cette entreprise.

³⁷ Dans l'une des premières éditions de l'encyclopédie française *Larousse*, publiée à la fin du XIX^e siècle, « orientalisme » était défini par opposition aux peuples de l'Europe occidentale d'une part comme « une science de l'histoire, des langues, de la littérature et de la religion des peuples de l'Orient », et d'autre part comme « une science toute moderne », qui « n'a reçu une méthode scientifique qu'au XIX^e siècle » (p. 541).

³⁸ Cependant, comme pour le concept d'« Orient », le terme « occidental » est une généralisation et une construction, qui associe des réalités distinctes, selon les pays et les époques.

Si les Anglais mangent beaucoup, il est impossible de dire qu'ils mangent bien. Pour certains autres peuples, la bonne cuisine a du prix, c'est un art qui exige du soin et du goût. En Grande-Bretagne, il n'existe guère qu'un seul type de potage, de rôti, de légumes, répandu d'un bout à l'autre du pays, dont les cuisinières ne s'écartent pas, pas plus que l'ouvrier de manufacture ne s'écarte du type d'article qu'il fabrique. (p. 142)

À cet effort pour embellir leur vie et soigner leur corps, se rattache dans la vie britannique le goût des Anglais pour l'activité physique désintéressée, la conviction que l'exercice des muscles donne à la fois de la santé et de la volonté, et qu'il aide à l'accomplissement de l'effort journalier. Ce besoin d'exercer son corps fait partie d'une sorte d'hygiène nationale à laquelle se soumettent toutes les classes de la société et qu'elles observent chacune selon ses goûts et ses moyens ; il s'exprime par le mot bien britannique de « sport » qui s'applique aussi bien à la chasse au tigre qu'à la pêche à la ligne, aux exercices les plus violents qu'aux jeux les plus paisibles. À cette passion pour l'effort physique s'associent l'amour des difficultés vaincues et la recherche du danger pour le danger : on sait quelle part les Anglais ont prise à l'ascension des hautes montagnes d'Europe et d'Asie et quelle énergie ils ont déployée dans les expéditions polaires. (p. 145)

Tous ces travaux utilisent des notions et des concepts tels que langage, discours, écriture ou métaphore qui peuvent permettre aussi d'étudier la dimension discursive du langage des géographes français, afin de discerner leurs méthodes et leurs constructions géographiques. Des géographes, dans le but de développer la notion d'imagination géographique, ont adopté ces concepts philosophiques, et exploré la sensibilité d'individus à l'égard des lieux et de l'espace en utilisant des approches contextuelles théoriques. Ils ont adopté diverses notions dérivées de la philosophie pour se pencher sur les relations entre savoir géographique, discours, représentation et pouvoir politique. Souvent, ces géographes ont aussi une approche humaniste de la géographie humaine et ont pris conscience de l'importance d'une approche ontologique et épistémologique dans l'étude des œuvres géographiques. Par exemple, Derek Gregory (1978, 1994) traite de ce que les écrits des géographes peuvent révéler. Au-dessus de ces débats et de ces considérations, une autre question éthique fondamentale apparaît : comment des géographes européens (ou américains) font-ils, ou pourraient-ils faire, pour comprendre une société « non occidentale » dont les valeurs sont différentes des leurs ? Cette question a commencé à surgir à la fin des années 1960 et dans les années 1970 chez des géographes ouverts aux valeurs humanistes et à l'idéalisme. Ann Buttimer dans son article « Saisir le dynamisme du monde vivant » (Buttimer, 1976) essaie de rapprocher le savoir intellectuel de l'expérience vécue, mêlant phénoménologie et existentialisme, puis tirant des leçons des deux pour la pratique de la géographie. Commentant les valeurs dont nous héritons, elle note :

Les gens sont nés dans un monde intersubjectif, c'est-à-dire que nous apprenons un langage et des modes de conduite sociale qui nous permettent de nous investir dans notre vie quotidienne. Notre intérêt naturel pour les activités quotidiennes est pragmatique, non théorisé ... il nous a été transmis par notre héritage socioculturel, qui nous transmet les lignes directrices et les modèles de nos actions et interactions. Cet héritage intersubjectif n'a normalement pas à être remis en question à moins que nous ne changions de cadre culturel (p. 285).

Et, pour comprendre les pays étrangers avec des peuples de cultures différentes, elle exprime l'opinion suivante :

Considérez ce qui arrive quand on est pour la première fois en contact avec une culture différente. ... Pour se fixer ou réussir à s'ouvrir au dialogue, on a besoin de saisir les valeurs internes subjectives propres à cet autre groupe, son héritage socioculturel et ses 'courants de pensée'. On a besoin non seulement de reconnaître mais de traduire les signes et les symboles des autres groupes et de saisir clairement le sens qui motive leurs actions. S'imaginer soi-même comme un étranger peut illustrer le fait que la communication intersubjective entre groupes implique des marches à suivre et des réflexions similaires mais beaucoup plus complexes qu'une conversation entre personnes. Elle exige plus que l'empathie (qui, après tout, diminue la «subjectivité» de l'autre), elle requiert une reconnaissance de l'*alter ego*, sujet conscient de sa propre expérience du monde vivant (p. 286).

Dans quelle mesure les interprétations des sociétés indochinoises par Charles Robequain et Pierre Gourou attestent-elles de cette difficulté pour n'importe quel écrivain de « de traduire les signes et les symboles des autres groupes et de saisir clairement le sens qui motive leurs actions » ou de dépasser (au moins pour Pierre Gourou³⁹) l'empathie à l'égard de l'autre et d'y substituer « une reconnaissance de l'*alter ego*, sujet conscient de sa propre expérience du monde vivant »?

Aujourd'hui cette problématique de la relativité des conceptions culturelles et de la lecture de la géographie comme un discours, qui est incluse au sein de théories et d'idéologies variées, intéresse particulièrement les géographes concernés par les thèmes du colonialisme et de l'idéologie culturelle contenue dans les textes. L'attention se porte sur les interprétations des faits sociaux qui s'enracinent de façon variée dans les lieux, le temps, l'espace et le paysage.

En outre, des approches nouvelles interprètent le discours colonial comme œuvre conjointe des colonisateurs, des chercheurs et des intellectuels indigènes. Cette perspective est une restriction à l'affirmation d'Edward Said selon laquelle le discours orientaliste émane de conceptions occidentales dans la mesure où elle considère que la connaissance de l'Orient s'est constituée avec la collaboration d'informateurs et d'intellectuels autochtones. En ce qui concerne le Vietnam, Laurent Dartigues (2001) développe dans le chapitre 4 de sa thèse (pp. 282-349) l'idée selon laquelle le discours des intellectuels français à l'époque coloniale ne peut pas être restreint exclusivement à une conception française.

Nous verrons que les « théories indigènes » dont la fraction lettrée de la société vietnamienne a le monopole de la production, ont pu « teinter » les représentations orientalistes, ce qui est la perspective développée par la plupart des travaux qui traitent ce sujet. Au-delà de ce point de vue, il s'agit aussi de défendre l'hypothèse que le savoir ethnologique (dans un sens large de science des cultures « étrangères ») est forcément un travail en commun de création, basé sur des échanges constants entre la « partie » française et la « partie » vietnamienne. (p. 281).

Au-delà des convergences immanquables entre sciences sociales et pouvoir politique, Laurent Dartigues revient sur l'idée suggérée par Said dans *l'Orientalisme* selon laquelle les intellectuels français ou anglais ont produit ou produisent des textes sur l'Orient qui concourent

³⁹ Pierre Gourou dévoila son « sympathie » à l'égard de la paysannerie annamite dans ses écrits et conclut sa thèse par cette assertion (p. 578).

inévitablement à soutenir l'entreprise de domination de l'Occident sur l'Orient. Il montre qu'une telle position est réductrice car elle ne permet pas de dégager les différents niveaux de lecture d'un texte et les ambivalences de tout auteur, et qu'elle :

... introduit en outre un soupçon systématique de préméditation, supposant que les textes savants sont écrits dans l'intention de convaincre et promouvoir un point de vue, à la fois sur ce vers quoi doit s'orienter la politique coloniale et ce qu'elle doit être. Même si ces productions savantes peuvent évidemment poursuivre d'autres buts que de dire l'histoire, le présupposer ne peut conduire qu'à réduire leur propos. Enfin, cette approche en termes généraux de science ne dit rien sur le détail de composition des textes (Dartigues, 2005, p.125).

Cette idée de l'ambivalence et d'une coproduction de connaissances se signale particulièrement dans le cas d'auteurs français comme Pierre Gourou qui citaient dans leurs travaux de recherche des universitaires vietnamiens et, vice versa, d'auteurs vietnamiens qui mentionnaient des travaux français dans leurs articles⁴⁰.

2.3.3 Discours et pouvoir

Pour revenir à la philosophie de Michel Foucault (Foucault, 1980) et sa notion de discours qui s'est imposée comme un classique, un discours n'est pas un savoir objectif, mais s'enracine dans le système «pouvoir/savoir». Michel Foucault concevait que (p. 131) :

Truth is a thing of the world: it is produced only by virtue of multiple forms of constraint. And it induces the regular effects of power. Each society has its regime of truth, its "general politics" of truth: that is, the types of discourse which it accepts and makes function as true...

(La vérité est une chose du monde ; elle n'est produite seulement qu'en raison de multiples formes de contraintes et détermine l'action méthodique du pouvoir. Chaque société a son système de vérité, sa « politique générale » du vrai : c'est-à-dire les types de discours qu'elle accepte et fait fonctionner comme vrais ...)

Ainsi, pour Michel Foucault, le « pouvoir » infiltre toutes les relations sociales et le discours soutient et légitime certaines de ces perspectives et interprétations dans une société particulière⁴¹. Il utilisa le concept d'archéologie pour définir ce qui construit 'l'objectivité' c'est

⁴⁰ Par exemple, Nguyen Van Khoan, qui fut assistant à l'É.F.E.O., se référa dans ses articles sur les croyances et les pratiques religieuses à des auteurs français (Khoan, 1930, 1933). Parfois il modérait le discours de ces auteurs en termes mesurés (par exemple dans ses notes infrapaginales (Khoan, 1930, pp. 115, 119)).

⁴¹ Dès les années 1980, Luc Ferry et Alain Renaut (1994a, pp. 54-61) ont critiqué le concept de « pouvoir » de Michel Foucault, démontrant que, si l'on suit la pensée de Foucault, on ne pourrait pas critiquer un exercice injuste du pouvoir, ni lui résister, parce que les notions de droits de l'homme, loi et justice sont reconnues comme de simples manifestations du pouvoir (p. 56). Par réaction, ils se sont fait les avocats de l'idée de responsabilité et d'autonomie des individus et ont critiqué l'« antijuridisme » (p. 54) et l'« antihumanisme » de Foucault (où les jugements éthiques ou moraux ont été laissés en suspens). Leurs critiques s'appliquent aussi à d'autres philosophes français de la « génération critique » (Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Pierre Bourdieu). Selon Luc Ferry et Alain Renaut (1994b, p. 153), Michel Foucault et la « génération critique » n'ont pas intégré dans leur philosophie les valeurs humaines et le concept d'« Homme ». Pour cette raison les deux philosophes se font les avocats de la critique criticiste de la raison de Kant pour promouvoir une étude critique compatible avec une philosophie des droits de l'homme et « un fondement possible pour une éthique et une politique modernes » (opposée à l'historicisme hégélien). Cependant, récemment, Alain Renaut (2000, p. 14) reconnaissait aussi que « nous ne devons pas sous-estimer la pertinence de quelques-unes de leurs analyses ou de leurs débats (spécialement de Foucault...) » Dans le cadre de cette thèse, nous avons trouvé pertinent d'utiliser le concept de pouvoir dans un sens similaire à celui d'influence (avec une acceptation générale du terme) pour nous interroger sur ce qui a pu influencer la pensée géographique française dans les années 1920 et 1930.

à dire les conditions et les principes d'existence et de réalité du savoir historique. Le but de l'archéologie était d'analyser les opinions *a priori* sur la production du savoir pendant une période historique précise. Dans *L'Archéologie du savoir* (1992), Michel Foucault, pour illustrer sa notion d'archéologie, prit pour exemple les comportements politiques d'une société, d'un groupe ou d'une classe engagée dans une révolution. Il envisageait que :

La question, par exemple, ne serait pas de déterminer à partir de quel moment apparaît une conscience révolutionnaire, ni quels rôles respectifs ont pu jouer les conditions économiques et le travail d'élucidation théorique, dans la genèse de cette conscience ; il ne s'agirait pas de retracer la biographie générale et exemplaire de l'homme révolutionnaire, ou de trouver l'enracinement de son projet ; mais de montrer comment se sont formés une pratique discursive et un savoir révolutionnaire qui s'investissent dans des comportements et des stratégies, qui donnent lieu à une théorie de la société et qui opèrent l'interférence et la mutuelle transformation des uns et des autres (p.255).

En suivant Michel Foucault, à un moment donné de l'histoire, il y aura un discours particulier, avec un ensemble de règles, de conventions et de systèmes constituant les conditions de possibilité qui régissent et définissent quand où et par qui un problème ou un thème particulier devient un sujet discuté. Toutes les sociétés ont cet ensemble de procédures au moyen duquel la création et la diffusion des discours sont contrôlées. Michel Foucault donna l'exemple du discours sur la médecine, la maladie et le traitement, mais nous pouvons essayer la même optique pour le discours géographique à l'époque de l'empire français. Il observa les règles du discours pendant des périodes précises et conceptualisa sous le nom d'« épistémè » la totalité des relations et les cadres qui délimitent ce qu'une époque est capable de penser et qui peuvent être repérés au niveau des discours. Il écrivit (Foucault, 1992) :

Par « épistémè », on entend, en fait, l'ensemble des relations pouvant unir, à une époque donnée, les pratiques discursives qui donnent lieu à des figures épistémologiques, à des sciences, éventuellement à des systèmes formalisés (p. 250).

En suivant ces concepts de pouvoir et d'épistémè, mais en gardant à l'esprit d'une part qu'un auteur peut néanmoins généralement garder une marge d'autonomie par rapport aux

Luc Ferry et Alain Renaut soutiennent le renouveau de la philosophie politique où les pouvoirs publics ont la responsabilité et la légitimité de protéger et de soutenir les droits de l'homme dans les populations qu'ils représentent.

Entre 2002 et 2004, Luc Ferry fut Ministre de la jeunesse, de l'Éducation nationale et de la recherche du gouvernement de la France et aurait souhaiter développer un enseignement de culture générale dans les universités françaises pour combler, chez les étudiants, le manque croissant de culture scientifique, littéraire et historique qui est essentielle pour une éducation humaniste. Cette requête rejoignait aussi les considérations philosophiques d'un philosophe comme Michel Serres (2002, p. 7) qui notait : « J'ai constaté pendant ma vie de solitaire à quel point l'humanisme traditionnel devenait peu à peu illisible et désuet, détesté même par ceux qui l'associent - parfois à juste titre - à l'impérialisme et au processus de colonisation. » Il étudie les changements de sa signification et annonce : « Je reconnais le début de nouvelles humanités ... » et « L'humanisme que nous voulons désormais enseigner ne sera plus enraciné dans une région déterminée du globe, mais au contraire valable à partir de l'humanité tout entière, désormais accessible et communicante... Le partage des études en deux parties - sciences dures et sciences sociales - ne permet ni de comprendre le monde ni d'anticiper sur le destin des hommes, encore moins à ceux-ci d'agir sur celui-là. Il n'apporte donc pas le bien suprême : la paix. Ce programme commun de connaissance commune - et commune trois fois, du côté des hommes, du monde et du savoir (Michel Serres suggère que la première année d'études universitaires pour tous les étudiants de tous les pays consiste en un programme scientifique et culturel) - contribue à créer ce que l'on pourrait enfin appeler la culture contemporaine, c'est-à-dire un humanisme venu du genre humain et adapté à ses besoins ».

L'exigence d'un savoir et d'une intelligibilité transdisciplinaires favorise en géographie la dimension humaniste de la discipline.

problématiques de son temps et, d'autre part, la notion d' « intersubjectivité » d'Ann Buttimer (Buttimer, 1976, p. 279) à l'égard de la compréhension d'autres peuples dont les valeurs et la culture sont différentes, nous pouvons étudier les configurations générales qui délimitent et construisent les grilles de ce qu'il est possible de savoir et comprendre dans années 1920 et au commencement des années 1930. Cela signifie, par exemple, que nous pouvons explorer les relations possibles entre nos deux discours géographiques et les autres discours de la même période dans d'autres disciplines ou d'autres domaines (discours géographiques, orientalistes, politiques, ethnographiques, historiques) en relation avec l'héritage socio-culturel français en considérant qu'il « transmet les lignes directrices et les modèles des actions et interactions » des personnes de culture française (voir la citation de Buttimer plus haut).

Appliquant la notion de pouvoir de Michel Foucault, Trevor Barnes et James Duncan (1992) situent leur conception du discours géographique dans le mouvement postmoderniste, post-structuraliste et « déconstructionniste » de Michel Foucault et de Jacques Derrida :

À l'intérieur d'une organisation sociale on communique avec le pouvoir, et quelquefois on lui résiste, précisément par l'intermédiaire de discours particuliers... De plus, la production et la reproduction des discours s'associent aussi avec les institutions. À l'intérieur de ce contexte, les discours modèlent le positionnement des individus dans une institution, et les discours ainsi adoptés, à leur tour, dépendent de la position d'un individu à cet endroit (p. 8).

Ils continuent :

La théorie du discours post-structuraliste, cependant, voit les discours comme conventionnels et historiques. Elle prend en compte que ces discours et les « vérités » qu'ils construisent varient selon les groupes culturels, les classes, les races, le sexe ou d'autres groupes dont les intérêts peuvent s'opposer (p. 8).

Suivant cette idée, chaque géographe peut exercer quelque pouvoir en fonction de la position qu'il adopte dans son discours particulier si, comme Charles Robequain et Pierre Gourou, il a une culture classique et un sujet particulier. Qu'est-ce que Charles Robequain et Pierre Gourou ont eu l'intention de mettre en avant dans leurs discours de géographie humaine au sujet de deux régions indochinoises ?

Derek Gregory (1994, pp. 28-29, 33) utilise aussi les arguments de Michel Foucault concernant la notion de savoir/pouvoir, mais en rapport avec le problème de « l'intégration de 'l'homme' européen dans la grille des sciences humaines ». Il étend la réflexion sur le pouvoir/savoir et le discours à la problématique de l'incorporation du monde non européen au discours européen « moderne » qui est apparu vers la fin du XVIII^e siècle. Il remarque, d'une part, comment la notion de savoir/pouvoir enracinée dans ce discours était utilisée pour « administrer, étudier et reconstruire, pour ensuite occuper, gouverner et exploiter presque tout le monde non européen », et il explore et questionne d'autre part le problème causé par le fait que les Européens n'ont pas réussi à situer et à donner une existence propre à l'homme non européen dans les discours des sciences humaines européennes. Son opinion est que la géographie européenne « moderne », comme David Stoddart la conçoit dans son ouvrage *Sur la géographie et son histoire* (Stoddart, 1986), est une science « objective » mais aussi « eurocentrique », où

Les traditions non européennes de la géographie sont rejetées et même dépossédées de leur propre « structure intellectuelle » d'une façon qui confirme d'une manière frappante l'opinion de Said sur l'un des traits essentiels de l'imagination géographique européenne : « Une ligne est tirée entre deux continents. L'Europe est puissante et structurée ; l'Asie est vaincue et attardée ». Et pourtant ... la progression suivie par cette géographie « moderne », cette « science européenne », ne peut pas être séparée de ces autres sociétés et des « peuples sans histoire ». Mais ceci requiert de pouvoir redessiner la carte de ces espaces de savoir/pouvoir ou, mieux, d'explorer les interconnexions entre le pouvoir, le savoir et la spatialité. (p. 33).

Le contexte indochinois sur lequel Charles Robequain et Pierre Gourou écrivirent est cependant différent de celui des peuples que les Européens définissaient comme « sans histoire ». Au contraire, le peuple annamite se définissait au même titre que les Européens par une longue histoire avec des royaumes successifs et des conquêtes, et une civilisation utilisant des techniques ingénieuses et avisées de riziculture capables de nourrir des densités de peuplement élevées, qui renfermaient toutes les caractéristiques de ce qui était considéré, selon les valeurs françaises et l'esprit du temps, comme une culture vénérable bien établie et de ce qui était supposé être une civilisation équilibrée et méritoire. Dans ce cas, et en reprenant les mots d'Edward Said (1978, p. 1 ; 2005, p.13), est-il possible aux français de considérer ce peuple comme « ...en voie de disparition », qui « a été » et dont le temps est « révolu » ? Sous quelle forme les diverses représentations françaises de la civilisation asiatique apparaissent-elles dans les discours sur l'Indochine ? Quelles en sont leurs limites et jusqu'à quel point l'Indochine n'était-elle pas autant une représentation française que le résultat des travaux communs et bivalents des universitaires français et annamites ? Ce sont les points qui seront étudiés dans les chapitres suivants en ce qui concerne le travail de Charles Robequain et de Pierre Gourou.

Edward Said analysa la façon dont les stéréotypes de l'« Orientalisme » se sont formés, ainsi que la nature du savoir, du pouvoir ou de l'autorité qui produisit et détermina les attitudes occidentales à l'égard de l'Orient. Il écrivit au sujet de sa méthodologie :

Pour cette étude de l'autorité, mes principaux outils méthodologiques sont ce qu'on peut appeler *la localisation stratégique*, qui est une manière de décrire la position de l'auteur d'un texte par rapport au matériau oriental sur lequel il écrit, et la *formation stratégique*, qui est une manière d'analyser la relation entre les textes et la façon dont des groupes de textes, des types de textes, des genres de textes même, acquièrent de la masse, de la densité et un pouvoir de référence. J'utilise simplement cette notion de stratégie pour définir le problème rencontré par tout écrivain traitant de l'Orient : comment l'appréhender, comment l'approcher, comment éviter d'être vaincu ou submergé par sa sublimité, son étendue, ses terribles dimensions. Celui qui écrit sur l'Orient doit définir sa position vis-à-vis de celui-ci (Said, 1978, p. 20 ; 2005, p.33).

Ainsi, pour reconnaître la localisation et la formation stratégiques des auteurs qui s'expriment dans l'orientalisme, Edward Said analysa la façon de définir la « position de l'auteur » vis-à-vis de « l'Orient ».

Traduite dans son texte, cette localisation comprends le genre de ton narratif qu'il adopte, le type de structures qu'il construit, l'espèce d'images, d thèmes, de motifs qui circulent dans son texte – qui tous s'ajoutent à des façons délibérées de s'adresser au lecteur, de saisir l'Orient et enfin de le représenter ou de parler en son nom. Rien de tout cela ne se passe dans l'abstrait, cependant. Tout écrivain parlant de l'Orient (et c'est vrai même d'Homère) suppose un précédent oriental, une connaissance préalable de l'Orient auxquels il se réfère et sur lesquels il s'appuie. (Said, 1978, p. 20, 2005, p.34).

Il nous semble intéressant et riche d'enseignement de suivre ce genre d'approche à l'égard des thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou, en essayant de trouver les idées, les images, et les stéréotypes donnés par les institutions faisant autorité, et notamment l'École Française d'Extrême-Orient⁴² (É.F.E.O.) qui publia leurs deux thèses, pour présenter l'Extrême-Orient. Les questions soulevées par cette approche visent à estimer, d'une part, le rôle du mouvement colonial au sein de l'école française de géographie, d'autre part, les représentations coloniales cautionnées par les institutions françaises, et enfin jusqu'à quel point, à travers leurs thèses, les discours indochinois de Charles Robequain et de Pierre Gourou se réfèrent et s'affilièrent aux théories et au savoir fournis par les institutions françaises et par les intellectuels autochtones travaillant en association avec les autorités culturelles françaises.

2.3.4 Créativité du discours

Les conceptions du discours que propose Vincent Berdoulay (1988) ouvrent l'épistémologie de la pensée géographique à la dimension discursive de la discipline. Il étudie plusieurs modes d'organisation du discours géographique et explore les rhétoriques des discours géographiques, considérant leurs logiques respectives. Cette approche est voisine de celle du philosophe français contemporain, Michel Serres (1980), qui s'intéresse aux simultanités entre le savoir et l'expérience dans des domaines variés et distincts tels que les sciences, la littérature et l'esthétique et fait appel, en conséquence, à une épistémologie multiforme. Vincent Berdoulay écrit (1988) :

... C'est que la pensée peut emprunter des chemins multiples, insolites, qui ne se structurent ou hiérarchisent pas selon des schémas rigides préétablis, et qui mettent en communication concepts, objets ou méthodes trop souvent tenus pour étrangers les uns aux autres.

Le point de vue n'est pas non plus de se pencher sur la filiation des idées. Il vise plutôt à rechercher au sein du discours géographique des analogies dans les procédures de pensée ou les méthodes d'approche. Leur repérage n'implique pas qu'il puisse nécessairement y avoir filiation ou bien exister une méthode supérieure (p. 10)

Dans cette perspective, Vincent Berdoulay analyse la structure du discours géographique, cherchant les thèmes, les concepts et les expressions qu'il assemble et juxtapose. En agissant ainsi, il montre que ce discours est créatif dans sa logique et sa rhétorique. Tout en respectant sa

⁴² La mission de l'École Française d'Extrême-Orient (l'É.F.E.O.), telle qu'elle fut promue par le gouverneur général Paul Doumer, avait « pour objet de travailler à l' exploration archéologique et philologique de la presqu'île indochinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes... » - article 2 de son décret du 15 décembre 1898 (Finot, 1921, p. 4). Plus pragmatiquement, l'École avait comme mission de recruter des chercheurs qui puissent contribuer au travail de classification ethnique des peuples indochinois dont elle avait reçu la charge. La thèse de Charles Robequain s'inscrivait pleinement dans cet objectif.

créativité, Vincent Berdoulay (1988) cite l'observation d'Arthur Koestler selon laquelle « Tous les progrès décisifs de l'histoire de la pensée scientifique se présentent comme des croisements de disciplines différentes » (p. 14).

Vincent Berdoulay (1988) cite aussi le géographe Jean Brunhes, contemporain de Charles Robequain et de Pierre Gourou, qui observait que la géographie progressait « par les marges » (p. 14). Cette notion de progression et de créativité du discours est particulièrement pertinente pour l'étude des thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Roger Gallais⁴³, dans un article sur la géographie tropicale de Pierre Gourou, découvrait dans ses travaux l'introduction des préoccupations contemporaines dans la géographie et aussi, plus spécifiquement, des approches nouvelles à l'intersection de disciplines différentes. Celles-ci incluaient l'utilisation et l'analyse critique des statistiques, l'ouverture sur des études scientifiques concernant les pratiques agricoles (problèmes agronomiques, biologiques, physiques) et un esprit largement ouvert sur les autres sciences sociales comme la sociologie, l'ethnologie, la démographie et l'économie. Le bien-fondé de ces idées est discuté dans les chapitres 6 et 7.

Tout en insistant sur l'importance du contexte sociétal dans le processus du discours, Vincent Berdoulay indique aussi (Berdoulay, 1988, pp. 14-15) les tendances prédominantes chez la plupart des géographes, comme « l'amour de l'exploration et l'esprit de découverte, l'analyse des mythes sur la nature de l'objet et les motivations esthétiques ». Il prend en considération les expériences personnelles et les motivations générales communes aux géographes et qui influencent le discours géographique. Il est certainement important d'attirer l'attention sur l'histoire des vies personnelles de Pierre Gourou et de Charles Robequain. Par exemple, Pierre Gourou qui, et cela a vraisemblablement favorisé son ouverture culturelle, naquit et fut élevé dans un pays de l'Empire colonial français, la Tunisie, et côtoya donc dès son enfance une culture autre que la culture française, confia dans une interview (Tertrais, 1993) que :

Toujours, j'ai toujours été dans la géographie. La géographie vue par un enfant, d'abord, c'est à dire le pittoresque des paysages; et, de très bonne heure, j'ai eu tendance à m'intéresser plus spécialement à l'Extrême-Orient. Il n'y a aucune raison raisonnable à cela. C'est une sorte de penchant, probablement dû à des lectures - de très basse qualité - que j'avais pu faire⁴⁴.

En France les images pittoresques et les mythes concernant l'Extrême-Orient servirent souvent à construire un environnement exotique décrit par les romanciers populaires comme Pierre Loti ou Roland Dorgelès (voir chapitre 5.3.2)⁴⁵. Mais Pierre Gourou exprima son manque d'égards pour « cette littérature exotique sans intérêt », parce qu'elle suscitait chez le lecteur plus de résonances affectives et imaginaires que de compréhension pour les cultures extrême-orientales (communication personnelle, août 1994).

⁴³ Roger Gallais, étudiant de Pierre Gourou, fut lui-même pionnier dans le domaine de la géographie régionale de l'Afrique. Dans sa thèse sur le delta intérieur du Niger (Gallais, 1967) il montra que le concept français de « région naturelle » (comme le delta intérieur du Niger) ne correspondait pas à la façon dont les différents groupes ethniques vivant dans le delta percevaient et territorialisaient cette zone. Ceux-ci délimitaient le delta du Niger d'après un élément spécifique du paysage (eau stagnante, fleuve ... etc.) qui avait une signification sociétale, tandis que la « région naturelle » (comme le delta intérieur) définie par les géographes français correspondait à une association de critères physiques. Dans ce cas, le concept français de « région naturelle » n'était pas suffisant, ou approprié, à la compréhension de cette région africaine.

⁴⁴ Dans une communication personnelle (août 1994) Pierre Gourou mentionna sa fascination de petit garçon pour les livres d'enfants et d'images sur l'Extrême-Orient.

⁴⁵ Les français amateurs de l'Orient appréciaient aussi d'autres auteurs tels que Jules Boissière. Jules Boissière (1993) dont la carrière se déroula au Tonkin dans l'administration française, produisit une littérature originale et personnelle, s'appuyant souvent sur son expérience de l'opium (Boissière, 1993).

Mais, plutôt que cet exotisme, d'autres écrivains français témoignaient d'une attention culturelle ou d'un intérêt intellectuel pour les pays d'Asie, et encouragèrent la fascination de Pierre Gourou pour les pays d'Extrême-Orient. Par exemple, Pierre Gourou (1990) mentionna (p. 111) des romans qui « me donnèrent un vernis de culture et le juste sentiment de mon ignorance ». Parmi ces romans Pierre Gourou aimait particulièrement l'ouvrage de Victor Segalen, *René Leys*, parce qu'il trouvait qu'il était à la fois une œuvre littéraire et de réflexion, avec une analyse invitant le lecteur à partir à la découverte de la culture chinoise (communication personnelle, août 1994). Ce roman émane d'une approche introspective française fréquente chez les chercheurs humanistes, érudits et ouverts aux théories de la connaissance. Victor Segalen avait appris la langue, la culture et l'art chinois pour comprendre la Chine. Pierre Gourou cita aussi quelques romanciers anglais, comme Edward-Morgan Forster et son best-seller, *Route des Indes*⁴⁶, et surtout Joseph Conrad et ses nouvelles comme *Typhon*, ou encore ses romans, *Au cœur des ténèbres*, qui met en exergue les noirceurs, paradoxes et horreurs de la colonisation congolaise en montrant l'action coloniale dans sa complexité et son ambiguïté et *Lord Jim*⁴⁷ (p. 111). A l'époque de Charles Robequain et Pierre Gourou, les écrits d'Edward Forster et de Joseph Conrad étaient différents des autres romans parce qu'ils témoignaient d'une étude exacte des faits géographiques coloniaux que les auteurs connaissaient personnellement, et manifestaient un scepticisme à l'égard de l'entreprise coloniale britannique. A côté de leur méfiance envers l'exploitation coloniale, les auteurs insistèrent aussi sur l'étrangeté des Indes, de l'Afrique ou de l'archipel malais, contribuant malgré tout comme dans bien d'autres romans à construire une représentation sombre et exotique des colonies et des peuples indigènes mais qui mettait en valeur aussi l'absurde ambivalence de l'action coloniale. À côté de cette littérature, Pierre Gourou cita des livres de méthodologie qui « focalisèrent » son « attention » comme ceux d'une nouvelle génération d'historiens qui ouvrirent le discours historique français sur les sciences sociales et des disciplines comme la géographie, l'économie ou la sociologie, *La Terre et l'Évolution humaine* (Febvre, 1922)⁴⁸ et *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (Bloch, 1931)⁴⁹. Il cita aussi John Buck, dont l'œuvre sur

⁴⁶ Dans ce roman, Edward Forster confronta les points de vue anglais aussi bien qu'hindouistes et musulmans (Forster, 1924). L'histoire en fut inspirée par son voyage aux Indes en 1912. Mais, selon Edward Said (1993), si le roman « exprime l'affection (quelquefois pétulante et parée de mystère) de l'auteur pour le pays » (p. 243), à cause de sa culture et de sa mentalité chrétienne, « en définitive son absence de sympathie [(pour l'islam et l'hindouisme)] est manifeste » (p. 244), et le fait que Forster ait pu écrire « rien aux Indes n'est identifiable » met en réalité en évidence le fossé qui sépare les cultures britannique et indienne.

⁴⁷ *Lord Jim* et *Typhon* sont des récits qui se déroulent en partie sur mer, en partie sur terre, dans l'archipel malais où Joseph Conrad navigua comme second en 1887 (Conrad 1900). Ils évoquent la vie éprouvante en mer sur un navire aussi bien que l'insécurité continentale que renforce l'isolement dans un village de la jungle (dernière partie de *Lord Jim*). *Au cœur des ténèbres* (Conrad, 1950) est situé au Congo, où Joseph Conrad est allé en 1889. Le narrateur, Marlow, montre que l'idéalisme colonial est très paradoxal et emprunt de cruauté à travers le personnage de Kurtz, capable de souhaiter l'abolition des coutumes barbares tout aussi bien que l'extermination de tous les autochtones.

Aussi, alors que Charles Robequain et Pierre Gourou étaient au Vietnam, André Gide écrivit *Voyage au Congo* qui contenait de violentes charges à l'adresse de la colonisation (Gide, 1927). Dans les années 1930, des livres, tels qu'*Indochine SOS* écrit par la journaliste Andrée Viollis (1935) allèrent même plus loin dans la critique de la colonisation, en prenant des positions ouvertement et fortement anticoloniales. Si Pierre Gourou était clairement critique à l'égard de certains projets coloniaux et décisions politiques, il n'a jamais émis d'opinions anticoloniales (voir chapitres 5 et 8).

⁴⁸ Dans cet ouvrage, l'historien français Lucien Febvre considérait que l'individualité de la géographie reposait sur l'analyse de la relation entre l'Homme et l'environnement à l'échelle régionale.

⁴⁹ Dans cet ouvrage, l'historien français Marc Bloch analysa les paysages ruraux et l'économie rurale de la France dans leurs dimensions sociétales en les envisageant comme des systèmes sociaux totalement structurés. Cet historien réunit de façon novatrice les apports de l'archéologie, de la linguistique, de l'histoire et de la géographie pour interpréter les grands types de paysages ruraux et de civilisations agraires qui ont longtemps caractérisé la France. Il développa également une histoire comparée des sociétés européennes (entre les sociétés française, anglaise et, dans une moindre mesure, allemande notamment dans son ouvrage sur *Les Rois Thaumatourges*). Pierre Gourou reconnut en Marc Bloch son ouverture d'esprit et l'intérêt pour un chercheur de diversifier ses sources et lectures.

l'économie rurale chinoise repose essentiellement sur des statistiques et leurs commentaires (sur les moissons, le rendement, la production, le profit, la répartition des salaires). Ainsi, la curiosité et la connaissance de Pierre Gourou à l'égard de l'Asie ont été en partie stimulées par la littérature au contenu un peu marginal ou du moins non-conformiste pour l'époque et des travaux de recherche innovateurs aussi bien français qu'anglo-saxons.

Tous ces éléments contribuent jusqu'à un certain point à la composition des discours géographiques de Charles Robequain et de Pierre Gourou, ainsi qu'à leurs caractéristiques et leurs méthodes.

Pour analyser le discours géographique et ce qui peut l'influencer, Vincent Berdoulay étudie les méthodes discursives en parallèle avec l'évolution des pratiques et de l'épistémologie de la géographie, car tous ces éléments sont liés. À travers l'histoire de la pensée géographique, il remarque dans le discours géographique plusieurs genres récurrents, comme, entre autres, ceux de la géographie régionale, de la géographie générale, le genre prescriptif, énumératif, le récit de voyage. Il montre que, selon la période de l'histoire où ces genres se développent et selon la demande sociétale du temps, leur fonction diffère, tout comme la position de la géographie à l'intérieur des autres domaines du savoir et de la science. Il donne l'exemple de la fonction de la géographie régionale de Strabon⁵⁰ dont le but était de fournir une meilleure connaissance de l'Empire romain pour en améliorer le gouvernement, et celui de la fonction de la géographie régionale de Paul Vidal de la Blache, qui escomptait « servir à mieux asseoir l'ordre moral et économique voulu par la Troisième République » (Berdoulay, 1988, p. 17). Ainsi, la géographie de Strabon avait une ambition administrative et la géographie de Vidal de la Blache une ambition éducative civique.

Les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou sont des thèses de géographie régionale et, par conséquent, relèvent du discours régional de la géographie française classique. Mais leurs travaux rejoignent aussi les préoccupations et objectifs des autres types de discours qui étaient produits à l'époque de l'apogée de l'empire français. Si leur discours régional vise à être objectif et neutre, conformément à l'esprit du discours scientifique et universitaire français, il n'exclut pas, cependant, une inspiration civique, patente dans les deux ouvrages. Dans celui de Charles Robequain, cette dernière apparaît dans la conclusion de sa thèse, intitulée « l'œuvre de la France », et notamment dans la phrase finale où Charles Robequain présente « sa » région comme « un solide sujet de colonisation française » (p. 613). Par contraste, et bien que la colonisation française ne fut jamais remise directement en question dans le discours de Pierre Gourou, son interprétation de l'œuvre de la France en Indochine fut moins catégorique, plus réservée (voir chapitres 5, 6), et ne semblait pas être affiliée à un projet politique bien déterminé. Cette prudence à l'égard de la politique caractérisa en fait les travaux géographiques

⁵⁰ Strabon était un géographe grec du premier siècle avant notre ère. Sa *Géographie* fut rééditée pendant la Renaissance. Strabon s'interrogeait sur les origines des groupes ethniques et des peuples, leurs migrations et la fondation des empires, en étudiant les relations entre les peuples et leur environnement naturel.

universitaires de Pierre Gourou⁵¹. Dans une interview avec Hugues Tertrais (1993), il fut demandé à Pierre Gourou (p. 13)⁵² :

Comment peut-on apprécier votre responsabilité de géographe. Votre travail sur le delta du Fleuve rouge a été un travail scientifique, mais il a aussi été un travail utile, ou utilisé ...

La réponse de Pierre Gourou fut :

C'est surtout un travail de synthèse aboutissant à démontrer l'importance de la civilisation dans les paysages. Je pense qu'il est utile mais, en fait, je n'en sais rien. ... Je crois que la géographie telle que je la conçois est indispensable. Que les gens se disent : pourquoi les choses que je vois sont comme je les vois ? Alors, tout l'enchaînement de la géographie apparaît.

Désormais, notre projet sera de considérer la logique des discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou en ayant présent à l'esprit ces réflexions philosophiques et géographiques. Ceci signifie que l'arrière-plan et les contextes historiques où s'inscrivent les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou, aussi bien que les caractéristiques du langage qu'ils utilisèrent pour exprimer leur discours, doivent être pris en compte pour une meilleure compréhension de la logique de leur travail et de leurs objectifs.

2.4 Discours géographique et sémiologie

La sémiologie est l'étude du rôle et de l'évolution des signes culturels au sein de la vie sociale d'un groupe humain. La réflexion sémiologique étend la philosophie du langage et du symbole à toutes les formes de communication. Dans le domaine géographique, parce que la description et l'explication du paysage constituent une question fondamentale, et parce que le paysage reflète les formes et l'état d'une culture en rapport avec une société, l'analyse de ce paysage a été ouverte récemment à la problématique sémio-linguistique pour en saisir la signification et les valeurs connexes. Cette démarche a été introduite surtout depuis les années 1970, à l'exception de quelques précurseurs tels qu'Éric Dardel (1952b), qui écrivait au début des années 1950 que « La terre est une signature des sociétés », « une écriture à déchiffrer », et considérait que :

Le langage géographique véhicule ainsi les étonnements, les privations, les souffrances ou les joies qui s'attachent aux régions. Nord n'est pas seulement une direction comme une autre, c'est une région de notre imagination ou de notre souvenance, c'est la bise, le froid, le gel, des mers hostiles, des sols indigents. Sud veut dire soleil, ciel ardent, garrigues pierreuses ou huertas fécondées par l'eau. Des colorations affectives teintent des mots, qui devraient s'enregistrer sans plus... (Dardel, 1952a, pp. 229-230).

⁵¹ Ce n'est pas le cas dans ses ouvrages sur l'Indochine commandés par des comités ou des autorités françaises. Par exemple, dans son ouvrage intitulé *L'avenir de l'Indochine* et publié en 1947 par le Comité d'Étude des Problèmes du Pacifique pour la conférence de l'Institut des relations avec le Pacifique, Pierre Gourou exposa ses convictions politiques à l'égard du rôle de la France en Indochine. Dans cet ouvrage il concluait cependant de façon très équivoque notant : « la France doit assurer son rôle fédérateur sans arrière-pensée colonialiste. Mais elle doit bénéficier, pour ses nationaux, son œuvre culturelle, ses entreprises économiques, d'une liberté loyalement consentie. Hors de ces principes, nous ne voyons que désordres et ruines dont personne ne tirera profit », p. 57). Ceci doit être replacé dans le contexte du temps de l'empire français. Récemment, à la question « que pouvait représenter dans cette civilisation (vietnamienne) millénaire l'œuvre de la France », la réponse de Pierre Gourou fut : « À mon avis, l'œuvre de la France est nulle » (Appendice H, interview de Pierre Gourou).

⁵² Hugues Tertrais faisait surtout allusion à l'utilisation par les Américains de la thèse de Pierre Gourou pendant la guerre du Vietnam (voir note, chapitre 8).

De nos jours, plusieurs géographes ont évalué les théories sur lesquelles se fonde cette discipline et son approche, ainsi que leur efficacité à comprendre et interpréter le symbolisme du paysage.

2.4.1 Le paysage, son interprétation géographique et la sémiologie

Les géographes, même s'ils restent réservés à l'égard de ces nouvelles approches, se sont penchés sur la question de l'utilisation en géographie humaine des 'outils' sur lesquels s'appuie la sémiologie. Ainsi, plusieurs géographes français, intéressés par cette approche sémiologique, ont pris conscience des possibilités conceptuelles que représente l'utilisation de la sémiologie dans l'analyse des composantes du paysage. Roger Brunet⁵³ organisa sur ce sujet un débat dont les interventions furent publiées en 1974 par la revue qu'il édite, *L'Espace géographique* (Claval et al., 1974). Dans ce débat, Roger Brunet remarquait que si « le paysage est fait de signes, il n'est pas un système de signes » (Brunet, 1974, p. 124) et observait dans sa conclusion qu'« une analyse des perceptions d'un paysage peut apparaître comme un sujet d'étude en soi - et fournit des informations sur le récepteur beaucoup plus que sur l'émetteur - c'est à dire sur les hommes beaucoup plus que sur les paysages - étant entendu qu'il y a toute sorte de récepteurs, individus ou groupes » (Brunet, 1974, p. 126). Pour les besoins de notre recherche, nous considérerons la manière dont Charles Robequain et Pierre Gourou identifièrent le paysage indochinois comme un reflet de leur bagage culturel français et, par ailleurs, de leur personnalité. André Fel, étudiant de Pierre Gourou, introduisit un autre fil conducteur dans ce débat. En suivant Roger Brunet, mais d'une façon plus traditionnelle, André Fel (1974, p. 149) cita Pierre Gourou selon qui « les éléments physiques et les éléments humains des paysages ne forment pas un ensemble vraiment structuré » ... « Pour trouver un système structuré, il faut remonter à la civilisation... »⁵⁴. C'est précisément à travers cette notion de civilisation que les géographes français, et tout spécialement Pierre Gourou, suivant l'exemple des historiens de *l'École des Annales*, étudièrent la dimension culturelle de leur discipline, pour laquelle le paysage capturait une signification humaine.

Plus récemment, Paul Claval, dans un article ayant pour sujet les langages de la géographie (Claval, 1984), a questionné l'importance primordiale attribuée aux descriptions géographiques du paysage dans la géographie de Paul Vidal de la Blache et de ses disciples. Comme Roger Brunet, Paul Claval prend quelques précautions et reste prudent dans l'utilisation de la science sémiologique pour interpréter du paysage. Il écrit dans cet article que les éléments du paysage ont une signification qui est d'abord « d'ordre fonctionnel », et que les interprétations de « l'utilisation de l'espace n'ont de sens que si je les situe dans l'ensemble de la vie du groupe ... ce que les géographes font depuis toujours lorsqu'ils analysent les genres de vie » (Claval, 1984, p. 411). Plus loin, il rend ces vues explicites en constatant qu'à l'intérieur des relations éventuelles entre la géographie et la sémiologie « la plupart des éléments [du paysage] ont été créés pour une autre chose que la communication symbolique. Les jeux de la linguistique structurale ne peuvent s'appliquer sans arbitraire à un domaine qui n'est pas celui des signes » (Claval, 1984, p. 413).

Cependant, Paul Claval relativise cette assertion fonctionnelle et conçoit, comme Michel Foucault, une « lecture stratigraphique » du paysage, en énonçant le « principe d'imparfaite

⁵³ Brunet et son équipe de géographes, le groupe R.E.C.L.U.S., ont pour objectif de renouveler la géographie française en introduisant des problématiques et des concepts actuels, et en utilisant l'outil informatique.

⁵⁴ Cette citation de Pierre Gourou est extraite de son traité de Géographie humaine (Gourou, 1973, p. 362), qui a été publié en 1973 longtemps après la publication des travaux indochinois de Pierre Gourou. Mais, comme Pierre Gourou l'a noté (communication personnelle, août 1994), les conceptions que ce traité soumet étaient déjà contenues dans sa thèse.

connexion des formes et des fonctions » qui implique que le paysage « peut également prendre une valeur symbolique ». Il note :

L'analyse fonctionnaliste se déplace dans le temps : pour comprendre les formes actuelles, il est nécessaire de reconstituer ce qu'était la société d'hier et ce qu'étaient ses besoins, sa structure sociale, ses modes de division du travail et de propriété.

Le principe d'imparfaite connexion des formes et des fonctions, qui explique la profondeur archéologique des paysages, fait aussi qu'on peut lire, à travers eux, autre chose que l'agencement des hommes et de leurs ressources en vue de la production et de la satisfaction des besoins. Ce que les hommes inscrivent à la surface de la terre est fonctionnel, mais peut également prendre une valeur symbolique. Le paysage devient porteur de signes. (p. 412)

En ce qui concerne le langage géographique, Paul Claval considère aussi les documents graphiques, tels que les photographies et les cartes, comme représentatifs d'un langage avec des symboles et des codes en légende qui structurent la perception. Il conclut que la description géographique classique « témoigne d'un effort imaginatif pour comprendre le réel. Elle crée, à travers les réseaux du langage, une série de références aux lieux qui sont autant de légitimations de l'emprise territoriale des groupes : la signification politique est intimement liée à l'ambition scientifique, qu'elle accroît bien plus qu'elle ne limite » (Claval, 1984, p. 422).

Claude Raffestin (1976) et Maurice Ronai (1976) sont allés plus loin et de manière plus critique dans le domaine de la sémiologie. Dans une phase initiale, Claude Raffestin formula la question : « peut-on parler de codes dans les sciences humaines, et particulièrement en géographie ? » Dans un autre article intitulé « Du paysage à l'espace ou les signes de la géographie » (Raffestin, 1978), il a montré comment des géographes français ont mis au point « des combinaisons de signes qui débouchent sur un géogramme, un modèle composé à partir d'une sélection de perceptions du géographe » à travers un langage morpho-fonctionnel correspondant à un moment donné de la société, limitant par conséquent la description de la « géostructure » du paysage à un seul stéréotype, relatif à ce moment donné. Dans un autre article, Maurice Ronai (1976, p. 125) se réfère à « la fonction mystifiante du paysage » dans la description « des beautés du Delta » pages 554-556 de la thèse de Pierre Gourou.

Le texte de Gourou et ses dérivés imaginaires mettent à nu la fonction mystifiante du paysage dans le discours géographique, la fonction dramatique du paysage dans l'écriture romanesque. S'y révèlent les pratiques culturelles qui instaurent le paysage : l'exercice d'un regard, la mise en jeu d'un savoir, la lecture du paysage comme recherche d'un sens immanent. Le paysage appréhendé comme tranche de *nature* s'y avoue comme objet de *culture*. Objet d'un culte aussi, puisque ces trois pratiques, géoscopie, le regard, géographie, le discours, géosémie, le système de signification, en se croisant rendent possible une géophilie, la passion, ou l'amour des paysages. (Ronai, 1976, p. 125)

Est-il approprié de parler du paysage comme d'un système de codes ? En suivant la position de Roger Brunet (1974) et de Paul Claval (1984) nous pourrions considérer que c'est un abus de langage. En outre, une alternative à l'étude des signes d'un paysage a été proposée par Augustin Berque (1985 ; 1990 ; 1995, pp. 35-36), qui proposa l'expression « médiance » (de la racine latine « med ») pour traduire le mot japonais *fudosei* afin d'étudier les relations entre une société et son environnement. Augustin Berque a appelé cette science sociale « mésologie » et a analysé les représentations qu'un groupe social se fait de son environnement.

Nous pouvons dégager des réflexions de ces précédents géographes français trois idées. Premièrement, le discours géographique et son langage sont influencés par les codes culturels de la société à laquelle son auteur appartient. Deuxièmement, comme Paul Claval l'écrit : « Ce que les hommes inscrivent à la surface de la terre est fonctionnel, mais peut également prendre une valeur symbolique ». Troisièmement, ces signes pourraient aussi servir à la compréhension d'une société.

Mais en quoi ces idées sont-elles pertinentes pour le développement de notre recherche ? La singularité des travaux de Charles Robequain et de Pierre Gourou, comme celle des travaux d'autres géographes français sur des pays non européens, repose sur le fait que ce sont des géographes éduqués selon les normes et les 'signes' culturels de la civilisation française et qu'ils ont expliqué des régions et des sociétés appartenant à un autre système de signes, procédant du monde extrême-oriental. Selon les catégories géomorphologiques et fonctionnelles françaises de représentation des paysages ruraux, quels genres de signes culturels avaient-ils vus, retenus et décodés dans leurs descriptions des paysages et des villages indochinois ? Quel sens donnèrent-ils aux relations que les groupes ethniques et la société annamite avaient établies avec l'environnement naturel qu'ils peuplaient ?

2.4.2 Traduction des signes et symboles d'une autre culture

Dans la section 2.2, il a été montré comment Ann Buttimer a interrogé la façon dont les gens se comprennent et comprennent les autres. Dans un ouvrage postérieur, Ann Buttimer (1993), par métaphore, analyse la terre comme notre patrie, utilisant le symbole du Phénix, qui est celui du mystère de l'imagination créatrice de l'homme, et sa recherche de l'émancipation et de l'exploration, contrastant avec les idées de Faust, qui représente l'organisation rationnelle et les structures impérialistes de la pensée occidentale. Des tensions entre l'esprit d'émancipation et ces structures contraignantes apparaît Narcisse avec ses perceptions critiques et neuves des relations entre les humains et l'environnement.

Comme dans les écrits d'Ann Buttimer, les discours géographiques de Charles Robequain et de Pierre Gourou sont pénétrés de références aux mythes classiques de l'Europe et des anciennes civilisations méditerranéennes et de renvois à l'histoire européenne traditionnelle. Ces références ne sont donc pas du domaine des traditions annamites ou d'autres sociétés asiatiques. Or, ces symboles mythologiques, les références historiques et les croyances socio-culturelles des sociétés européennes contribuent à construire le mode de pensée et de compréhension des sociétés que nos deux géographes étudièrent. Par exemple, Charles Robequain compara la répartition des villages autour des bassins de rizières à des « grenouilles sur les bord d'un étang » (p. 478), en précisant qu'il faisait là la transposition d'une maxime de Platon au sujet des établissements grecs qui se sont répandus et développés autour du bassin méditerranéen avec lequel ils vivaient en symbiose, et l'image permettait à Charles Robequain de transmettre de façon très pédagogique pour un lecteur français l'idée d'interdépendance entre la société qu'il décrivait et son environnement.

Fondamentalement, les thèmes et concepts constitutifs des discours français des années 1920 et 1930 tels que ceux de « démocratie », « progrès de l'humanité », la croyance en la « supériorité de la civilisation française » et la conception très rationnelle du développement colonial (voir chapitres 5 et 6) sont des thèmes français extérieurs aux langages et aux cultures asiatiques. Comment Charles Robequain et Pierre Gourou intégrèrent et synthétisèrent-ils les conceptions mythiques et culturelles que les sociétés extrême-orientales avaient de leur espace et de leur histoire pour comprendre et décrire leurs deux régions indochinoises ? Considérant qu'une grande partie de l'information sur la structure d'une société n'est pas apparente, et que les sociétés extrême-orientales fonctionnent sur des modes de pensée qui ne sont pas calqués sur ceux de la société française, dans quelle mesure était-il possible de construire un discours

géographique sur les pays indochinois de manière totalement neutre et exacte, comme le revendiquait la géographie moderne française qui se considérait être une « science objective » fondée sur la méthode de la « description raisonnée » ?

2.4.3 Le paysage en tant que texte

Parmi les géographes anglo-saxons qui interrogent le concept de paysage, James et Nancy Duncan (1992) interprètent le paysage comme un texte qui doit être lu en relation avec un contexte fait d'autres textes et d'autres moyens d'expression. Ceux-ci s'inscrivent dans la culture qui est considérée comme un système de significations qui contribue à la reproduction des relations sociales ou politiques ou à leur contestation. Ils explorent le travail de Roland Barthes qui, dans son ouvrage *Mythologies* que nous avons déjà mentionné, montrait que tous les objets et mots d'un discours étaient des signifiants qui avaient un signifié culturel. Dans le premier essai de *Writing Worlds* (Duncan et Duncan, 1992) James et Nancy Duncan individualisent l'exemple proposé Roland Barthes du « Guide Bleu ... à propos des Guides touristiques Hachette largement utilisés » :

qui fournit un exemple précoce de l'interprétation du paysage par Barthes dans laquelle il analyse à la fois la mythologie environnant le voyage et la prétention du guide touristique d'être un outil fondamental pour l'appréciation d'un paysage et une aide essentielle pour apprendre à la bourgeoise comment regarder et développer sa culture (Duncan et Duncan, 1992, p. 20).

James et Nancy Duncan concluent :

Par exemple, on pourrait regarder les guides touristiques, les affiches pour un voyage, des romans occidentaux, l'ethnographie et l'histoire des régions « exotiques » du monde comme des « instruments d'aveuglement ». En tant qu'Occidentaux nous sommes affectés par des strates successives de discours orientalistes qui nous rendent aveugles aux réalités non occidentales ... Cette littérature vide de sa signification toute « historicité » (dans le sens de vérité réelle de Barthes) et la remplace par des constructions occidentales. L'idée d'irréductible différence, comme Barthes la présente dans « l'empire des signes », peut être utile pour remettre en question nos propres catégories culturelles considérées comme allant de soi et à travers lesquelles nous voyons les paysages. Ce que Barthes souhaite éviter par-dessus tout, c'est la récupération de toutes les catégories d'un Autre inévitablement différent (que ce soit dans la fiction ou autrement) à notre profit.

En des termes analogues, nous pouvons nous demander dans quelle mesure les géographes français ont « imprégné » la culture et la civilisation indochinoises de « constructions » et de « catégories » empruntées au répertoire de la culture européenne. Parce que leur travail a pu être « affecté par des strates successives de discours » orientalistes et colonial, ceci les a-t-il rendus aveugles (ainsi que leurs lecteurs) aux réalités indochinoises ? Pouvons-nous percevoir le monde en restant cantonné à notre propre culture ? Nous questionnerons ce point de vue unilatéral et montrerons que les représentations du paysage et de la société annamite par nos deux géographes résultèrent aussi, du moins en partie, des conversations ou échanges de points de vue, même limités, qu'ils eurent avec l'élite vietnamienne, qui était du reste francophone. Selon cette hypothèse, les discours géographiques de Charles Robequain et de Pierre Gourou auraient un rapport à la fois avec les mythes indochinois et les valeurs culturelles annamites qui étaient compatibles avec l'idéologie coloniale

et la culture française ou ne les contredisaient pas. Dans ce cas, quels sont les thèmes culturels généraux que nos géographes et intellectuels vietnamiens étaient en mesure de privilégier?

Nous pouvons aussi nous demander s'il est possible d'intégrer une théorie de la signification dans une analyse des écrits indochinois de Charles Robequain et de Pierre Gourou. Si l'on accepte cette possibilité, quelle théorie peut-on avancer ? En d'autres termes, dans quelle mesure est-il plausible d'appliquer les approches contemporaines que nous venons d'évoquer à l'analyse d'ouvrages géographiques écrits avant la Seconde Guerre mondiale ? Les ouvrages de Charles Robequain et de Pierre Gourou ont été écrits à une époque où la géographie était considérée comme une science qui décrivait la réalité objective en utilisant une approche visuelle. Elle était étudiée comme une discipline et non comme un discours à l'intérieur d'un tissu de théories visant à interpréter les faits sociaux. Elle se focalisait sur la manière dont la vie sociale s'enracinait de façon variée dans un lieu, un espace et un paysage, mais la pensée et les concepts français qui caractérisaient leur époque étaient considérés comme allant de soi et les géographes n'étaient pas concernés par nos concepts actuels de discours, langage et sémiologie, qui n'étaient pas de mise.

2.5 Discours géographique et métaphore

Métaphore, du grec *metaphora* (transfert), est une expression symbolique utilisée pour transférer par une image le sens d'un objet. Selon la conception généralement admise de Pierre Fontanier (1968, p. 99) elle est un « trope par similarité, sans autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie. » Vincent Berdoulay (1982) propose une analyse plus nuancée de la métaphore en la définissant comme un langage et une méthode discursive, et établit une différence entre la similarité et la métaphore, mentionnant Maurice Le Guern (cité dans Berdoulay, 1982, p. 576) : « la similitude s'adresse à l'imagination par l'intermédiaire de l'intellect, tandis que la métaphore vise la sensibilité par l'intermédiaire de l'imagination ». Il cite aussi Paul Ricœur⁵⁵ qui explique que « la métaphore est le procédé rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fonctions comportent de redécrire la réalité ». Paul Ricœur concevait la métaphore comme une « référence » majeure agissant comme « une stratégie du discours » qui a le pouvoir de « redécrire la réalité » (Ricœur, 1975, p. 10).

Une des métaphores majeures « redécrivant » l'environnement physique et les régions dans le discours géographique français a été la « référence » au corps humain (voir chapitre 4). Vincent Berdoulay étudie cet usage de la métaphore en géographie et conclut qu'« elle a eu tendance à se généraliser comme logique, comme modèle implicite de la pensée rationnelle » (Berdoulay, 1982, p. 584). Comme la plupart des géographes vidaliens, Charles Robequain et Pierre Gourou ont utilisé des métaphores, au moyen desquelles les formes naturelles ou matérielles et les sociétés sont comparées à la vie et aux sentiments humains (voir les exemples dans les sections 4.2 et 7.3.1.3). En se servant de la terminologie de Paul Ricœur, nous pourrions nous demander si les métaphores employées par nos deux géographes contribuent à une représentation imagée ou même poétique⁵⁶ des régions du Thanh Hoá ou du Tonkin. Dans quelle mesure les métaphores qu'ils utilisent se réfèrent-elles à la culture française et contribuent-elles à construire un discours géographique qui ancre les régions indochinoises dans la pensée française (chapitre 5, section 5.4.3.2) ?

⁵⁵ Paul Ricœur, philosophe français disparu le 20 mai 2005, montra dans son ouvrage *la métaphore vive* (Ricœur, 1975) que la métaphore est un usage du langage qui contribue à forger notre rapport à la réalité.

⁵⁶ Paul Ricœur présenta la métaphore comme un « poème en miniature » qui a la forme d'un discours qui réécrit la réalité (pp. 168-190).

2.6 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons souligné l'approche discursive de quelques géographes anglo-saxons qui considèrent les textes géographiques comme des constructions subjectives, « imaginatives », rhétoriques et culturelles. Dans les chapitres suivants, nous utiliserons leur approche pour déconstruire les écrits géographiques français afin d'explorer les circonstances qui ont pu influencer et colorer les interprétations françaises des paysages et des pays.

Nous suivrons aussi l'approche contextuelle de Vincent Berdoulay en analysant les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou à l'intérieur des « contextes » dans lesquels ils ont été écrits. En agissant ainsi nous « recontextualiserons » les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou et tenterons, dans une approche semblable à celle de Barthes, de « décoder » les « mythes » français qui émergent des métaphores ou des mots qu'ils ont employés et l'interprétation qu'ils ont mise en avant des paysages et des sociétés indochinois. Comme le suggère Vincent Berdoulay, nous identifierons aussi comment Charles Robequain et Pierre Gourou ont créé un nouveau champ géographique en ouvrant leur discours sur d'autres disciplines aux « marges » de la géographie.

Cependant, alors que nous étudions les relations entre l'environnement politique, culturel et social de Charles Robequain et Pierre Gourou et « l'ordre » de leurs discours, nous sommes nous-mêmes immergés de la même façon dans l'environnement auquel nous appartenons. C'est le problème de la double réflexivité où la pensée géographique de Charles Robequain et de Pierre Gourou aussi bien que celle de l'auteur de cette recherche sont circonscrites dans leur environnement culturel et épistémologique respectif. Comme le suggère Ann Buttimer, cette image réflexive, dans ses limites, et combinée avec la nécessité pour les géographes français de donner un compte-rendu d'une société qui appartient à un environnement complètement différent, n'est pas inévitablement réductrice. Elle nous invite à étudier la pertinence du discours géographique dans la compréhension des sociétés. C'est dans ce but que les chapitres suivants sont développés, le point de départ étant l'influence de Vidal de la Blache dans le discours de Charles Robequain et Pierre Gourou.

CHAPITRE 3

LA GÉOGRAPHIE VIDALIENNE ET LES DISCOURS DE CHARLES ROBEQUAIN ET PIERRE GOUROU

3.1 Introduction

Le but de l'école française de géographie était de décrire et d'analyser les « genres de vie » dans une région particulière, les moyens d'existence des sociétés et les contraintes que le milieu naturel leur imposait. Les géographes français se proposaient d'analyser les profonds rapports qui, lentement, au cours de longues périodes, s'étaient tissés entre l'Homme⁵⁷ et son environnement. Ainsi, leurs discours enseignaient les relations variées qui s'étaient établies entre le milieu naturel et les genres de vie⁵⁸ dans des régions individualisées. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, les écrits de Paul Vidal de la Blache, et ceux de ses étudiants et successeurs, notamment ceux de Jean Brunhes, Lucien Gallois et Albert Demangeon, étaient particulièrement représentatifs de cette géographie humaine et régionale française.

La démarche géographique vidalienne devint la méthodologie dominante, notamment parce qu'elle fut adoptée et mise en pratique par des institutions prestigieuses, l'École Normale Supérieure, où enseignait (et enseigne encore) l'élite des professeurs, la Sorbonne et d'autres universités françaises. Elle fut aussi convaincante parce qu'elle se fondait aussi bien sur les conceptions des sciences naturelles et humaines classiques que sur le désir inhérent à tout géographe de découvrir et comprendre les régions et les pays. Par suite, le discours géographique de Paul Vidal de la Blache et de ses disciples donna le ton aux thèses et aux travaux géographiques de la fin du XIX^e siècle et de l'entre-deux-guerres et devint la méthodologie « classique » officielle française, contractant une légitimité qui lui a permis de durer pendant plusieurs générations.

Les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou s'inscrivaient au sein de ce discours dominant. Dans ce chapitre, les composantes classiques de l'épistémologie vidalienne utilisée par les géographes français, et particulièrement par Charles Robequain et Pierre Gourou, seront examinées, et ses concepts, sa terminologie et ses thèmes spécifiques seront développés dans la première partie de ce chapitre. Dans la deuxième partie, la rhétorique du discours vidalien est discutée. La troisième partie examine comment le discours vidalien en général, et les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou en particulier, s'inscrivent dans leur temps en promouvant de nouvelles techniques géographiques et en englobant les questions qui étaient à leur époque à l'ordre du jour. Notre réflexion sur les fondements épistémologiques du discours géographique (chapitre 2, section 2.2.2) s'applique particulièrement à cette analyse. Dans le chapitre suivant (chapitre 4), les écarts et particularités des discours de Charles Robequain et Pierre Gourou par rapport au discours vidalien seront examinés.

⁵⁷ Voir note infrapaginale n° 20, chapitre 1.

⁵⁸ Le 'milieu' et le 'genre de vie' constituaient deux concepts majeurs de la pensée de Vidal de la Blache qui modelaient le discours vidalien. Vidal employait le terme « milieu » dans un sens écologique associé à l'idée d'adaptation et d'harmonie, selon laquelle il y aurait interaction entre le milieu et ses habitants (voir Section 1). La notion de milieu des vidaliens différait sémantiquement de la notion courante d'« environnement », où les idées d'adaptation et d'harmonie ne sont pas aussi systématiquement dominantes.

Le travail de Charles Robequain constitua la première thèse française de géographie régionale sur l'Indochine. Charles Robequain choisit d'étudier une province composée de deux grandes régions géographiques : une région montagneuse, occupée par des groupes ethniques différents, pratiquant souvent une agriculture itinérante fondée sur la culture du riz, et une région deltaïque, habitée par la population annamite, pratiquant une riziculture sédentaire intensive. Ces deux parties constituent les deux sections majeures de sa thèse, *l'Arrière-pays* (pages 53 à 254) et *le Delta* (pages 255 à 584) (voir Appendice C.1, la structure simplifiée de la thèse de Charles Robequain). La méthodologie de Charles Robequain était fondée sur une étude détaillée des composantes physiques et humaines du pays étudiées successivement et où chaque groupe ethnique était associé à une « région naturelle ». Son étude exhaustive s'appuya sur l'ensemble des informations concernant les aspects physiques, ethnologiques et économiques du Thanh Hoá qui pouvait être consultées auprès des institutions coloniales. L'approche de Robequain devint aussi dynamique, lorsque les flux de marchandises et les transformations de la province furent décrits.

Par contraste, Pierre Gourou préféra sélectionner pour sa recherche une région homogène et donna d'emblée à son analyse une orientation humaine, comme le suggère le titre de sa thèse, *Les paysans du delta du Tonkin, étude de géographie humaine* (Appendice C.2, « structure simplifiée de la thèse de Pierre Gourou »). Plutôt que l'environnement physique, il décrivit le « paysage » du Delta « pétri » par les mains du paysan qui l'habitait. Sa méthodologie embrassait les conceptions de l'école vidalienne, qui associaient les sociétés à des environnements spécifiques, mais son approche fut plus démographique et socio-culturelle et utilisa, pour comprendre les densités élevées de la population du delta du Tonkin, les nouveaux outils cartographiques et statistiques que son époque commençait à promouvoir. Pierre Gourou décrivit les méthodes agricoles, la vie au village, l'artisanat et les activités marchandes des familles paysannes du delta avec beaucoup de sympathie et de reconnaissance (pp. 349-553) et commença à regarder aussi la géographie de la région en termes de « problèmes » (p. 569-574). Pour Pierre Gourou, la meilleure façon pour un géographe de mener l'étude d'une région était de la saisir par la « civilisation » qui l'habitait (*La civilisation paysanne*, pp. 575-578 de sa thèse).

3.2 Le cadre régional et l'orientation rurale des thèses vidaliennes

La problématique de la démarche vidalienne se fondait sur les concepts de « milieu » et de « genre de vie », en même temps que sur la notion « d'adaptation » (des groupes humains au milieu d'après leur genre de vie). C'est à l'échelle de quelques milliers de km², équivalent à une « région », que ces relations étaient étudiées et ces concepts appliqués.

3.2.1 Le concept de milieu

Cette notion de milieu était abordée par les géographes français à travers la problématique des relations entre les sociétés et ce qui était considéré comme leur environnement naturel. Elle privilégiait une approche « possibiliste » qui se focalisait sur l'interaction entre l'Homme et la Nature, évitant un déterminisme unilatéral de la Nature sur l'Homme ou de l'Homme sur la Nature.

3.2.1.1 Le concept de milieu et son orientation naturaliste

Ce fut précocement que des philosophes envisagèrent l'environnement physique en considérant la relation entre les sociétés et leur environnement. Par exemple, dans la Grèce antique, Hippocrate eut l'idée que les éléments du milieu dans lequel les gens vivent, comme les vents, la nature des eaux, les saisons, et plus généralement le climat, influençaient leurs caractéristiques physiques et morales (Hippocrate de Cos, 1967) et les différenciaient des autres sociétés. Le philosophe grec Aristote introduisit aussi dans son discours le problème du

déterminisme par le biais de l'influence du climat sur les sociétés. Dans un article qui explore l'origine grecque du concept de climat, Jean François Staszak (1992) remarque :

Ainsi le discours aristotélicien s'intéresse à la distribution du chaud et du froid, du sec et de l'humide sur la Terre, pour en déterminer l'influence sur les hommes et leurs sociétés. (p. 115)

Au XVIII^e siècle, le baron de Montesquieu (1773) reprit ces idées en attestant que le climat et la nature du sol déterminaient les lois des sociétés et influençaient le comportement social des hommes⁵⁹. Il cita l'exemple de peuples de pays froids qui, d'après les informations qu'il en avait et l'interprétation qu'il en faisait, paraissaient plus courageux et plus francs que les peuples des pays chauds, mais qui avaient moins de « sensibilité » que ces derniers⁶⁰.

Au XIX^e siècle les idées de Jean Baptiste de Lamarck sur la notion d'adaptation et les conceptions de Charles Darwin sur celle d'évolution s'emparèrent de ces théories classiques en précisant l'influence que l'environnement pouvait avoir sur l'Homme. Cette étude des relations entre la nature et les sociétés eut aussi une grande portée dans la géographie universitaire française à partir de la fin du XIX^e siècle et constitua même la principale problématique et le point de départ de la recherche régionale (Berdoulay et Soubeyran, 1991), où le concept de « région naturelle » fut généralisé. Ce concept fut développé initialement par un collègue de Paul Vidal de la Blache, Lucien Gallois qui, avec Vidal, édita les *Annales de Géographie*. Dans son ouvrage majeur, intitulé *Régions naturelles et noms de pays*, Lucien Gallois (1908) définit la région naturelle par ses éléments naturels comme son relief, son climat et son sol et, plus fondamentalement, par ses conditions géologiques. Il écrivait « Je crois, en effet, que c'est dans la nature qu'il faut chercher le principe de toute division géographique » (Gallois, 1908, p. 222). Ainsi, les géographes français fixèrent les limites de leur géographie régionale et la structurèrent par l'intermédiaire des subdivisions physiques d'un pays correspondant à la fois à une « région naturelle » distincte et à un « milieu » géographique homogène.

La conception que Charles Robequain eut de la région du Thanh Hoá dérive de l'approche naturaliste de Lucien Gallois et de sa conceptualisation géomorphologique de l'espace régional⁶¹. Le chapitre I, volume I « La structure et le relief : les régions naturelles » et le chapitre I, volume II « La formation et les régions naturelles du Delta » de la thèse de Charles Robequain attestent clairement de ces fondements.

Par conséquent, au moment où Charles Robequain et Pierre Gourou écrivirent leurs thèses, l'idée abstraite de « milieu » reflétait la vision naturaliste que les chercheurs, scientifiques et géographes, avaient de la Terre à cette date. Ces principes naturalistes et le souhait de donner une signification humaine à la région naturelle conduisirent les géographes à saisir la relation entre les différents éléments de l'environnement naturel et les sociétés. Cette recherche s'exprimait dans leurs écrits par l'utilisation de termes tels que « combinaison », « complexité », « totalité », « composite », « corrélation », ou/et « adaptation ». À titre d'illustration, dans *Principes de Géographie Humaine*, le livre posthume de Paul Vidal de la

⁵⁹ Dans un article écrit en 1963 et publié par la *Revue Belge de Géographie* (Gourou, 1970, pp. 27-34), Pierre Gourou critiqua le déterminisme physique de Montesquieu et qualifia les 14^e, 15^e, 16^e et 17^e chapitres de *l'esprit des Lois* de « légers et présomptueux » (p. 27) considérant que Montesquieu additionnait tous les « préjugés » que les habitants des pays tempérés avaient et ont encore à l'égard des pays situés plus au sud (p. 33).

⁶⁰ Par extension, les habitants de l'Europe regardaient leurs climats européens comme appartenant à la « zone tempérée » avec des conditions climatiques « moyennes » ou « modérées » bien plus propices au développement et aux activités humaines comparativement aux zones polaires et intertropicales qui étaient perçues comme excessivement froides ou chaudes (voir chapitre 5, section 5.2.2).

⁶¹ Voir chapitre 4, section 4.2.

Blache (1922), composé d'écrits publiés entre 1912 et 1918 et d'articles inachevés et qui exprimait les fondements de sa pensée, nous pouvons lire :

[Les faits de géographie humaine] sont en rapport avec le milieu que crée, dans chaque partie de la terre, la combinaison de conditions physiques. (p.5)

Cette notion de milieu, c'est surtout la géographie botanique qui a contribué à la mettre en lumière ... (p.6)

Telle est la leçon de l'*oecologie*, que nous devons aux recherches de la géographie botanique. Oecologie, c'est à dire ... la science qui étudie « les mutuelles relations de tous les organismes vivant dans un seul et même lieu, leur adaptation au milieu qui les environne » (p. 7)

En somme, ce qui se dégage nettement de ces recherches, c'est une idée essentiellement géographique : celle d'un milieu composite. Doué d'une puissance capable de grouper et de maintenir ensemble des êtres hétérogènes en cohabitation et corrélation réciproque. (p. 7)

... toute étendue de surface participant à des conditions analogues de relief, de position et de climat, est un milieu composite concentrant des associations formées d'éléments divers, indigènes, transfuges, envahisseurs, survivants, de périodes antérieures, mais unies par les liens d'une adaptation commune. (pp. 7-8).

3.2.1.1 Les thèmes vidaliens d'adaptation et d'harmonie

C'est à travers la notion d'adaptation que Paul Vidal de la Blache approcha la logique des rapports Homme/milieu, et cette notion d'adaptation constitue un des thèmes fondamentaux de la rhétorique régionale. En 1913, à l'occasion d'une de ses conférences universitaires à l'École Normale Supérieure, Paul Vidal de la Blache expliqua (Vidal de la Blache, 1913) :

L'idée de milieu, dans ses expressions diverses, se précise comme corrélatrice et synonyme d'adaptation. Elle se manifeste par des séries de phénomènes qui s'enchaînent entre eux et mis en mouvement par des causes générales. C'est par elle que nous sommes incessamment ramenés à ces causes de climat, de structure, de concurrence vitale, qui donnent le branle à une foule d'activités spéciales des formes et des êtres. (p. 297).

Pour formuler cette notion d'adaptation des sociétés à leur environnement et observer comment les éléments humains et physiques s'accordaient au sein d'un environnement perçu comme une totalité, les géographes français utilisèrent la notion d'harmonie. Cette notion plonge ses racines dans la philosophie grecque, où elle commença à apparaître dans le discours des philosophes présocratiques (étudié dans Dumont, 1988, pp. 502-504) et ceux de Platon (1991) comme un ordre réglant les éléments d'une totalité.

À la fin du XIX^e siècle, la plupart des géographes français adoptaient ce concept pour construire la région ou l'environnement qu'ils étudiaient. Ce cadre philosophique était proche de l'idée romantique d'une entente et d'une unité idéales entre l'Homme et la Nature (chapitre IV, 4.3.3), dues à « l'harmonie secrète qui est établie entre la Terre et les populations qu'elle nourrit » (Reclus, 1886). Paul Vidal de la Blache écrivait (1903) :

Mais l'individualité géographique n'exige pas qu'une contrée soit construite sur le même plan. À défaut d'unité et de structure, il peut y avoir une harmonie vivante ; une harmonie dans laquelle s'atténuent les contrastes réels et profonds qui entrent dans la physionomie de la France... (p. 14).

Suivant la notion d'harmonie de Paul Vidal de la Blache, ses disciples articulèrent leur géographie régionale sur l'image d'une unité développée à partir d'une profonde « coopération de l'élément naturel et de l'élément humain » (Demangeon, 1973, p. 456). Ainsi, la « personnalité géographique » d'une région, où la physionomie, le mode de vie et les activités humaines étaient adaptés à l'environnement naturel, dépendait autant des conditions physiques que de l'histoire et des techniques de la société qui y résidait (des exemples particulièrement représentatifs de cette approche sont développés dans les travaux de Jean Brunhes⁶² et d'Albert Demangeon). Elle parvenait à son unité dans l'harmonie, à travers une diversité régionale où coexistaient des zones morphologiques différentes mais complémentaires. Dans cette optique, Charles Robequain (p. 7) introduit sa province comme « un harmonieux groupement ... fait de variété » (p. 7, voir la citation complète chapitre 4, section 4.2.1) et conclut en démontrant que le devoir et la plus grande œuvre de la colonisation française était de mener et construire cette harmonie régionale et, de facto, son « unification » (p. 613). Pierre Gourou (p. 575) construisit également le paysage de 'sa' région à travers « les rapports harmonieux » organisés par le paysan annamite « avec le milieu qui l'entoure »⁶³.

Charles Robequain et Pierre Gourou eurent donc recours au concept d'harmonie dans sa version occidentale pour évoquer soit la société soit la diversité des régions de l'Indochine que les Français idéalisaient en la considérant comme la « perle de l'Asie ».

3.2.1.2 Le « possibilisme » vidalien

Les débats épistémologiques autour du possibilisme vidalien rejoignaient la question du déterminisme du milieu, selon lequel une société est modelée par les caractéristiques de son environnement naturel. Paul Vidal de la Blache s'était en partie distancié d'un strict déterminisme du milieu naturel parce qu'il considérait que la nature offrait un nombre défini de possibilités entre lesquelles l'Homme pouvait choisir. Juste après la publication de l'ouvrage posthume de Vidal de la Blache, les *Principes de géographie humaine*, (1922), l'historien Lucien

⁶² Jean Brunhes ne fit pas sa thèse sur une région française mais sur la Péninsule ibérique et l'Afrique du Nord. Il se focalisa sur le thème de l'irrigation et la capacité des civilisations méditerranéennes et arabes à maîtriser les techniques de l'irrigation (Brunhes, 1902). Quelques années après la publication de sa thèse, il devint le premier géographe à concevoir une « géographie humaine » où il envisageait l'activité de l'homme dans sa dimension économique « destructrice » du milieu naturel et à écrire un livre sur sa méthode et, les « faits essentiels d'une géographie humaine qui devaient être observés : maisons et grandes routes, agriculture et élevage, occupation destructrice du sol... » (Brunhes, 1910). Jean Brunhes partit en mission pour l'Extrême-Orient où il étudia les nouvelles routes ouvertes en 1923 depuis l'Annam jusqu'au Laos avec les mêmes convictions coloniales et la même confiance dans les communications modernes que Charles Robequain. Il écrivait : « Parlons seulement du présent qui constitue désormais un tel progrès qu'il marque, sans aucune exagération, le début d'une ère nouvelle pour les pays laotiens » (Brunhes, 1923, p. 426). Il écrivit aussi des articles plus généraux sur l'Indochine, comme celui sur la géographie humaine de l'Indochine dans l'encyclopédie *Un Empire Colonial Français : L'Indochine* (Maspero, 1930, p. 53, vol. I). Comme Charles Robequain et Pierre Gourou, il accorda une signification géographique majeure à la photographie (à cette époque, la technique autochrome, premières photographies en couleurs) et travailla pour les *Archives de la Planète*, où les photographes et les cinéastes exploraient le monde pour constituer une collection d'images. En Indochine, il prit de nombreux clichés, surtout du Laos. Charles Robequain cita dans sa bibliographie son livre général sur la géographie humaine, mais ni lui ni Pierre Gourou ne mentionnèrent les articles que Jean Brunhes rédigea sur l'Indochine. Pierre Gourou n'a jamais rencontré Brunhes quand il était en Indochine et précisa à ce sujet : « je n'ai eu aucun contact avec d'autres géographes (Robequain excepté) qui ont couvert l'Indochine », lettre personnelle, 5 mai 1995.

⁶³ Cette notion d'harmonie s'accorda aisément avec une pensée coloniale française emprunte de romantisme, étudiée dans le chapitre 5.5.3.

Febvre⁶⁴, dans son traité *La Terre et l'évolution humaine Introduction géographique à l'histoire* (Febvre, 1922), exposa clairement le débat entre le « déterminisme » et ce qu'il définit comme le « possibilisme » vidalien. Le possibilisme jugeait que l'adaptation des sociétés à leur environnement n'était pas passive mais active et définissait des formes spécifiques de civilisation et des paysages humanisés. En outre, le possibilisme permettait à la géographie de définir son originalité au regard des autres sciences sociales telles que la sociologie qui mettait l'accent sur l'ethnologie. Les géographes étudiaient de façon pratique comment les sociétés exploitaient l'environnement naturel où elles vivaient, insistant sur les caractéristiques de leur agriculture et de leurs activités artisanales. Ceci permettait de clarifier les frontières entre la géographie vidalienne et l'école de sociologie de Durkheim, la première étudiant la relation entre les sociétés et leur environnement, la dernière la morphologie (ou « l'anatomie ») de sociétés que des facteurs géographiques pourraient influencer mais seulement de manière limitée. Cette ligne de démarcation entre les disciplines caractérisa en partie l'approche descriptive des sociétés dans le travail de Charles Robequain et de Pierre Gourou (voir chapitre 7).

Cependant, l'approche vidalienne n'était pas uniforme, et la nature des relations entre les sociétés et l'environnement était interprétée différemment selon d'une part la personnalité de chaque géographe et l'entendement qu'il avait des conceptions géographiques de Paul Vidal de la Blache et d'autre part les caractéristiques de la région qu'il étudiait. Ainsi, Charles Robequain et Pierre Gourou construisirent deux discours différents à l'égard des relations entre les sociétés indochinoises et l'environnement naturel asiatique. Le discours de Pierre Gourou est plus proche de la conception de la géographie qu'avait Vidal de la Blache que celui de Charles Robequain, dans la mesure où son argumentation était bâtie sur l'humanisation de l'environnement et la répartition des densités de la population (Section 3.4). Pierre Gourou insista sur le rôle de l'Homme comme Paul Vidal de la Blache qui notait juste avant la Première guerre mondiale (1913):

... l'homme, directement ou indirectement, par sa présence, par ses œuvres ou par le contrecoup de ses œuvres, s'impose toujours à l'attention. Lui aussi est un des agents puissants qui travaillent à modifier les surfaces. Il se range à ce titre parmi les facteurs géographiques de premier ordre ... On peut dire que de lui dépend l'équilibre actuel du monde vivant. (p. 298).

Dans la première page de la partie humaine de sa thèse (p. 109), Pierre Gourou se fit l'écho de ceci en déclarant que « L'Homme est le fait géographique le plus important du Delta ». En d'autres termes, avec Pierre Gourou, c'est le paysan annamite qui modèle la région et c'est en fonction de sa vie et de ses activités que Pierre Gourou décrit la réalité du delta du Tonkin. De ce point de vue, le discours de Pierre Gourou tout comme celui de Paul Vidal de la Blache s'éloignèrent fréquemment du possibilisme en considérant que les sociétés étaient « l'un des agents puissants » qui travaillaient à « modifier les surfaces ». Transposé dans le vocabulaire géographique du début du XXI^e siècle, Pierre Gourou comme Vidal de la Blache considéraient l'Homme comme un élément intrinsèque à la dynamique temporelle et historique des espaces.

⁶⁴ Lucien Febvre fut le fondateur, avec Marc Bloch, de la revue *Annales d'Histoire Économique et Sociale* (maintenant appelée *Annales Économie-Sociétés-Civilisations*), qui fut conçue comme un lien pour créer un dialogue entre les différentes générations d'historiens et de chercheurs et pour dépasser les frontières qui dissociaient les écrits et les arguments des historiens de ceux des économistes, des sociologues et des géographes. L'ambition de Lucien Febvre était de rénover l'approche historique des structures économiques et sociales et des 'civilisations'. Semblablement à Lucien Febvre et Marc Bloch, Charles Robequain et surtout Pierre Gourou attribuèrent, dans le cadre de leur approche géographique, une importance majeure aux 'civilisations' et aux structures économiques et sociales des sociétés. Et nous avons déjà mentionné que Pierre Gourou était tout à fait au courant des travaux de ces deux historiens (voir chapitre 2, section 2.3.4, notes infrapaginales n. 20 et 21 et au chapitre 7, sections 7.3.1 et 7.4.2.1 et note infrapaginale n°58).

L'approche de Charles Robequain était différente. Il considérait que c'était l'environnement physique qui était « l'un des agents puissants qui travaillent à modifier les surfaces »; son discours était plus souvent conforme au déterminisme naturel qu'au possibilisme (voir chapitre 4). Mais ceci doit être mis en relation avec le fait que la région de Thanh Hoá était plus souvent dévastée par les inondations dues aux typhons ou par d'autres calamités naturelles que le delta du Tonkin (voir plus bas).

Vincent Berdoulay (1988, p. 75-87) propose une interprétation de ce discours possibiliste plus ouverte, conduisant à une théorie nouvelle et moderne de la relation homme/environnement permettant de se soustraire à la dichotomie courante entre la géographie physique et la géographie humaine dans laquelle la première déterminait unilatéralement la seconde. Les discours évolutionnistes et positivistes, dont les problématiques se fondaient sur la recherche d'évolutions linéaires et de lois générales, étaient fatalement teintés de déterminisme, où des théories et des ordonnancements à valeur universelle étaient censés révéler l'ordre et le fonctionnement du monde dans sa diversité. Par contraste, le discours possibiliste portait son attention sur l'Homme et les systèmes écologiques particuliers à chaque société. Ces derniers sont en relation avec des environnements spécifiques mais utilisables ou transposables à d'autres sociétés par l'intermédiaire des notions de « contingence »⁶⁵, « genres de vie » et de la théorie « diffusionniste »⁶⁶. Vincent Berdoulay (1988) voit dans les conceptions vidaliennes l'influence des conceptions philosophiques d'Emmanuel Kant et notamment à « la thèse centrale de Kant selon laquelle l'esprit humain prend une part active à la connaissance » (p. 78). Ainsi, corrélativement au courant de pensée philosophique néo-kantiste qui s'était développé à la fin du XIX^e siècle, des géographes français comme Paul Vidal de la Blache, Jean Brunhes et Albert Demangeon avaient introduit l'idée d'une autonomie organisationnelle des hommes, dans laquelle les sociétés créaient des formes différentes d'organisation géographique en mettant en relation des éléments qu'ils sélectionnaient, leur choix étant cependant limité ou contingenté par l'existence de mécanismes naturels qui régissaient l'environnement physique.

Vincent Berdoulay (1988) repère aussi une certaine convergence de vues entre ces interprétations vidaliennes du début du XX^e siècle et l'approche structuraliste qui s'est développée ultérieurement, après la Seconde guerre mondiale, notamment à la suite de Claude Lévi-Strauss⁶⁷ qui insista dès sa thèse, *les structures élémentaires de la parenté*, sur la dimension culturelle de l'Homme et sur le système de codage culturel qui ordonnait et structurait chacune des sociétés humaines tout en créant du lien social entre ses groupes. Plus précisément, Claude Lévi-Strauss identifia les structures sociales qui procèdent de pratiques culturelles et intellectuelles. Bien que la thèse de Pierre Gourou soit antérieure au développement du structuralisme, le géographe rechercha aussi à sa manière les structures culturelles et le fonctionnement interne de l'ensemble de la paysannerie du Delta tonkinois qui avaient permis de transformer un delta insalubre en une région très densément cultivée et habitée (chapitre 7)⁶⁸. Le

⁶⁵ Dans la géographie de l'école de Paul Vidal de la Blache, les contingences étaient les conditions locales (topographie, etc.) qui structuraient une région. Plus généralement, « contingence » est aussi un concept philosophique, utilisé pour caractériser une réalité liée aux circonstances et non pas à la nécessité. Les actes d'une personne autonome sont toujours contingents. Cette notion contrebalançait un déterminisme excessif.

⁶⁶ Le diffusionnisme est une théorie selon laquelle les caractéristiques d'une société particulière ont été adoptées par des sociétés plus ou moins voisines grâce à des contacts. A travers le diffusionnisme, les géographes de l'école de Paul Vidal de la Blache cherchaient une origine commune à des faits sociaux ou des techniques semblables.

⁶⁷ L'anthropologue et ethnologue français Claude Lévi-Strauss est considéré comme le père du structuralisme. Le structuralisme considère la totalité et de l'intégrité du système culturel relatif à chaque société pour observer et mieux comprendre les normes qui définissent son fonctionnement (Lévi-Strauss, 1958). Voir la note infrapaginale n°67 du chapitre 7.

⁶⁸ Cependant, Pierre Gourou n'avait pas pour but d'analyser en profondeur les relations d'interdépendance entre les sociétés et l'environnement naturel suivant la méthode structuraliste, comme Claude Lévi-Strauss le faisait pour exprimer la logique des cultures « primitives ».

discours de Charles Robequain présentait plus d'affinité avec la tradition ethnologique de Marcel Mauss⁶⁹ que celui de Pierre Gourou, notamment lorsqu'il décrit (p. 100 et chapitre 2 et 3 du second volume de sa thèse) le « cadre social » archaïque des différentes sociétés habitant les montagnes du Thanh Hoá. Mais il ne combina pas les différentes données géographiques physiques et humaines pour construire une totalité régionale aussi systématiquement que Marcel Mauss ne le fit avec les aspects sociétaux pour démontrer le fonctionnement et la réalité sociale « totale » d'une société (voir chapitre 7, 7.3.1.1).

En résumé, la pensée vidalienne a emprunté de façon éclectique ses conceptions géographiques à des philosophies et des doctrines diverses. A travers leurs influences, l'explication géographique se fondait théoriquement sur une approche que l'on qualifierait maintenant de systémique, où les aspects humains du paysage régional se combinaient avec les aspects physiques. Ainsi, dans *Principes de Géographie Humaine*, nous pouvons lire (1922, pp. 3-4):

La géographie humaine ne s'oppose pas à une géographie d'où l'élément humain serait exclu ; il n'en a existé de telle que dans l'esprit de quelques spécialistes exclusifs. Mais elle apporte une conception nouvelle des rapports entre la terre et l'homme, conception suggérée par une connaissance plus synthétique des lois physiques qui régissent notre sphère et des relations entre les êtres vivants qui la peuplent.

Mais, en pratique, le discours des géographes français, comme le montre celui de Charles Robequain, restait plus analytique que systémique. Cependant, cette approche théoriquement systémique s'exprimait dans le concept de « genre de vie ».

3.2.2 Le concept de genre de vie et la notion de civilisation

Le lien entre l'environnement naturel et les sociétés humaines fut établi dans la géographie vidalienne autour du concept clé de « genre de vie », qui peut être défini comme la façon dont une société répond aux contraintes du milieu. Il correspondait à l'ensemble des habitudes et des actions qu'une société exerçait sur l'environnement où elle vivait, en choisissant parmi les ressources naturelles celles qui convenaient le mieux à ses aptitudes et ses traditions. Selon Paul Vidal de la Blache (1911),

Un genre de vie constitué implique une action méthodique et continue, partant très forte, sur la nature, ou, pour parler en géographe, sur la physionomie des contrées. Sans doute, l'action de l'homme s'est faite sentir sur son 'environnement' dès le jour où sa main s'est armée d'un instrument (...). Mais tout autre est l'effet d'habitudes organisées et systématiques, creusant de plus en plus profondément leur ornière, s'imposant par la force acquise aux générations successives, imprimant leur marque sur les esprits, tournant dans un sens déterminé toutes les forces de progrès (p. 194).

Les genres de vie s'inscrivaient dans l'histoire (ou ce que l'historien Fernand Braudel appela plus tard « les temps longs ») des sociétés. Ils étaient catalogués suivant le type d'activité économique ou le genre de vie matérielle qui dominait la société, tel que l'activité ou la vie pastorale, l'association pêche-chasse-cueillette, etc. L'une des singularités de Pierre Gourou fut de ne pas employer l'expression « genre de vie » au regard de la variété des activités des

⁶⁹ Marcel Mauss étudia au début du XX^e siècle la réalité sociale des groupes ethniques en révélant la complexité de leurs structures économiques, sociales, religieuses : il étudia notamment la dialectique du don, qui engage tout autant celui qui donne que celui qui reçoit dans un réseau étroit de relations et de dépendances. Voir aussi chapitre 7, section 7.3.1.1.

Annamites (se référer à l'Appendice H, interview de Pierre Gourou). Pour Pierre Gourou, la région du delta du Fleuve Rouge n'était pas délimitée par un genre de vie spécifique, avec une activité économique bien définie, mais par sa « civilisation paysanne », doublée de particularités socio-culturelles. Par contraste, Charles Robequain employa le concept pour étudier la région du Thanh Hoá dans sa diversité, distinguant, à la manière vidalienne, le genre de vie nomade du genre de vie sédentaire des sociétés indochinoises pratiquant la riziculture (chapitre 4, section 4.1.1 ; chapitre 7, section 7.3.1).

De ce concept de « genre de vie » fut issue la notion plus large et plus générale de « civilisation », usitée conjointement dans les écrits français du XIX^e siècle avec les idées de progrès et d'évolution inhérentes aux philosophies lamarckiennes⁷⁰ et darwinistes. Suivant cette optique, les civilisations mondiales se hiérarchisaient au cours du temps, et, suivant l'optique coloniale, les plus avancées avaient la responsabilité d'apporter leur savoir-faire et leurs principes « supérieurs » aux moins avancées⁷¹ (voir chapitres 5 et 7). Plus spécialement pour ce qui nous occupe, le concept de civilisation fut employé dans le discours des historiens français aussi bien que dans celui des géographes vidaliens. Charles Robequain et Pierre Gourou l'employèrent pour distinguer les sociétés montagnardes des Annamites et, plus généralement, les sociétés indochinoises de la société française, et Pierre Gourou le considéra comme décisif pour comprendre la géographie humaine du Delta tonkinois (chapitre 7, section 7.4.2). À travers ce concept aux contours assez imprécis, le comportement des sociétés est considéré comme étant la résultante d'une part de coutumes, de traditions, de représentations et de symboles⁷² hérités de générations successives et, d'autre part, d'un « niveau » technique et d'un degré de domination de l'environnement. Selon Paul Vidal de la Blache (1926), le degré de cette domination conduit à l'idée d'une hiérarchie des civilisations dans laquelle les civilisations avancées, comme « nos pays (européens) hautement civilisés » (Vidal de la Blache, 1926, p. 319) et la civilisation chinoise, s'opposent aux civilisations qui stagnent et vivent dans l'isolement (Vidal de la Blache, 1926, p. 325). Paul Vidal de la Blache conçut sa géographie des civilisations en observant les éléments techniques de l'adaptation de l'Homme à l'environnement: « outils et matières brutes », « moyens de subsistance », « matériaux de construction », « établissements humains ». Il considérait les Chinois (plus précisément la dynastie des Han et ses descendants) comme appartenant à une civilisation supérieure, capable d'entreprendre une « colonisation systématique » (pp. 68-69) avec « prestige » « et une attraction rayonnante » (p. 468). Paul Vidal de la Blache était aussi sensible à la diffusion des inventions⁷³, comme celle de la charrue, dans toutes les civilisations à travers l'Ancien Monde et de la Mauritanie à la Chine (Vidal de la Blache 1926, pp. 68-69, 461-466, 468).

Ainsi, dans un contexte où le développement de l'industrie moderne, des techniques et des sciences était une question centrale en Europe, le discours géographique français se focalisait sur l'habileté technique des sociétés et des civilisations.

⁷⁰ Jean-Baptiste Lamarck démontra dans son traité *Philosophie Zoologique* (Lamarck, 1957, Bocquet, 1984) que l'être humain comprenait et acquérait des caractères morphologiques conformes à son environnement naturel, et ceux-ci pouvaient devenir héréditaires.

⁷¹ Pour illustrer ceci, nous pouvons citer une phrase de l'œuvre majeure de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe* : « Les Français, en traversant Rome, y ont laissé leurs principes : c'est ce qui arrive toujours quand la conquête est accomplie par un peuple plus avancé en civilisation que le peuple qui subit cette conquête » (Chateaubriand, 1965, p. XII, vol. III).

⁷² Le sociologue français Pierre Bourdieu, décédé en janvier 2002, a appelé l'ensemble des croyances et attitudes communes à un groupe social qui occupe un domaine géographique « habitus » (Bourdieu, 1979). Mais les géographes français se tinrent longtemps à distance des conceptions formulées par les sciences sociologiques pour exprimer la logique des pratiques sociales et des comportements des individus.

⁷³ Voir plus haut, note infrapaginale

3.2.3 La région et ses différentes interprétations

3.2.3.1 La région selon Vidal de la Blache

Paul Claval (1992) retrace la formation et l'évolution de l'idée de région vidalienne. Il note comment Paul Vidal de la Blache, dans ses premiers travaux géographiques sur le monde méditerranéen, construisit l'idée de région en faisant de l'analyse de la densité de la population le point de départ de son approche. Paul Vidal de la Blache (1922, p. 10) souligna l'importance de l'utilisation des statistiques tirées des données des recensements et des cartes que, dans « la plupart des principaux pays du monde » les services cartographiques et les administrations avaient institués et développés depuis la fin du XIX^e siècle pour une administration étatique plus efficace. Il considérait ces sources démographiques officielles comme un outil majeur pour percevoir la nature des contraintes du milieu et la façon dont les hommes s'y adaptaient.

Un des rapports les plus suggestifs est celui qui existe entre le nombre d'habitants et une certaine portion de surface ; autrement dit la densité de population. Si l'on met en regard des statistiques détaillées de population avec des cartes également détaillées, comme en possèdent aujourd'hui presque tous les principaux pays du monde, il est possible, par un travail d'analyse, de discerner des correspondances entre les rassemblements humains et les conditions physiques. On touche ainsi à l'un des problèmes essentiels que soulève l'occupation de la terre. Car l'existence d'un groupement de population dense, d'une cohabitation nombreuse d'êtres humains dans un minimum d'espace, garantissant à la collectivité des moyens assurés de vivre, est, si l'on réfléchit, une conquête qui n'a pu être réalisée qu'à la faveur de rares et précieuses circonstances. (Vidal de la Blache, 1922, p. 10.)

Charles Robequain et Pierre Gourou adoptèrent dans leurs thèses le sens que Paul Vidal de la Blache attribuait aux densités de la population selon lesquelles elles étaient systématiquement en relation à la fois avec les conditions physiques et les conditions économiques. Tous les deux étudièrent soigneusement la répartition inégale de la population, et l'interprétation que Charles Robequain donna de l'inégalité de la répartition de la population était similaire à celle qui était soutenue dans les écrits de Paul Vidal de la Blache, où les conditions naturelles, les genres de vie et les circonstances des échanges constituaient autant de facteurs explicatifs. Par exemple, Charles Robequain (pp. 502-503) constatait :

... ce sont les cordons littoraux et les basses terres septentrionales qui montrent, dans ce delta, le bloc le plus gros et le plus compact de fortes densités. Presque partout, on y compte plus de 400 habitants au km², soit à cause de la grande étendue des rizières à 2 récoltes et de la rareté des terres incultes, soit à cause des ressources dispensées par la mer.

C'est immédiatement à l'Est du chef-lieu, ... que la densité se hausse le plus ; si l'on excepte les grands centres urbains, elle est sans doute l'une des plus fortes de l'Indochine entière : 604/km² pour Du'ong Thùý ... ; en effet, aux ressources de la terre : double moisson de riz, produits variés des dâtbai, s'ajoutent ici les profits qu'engendrent le développement d'une industrie moderne à Hâm Rong, et aussi la croissance de la ville même de Thanh Hoá ; celle-ci, centre administratif et commercial, a besoin de maçons, de terrassiers, de charpentiers pour ses constructions, de coolies pour les transports, de revendeurs pour la concentration ou l'écoulement des denrées entassées dans les entrepôts ; la plupart de ces travailleurs habitent les environs.

Cette dernière optique correspond partiellement à la théorie d'Émile Levasseur⁷⁴, dans laquelle les facteurs de la concentration des populations d'une région étaient liés plutôt à la proximité de zones de grande activité économique, comme les centres urbains, qu'à des traits naturels. La réfutation d'un strict déterminisme physique est à mettre en relation avec le contexte de la Révolution industrielle, où la nature était conçue comme un instrument au service des sociétés humaines capables de la contrôler grâce à la science et aux techniques, comme dans les centres industriels où de fortes densités de population avaient commencé à se concentrer.

Par ailleurs, Paul Vidal de la Blache conçut les entités territoriales dans leurs échanges réciproques les unes avec les autres. Depuis des siècles, voire, des millénaires, les habitants des régions européennes échangeaient leurs ressources et leurs marchandises contre celles d'autres régions. Paul Vidal de la Blache (1873) souligna l'importance du rôle des échanges dans la caractérisation des régions dès ses premiers écrits, décrivant les échanges entre les régions méditerranéennes montagneuses et les plaines voisines. Plus tard, il développa cette notion avec l'idée de transports et de circulation, qui permettait aux régions de s'intégrer dans des constructions territoriales plus vastes. André-Louis Sanguin souligne que :

La région vidalienne est nouvelle en ce sens qu'elle ne décrit pas une mosaïque de paysages mais donne une vision des mouvements, des relations et des imbrications des êtres régionaux. Les régions d'un pays sont des pièces qui entretiennent des rapports entre elles et forment un tout comme une mécanique. (Sanguin, 1993, p. 328)

Approfondissant cette dernière idée, Paul Claval (1993b) remarque que l'approche régionale française impliquait une dialectique constante des espaces (pp. 55-62). Il remarque que Paul Vidal de la Blache appréhenda les réalités régionales sous leurs différents aspects et à des échelles différentes comme le fondement effectif de la vitalité et du pouvoir de la nation. Paul Vidal de la Blache insuffla ses idées dans le débat régional que les hommes de la Troisième République traitaient et dans les délibérations sur les réformes administratives et économiques qu'ils envisageaient. Selon Paul Vidal de la Blache, la diversité française, à travers ses multiples fondements locaux, régionaux et nationaux, devait être considérée comme le moyen de « contrebalancer » la centralisation autour de Paris (Berdoulay, 1981, p. 29). Cette dialectique de l'espace ne fut pas vraiment développée dans les thèses de Charles Robequain ou Pierre Gourou. Ainsi, la région du Thanh Hoá et la plaine du Tonkin ne furent qu'occasionnellement analysées du point de vue de leur situation, de leurs communications et de leurs relations avec les autres régions d'Indochine ou les pays d'Asie. Charles Robequain a privilégié le thème de l'« harmonie » interne et de l'« unité » supposée du Thanh Hoá, tandis que Pierre Gourou établissait que le Delta du Tonkin vivait sur « lui-même, et depuis longtemps fermé à tout apport ethnique étranger » (p. 15). Mais, en réalité, le débat colonial officiel sur le développement des régions d'Indochine française n'était pas de même nature que celui du développement des régions de la France métropolitaine. En Indochine, la question du développement était plus focalisée sur l'exploitation économique ou le contrôle de la colonie par la métropole. La tâche des géographes consistait, à travers leurs monographies détaillées, davantage à fournir une information précise sur les régions indochinoises afin de développer leurs ressources économiques et de constituer un inventaire de leurs possibilités agricoles, que de discuter « de la

⁷⁴ À la fin du XIX^e siècle, Émile Levasseur exposa « les lois de l'attraction sociale » pour interpréter la répartition des densités de population. Dans sa première conférence d'histoire et de géographie économiques au Collège de France, il exprimait (Levasseur, 1984, p. 69) : « Le dernier mot reste à l'Homme. Il lui reste non seulement parce que c'est lui qui est l'ouvrier, l'agent actif et intelligent de la production et que, par sa science, il parvient à tourner à son usage les forces de la nature qu'auparavant il ignorait ou négligeait, mais parce qu'il choisit jusqu'à un certain point les lieux où il exerce son activité ... »

Personnalité, de l'Identité et de l'Organisation » indochinoise⁷⁵. En conséquence, les motivations et les conclusions sous-jacentes aux travaux de Charles Robequain et Pierre Gourou étaient fondamentalement différentes de celles des géographes qui écrivaient sur les régions de France, même si leurs travaux se référaient aux notions employées dans la géographie vidalienne ou en dérivait.

Mais pour comprendre plus concrètement les fondements de la géographie régionale française, il faut aussi se questionner sur les critères considérés comme valables pour délimiter une région. Dans l'introduction au manuel de géographie pour l'enseignement secondaire qu'il publia en 1903 en collaboration avec Pierre Camena d'Almeida, Paul Vidal de la Blache écrivait : « il serait peu raisonnable de prendre pour guide, en matière géographique, des divisions historiques ou administratives » (cité dans Lefort, 1992, p. 175). Il défendait la notion de pays qui, comparativement à la notion de région naturelle, pouvait s'appliquer aussi bien au sol qu'aux habitants⁷⁶. Par exemple, dans l'article qu'il adressa à la Société d'Économie Sociale en 1904 (Vidal de la Blache, 1904)⁷⁷, il caractérisa les « pays » français où l'association nature-société humaine créait des « paysages » et des genres de vie particuliers, par le fait que :

Il existe un enchaînement, une liaison entre ces faits géographiques et sociaux, entre le sol, les cultures, les occupations, les groupements, les habitations. Cette liaison, toutefois, n'est pas une nécessité absolue, à laquelle le temps ne saurait rien changer. Car sur le fondement fourni par la nature, s'échafaude toute une série de combinaisons dans lesquelles l'homme, suivant ses goûts et ses aptitudes, suivant les circonstances et les conditions sociales, a eu la plus grande part. Il suffit qu'une modification se produise dans les cultures, la main-d'œuvre, les débouchés, pour que cet équilibre de conditions puisse être, sinon renversé, du moins modifié. Seulement il est certain qu'il reste et qu'il restera toujours quelque chose de fixe, de permanent, qui, à travers toutes les modifications que multiplie plus que jamais l'époque actuelle, représente la perpétuité et la permanence des influences du sol. La question se pose ainsi : comment peut-on dégager ce qui est permanent et solide, et ce qui restera, de ce qui est condamné à disparaître ou du moins se transformer ? Voilà sur quoi la méthode géographique peut apporter une certaine lumière ... (cité dans Sanguin, 1993, p. 256).

L'idée d'« enchaînement » et de « liaison » est à mettre en parallèle avec la philosophie positiviste qui dominait en France à l'époque de Paul Vidal de la Blache. Selon cette philosophie, qui remontait à Auguste Comte (1990), la pensée humaine devait savoir combiner les théories capables de coordonner les faits observables dans le monde, pour présenter une science générale et connexe des différents phénomènes physiques et humains.

En conséquence, cette base positiviste de la pensée vidalienne impliquait une connaissance rationnelle et une approche matérialiste, dans un raisonnement inductif, où les faits physiques, démographiques et économiques étaient d'abord observés, localisés et souvent portés

⁷⁵ Ces mots sont ceux qu'employa Paul Claval (1994), dans un article sur les intellectuels français, l'identité française et l'émergence de l'école française de géographie.

⁷⁶ Les géographes français ont utilisé l'expression « pays », avec le sens de territoire habité par une communauté et constituant une entité ayant un nom. Comme le romancier et poète Paul Valéry l'écrivit : (Valéry, 1947, p. 117) : « Entre une terre et le peuple qui l'habite, entre l'homme et l'étendue, la figure, le relief, le régime des eaux, le climat, la faune, la flore, la substance du sol, se forment peu à peu des relations réciproques qui sont d'autant plus nombreuses et entremêlées que le peuple est fixé depuis plus longtemps dans le pays. »

⁷⁷ André-Louis Sanguin a reproduit dans un ouvrage cet article, le regroupant avec quelques autres des principaux articles de Vidal de la Blache (Sanguin, A-L, 1993, pp. 245-257).

sur une carte, pour faire ensuite l'objet d'une description analytique. Ils étaient dans un second temps reliés ou combinés les uns aux autres pour expliquer, par des causalités directes, leur répartition à l'intérieur de la région. Suivant cette logique, la connaissance « objective » et la reconnaissance de la « réalité » économique et sociale d'une région étaient fondées sur un contact personnel direct avec le 'terrain' et un travail d'enquêtes dans les villages. Un géographe restait toujours attentif à accomplir de longues marches et à passer du temps avec les habitants de la région choisie pour sa thèse pour que son travail soit pris sérieusement. Charles Robequain et Pierre Gourou furent les premiers Français spécialistes de géographie régionale à travailler sur le terrain asiatique avec la volonté de passer du temps à visiter le pays et les sociétés qu'ils étudiaient⁷⁸.

3.2.3.2 Le cadre régional des disciples de Vidal de la Blache

Alors que Paul Vidal de la Blache se questionnait sur le problème de la délimitation des frontières régionales, ses disciples faisaient preuve de flexibilité dans le choix et la justification de leur cadre régional. Malgré la conception de la région que Paul Vidal de la Blache avait, les thèses de géographie régionale inspirées par son enseignement ne semblent pas suivre une théorie établie sur la notion de région. Leur intention était de décrire concrètement la diversité de la réalité géographique d'un territoire régional, dont la superficie recouvrait en moyenne quelque 1000 km². Paul Claval (1993a, pp. 149-158) observe comment les concepts de Paul Vidal de la Blache sur la région et le pays furent vidés en bonne partie de leur substance par ses étudiants, avec pour contrecoup l'absence d'approche systématique pour circonscrire la région choisie et ses problèmes. C'est ainsi que les limites de la région choisie dépendirent des préférences de l'auteur. Les études régionales sur la France avaient comme objectif commun de démontrer la personnalité des « pays » français. Les auteurs faisaient de la géographie régionale sans s'interroger sur ses méthodes et sa définition. Nous pouvons ainsi observer dans les thèses françaises que la notion de géographie régionale apparaît dans des styles et par des moyens variés. Pour illustrer ce fait, nous pouvons considérer trois thèses importantes connues de Charles Robequain et Pierre Gourou, et qui ont pu les influencer, au moins indirectement : celles des directeurs de thèse de Charles Robequain et Pierre Gourou, respectivement Raoul Blanchard et Albert Demangeon, et la thèse de Jules Sion, dont le titre est semblable à celui de la thèse de Pierre Gourou⁷⁹. Raoul Blanchard⁸⁰ (1906) mettait en avant les facteurs physiques aussi bien

⁷⁸ Pierre Gourou communiqua : « J'étais libre pendant les vacances, de juin à septembre. Le reste de l'année, j'étais le dimanche dans le delta. J'avais une voiture qui me permettait d'aller n'importe où. Enfin, n'importe où il y avait des routes. Sinon, il fallait laisser la voiture et aller à pied dans les sentiers du delta. Dans la boue, ce n'est pas toujours rigolo (...) surtout que les buffles sont partout (...) et mettent toujours leurs sabots dans les mêmes trous. Par conséquent, les sentiers sont accidentés de trous profonds. Il faut mettre son pied entre les trous des buffles. Sinon, on se fout par terre, et on tombe dans la boue. Et on arrivait dans les villages comme cela. On laissait la voiture loin sur la digue (...). Je passais des heures à me promener dans le village, à regarder, poser des questions... Enfin, j'ai passé des jours et des jours là-dedans (dans les villages du delta). C'était indispensable pour rendre l'atmosphère des villages » (Voir Appendice H, interview de Pierre Gourou, 29/08/1995). Pierre Gourou confia aussi : « Les seuls incidents fâcheux [furent] : premièrement, je suis tombé avec ma voiture dans une mare assez infecte où j'ai été complètement submergé. Je m'en suis sorti sans aucune conséquence fâcheuse. Deuxièmement, roulant à 70 km à l'heure sur une digue très étroite et haute de quatre mètres, je me suis brusquement trouvé face à une vache qui, affolée, remonta au galop et se jeta sur mon pare-chocs. J'ai pu m'arrêter sur place sans tomber au bas de la digue. Mais la vache était morte et mon radiateur en mauvais état » lettre personnelle, 9 février 1996.

⁷⁹ En fait, dans une interview (voir Appendice H, interview de Pierre Gourou, 29/8/1995), Pierre Gourou a dit des thèses d'Albert Demangeon et Jules Sion « Je les avais regardées. Cela n'avait quand même aucun rapport avec le milieu que j'étudiais. J'avais un milieu très différent, un autre monde ». Cependant, malgré leur approche différente, ces deux thèses et celle de Pierre Gourou incarnent une orientation rurale commune.

⁸⁰ Raoul Blanchard fit sa thèse sur les Flandres quand il enseignait à Douai (sur le bassin houiller du nord de la France). Ce travail de recherche lui demanda six ans. Puis Raoul Blanchard fut nommé à l'université de Grenoble, et fut à l'origine de l'« École de Grenoble », dont le principe était la monographie régionale, dépendant de quatre concepts agissant simultanément les uns avec les autres : la région géologique, son histoire, son urbanisation et ses genres de vie.

qu'historiques pour justifier l'individualité des Flandres, et organisa son analyse autour de deux sous-régions : la plaine maritime et l'Houtland. Il introduisit le thème du surpeuplement précoce pour expliquer le développement agricole intensif de la région. Comme dans la thèse de Raoul Blanchard, Charles Robequain divisa 'sa' région en deux sous-régions, le pays montagneux et la plaine deltaïque, et l'étude physique était séparée de celle des faits sociaux par des chapitres distincts qui compartimentaient l'analyse régionale. Ainsi, au regard de la conception intégrative du discours vidalien, où l'objectif était de mettre en lumière les relations entre l'environnement physique et les sociétés, les structures fragmentaires des discours de Raoul Blanchard et de Charles Robequain limitaient l'analyse de ces relations et des synchronismes régionaux. Les différentes parties se présentaient au lecteur de façon morcelée, en partie parce qu'il n'existait pas, comme le suggère Vincent Berdoulay (Berdoulay, 1988, pp. 87-87), de terminologie et de rhétorique adéquates capables de véhiculer l'idée systémique de Paul Vidal de la Blache d'un « enchaînement » causal ou de « liaison » « entre les faits géographiques et les faits sociaux ».

Dans sa thèse, considérée comme un prototype de la géographie française, Albert Demangeon⁸¹ énonça le choix de sa région géographique par comparaison, et en opposition, avec les paysages voisins. Il étudia ensuite les conditions physiques, les activités économiques (l'agriculture demeurant la principale activité, les industries ne faisant que contribuer à l'activité agricole puis au commerce), les établissements humains (en incluant l'étude du régime juridique de la propriété et les différents types d'exploitation de la terre qui permettait aux géographes de mieux comprendre la structure économique régionale, et les types d'habitat et de villages qui permettaient de mieux saisir le genre de vie). Il termina sa recherche en fixant les subdivisions régionales. La géographie régionale de Demangeon n'aborda pas vraiment, comme le suggérait Paul Vidal de la Blache, la situation de la région en la comparant à celle d'autres régions plus proches ou plus importantes, ou en approfondissant la place de la Picardie au sein du territoire national français. Mais la géographie d'Albert Demangeon demeurait vidalienne dans la mesure où il démontra que, dans cette vieille région d'occupation humaine, l'environnement naturel agit sur l'homme en même temps que l'homme agit sur lui. Par rapport à Albert Demangeon, Pierre Gourou alla plus loin dans son discours dans la signification humaine de la région, en introduisant une problématique plus sociétale et une approche plus culturelle qu'économique, à la manière de Jules Sion.

La géographie régionale de Jules Sion⁸² (1909) fut aussi orientée vers les phénomènes humains et sociaux. Jules Sion choisit d'étudier un territoire qui ne correspondait pas à une région naturelle, mais à « un ensemble organique de régions naturelles » (Sion, 1909, p. 1). Après les quatre premiers chapitres sur les généralités physiques et humaines, son étude devint largement historique. Sa géographie régionale retraçait les événements historiques en les décrivant dans leur évolution diachronique et en les considérant en tant que facteurs explicatifs

⁸¹ Albert Demangeon fit sa thèse au début du XX^e siècle sur la Picardie, la région où il commença sa carrière de professeur d'histoire et de géographie (au lycée de Saint-Quentin et plus tard à Amiens). Il passait la plus grande partie de son temps libre à arpenter en long et en large la Picardie à bicyclette. C'est ainsi qu'il se familiarisa avec les villages et les villageois. Il tira profit de son intimité avec sa région pour renforcer son information, qu'il compléta aussi en consultant les archives de Picardie, et paracheva en interrogeant les notables, les paysans, les enseignants et les prêtres dans les villages, et prenant des photographies des aspects typiques de la région. Il fut le premier géographe à appliquer les concepts vidaliens pour élaborer la monographie d'une région française. Il soutint sa thèse en 1905. Il fut aussi un initiateur en proposant l'utilisation des archives (Demangeon, 1905b, 1907) et la pratique du questionnaire (Demangeon, 1909) comme méthodes de base de la recherche géographique. Le travail d'Albert Demangeon a été longuement étudié par Denis Wolff (Wolff, 2005) dans sa très belle thèse *Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne*.

⁸² Jules Sion fit sa thèse quelques années après Albert Demangeon et Raoul Blanchard, étudiant la Normandie orientale, dont il examina la civilisation agricole et sa longue évolution. Plus tard, Jules Sion prépara un volume sur l'Asie des moussons, dans la *Géographie Universelle*, comme nous le mentionnons au chapitre 1, note infrapaginale n° 13. Dans ce travail, il adopta une approche régionale, mais à des échelles différentes de celles de Charles Robequain et Pierre Gourou (Sion, 1929a).

majeurs du paysage contemporain (les aspects hérités de l'habitat et des champs normands par exemple). Sa thèse est citée dans la bibliographie de Pierre Gourou (p. 596) et nous pouvons trouver dans les thèses de Jules Sion et Pierre Gourou un intérêt similaire pour le bon sens, les connaissances et le savoir-faire des paysans. Tous deux, comme Albert Demangeon au demeurant, utilisèrent beaucoup les dictons populaires pour décrire des aspects de leur région [par exemple quand Jules Sion décrit les saisons (Sion, 1909, pp. 34-39) ou quand Pierre Gourou décrit les habitations (pp. 288, 313)].

Mais, malgré ces différences de perspectives dans l'interprétation et la pratique des conceptions de Vidal de la Blache dans les thèses régionales de ses successeurs, les géographes français entérinèrent les concepts vidaliens de base de « genre de vie » et de « région ». Ceux-ci sont devenus les deux entités fondamentales à travers lesquelles ils décrivaient, expliquaient et synthétisaient l'unité et les enchaînements entre les éléments des régions qu'ils étudiaient. Cette conception de la géographie se fit le paradigme de la géographie régionale française. Les thèses écrites par les chercheurs furent des monographies régionales, généralement avec un thème rural dans lequel la « physionomie des pays » et les sociétés, caractérisées par leurs genres de vie, étaient analysées. Et Pierre Gourou fit une exception notoire à cette règle en n'utilisant pas les concepts de « genre de vie » (comme nous l'avons vu dans la section 3.1.2) et de « physionomie » (comme nous le verrons plus bas, dans la section 3.3.3). Distinctement, Pierre Gourou rénova le discours vidalien⁸³.

3.2.4 L'orientation rurale de l'analyse régionale

L'environnement rural formait l'arrière-plan de la problématique de la très grande majorité des discours de géographie régionale française. Il était présenté comme le lieu de la relation entre une société et son milieu. Il résultait de l'action de l'occupation humaine et des pratiques qui se rattachaient aux besoins agricoles et économiques combinés aux traditions sociales et culturelles de chaque société, dans le contexte global de la civilisation. Ce concept de civilisation se profile à l'échelle du millénaire ou, du moins, des siècles, et l'environnement rural est contemplé comme le résultat d'une construction pluriséculaire. Les rythmes agricoles étaient considérés comme les rythmes lents des temps immémoriaux de la nature tandis que la structure d'une société rurale était envisagée comme une émanation de la tradition. Ces conceptions étaient logiquement liées au fait que la France avait une très longue tradition de civilisation rurale et que la population rurale était encore majoritaire malgré l'urbanisation croissante⁸⁴. Dans un article de réflexion enquêtant sur la prédominance dans les travaux de recherche et dans les thèses françaises des sujets relatifs à des zones et des régions rurales françaises, les auteures (Berger, Gillette et Robic, 1976, p. 4) citent Paul Claval qui remarquait⁸⁵ :

La géographie humaine s'est précocement attachée à l'étude des paysages ruraux. Les villes pendant longtemps parurent étrangères aux préoccupations du géographe (...). La campagne offrait en revanche un domaine où les rapports de l'individu, du groupe et de la nature étaient directement sensibles.

Les auteures font aussi ressortir l'argument selon lequel :

⁸³ Voir chapitre 7, section 7.4.

⁸⁴ Ce fut seulement au début des années 1930 que la population rurale française cessa d'être plus nombreuse que la population urbaine.

⁸⁵ Cet article analyse la perception, l'interprétation et l'analyse que firent les géographes français de l'espace rural et l'évolution de celles-ci depuis le début du XX^e siècle.

La personnalité des régions ne s'exprime-t-elle pas mieux à travers leurs campagnes, à l'examen de la trame si nuancée des paysages ruraux français, que par le biais des villes, qui semblent moulées dans le creuset plus uniforme d'une civilisation industrielle et technicienne ?

Les composantes rurales classiques étudiées dans le discours régional sont la population, l'habitat, le calendrier et la production agricoles, la propriété de la terre et les régimes fonciers des exploitations agricoles, les techniques agricoles, et les activités rurales non agricoles mais subordonnées à l'agriculture. Charles Robequain et Pierre Gourou suivirent exactement cette ligne de recherche.

3.2.4.1 La population rurale

Les géographes de l'école française recherchèrent les origines de la population rurale, l'histoire de son établissement, et observèrent quelques-uns des caractères de sa culture ou de son folklore et son évolution démographique. L'origine de l'occupation rurale était repérée et celle-ci étudiée chronologiquement et mise en rapport avec l'évolution de « la mise en valeur » du sol. Elle était généralement présentée au début de l'analyse humaine et donnait une dimension historique à la région : l'histoire était l'un des éléments constitutifs de la région. Nous trouvons ici l'influence de l'enseignement de l'histoire que reçoivent les géographes français⁸⁶.

Les analyses des géographes renseignaient principalement sur la conquête du sol par les groupes humains, s'appuyant plus sur les interprétations données par les sciences naturelles que sur le développement des sciences sociales comme en débattait Émile Durkheim⁸⁷. Ainsi, c'est moins le fonctionnement et la personnalité des sociétés à travers les âges qui sont décrits dans les thèses initiatrices d'Albert Demangeon, Raoul Blanchard, Jules Sion ou encore Camille Vallaux que les facteurs fondamentaux de l'occupation et la mise en valeur du sol par des groupes et les sociétés humaines. Par exemple, Albert Demangeon a parlé de « la conquête du sol par l'agriculture », des « déboisements », de l'« œuvre des moines », puis de « l'œuvre du XVIII^e siècle » et « l'œuvre du XIX^e siècle », de l'« amélioration du sol » (Demangeon, 1973, pp. 211-224). Jules Sion (1909, pp. 110, 115, 503), à l'aide de l'archéologie, localisait chronologiquement à l'intérieur de grandes périodes historiques les établissements humains et l'occupation du sol, depuis les temps anciens jusqu'à la période contemporaine. Pour chaque période d'occupation du sol, et particulièrement le XIII^e siècle (quand les espaces forestiers furent partiellement défrichés pour être mis en culture), le XVIII^e siècle (avec le développement des industries rurales) et les temps actuels, il fournit une documentation qui lui permet d'illustrer « les adaptations différentes de l'activité humaine au milieu physique ». Nous trouvons dans la section sur « Les procédés de la colonisation annamite » de Charles Robequain (pp. 292-298) et dans le chapitre « Histoire du peuplement » de Pierre Gourou (pp. 111-131) ce même intérêt envers l'histoire de la conquête du sol par des groupes humains ou une société. Mais Pierre Gourou notait aussi que, par suite du contexte différent de l'Asie et du fait que beaucoup de sources étaient difficilement accessibles aux chercheurs français, il n'était pas possible de développer l'historique du peuplement et du régime de la terre dans le Delta de la même façon et avec la même facilité que pour les régions françaises. Dans cette logique, Pierre Gourou précisait au sujet de son chapitre « Histoire du peuplement du Delta tonkinois » qu'« Il vaudrait mieux intituler ce chapitre : 'De l'impossibilité d'écrire actuellement l'histoire du peuplement du Delta tonkinois' » (p. 111). Plus précisément, à cause du contexte asiatique,

⁸⁶ Voir chapitre 1, note infrapaginale n. 4

⁸⁷ Vidal insistait sur le fait que la géographie ne pouvait pas être une science purement sociale, comme la sociologie de Durkheim (Durkheim, 1982, 1983), (Durkheim, 1895), à cause de ses rapports et de ses attaches avec les sciences naturelles qui lui permettaient de mieux comprendre les régions naturelles.

Charles Robequain et Pierre Gourou s'orientèrent vers une géographie qui se penchait davantage sur les fonctionnements des sociétés rurales sur lesquels reposaient l'équilibre et la dynamique de leurs régions que sur les facteurs naturels et historiques.

L'analyse de la population contemporaine était généralement étudiée à part, souvent vers la fin de la thèse (par exemple, dans les thèses d'Albert Demangeon et de Jules Sion dans leur avant-dernier chapitre; au chapitre X de *La Basse Bretagne* de Camille Vallaux (1906) ; dans le dernier chapitre de celle de Raoul Blanchard). Pour analyser la répartition de la population régionale tous ces géographes se servirent de la notion vidalienne de densité de la population, mais en employant aussi d'autres notions ou expressions telles que la « capacité » du peuplement, « peuplement compact », ou même « surpopulation », « dépopulation » (quand la population diminue) (par exemple, pp. 400-403 dans Demangeon, 1973). Ils mirent dans la plupart des cas en relation l'importance du peuplement régional avec la fertilité du sol et l'aptitude des sociétés foncièrement rurales à développer les ressources de leur environnement naturel. Ainsi, pour expliquer l'importance de la densité rurale en Picardie, Albert Demangeon (1973, pp. 402-403) remarquait que « toute seule l'exploitation de cette terre fertile suffit déjà à la peupler abondamment ». Il montra que cette fertilité était le résultat de la qualité du sol et aussi de ses améliorations par l'homme et que « sur la même terre, les mouvements de population suivent les variations de fertilité » (Demangeon, 1973, p. 401), mais aussi du développement des industries rurales qui favorisait l'augmentation de la population et les densités élevées. Albert Demangeon concluait en insistant sur l'idée que la fertilité du sol, jointe au développement des industries rurales, expliquait la surpopulation.

... nulle part les produits d'une terre plantureuse collaborant avec les revenus d'un métier n'ont attiré sur des campagnes pareille foule humaine. (p.103)

Il poursuivait cette idée en consignant « Partout, c'est la terre arable qui fixe les agglomérations. » (Demangeon, 1973, p. 379).

Par conséquent, dans la logique d'Albert Demangeon, c'est la combinaison des faits physiques et humains qui permettait d'apprécier la signification des densités de peuplement et de la population. Albert Demangeon analysa les conséquences et l'évolution de la relation de ces combinaisons avec la densité de la population en introduisant les notions de surpeuplement, et de dépopulation, et en corrélant la diminution des industries rurales avec le phénomène d'exode rural.

Camille Vallaux (1980, pp. 268-269) donna une forme plus précise aux mouvements de la population avec la notion de prolificité de la population armoricaine pour exprimer sa croissance positive due à la natalité. Mais toutes ces notions restaient encore, malgré tout, vagues ou peu conceptualisées. Elles n'étaient pas définies théoriquement et étaient davantage utilisées empiriquement et conjecturalement que dans le cadre d'une approche rigoureuse et scientifique. L'adolescence des sciences statistiques et démographiques et l'absence d'une terminologie suffisamment codifiée n'encourageaient pas les géographes à adopter une approche systématique de l'information démographique. Cette carence terminologique affaiblissait la rhétorique des discours géographiques, notamment dans l'analyse des densités ou des migrations de population, qu'Albert Demangeon (p. 410) avait surnommée de « courants humains ». C'est avec le développement de la cartographie que ces concepts commencèrent à être codifiés pour analyser la population d'une région déterminée, dont on voit l'enfance dans les cartes que présenta Albert Demangeon pour illustrer la diminution et l'augmentation de la population de deux districts de sa région, où l'évolution est regroupée en classes de pourcentages, symbolisées par des cercles de nature différente (Fig. 38,39,40 et 41).

Comparativement à Charles Robequain qui s'est appuyé sur la logique naturaliste de la fertilité du sol pour justifier la répartition et les différences de densités de population, Pierre Gourou initia une approche démographique et statistique plus systématique. Il généralisa le concept de densité, et de nouvelles interprétations moins naturalistes émergèrent pour expliquer les fortes densités de population et le « surpeuplement ». Par exemple, Pierre Gourou s'intéressa moins aux potentialités du sol qu'à l'efficacité des techniques et l'intensivité du travail agricoles annamites.

3.2.4.2 L'approche descriptive et fonctionnelle de l'habitat rural

La description des maisons d'Albert Demangeon fut orientée vers les aspects fonctionnels des fermes en relation avec les caractères de l'agriculture. Il développa l'idée selon laquelle la situation, la répartition et les formes de l'habitat donnaient des informations sur les solutions que chaque société rurale et chaque culture particulière trouvèrent pour résoudre les problèmes de leurs relations avec leur environnement immédiat. Ainsi, il notait (Demangeon, 1973, p. 362) :

La ferme de Picardie est remarquable par son adaptation à une fonction exclusivement agricole. Elle exclut par sa disposition tout espèce de bétail, en dehors des bêtes immédiatement nécessaires au travail de la culture et à l'alimentation du cultivateur ... (p. 362)

C'est à travers cette description de l'habitat rural, illustrée de photographies, de croquis, et de plans des subdivisions des fermes, que les aspects les plus tangibles et les plus visibles de la vie quotidienne des sociétés et des régions se révélaient au lecteur. Ces illustrations furent fréquemment employées dans l'œuvre d'Albert Demangeon. Dans les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou, elles devinrent particulièrement éloquentes pour faire comprendre la campagne et les sociétés asiatiques (dans la thèse de Robequain, pp. 193-237, 474-495 et dans celle de Gourou, pp. 237-262, 273-348).

Alors que certains géographes limitaient leurs descriptions au fonctionnement des établissements humains, Camille Vallaux inclut une orientation plus culturelle ou sociale à son discours. L'habitat et sa concentration apparaissent longtemps avant l'étude de la densité, au chapitre 4 (1980, pp. 123-142), et l'intérieur des maisons bretonnes, avec leur mobilier typique, était dépeint.

Cette orientation culturelle de la description de l'habitat rural fut aussi celle que des géographes français comme Jules Sion et Jean Brunhes adoptèrent pour décrire l'habitat des territoires d'outremer qu'ils visitaient. Par exemple, Jean Brunhes (dans Maspéro 1930, pp. 53-61, vol. 1) expliqua les contrastes entre les types de maisons indochinoises des montagnes et des deltas en faisant intervenir prioritairement des facteurs culturels:

Un des faits de géographie humaine les plus frappants de toute l'Indochine, c'est par exemple, le type de la maison courante ... surtout intervient ici une tradition de culture, une coutume de civilisation liée à une race : la maison annamite a des similitudes notables avec la maison chinoise ... (Maspéro, 1930, pp. 53-54).

En France d'Outremer, le plan et les matériaux de construction des maisons rurales furent soigneusement observés et mis en rapport avec l'environnement naturel, mais ils servirent surtout à expliquer les caractéristiques culturelles respectives des sociétés rurales asiatiques. C'est notamment le cas dans les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou. Ce dernier alla même plus loin en sortant même de la neutralité présumée des descriptions géographiques pour reconnaître la valeur esthétique des maisons et constructions annamites (chapitre 5, section 5.3.3, chapitre 7, section 7.4.2.3).

3.2.4.3 La signification économique du mode de propriété de la terre

Paul Vidal de la Blache élucida le sens géographique des composantes socio-économiques des différents types d'agriculture dans le monde méditerranéen en interprétant leurs modes de faire-valoir. Il distinguait, en insistant sur leurs contrastes, les régions de petite propriétés agricoles qui pratiquaient une agriculture intensive et celles des grandes propriétés terriennes où les pratiques agricoles étaient extensives et considérées comme retardataires⁸⁸. La corrélation entre la petite propriété et l'agriculture intensive et la grande propriété et ses méthodes d'agriculture extensive devint une composante majeure du discours régional. À partir d'exemples initiaux empruntés au monde méditerranéen, les thèses régionales inclurent un chapitre où les structures sociales agraires, avec le régime juridique de la terre, la superficie des propriétés et la répartition du parcellaire, ainsi que la répartition de la richesse, étaient systématiquement analysés. Cette analyse était associée à l'idée que « ... les petits cultivateurs, qui peuvent exécuter leurs travaux eux-mêmes et avec leur famille, obtiennent des résultats meilleurs que des cultivateurs plus considérables qui font appel à une main-d'œuvre étrangère. » (Demangeon, 1973, p. 357). En mettant en relation le régime foncier avec les résultats de l'exploitation agricole, cette interprétation prit un sens économique. Par exemple, Albert Demangeon (1973, p. 357) écrivit:

Les deux conditions fondamentales d'une bonne exploitation sont : la première de se suffire en main-d'œuvre, la seconde de posséder en propre environ la moitié ou le tiers des terres qu'elle cultive⁸⁹.

La thèse d'Albert Demangeon étudia minutieusement les pourcentages d'exploitants propriétaires ou locataires et de journaliers, en relation avec la taille des exploitations pour en déduire que la performance de l'agriculture était liée moins à l'étendue de la propriété agricole qu'au mode de propriété de la terre. Plus généralement, dans leur analyse régionale, les géographes observèrent que le faire-valoir direct (lorsque le paysan est propriétaire de la terre qu'il travaille et donc son propre patron) était, au regard des résultats de la production agricole, plus performant que le faire valoir indirect.

À côté de l'analyse juridique de la propriété et de ses significations économiques, les productions et le système agricole (l'association de différentes cultures conformément aux techniques de production d'une société) étaient étudiés en faisant appel tout à la fois aux critères agronomiques, économiques et marchands⁹⁰ qui influaient conjointement sur eux. Par exemple, Albert Demangeon analysa les différentes productions agricoles à la fois dans leur évolution historique et dans leur interdépendance avec les systèmes agricoles, en considérant l'influence d'une part des données agronomiques caractérisant le sol et les plantes et, d'autre part, des facteurs économiques tels que la concurrence entre les cultures, les rendements et les rémunérations des récoltes. Pour illustrer son propos, il compara les revenus que procurait la culture de betterave à sucre avec ceux de la culture du blé, énonçant aussi que la culture de la betterave à sucre permettait de bonifier le sol agricole et, par conséquent, d'augmenter le rendement en blé (chapitres IX et X). Il démontrait au lecteur que d'une part les caractéristiques

⁸⁸ Paul Vidal de la Blache (Vidal de la Blache, 1926, pp. 132, 138) comparait, dans le monde méditerranéen, les petites tenures de la Riviera qui pratiquent une agriculture intensive exigeant plus de soin que d'effort musculaire, et le système des latifundia (grands domaines) où l'agriculture était qualifiée d'extensive et considérée comme un fardeau pour certains districts qui avaient été jadis prospères.

⁸⁹ Il ajoutait plus loin : « le principe du bon rendement, c'est d'avoir du bien à soi et de travailler soi-même. » (Demangeon, 1973, p. 359).

⁹⁰ Dans le contexte plus général de la fin du XIX^e siècle, avec la Révolution industrielle et le développement du capitalisme libéral, l'agriculture entra dans l'économie de marché. Les révolutions agricoles correspondaient au désir de produire plus avec un profit plus élevé.

de l'activité agricole d'une région correspondaient à la solution que les sociétés avaient choisie par rapport aux données de leur environnement géographique et aux réalités économiques de l'époque, et, d'autre part, que ces caractéristiques sont subordonnées à la répartition sociale de la terre.

Ces dimensions socio-juridiques étaient aussi traitées dans les analyses de Charles Robequain (pp. 143-151, 351-359) et de Pierre Gourou (p. 352-380). Un parallèle peut être fait entre leurs discours et l'idéal républicain français de la petite propriété pratiquant une agriculture intensive par opposition aux grandes propriétés aristocratiques où la terre est louée, cultivée et exploitée en faire-valoir indirect. Dans sa thèse, Pierre Gourou alla même jusqu'à désapprouver la politique coloniale qui encourageait le développement de grandes propriétés appartenant à des mandarins, « favorisées par la nature conservatrice de la loi française » (pp. 362-364) aux dépens des petites propriétés familiales. Les deux géographes transposèrent aussi la distinction historique française entre terres privées et les terres communales dans les deux régions indochinoises et accordèrent beaucoup d'importance, comme le faisaient leurs collègues qui étudiaient des régions françaises, à la dimension économique, en s'interrogeant sur les rendements des récoltes et leurs prix de revient (Charles Robequain pp. 174, 337, Pierre Gourou p. 394). Ainsi, bien qu'ils décrivent des sociétés différentes de la société française, et que, dans le contexte indochinois, « Rien n'est plus difficile que de s'informer de la répartition des propriétés » (Gourou, p. 356), Charles Robequain et Pierre Gourou utilisèrent pour construire leurs discours régionaux une terminologie et des notions juridiques et économiques similaires à celles qui étaient employées dans les autres thèses françaises de l'époque.

3.2.4.4 Des activités non-rurales complémentaires de l'activité agricole

L'activité agricole était la préoccupation majeure de la majorité des géographes de l'École vidalienne, et était rappelée dans les différentes parties de leur discours. Par exemple, l'étude du climat régional était toujours associée, à travers la description des saisons, à la vie paysanne et au travail de la terre. Cette dimension agricole dominait aussi dans l'analyse des autres activités rurales qui, au-delà de leurs adaptations aux exigences et aux besoins locaux, jouaient le rôle de palliatifs qui soulageaient le sous-emploi agricole pendant l'hiver et la faible rémunération du travail paysan. Albert Demangeon (1973, pp. 292, 295) notait que ces revenus supplémentaires, fondés sur les productions locales comme la laine ou les matières premières textiles, permettaient une « alliance ingénieuse de la culture et de l'industrie, une combinaison subtile », où « la division du travail a été poussée à l'extrême ; chaque village se confine, pour ainsi dire, dans sa spécialité ».

Charles Robequain et Pierre Gourou considérèrent aussi, tous deux, les activités non-agricoles dans les villages indochinois comme complémentaires des activités agricoles et comme des « industries de main-d'œuvre ». Leurs discours sur ces industries artisanales étaient construits sur les principes économiques occidentaux de « spécialisation » et de « division du travail »⁹¹ qui dominaient à leur époque⁹², ce qui les ramenaient, voire les réduisaient, à une perspective française et non indochinoise. Le discours de Charles Robequain sur les activités indochinoises était d'autant plus restrictif qu'il portait un regard colonialiste négatif sur la pauvreté des autochtones. Celle-ci était interprétée d'une part comme le résultat d'un manque d'initiative (chapitre 5, section 5.3) et d'autre part comme la conséquence du climat tropical, considéré comme « épuisant » ou même « débilitant » (chapitre 5, section 5.2.2), et, plus ou moins sous entendu, comme rendant paresseux.

⁹¹ Voir chapitre 2 note infrapaginale n° 4.

⁹² Fondée sur un esprit d'entreprise qui repose sur la notion de rationalité.

Cependant, les descriptions des industries artisanales dans les thèses françaises reflétaient l'intérêt que les géographes français portaient aux aspects pratiques des faits culturels et notamment aux techniques artisanales régionales. Le savoir-faire et la logique géographique de leur localisation étaient plus importants que leur signification sociétale. Cet intérêt pour les techniques caractérisait, de fait, l'époque de la Révolution industrielle.

3.3 La pratique rhétorique de la description raisonnée

Le style et la présentation, tout comme le contenu de la monographie vidalienne, devaient répondre à des normes établies.

3.3.1 La pratique descriptive vidalienne

Comme Paul Claval (1993b, p. 15) le note, le discours descriptif constitue la plus ancienne tradition de la géographie. Dans un de ses cours aux étudiants de l'École Normale Supérieure, Paul Vidal de la Blache (1913) avançait que la « méthode descriptive » était « capitale » et le « caractère distinctif de la géographie », déclarant que :

On peut juger ... quel rôle capital joue ... la description. La géographie se distingue comme une science essentiellement descriptive ... Une de ses tâches principales n'est-elle pas de localiser les divers ordres de faits qui la concernent ... Aucun indice, aucune nuance même ne saurait passer inaperçu ; chacun a sa valeur géographique, soit comme dépendance, soit comme facteur dans l'ensemble qu'il s'agit de rendre sensible (p. 297).

Dans ce même cours, il donna quelques instructions pédagogiques concernant le vocabulaire descriptif et précisa quels étaient les sources et les outils sur lesquelles la description écrite pouvait s'appuyer :

C'est souvent profit pour elle de puiser dans la terminologie populaire ; ... telle désignation saisie sur le vif, ... tel dicton rural ou proverbe peuvent ouvrir le jour sur un rapport, ... toutes choses qui se réclament directement de la géographie ... Le dessin, la photographie entrent à titre de commentaire dans la description. Les figures schématiques ont leur utilité comme instrument de démonstration. (p. 298)

Il pratiqua lui-même dans ses travaux géographiques la méthode descriptive avec talent, et Jules Sion (1934) écrivit un article important intitulé « l'art de la description chez Vidal de la Blache » dans lequel il affirmait que :

Vidal de la Blache fut le véritable créateur de la géographie française qui vit encore de sa pensée. Il dut cette influence, non seulement à la valeur de ses idées, mais à la façon dont il savait décrire les aspects de la nature et l'empreinte qu'y grave le travail de l'homme. (p. 479)

De cette manière, Paul Vidal de la Blache soutint la tradition descriptive de la géographie, et l'un des éléments les plus importants de la géographie vidalienne fut d'observer avec discernement, finesse et rigueur le « paysage » et la « physionomie » des régions. Pour chaque région, l'originalité et les spécificités du « paysage » et de la « physionomie » étaient dépeintes pour révéler la « personnalité » particulière ou l'« individualité géographique » du pays. Dans la terminologie générale des thèses régionales, le mot « paysage » était habituellement employé

dans les paragraphes d'introduction, tandis que le terme « physionomie »⁹³ apparaissait plus tard dans le discours, pour dépeindre l'apparence régionale.

À travers des analogies anthropomorphiques ou métaphoriques, les descriptions opéraient à différentes échelles et grilles d'analyse. Elles comprenaient à la fois des aspects topographiques et morphologiques où les descriptions géomorphologiques étaient substantielles et venaient en premier, suivant une perspective naturaliste caractérisée par une approche scientifique et positiviste⁹⁴. À travers cette description morphologique et topographique des différents éléments du paysage, le géographe devait aussi montrer que, derrière l'apparente uniformité du secteur géographique étudié, se cachait une remarquable diversité constituée de régions naturelles contrastées. Par exemple, en Picardie, le « paysage calcaire » contrastait avec celui des « dépressions » (Demangeon, 1973, pp. 4-15), en Bretagne, le paysage du « pays du granit » tranchait de celui des « landes schisteuses » (Vallaux, 1906, pp. 18-38), et dans la plaine flamande, « les pays du sable » s'opposaient à ceux de l'« argile », et la « plaine maritime » à la « plaine intérieure » (Blanchard, 1906, pp. 42, 72-80, 117-122). Le discours de Charles Robequain par sa division en deux parties, l'arrière-pays et le Delta, aussi bien que par ses descriptions de « la structure et du relief : les régions naturelles » se conforma à cette méthodologie vidalienne en montrant les contrastes physiques de sa région. Mais celui de Pierre Gourou différa en ce qu'il proposa une structure plus particulière et novatrice, où la région n'était pas construite sur des entités morphologiques contrastées, mais sur une compréhension générale de la paysannerie et une analyse emprunte de sympathie à l'adresse des familles villageoises. Dans la plupart des thèses, les descriptions physiques étaient suivies par une évocation d'autres aspects naturels (climat, végétation) et ruraux (habitat rural et formes intensive/extensive d'occupation du sol) du paysage (s'attachant essentiellement à l'étude du paysage rural), où les relations entre les formes topographiques, le climat et les faits humains étaient plus suggérées que développées. Les descriptions du paysage rural s'inspiraient dans les années 1920 des conceptions d'Albert Demangeon, qui avait orienté sa recherche de façon à se focaliser sur l'habitat rural et les formes d'occupation de l'espace agricole. Plus tard, les descriptions intégrèrent aussi d'autres aspects régionaux (aspects économiques et urbains).

Les descriptions régionales prenaient aussi la forme d'un tableau, où le spectacle et les couleurs variées du paysage étaient célébrés comme dans une peinture et promus à l'égal d'une « scenery »⁹⁵. Selon le code culturel français, le beau paysage séduisait par son équilibre, son harmonie et le charme de sa tradition⁹⁶. Ainsi, une région était décrite comme un ensemble dans lequel s'était établie une harmonie entre la nature et les réalisations humaines. La conception vidalienne de l'harmonie d'une région est particulièrement présente dans les descriptions de Charles Robequain et Pierre Gourou ; Charles Robequain l'utilisa dans l'idée d'ordre et d'organisation, tandis que Pierre Gourou l'incorpora à l'idée de communauté paysanne. Pour

⁹³ Ce terme « physionomie » est d'origine latine et se rapportait à l'origine à des descriptions de la figure humaine. Mais à partir du XVIII^e siècle le mot fut utilisé aussi dans des discours érudits pour décrire des objets géographiques, comme le globe, ou l'Europe, ou des pays, et pour singulariser leur aspect.

⁹⁴ La perspective naturaliste s'est développée au XIX^e siècle, particulièrement dans les travaux de géologues comme Élie de Beaumont ou Albert-Auguste de Lapparent, qui introduisirent le concept de « régions naturelles » et montrèrent qu'elles se formaient à la suite de processus qui pouvaient être observés et expliqués objectivement.

⁹⁵ Ce fut Paul Vidal de la Blache lui-même qui suggéra l'emploi du mot anglais « scenery » pour exprimer l'idée d'un paysage - spectacle.

⁹⁶ L'idée d'harmonie dans la géographie vidalienne correspondait aux conceptions de la science médicale que Claude Bernard (1865, vol. II, 1) exprimait à la fin du XIX^e siècle en attestant que « ... tous les phénomènes d'un corps vivant sont dans une harmonie réciproque telle qu'il apparaît impossible de séparer une partie de l'organisme sans amener immédiatement un trouble dans son ensemble ».

construire cette notion d'harmonie régionale, les géographes vidaliens firent appel à la méthode de la « description raisonnée ».

3.3.2 La méthode de la « description raisonnée »

Semblablement à la démarche positiviste d'Auguste Comte⁹⁷, le géographe vidalien décrivait les éléments régionaux physiques et humains pour en identifier les liens de causalité. La géographie physique (et plus spécialement la géologie dans les pays comme la France) tenait alors une place essentielle dans l'explication des différences régionales. Paul Vidal de la Blache fut à l'origine de cette méthode, conseillant aux professeurs de géographie d'étudier les facteurs naturels qui étaient « les divisions fondamentales du sol français » (Sanguin, 1993)⁹⁸ :

Sur quoi les divisions de pays sont-elles fondées en somme ? Elles résument un certain nombre de phénomènes dépendants presque toujours de la constitution géologique du sol...[le géographe] cherche dans la constitution géologique des terrains l'explication de leur aspect, de leurs formes extérieures, le principe des influences diverses qu'exerce le sol sur la nature inorganique comme sur les êtres vivants... (p. 149)

Vidal de la Blache popularisa cette méthode dans son *Tableau de la géographie de la France*⁹⁹ (Vidal de la Blache, 1903). Les phrases sont généralement simples et répétitives, avec des syntaxes allant successivement d'une cause à un effet ou vice-versa. Le style est achevé, voire poétique. Les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou furent construits aussi avec ce type de syntaxe descriptive et analytique et selon un style familier au lecteur français et facilement accepté par lui.

Daniel Loi (1984, 1985), dans son étude méthodologique des structures de la causalité dans la géographie régionale française, montre que cette causalité est complexe, souvent implicite et plus suggérée qu'explicitée. Ainsi, la synthèse explicative, qui vise à créer un maximum de liens de causalité à travers tous les chapitres de la thèse, n'est généralement pas vraiment convaincante. Il suggère que ceci est en partie dû aux limites linguistiques de la langue française¹⁰⁰. Dès lors, la géographie française fit l'expérience de restrictions sérieuses dans son

⁹⁷ La démarche positiviste d'Auguste Comte se fondait sur les faits et les relations observables (Comte, 1990, pp. 1830-1842). Cette approche positiviste s'imposa dans la seconde moitié du XIX^e siècle comme la méthode 'classique' à suivre.

⁹⁸ « Les divisions fondamentales du sol français » furent publiées la première fois dans Vidal de la Blache, 1888a,b.

⁹⁹ L'historien français Ernest Lavisse (voir note infrapaginale, chapitre 7) demanda à Paul Vidal de la Blache d'introduire son œuvre majeure, *Histoire de France*, par « une description de la géographie de la France » (*Tableau de la géographie de la France*). Cette présentation géographique était considérée comme essentielle pour la compréhension des événements historiques français. Elle constitue le premier volume de l'*Histoire de France*. Mais elle a été republiée séparément plus tard.

¹⁰⁰ Dans les thèses vidaliennes, l'implicite dans l'explication évite de longs et lourds éclaircissements mais ne garantit pas une explication précise au lecteur. Aussi bien, quelquefois, dans des paragraphes et des phrases, la structure causale est dispersée à travers plusieurs points, ce qui affaiblit l'efficacité de l'explication. Daniel Loi cite de nombreux exemples dans des thèses connues, comme celles d'Albert Demangeon et de Raoul Blanchard. Pour notre propos, une citation extraite de Charles Robequain sert à illustrer ce point :

« C'est dans le Nord Thanh Hoá que le relief et l'hydrographie, encore bien calqués sur la structure, sont les plus favorables à l'homme : cette région offre tout un dédale de bassins allongés du N-O au S-E, d'où le cours d'eau s'évade par des défilés étroits coupant les chaînons de porphyrites ou de calcaires. Ces bassins vastes, au fond plat et tapissé d'alluvions, isolés dans un cadre de hauteurs qui retardent l'érosion et limitent la vue, nourrissent depuis des siècles, à quelques kilomètres du delta, les groupements montagnards les plus stables et les plus riches de la province. Retenons qu'entre eux et les gens de la plaine le relief ne dresse pas d'obstacle : montagnes et delta se pénètrent mutuellement, celles-là trouvant les alluvions récentes de collines progressivement abaissées jusqu'au rivage marin, celui-ci s'irradie vers l'Ouest, entre les mamelons et les rochers boisés, par de larges vallées remblayées » (p. 92).

Dans ces phrases, Charles Robequain ne dit pas explicitement ce qui, « dans le relief et l'hydrographie », est favorable à l'occupation humaine, et c'est au lecteur à reconstruire les liens explicatifs entre les « bassins », les « cours d'eau », « le fond

désir d'être une « science de synthèse » à travers la méthode de la « description raisonnée ». Sa méthode recherchait les chaînes causales inhérentes à chaque région et sa pratique était tenue comme objective et rationnelle, empêchant par là toute réflexion critique sur la logique, la valeur et la portée du discours géographique et sur la pertinence des connaissances et méthodes géographiques. La description raisonnée fut donc appliquée à travers un langage descriptif et analytique aux dépens d'approches plus théoriques capables d'appréhender et de représenter d'une manière plus synthétique les structures régionales.

Dans les thèses, les photographies participaient à la description. Paul Vidal de la Blache suggérait qu'il était nécessaire pour le lecteur de voir la réalité du pays ; il voyait les photographies de paysage comme synonymes de vérité, comparant la vision de l'œil humain avec celle de l'appareil photographique¹⁰¹. Par ailleurs, les descriptions s'appuyèrent de plus en plus sur un travail statistique et cartographique, lié au développement et à l'institutionnalisation des sciences de la statistique (Palsky, 1996).

En outre, avec certains géographes, tels que Jean Brunhes¹⁰², la photographie incitait aussi le lecteur à voir les aspects culturels d'une région et à percevoir tout ce que l'on pouvait déduire de l'étude des techniques de construction des toits, de la variété de leurs matériaux, des éléments de leur décor et de la variété régionale de leurs formes. C'est ainsi que Jean Brunhes (1920, 1947) inclut dans la *Géographie humaine de la France* (Brunhes, 1920-26, vol.I, p. 377) la carte des toits de France, accompagnée de nombreuses photographies de toits qui selon lui était l'un des traits les plus marquants du paysage humain :

Si l'explication de cette répartition [des toits] n'est pas encore définitivement déterminée, est-ce une raison pour ne pas accorder toute sa valeur expressive de silhouette géographique à un pareil trait, si frappant, du paysage humain ?

Selon Jean Brunhes, il fallait donner d'autant plus sa pleine valeur explicative à l'observation des toits que ce fait physiognomique était « susceptible de participer à des descriptions signalétiques de plus vastes espaces » où s'opposaient « en France les toits du Midi à pentes faibles et couverts de tuiles courbes aux toits solides du Nord, à pentes raides et couverts soit de chaumes, soit de lauzes, soit de petites tuiles plates, soit d'ardoises... » (p. 377).

plat et tapissé d'alluvions », l'« environnement isolé qui retarde l'érosion » et le contexte favorable à l'homme. En outre, Robequain a ajouté un autre élément à son explication causale, reconnaissant qu'entre les sociétés des montagnes et celles de la plaine « le relief ne met pas d'obstacle au passage », et introduisant des explications supplémentaires pour expliquer la stabilité de l'occupation humaine qui a été favorisée par le relief et l'hydrographie, ce qui complique l'explication. A cause des limites linguistiques du processus d'explication, où la linéarité ne permet pas d'explications complexes, la synthèse géographique est plus théorique que rigoureusement démontrée.

¹⁰¹ Cependant, suivant la réflexion de Pierre Barboza (Barboza, 1996, p. 218), le photographe qui prend des photos de sa région « s'engage lui-même dans son œuvre, à tel point qu'il y met sa propre subjectivité, ses sentiments, son opinion, ses convictions » (p. 218).

¹⁰² Nous avons déjà mentionné (note infrapaginale n° 9) l'intérêt de Jean Brunhes pour la documentation photographique. Ses travaux écrits furent toujours accompagnés d'un usage intense de photographies, dont il avait pris lui-même la grande majorité, pour reproduire la réalité visible des pays éloignés. Sa géographie eut plus de relations avec les sciences ethnographiques que celle des autres géographes. Cependant, il exclut du champ géographique d'une part « l'étude explicative des races et des langues comme extérieure au domaine de la géographie humaine au sens strict, parce qu'elle se fonde sur l'observation d'un caractère physique et philologique, dont le rapport avec la géographie est et peut être très lointain », et d'autre part l'étude « des faits ethnographiques, tels que les divers instruments utilisés dans l'activité humaine (arcs et flèches ; le pic du mineur ... outillage agricole, ustensiles de cuisine et ainsi de suite), qui s'éloignent de plus en plus de la géographie proprement dite, tout en gardant un rapport légitime et nécessaire avec la localisation et la répartition géographique » (Brunhes, 1947, p. 201). Ainsi, Jean Brunhes estimait que la description de différences organiques et corporelles entre les races, l'étude des langues à travers les textes ou l'examen détaillé des divers ustensiles utilisés par les sociétés ne fournissaient pas des arguments suffisamment tangibles capables de contribuer à une meilleure compréhension de la répartition de l'homme, des activités et des sociétés.

Pierre Gourou (pp. 309-348) alla plus loin dans cette dimension culturelle, décrivant avec encore plus de détails les différents types de toits du delta (à deux ou quatre pentes et avec beaucoup de variations), montrant de nombreuses photos et des coupes, des dessins de charpentes et des plans, aussi bien que certains éléments de décoration des maisons du Delta du Tonkin (voir chapitre 7, section 7.4.2.3). De manière générale, si les pratiques descriptives de Charles Robequain et de Pierre Gourou présentaient des similitudes avec celles des autres thèses de leur époque, elles offraient aussi des perspectives originales.

3.3.3 Les méthodes descriptives de Charles Robequain et Pierre Gourou

Les écrits de Charles Robequain et Pierre Gourou étaient perçus comme de bons exemples de l'art de la « description raisonnée, mais évocatrice » initié par Vidal de la Blache (Sion, 1934, p. 487). De temps en temps, des images poétiques et affectives étaient introduites et assimilaient la vie quotidienne de la population indochinoise à l'analyse géographique. Leurs descriptions utilisaient souvent la même terminologie, malgré quelques caractéristiques distinctives chez Pierre Gourou. Par exemple, comparé aux autres géographes français, Pierre Gourou décrivit sa région en n'employant que le concept de paysage, mais non celui de physionomie. En fait, le concept de 'paysage' est plus scénique que celui de 'physionomie', et, dans sa thèse, Pierre Gourou mit fortement l'accent sur les qualités scéniques du delta du Tonkin (voir chapitre 5, section 5.3). « Physionomie » se rapportait plus aux aspects particuliers d'une région (comme il l'a été mentionné plus haut, section 3.3.1). Par exemple, Charles Robequain écrivait à propos de deux riches vallées thaï que « ces dernières offrent déjà quelques traits nouveaux qui vont distinguer la physionomie du hameau thaï typique » (p. 197). Mais, généralement, les deux géographes adoptèrent le même style enthousiaste que celui des autres géographes vidaliens, appréciant le paysage régional (avec ses aspects majestueux ou bucoliques) et la vie quotidienne de la population qui y vit. Paul Vidal de la Blache et Pierre Gourou évoquèrent le paysage à travers ses couleurs, ses bruits et ses odeurs, donnant au lecteur une image vivante de la région. Jules Sion attira l'attention sur ce style riche en sensations dans un article où il soulignait « l'art de la description » chez Paul Vidal de la Blache (Sion, 1934) donnant l'exemple de sa description du bocage vendéen avec « ses haies entre lesquelles les champs de seigle et de sarrasin font en été de larges taches rousses et blanches... Partout, sur les talus, dans les jachères, reparaît la végétation de fougères et de genêts d'où s'exhale, aux heures de rosée, une senteur âcre » (p. 485). Jules Sion invita également les lecteurs à « écouter » la description que Vidal donna de la côte armoricaine, avec « au fond des anses et sous les arbres, quelques petits chantiers de construction dont les marteaux mêlaient leur son cadencé au calme des vieux ports bretons » (p. 444-445). Pierre Gourou dépeignit aussi les couleurs du delta du Tonkin (pp. 554-556), ses clameurs (« Quelquefois, des funérailles rompent le silence des champs avec le vacarme et les bruits stridents de ses gongs, de ses cymbales et de ses flûtes ... » p. 110) et ses odeurs :

Dans les parties cultivées en riz du septième mois, le Delta fleure bon le riz, et cette odeur, semblable à celle qui s'élève d'une marmite de riz bouillante, chatouille agréablement la narine du paysan . (p. 384)

Jules Sion appréciait d'ailleurs le style de type vidalien de Charles Robequain. Dans son commentaire de la thèse de Charles Robequain, qui fut publié dans les *Annales de géographie*, il identifia et fit honneur à cette « intelligence », cette « compétence » et ce « talent » spécifiquement vidaliens. Jules Sion (129b, p. 514) écrit :

Mr Ch. Robequain sait, non seulement expliquer, mais décrire et faire voir, en notations rapides, mais évocatrices, ou en tableaux, comme le soir tombant dans les villages de la montagne (p. 198) et le calendrier des travaux et des jours parmi les paysans de la rizière (p. 370). Puisse son exemple montrer que la géographie ne perd rien de sa solidité à donner parfois l'impression du pays !

En ce qui concerne « le soir tombant sur les villages des montagnes », Charles Robequain donna un compte rendu vivant du bruit et du comportement des animaux domestiques aussi bien que des activités des villageois, de leur conversation et causerie sur les « travaux et des jours, du temps qu'il fait cette année, trop sec ou trop pluvieux, du ray que l'on ira brûler demain, de la rizière où le froid retarde le repiquage, du vieillard malade dans la case voisine, de la fille prête à se marier », p. 200, (voir aussi chapitre 7, section 7.3.2.2). Il précisait:

Le hameau, sous la tombée rapide de la nuit, retentit de leurs grognements, mêlés aux mugissements longs et tristes des buffles noirs ou blancs hérissés de poils raides ou cuirassés de boue ... Tous les bruits peu à peu s'amortissent et s'espacent : seule une ménagère attardée précipite les coups de son pilon ...

Pierre Gourou évoqua aussi simultanément le calendrier agricole du Tonkin, les gestes et le travail quotidiens des paysans, la vie annamite et le paysage rural. Albert Demangeon et Charles Robequain apprécièrent tous les deux l'« art de la description » et le style de Pierre Gourou dans leur commentaire de sa thèse. Par exemple, Charles Robequain (1936) parle de ses « détails pittoresques », qui sont destinés « à animer la démonstration », « des touches délicates » qui « nous permettent de sentir la poésie du delta » (p. 496).

Comme les autres géographes, Charles Robequain et Pierre Gourou utilisèrent une riche documentation photographique, cartographique et graphique pour étayer la description de leur région, qui, avec Pierre Gourou, prit la forme d'une démonstration géographique où l'illustration était associé systématiquement au discours et à sa rhétorique (voir chapitre 6, section 6.4.1, et Appendices D, F et G).

Comparée à la tradition vidalienne, la particularité de la description de Charles Robequain résida dans son style plus direct, par lequel il exprimait ce qu'il ressentait en observant la vie des Indochinois, comme par exemple l'impression « de tristesse et de gêne » à la vue les marchés annamites (p. 536)¹⁰³. Ces sentiments reflétaient l'idéologie coloniale française, fondée sur l'idée de l'infériorité de la civilisation indochinoise comparée à la modernité de celle de la France (voir chapitre 5).

Le style des descriptions de Pierre Gourou demeure généralement plus détaché, bien qu'il donne des détails pittoresques et concrets sur la vie annamite, écrivant par exemple : « Il est impossible de trouver un paysage plus imprégné d'humanité, et, à de certains moments, hélas, plus empuanti par les odeurs funestes que répand le genre humain » (pp. 109-110). Il donna une description plus dégagée que Charles Robequain des Indochinois (« Nous n'accorderons pas plus d'importance qu'elles ne le méritent à ces petites calomnies » (p. 270)¹⁰⁴), et un tableau plus majestueux et romantique de la campagne du delta et de ses « beautés » (p. 554-556, voir chapitre 5, section 5.3.3.2.).

Ces attitudes différentes vis-à-vis de la description de l'Indochine pourraient être en rapport avec deux différences majeures dans la préparation de leurs thèses. Charles Robequain ne séjourna pas aussi longtemps que Pierre Gourou dans sa région et choisit d'étudier une province pauvre formée de deux entités contrastées. Comme Lê Bá Tháo¹⁰⁵ (1997, pp. 430, 432)

¹⁰³ Voir aussi chapitre 7, section 7.3.2.2

¹⁰⁴ Mais cette facilité à excuser les travers de la société Annamite est aussi assimilée par certains géographes contemporains à un sentiment colonial de supériorité et condescendance, dans lequel le colonisateur français devient le juge des déficiences de la société colonisée (voir chapitre 5).

¹⁰⁵ Le Professeur Lê Bá Tháo fut engagé dans plusieurs projets français de coopération récents sur l'évolution des villages vietnamiens traditionnels et a écrit un livre sur la géographie du Vietnam, traduit en anglais, français et russe. Il travailla au nouveau projet régional pour le Vietnam, conseillant le Comité Gouvernemental de Planification. Je l'ai rencontré à Hanoï en octobre 1996 et j'ai correspondu régulièrement avec lui. Tristement, le Professeur Lê Bá Tháo est décédé en octobre 2000.

a remarqué au sujet des plaines du Nord Trung Bô (la région du nord du Vietnam central, comprenant la plaine de Thanh Hoá) :

Les gens travaillent dur, ils travaillent toute l'année dans l'agriculture et l'élevage, mais il n'est pas rare que les résultats de leur travail soient anéantis du jour au lendemain par des désastres soudains : inondations et vent du Laos, typhons accompagnés de grosses pluies venant de la mer Orientale qui provoquent de brusques crues des fleuves, submergeant les villages et les rizières. En termes d'intensité et de fréquence, le désastre est généralement plus grave dans le Trung Bô du Nord que dans les autres régions.

En dépit de très gros efforts de production, le Trung Bô du Nord est resté pauvre jusqu'à nos jours.

A l'inverse, Pierre Gourou consacra plus de temps au travail de terrain en étant introduit dans les villages par les étudiants vietnamiens auxquels il enseignait l'histoire et la géographie à Hanoi et dont les parents vivaient dans les villages du delta qu'il étudiait. Il choisit d'étudier une région naturelle et humaine d'aspect remarquablement uniforme pour un français, plus densément peuplée et plus intensivement cultivée par les Annamites que le Thanh Hoá et la plupart des autres régions indochinoises, et moins pauvre aussi. Par conséquent, dans son discours, Pierre Gourou étudia la logique de ce paysage intensément humain et écrivit sur la créativité et la compétence de la société annamite, et sur son interaction efficace avec l'environnement naturel. Sa description se focalisa sur les thèmes du travail, de l'association, de la solidarité et de l'harmonie qui semblaient établis entre les villageois et « leur » delta, et qui étaient aussi des thèmes que l'idéologie républicaine française transmettait.

L'originalité de la thèse de Pierre Gourou provient ainsi essentiellement de sa description géographique qu'il formalisa à travers le concept de paysage humanisé qui lui permit d'incorporer à son discours les différentes caractéristiques d'une société humaine qu'un géographe devait prendre en compte pour décrire les relations entre les sociétés et leur environnement. Il démontra que le paysage était une composante de l'analyse géographique, et celui-ci devint un élément clé pour observer les fondements humains d'une région (voir chapitres 4 et 7). Il élargit aussi le contenu de la description géographique d'une région en y incluant ses dimensions municipale et sociale. Ainsi, il décrivit les organisations et les institutions politiques et sociales locales comme des facteurs majeurs pour la compréhension d'une région (p. 263) qui s'unissaient aux caractéristiques générales qui définissaient une « civilisation ». Avec Pierre Gourou, la région cessa d'être décrite surtout en termes écologiques ou naturalistes et fut d'abord déterminée par la civilisation qui utilisa son espace et « modela » son paysage. D'un point de vue épistémologique, la conceptualisation par Pierre Gourou de la description du paysage et de l'organisation sociale régionale construisit une géographie avec un contenu social et culturel plus fort, et élargit la vision vidalienne.

En conséquence, Charles Robequain et Pierre Gourou façonnèrent des représentations de l'Indochine distinctes l'une de l'autre : Charles Robequain donna une image exotique et étrangère du Thanh Hoá, où le lecteur était comme « le voyageur européen [qui] promène en vain dans tout le delta le regret des vastes pelouses de son pays natal » (p. 364) ou qui est « surpris » (p. 99). Pierre Gourou présenta au lecteur une image plus amicale et favorable, qui l'encourageait à se familiariser avec le pays et ses habitants, où la « joliesse » et la « beauté » [du Delta] « peu à peu se dévoilent aux yeux de celui qui consent à subir l'initiation nécessaire, qui suit aux différentes saisons digues et sentiers, et pénètre dans les villages ». En raison de l'image stéréotypée et de l'idée selon laquelle un pays plat était monotone et n'était pas aussi beau que celui qui avait un relief varié, Pierre Gourou observa les couleurs avec toutes leurs ombres et

leurs reflets, employant un style riche en adjectifs picturaux (pp. 555-556). Comme celui de Paul Vidal de la Blache, son style restait clair et le paysage qu'il reconstruisait pour le lecteur était pénétré par la présence humaine, les sons et les odeurs que l'on pouvait entendre ou sentir (p. 109) et les sensations que l'on éprouve avec non seulement la vue, mais aussi les autres sens. Mais, même si Pierre Gourou s'était éloigné de certains stéréotypes français, sa description restait imbibée par une vision esthétique, philosophique et morale du monde provenant de sa culture française, dans ses aspects à la fois classiques et contemporains. Bien que les descriptions de la rizière, du paysage rural ou du paysan esquissées par Charles Robequain ou Pierre Gourou fussent fondées sur ce qu'ils en avaient vu, ces descriptions s'exprimaient conformément à la culture à laquelle ils appartenaient, aussi bien qu'avec leur vie et leurs expériences propres.

En conséquence, pour saisir le sens de la description des géographes dans ses différentes perspectives, il faut admettre qu'il n'y a pas une représentation unique, parce que la vérité n'est ni uniforme, ni universellement identifiable et définissable, mais est plutôt une norme, conçue différemment par chaque culture, chaque civilisation, et aussi, à un niveau plus individuel, par chaque personne.

Les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou furent aussi codifiés par le développement des sciences et des nouvelles techniques de l'époque.

3.4 L'introduction de techniques et de problématiques nouvelles

3.4.1 Le renouvellement du discours vidalien : techniques et méthodes modernes

Les géographes vidiens des années 1920 et 1930 intégrèrent dans leurs discours les connaissances scientifiques et techniques nouvelles et abordèrent l'étude des pays en renouvelant leur approche agricole ou économique, dans un désir d'objectivité et de rationalité. Des outils et des méthodes modernes furent introduits pour décrire et expliquer les faits géographiques de façon plus étayée ou plus exacte. Par exemple, Albert Demangeon établit un questionnaire pour analyser une région (Demangeon, 1909, 1926), puis, de manière plus spécifique, la répartition du peuplement rural (Demangeon, 1927), proposant en dernier lieu une cartographie de la population fondée sur les statistiques (Demangeon, 1933).

Le développement des outils cartographiques et l'utilisation des photographies aériennes séduisirent aussi des géographes comme Emmanuel de Martonne. À l'Institut géographique de Paris, il organisa en 1926 l'enseignement de la cartographie pour les étudiants en géographie, qu'il conçut comme un travail de synthèse capable de représenter les relations essentielles entre les entités géographiques. Emmanuel de Martonne était convaincu que l'utilisation de photographies et de photographies aériennes constituait un outil géographique fondamental. (Martonne, Feyel et Tessier, 1925).

Ainsi, le discours des géographes français se connecta à la recherche scientifique et aux nouvelles techniques d'investigation. En fait, cette évolution ne fut pas spécifique aux géographes vidiens, mais concerna la plus grande partie de la communauté géographique mondiale. Les méthodes cartographiques et statistiques commencèrent à être pratiquées par des géographes tels que John Buck (que Gourou cita dans sa bibliographie, voir chapitre 2). Les géographes commencèrent à concevoir des « cartes thématiques » focalisées sur des problèmes particuliers et « une cartographie de recherche », comme Marie-Claire Robic l'observe dans son étude de l'Union Géographique Internationale et des Congrès Internationaux de Géographie (Robic, 1996b, p. 234). Marie-Claire Robic cite Emmanuel de Martonne au Congrès de Varsovie, qui considérait que « cartographier les surfaces d'érosion suivant un plan systématique apparaît, même si la réalisation n'en est pas parfaite, comme un puissant instrument d'investigation scientifique » (Robic, 1996b, p. 235). Les bases sémantiques de la cartographie topographique et statistique avaient déjà reçu leur forme précise au XIX^e siècle et étaient

représentées sur des cartes par un dégradé de blanc et de noir (Palsky, 1996). En dépit de l'intérêt précoce de Vidal de la Blache pour l'utilisation de ces types de carte, il fallut attendre les années de l'Entre deux guerres pour que ces méthodes se généralisent. À l'époque où s'élaborèrent les premières thèses régionales, les bases de données ne s'écartaient pas du domaine de la simple information. C'est seulement dans les années 1920 et surtout dans les années 1930, que se profila l'idée que les données elles-mêmes pouvaient être un objet de recherche et de réflexion.

3.4.2 Organisation territoriale et développement

Cette ouverture du discours géographique sur de nouveaux outils de recherche était aussi en relation avec la quête d'une meilleure connaissance des régions françaises, coloniales en particulier. Elle se fondait d'une part sur des pratiques dont le dessein était de dégager pour une région donnée les conditions géographiques et le degré de civilisation de ses habitants, et d'autre part sur un intérêt porté aux problèmes croissants du monde traditionnel et/ou colonial, dans sa confrontation avec la société moderne. C'est aussi dans les années 1930 que des géographes vidaliens comme Albert Demangeon (1934) commencèrent à introduire dans la terminologie géographique le mot « tropical ». D'une manière plus générale, les pays tropicaux commencèrent, à partir du Congrès International de Géographie de Paris en 1931, à être considérés comme une zone distincte, comparée aux zones tempérées.

Charles Robequain et Pierre Gourou participèrent à cette évolution des techniques et des approches géographiques, et tous deux présentèrent, aux Congrès Internationaux de Géographie des années 1930, des articles dérivés de leurs thèses, qui attestaient de leur intérêt pour la caractérisation de la géographie tropicale et pour le renforcement des connections entre cartographie et analyse géographique. Par exemple, pendant le Congrès International de Géographie de Paris en 1931, Pierre Gourou et Charles Robequain contribuèrent tous deux à la commission « la répartition des groupements humains dans les régions tropicales » (quatrième section de géographie humaine). Pierre Gourou intitula son article « les divers types de villages dans le Delta tonkinois et leur répartition » (Gourou, 1931b, pp. 487-490) et Charles Robequain « Notes sur les modifications du peuplement de Indochine française depuis 50 ans » (Robequain, 1931b, pp. 491-500). Pendant ce congrès, Charles Robequain présenta aussi un rapport concernant « Le développement des voies ferrées et des routes en Indochine française et au Siam » (Robequain, 1931a, pp. 513-520). Significativement, Pierre Gourou s'impliqua dans une discussion sur la question des modes de « représentation de la densité » de la population (question 28), où il montra une carte des densités de la population du Tonkin établie à partir des données statistiques de l'administration française (Gourou, 1931c).

Leurs thèses adoptèrent ces nouvelles méthodes ou nouveaux instruments. Charles Robequain et Pierre Gourou y incorporèrent souvent des photographies aériennes du service de l'Armée de l'Air pour permettre de voir et d'étudier les formes du peuplement rural indochinois ; leurs thèses révélaient leur intérêt pour la figuration statistique des données économiques et démographiques et pour la cartographie statistique de manière à représenter spatialement les densités relatives de la population suivant les divisions administratives. Pierre Gourou développa plus loin cette recherche cartographique, corrélant les densités à d'autres composantes spatiales. Les cartes devinrent un instrument majeur de sa recherche (chapitres 4 et 6 de cette thèse). De même, les données démographiques que Pierre Gourou analysa dans ses chapitres II et III (pp. 138-223) constituèrent aussi un outil majeur dans sa quête d'explication lui permettant de comprendre sa région.

Ces pratiques nouvelles encouragèrent les géographes à s'impliquer davantage dans les problèmes régionaux de planification et de développement afin de proposer une meilleure organisation du territoire national ou impérial français. Marie-Claire Robic montre que les géographes vidaliens s'étaient aussi engagés dans la reconstruction économique et régionale de

la France après les destructions de la Première Guerre mondiale (Robic, 1996a). Elle cite Albert Demangeon, qui attestait (Robic, 1996a, p. 41) :

Notre connaissance exacte de la France, de ses aptitudes économiques, de ses sources de vie, dépend de ces enquêtes géographiques faites sur les lieux¹⁰⁶, à la lumière de la réalité, avec le souci d'enchaîner et d'expliquer les faits. Elles ont mené Vidal de la Blache à envisager la refonte des circonscriptions administratives de la France et la création de nouvelles circonscriptions ayant pour cadre les régions géographiques ; son projet, adopté avec ferveur par tous les régionalistes, sert de base à plusieurs essais de réforme officielle.

Nous trouvons la même logique et la même quête d'une organisation efficace du territoire dans la thèse de Charles Robequain, où son intérêt pour les problèmes de modernisation de la région du Thanh Hoá est particulièrement apparent dans sa partie finale, « L'Œuvre de la France » (pp. 585-613) mais est aussi présent dans d'autres chapitres. De même, dans sa conclusion, Pierre Gourou identifia les problèmes régionaux de développement de la plaine du Tonkin pour que les autorités françaises puissent s'y intéresser et les résoudre.

La démographie, le développement des recensements¹⁰⁷ et l'explication du peuplement et de sa répartition constituaient les autres sujets de préoccupation des sciences sociales en général et de la géographie humaine en particulier, dont l'intérêt allait croissant. Pierre Deffontaines fut l'un des géographes qui promut ces nouveaux sujets de réflexion. Il (Deffontaines, 1933, pp. 15-22) rechercha les logiques du peuplement et avança que les fortes densités de population étaient le résultat d'un travail exigeant une main-d'œuvre nombreuse. Ce fut aussi dans les années 1930 que le sociologue français Alfred Sauvy¹⁰⁸ commença à développer la science démographique. Corrélativement à ces nouveaux centres d'intérêt, la contemporanéité du discours de Pierre Gourou reposa sur sa tentative de déchiffrer la dynamique de la population à travers l'analyse des données des recensements (voir chapitre 6).

Ainsi les géographes français affrontèrent les problèmes et les tensions de leur époque et, *a fortiori*, les écrits de Charles Robequain et Pierre Gourou demandent à être mis en relation avec l'évolution de l'idéologie et de la problématique coloniales. Dans les années 1920, quand Charles Robequain écrivait sa thèse, les colonies constituaient des sujets d'importance pour les instances coloniales qui travaillaient à planifier des projets à caractère fondamentalement empirique. Dans les années 1930, Gourou travailla dans un contexte idéologique différent. Même si l'idée coloniale était à son apogée, après la crise mondiale, de nouvelles questions et des débats politiques surgirent au sujet des colonies. Par exemple, le problème de leur

¹⁰⁶ Cette méthode où le chercheur en sciences sociales procédait « sur les lieux » pour essayer de comprendre une région était couramment employée par les ethnologues amateurs comme Léopold Cadière et commença à s'étendre aussi dans le monde anglo-saxon grâce à des ethnologues comme Bronislaw Malinowski dans l'objectif de mieux comprendre le fonctionnement de la vie sociale des groupes ethniques vivants dans des contrées lointaines (voir chapitre 7). En fait, ce principe d'enquêtes sur les lieux n'était pas vraiment nouveau. Il fut planifié pour la première fois à la fin du XVIII^e siècle par une société française appelée « Les Observateurs de l'Homme » créée par un groupe de penseurs français appelés les Idéologues. Ses membres fournirent un questionnaire en 1799 pour l'expédition du capitaine Nicolas Baudin vers les « Terres australes » (l'Australie) afin de pouvoir étudier et décrire de façon précise les pratiques sociales des peuples dits « non civilisés ». Voir aussi chapitre 6, note 28.

¹⁰⁷ Les autorités britanniques organisèrent aussi des recensements aux Indes, que Charles Robequain (p. 497) et Pierre Gourou (p. 175) citèrent tous deux dans leurs ouvrages. Cette valorisation des recensements correspondit à la volonté des pays occidentaux de présenter leur population sous une forme standard et compréhensible appropriée afin de mieux comprendre et réguler leur société moderne et analyser les populations colonisées.

¹⁰⁸ C'est après la Seconde Guerre mondiale qu'Alfred Sauvy devint célèbre, principalement à la suite de son ouvrage, *Théorie générale de la population*, où il étudiait les relations entre les paramètres bio-démographiques et les conditions économiques et sociales qui caractérisaient les sociétés.

industrialisation fut ardemment débattu autour de la controverse formulée à partir de la question : l'industrie doit-elle ou non être développée dans les colonies ? (Marseille, 1984, pp. 240-257)¹⁰⁹. La notion de « surpopulation » dans des régions coloniales survint aussi à ce moment, où, selon le raisonnement socio-économique français de l'époque, la croissance démographique dans les populations autochtones, liée à des taux de natalité élevés, dépassait de façon critique l'augmentation de la production régionale. La situation différente qui distinguait chacune des deux décennies conduisit nos deux géographes à proposer des perspectives régionales dissemblables (voir chapitres 5 et 6).

3.5 Conclusion

Au regard de l'approche épistémologique et déconstructionniste du discours géographique que nous avons adoptée, nous pouvons conclure que le discours régional français, au-delà de l'unité de ses thèmes et de sa rhétorique, est divers et évolue. A cet égard, l'approche vidalienne n'était pas unanime, c'était plutôt un modèle, conçu différemment selon la période politique et historique, et le contexte où opérait la discipline, mais aussi, à un niveau plus individuel, selon chaque individu en fonction de sa propre expérience et de sa personnalité. Charles Robequain et Pierre Gourou ajoutèrent aux conceptions et à la méthode vidaliennes leurs propres interprétations régionales. Dans les chapitres suivants, il sera étudié comment ils introduisirent chacun de nouvelles conceptions dans la géographie vidalienne (chapitre 4), ou la modernisèrent grâce au développement contemporain des sciences et des techniques nouvelles (chapitre 6), et quelles relations et positions ils adoptèrent vis à vis du pays et des sociétés indochinoises. Ces relations furent modelées par leur personnalité en même temps que par leur culture française (chapitre 7) ou générées par l'évolution de l'idéologie et du contexte coloniaux (chapitre 5), à l'intérieur de deux périodes distinctes, les années 1920 et les années 1930.

¹⁰⁹ Comme Jacques Marseille l'observe, l'émergence de ce problème est bien illustrée par Charles Robequain dans son livre écrit dans les années 1930 sur le développement économique de l'Indochine française (voir chapitre 6 note infrapaginale) où il écrivait : « Il y a un problème colonial très à la mode depuis quelque temps, en France comme dans les autres métropoles, celui de l'industrialisation des territoires d'outre-mer. Jusqu'à ces dernières années, il n'était abordé qu'assez timidement, avec une certaine gêne. On tend maintenant à le considérer dans toute son ampleur. Faut-il favoriser les industries de transformation dans nos colonies ? Comment pourra-t-on, ce faisant, sauvegarder les intérêts légitimes de la métropole ? Quelles seront les conséquences de cette évolution sur les sociétés indigènes ? Consolidera-t-on ainsi les liens impériaux ou les rendra-t-on au contraire plus fragiles ? Autant de questions ardemment discutées aujourd'hui, et qui le méritent en effet. Elles se rattachent sans doute à une transformation générale des conceptions coloniales, nées de la guerre et des circonstances d'après-guerre. Faut-il ajouter qu'elles ne se posent pas partout dans les mêmes termes, que les membres de l'Empire ne requièrent pas tous les mêmes solutions ? Mais l'Indochine, parmi eux, apparaît généralement comme le territoire le plus propre à l'industrialisation » (Robequain, 1939, p. 317).

CHAPITRE 4

LA CONSTRUCTION D'UNE RÉGION DANS LES THÈSES DE CHARLES ROBEQUAIN ET PIERRE GOUROU

4.1 Introduction

Tout en restant inspirées par l'approche vidalienne de la géographie régionale, les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou présentent aussi des particularités. Ce chapitre explore la manière dont les deux géographes ajustèrent le modèle et les concepts vidaliens à la construction de leurs régions indochinoises en s'appuyant sur trois questions : comment Charles Robequain et Pierre Gourou conçurent-ils les bases naturelles du Thanh Hoá et du Delta du Tonkin ? Comment associèrent-ils les facteurs naturels à la géographie humaine de leurs régions ? Est-ce que seuls les facteurs naturels définissaient les limites de leurs régions ?

Bien que les deux thèses s'enracinent dans la tradition vidalienne, les deux discours sont différents, du fait des intentions et des expériences respectives des deux auteurs. La structure naturaliste de Charles Robequain contraste avec le modèle sociétal de Pierre Gourou, produisant des discours parallèles mais tous deux immergés dans les principes admis par les géographes vidaliens¹¹⁰. Les arguments de Vincent Berdoulay concernant l'autonomie du discours (chapitre 2) sont particulièrement pertinents pour cette étude.

4.2 Charles Robequain et les conceptions naturalistes de l'espace régional

4.2.1 Une région définie par des limites physiques

En choisissant la région du Thanh Hoá, Charles Robequain sélectionnait une province de taille « moyenne » conforme à la superficie couramment privilégiée par les géographes français pour étudier une région française. Elle avait 10 850 kilomètres carrés et renfermait 850 000 habitants. Charles Robequain précisait en note infrapaginale que le « Thanh Hoá est un peu plus grand que le plus grand des départements français (La Gironde, avec 10 487 kilomètres carrés) » (p. 5). Se préoccupant de donner une information objective, concrète, significative et honnête coïncidant avec la volonté des géographes français de faire un travail scientifique et de donner une représentation claire de leur région, Charles Robequain (p. 5) discuta l'exactitude des cartes françaises qui couvraient sa région et souleva le problème des incertitudes et des erreurs possibles à propos des chiffres de la population.

La région étudiée par Charles Robequain correspondait à une province historique annamite. Initialement, ce fut l'une des régions administratives créées sous le régime de l'empereur Lê-Thánh-Tôn à la fin du XV^e siècle. Pendant la période coloniale, elle devint la province Nord du protectorat français de l'Empire d'Annam que les autorités françaises avaient séparé du Tonkin et de la Cochinchine qui, à l'origine, faisaient partie du territoire de l'Empire

¹¹⁰ Pierre Gourou confia « Son étude (celle de Charles Robequain) de la plaine du Thanh Hoá est très différente de mon étude du delta du Tonkin, parce qu'elle est beaucoup plus courte et moins approfondie. Ce n'est pas le même point de vue, même si, manifestement, la plaine du Thanh Hoá ressemble à la plaine du Tonkin ... », voir Appendice H, interview de Pierre Gourou, 20/08/1995.

annamite. Ce fut aussi au Thanh Hoá qu'eut lieu la première résistance des mandarins et des paysans à la domination française pour défendre l'Empereur légitime¹¹¹, avec le siège de Ba Dinh¹¹² et la guérilla dans les montagnes de cette province en 1885.

Mais Charles Robequain n'introduisit ces faits historiques et coloniaux ni dans sa définition géographique, ni dans le reste de sa thèse¹¹³. Il présenta le Thanh Hoá sous un autre angle, et commença par le définir en fixant des limites physiques à sa configuration :

- au nord une chaîne de montagnes calcaires
- à l'ouest deux massifs granitiques : le moyen Song Ma et le moyen Song Chu qui l'amènèrent à comparer la région à une grande maison d'habitation, dont les deux massifs seraient « les pièces maîtresses de la charpente sous laquelle s'abrite la province de Thanh Hoá, comme sous les deux pans d'un toit » (p. 7).
- Dans le sud, les collines du Nhu-Xuan séparant le Thanh Hoá de la province plus méridionale de Nghe-An
- à l'est se trouvait la mer.

Le choix de limites régionales naturelles définies par des obstacles physiques amena Charles Robequain à donner à sa région une signification naturaliste.

Charles Robequain précisa aussi dans son introduction que sa province se composait de deux unités distinctes, qui incarnaient les deux principaux aspects du Tonkin et de l'Annam : un arrière-pays montagneux, peu peuplé et habité par des peuples variés qui n'étaient pas annamites, et la plaine du delta extrêmement peuplée par des Annamites et couverte de rizières.

Par conséquent, le cadre retenu par Charles Robequain ne correspondait pas à une région unique, naturelle et homogène, mais à deux régions contrastées. Comme il l'a déjà été mentionné au chapitre 3, Charles Robequain les étudia séparément, en deux parties différentes, « L'Arrière-pays » et « Le Delta », qui constituaient les deux divisions majeures de la thèse¹¹⁴ (Appendice C. 1, « Plan de la thèse de Charles Robequain »). Son cadre régional théorique se fonda sur la dialectique entre les contrastes intérieurs et l'unité historique et administrative de la province semblablement à la rhétorique hégélienne où les différences (par exemple les régions qui s'opposaient comme les régions montagneuses et les régions deltaïques) étaient d'abord opposées pour être ensuite réunies autour de leurs besoins réciproques nécessaires et complémentaires (l'échange de produits, etc.). Ainsi, Charles Robequain affirmait que sa province formait une « unité bien vivante faite de variété » (p. 7), avec en réalité deux régions « différentes » mais « solidaires » (p. 52) :

¹¹¹ Le jeune empereur Ham Nghi. Cette première résistance vietnamienne prit le nom de Can Vuong (« aide au roi ») et son idéal fut de défendre l'ordre confucéen et l'Etat impérial contre l'ordre français et l'Etat colonial. Mais elle était privée de tout soutien extérieur, donc quasiment vouée à la défaite.

¹¹² Il fallut deux mois au Capitaine Joffre pour lever le siège du village fortifié de Ba Dinh

¹¹³ Si l'on excepte dans sa conclusion les quelques lignes où il associa les insurgés à des « pillards » (p.586) qui résistèrent à l'occupation française en entretenant un climat d'insécurité dans les années 1880, voir chapitre 6, section 6.3.2

¹¹⁴ Les autres parties concernent « le climat » pp. 9-52, et « l'œuvre de la France » pp. 585-610.

... Le contraste est éclatant entre le delta et l'arrière-pays et il s'exprime vigoureusement dans l'ensemble et dans tous les détails des paysages : d'une part, une plaine alluviale, aux fleuves lents, aux arbres rares, presque entièrement cultivée, continûment et abondamment peuplée ; de l'autre, une zone de massifs et de chaînons sauvages, boisés et presque déserts, crevés de bassins oblongs où se concentrent les rizières et les hommes. Ces deux régions solidaires sont néanmoins trop différentes pour ne pas solliciter chacune une étude distincte ... (p. 52).

Charles Robequain voyait comme une manifestation de « lois profondes »¹¹⁵ les différentes relations entre les phénomènes géographiques qu'il pouvait observer dans la province. Cette affirmation impliquait que les oppositions régionales produisaient des complémentarités profondes qui définissaient le Thanh Hoá :

Ce n'est pas seulement une circonscription administrative, c'est un véritable « pays », un harmonieux groupement, autour de terres deltaïques, de collines qui se haussent progressivement en montagnes, une unité bien vivante, faite de variété, et dans laquelle on découvre, plus que l'effet d'un hasard, la manifestation de lois profondes (p. 7).

L'argumentation de Charles Robequain se calquait aussi sur le discours français dominant relatif au Thanh Hoá, celui qu'exprimait Pierre Pasquier lorsqu'il écrivait au sujet du passé, du présent et de l'avenir de la province dans un style lyrique et héroïque, typique de la Troisième République :

Thanh Hoá n'est pas une simple division administrative, c'est un pays. Aussi divisé que le Tonkin tout entier dont il reproduit l'image réduite, il a son delta opulent et fertile, sa moyenne région herbeuse et ondulée, son haut pays tumultueux que la forêt souveraine vêt de son manteau somptueux de frondaisons ... Thanh Hoá aux heures d'épreuves a été pour l'Annam mieux que Hanoi le reliquaire sacré conservant tous les espoirs de la race. De cette terre élue ... sont sortis les héros les plus glorieux et les plus valeureux de son histoire. Elle est le berceau de trois dynasties ... Elle est l'Ile de France de l'Annam. (Pasquier, 1918 ; cité dans Bouault, 1930).

Nous pouvons discerner dans la description régionale de Charles Robequain la même association de deux entités différentes, la montagne et la plaine, que dans des écrits littéraires à propos de l'Indochine comme ceux de Pasquier et, plus généralement, des écrits géographiques comme ceux de Paul Vidal de la Blache lorsque ce dernier décrivait la région méditerranéenne (1926, pp. 129-154). Utilisant la même approche que les géographes vidaliens qui décrivaient des régions montagneuses comme les régions méditerranéennes⁴, Charles Robequain traça une ligne de démarcation entre les formations géologiques de la zone montagneuse et celles de la plaine. Il distingua dans l'arrière-pays puis dans la plaine deltaïque (pp. 256-279, vol. II) « trois larges zones » et les divisa chacune en « régions naturelles » plus petites. En ce qui concerne l'arrière-pays, Robequain discerna les collines et bassins du Thanh Hoá du Nord en fonction de leurs deux formations géologiques dominantes, le calcaire (avec des formes karstiques) et les schistes. La description commençait toujours par la structure lithologique et les formes topographiques qu'elle produisait, et la présentation et l'analyse du réseau hydrographique ne venaient qu'après. Charles Robequain précisa la « complexité » de la structure régionale, mais, conformément à l'esprit rationaliste des intellectuels occidentaux, en essayant « d'introduire un peu d'ordre dans cet ensemble confus » (p. 55). Ainsi, il sélectionna quelques caractères

¹¹⁵ Dans le contexte du développement des sciences, « loi » est un terme général, qui établit les rapports mutuels inhérents aux phénomènes physiques. Généralement, les géographes français ont utilisé le terme de « lois » pour désigner les séquences causales constitutives de l'environnement et la rationalité des interactions entre les divers éléments constitutifs d'une région.

communs, « l'abaissement et l'effacement progressif du relief vers le Sud-Est, vers la mer » (p. 55), l'alignement en « bandes parallèles, de direction Nord-Ouest - Sud-Est », soulignant que cette dernière disposition, très caractéristique du Tonkin méridional, au sud du Fleuve rouge, se retrouvait dans toute la province » (p. 56).

Dans les études de régions composées d'un pays montagneux et d'une plaine, le propos vidalien s'attachait à dévoiler les liens entre ces entités, à travers les notions d'« unité dans la diversité », de « solidarité » et de « complémentarité ». Le problème pour Charles Robequain était que les relations étroites attestées par Paul Vidal de la Blache dans la région méditerranéenne entre groupes pastoraux et groupes sédentaires ou par d'autres géographes vidiens tels que Maximilien Sorre à propos des Pyrénées avec le phénomène de la transhumance (Sorre, 1913), ne se rencontraient pas dans le contexte du Thanh Hoá. Charles Robequain ne pouvait pas appliquer la démonstration régionale que Vidal de la Blache avait conçue pour le bassin méditerranéen et pour la France, où les liens entre les différentes zones physiques, les sociétés et les régions étaient manifestes et clairement décrits¹¹⁶. Au contraire, Charles Robequain notait que chaque groupe vivait essentiellement en autarcie et que les échanges étaient limités de part et d'autre d'« une marche à peu près déserte entre la montagne et la plaine » (p. 94). Cela amena Charles Robequain à ajuster le modèle vidalien aux milieux asiatiques en suivant un schéma de comparaison et d'opposition s'écartant du schéma classique, et en construisant l'unité de la région autour de l'idée d'une supériorité de la civilisation annamite et de l'œuvre de la colonisation française.

C'est le delta qui fait l'unité de la province, qui en est le cœur, et les limites du Thanh Hoá sont celles du rayonnement annamite issu des plaines du Sông Mã. (p. 251).

La nécessaire unité vidalienne était conçue en fonction de deux régions qui s'opposaient, mais où celle qui était périphérique ne pouvait exister sans la région centrale et vice versa.

4.2.2 Une conception naturaliste de l'environnement régional nuancée par les facteurs sociaux et le colonialisme

Ayant défini les frontières de sa région d'un point de vue géomorphologique plus ou moins arbitraire, Charles Robequain l'analysa, dans la tradition de Lucien Gallois (1908), à travers une étude attentive de la relation entre l'environnement naturel et des gens qui y vivaient. Pour trouver comment les éléments naturels et le paysage se combinaient, il commença sa recherche en analysant les fondements géologiques du relief et de ses différentes formes lithologiques et structurelles¹¹⁷. A cause de ses références aux travaux de géologues (Ch. Jacobs et L. Dussault) ou de naturalistes (Auguste Chevalier) réputés qui avaient travaillé en Indochine, son étude régionale fut « naturalisée ». Charles Robequain s'était familiarisé avec leurs travaux. C'est le relief avec sa structure qui définit les deux grandes parties du Thanh Hoá et de nombreuses subdivisions régionales. En fait, la logique de Charles Robequain restait dépendante

¹¹⁶ L'approche de Paul Vidal de la Blache combinait les différents genres de vie du bassin méditerranéen, et notamment entre les communautés montagnardes et pastorales et les communautés d'agriculteurs des plaines avec une dialectique des échelles qui permettaient aux différentes entités humaines des « rivières » (les côtes méditerranéennes bien abritées des vents) ou des zones d'altitude d'échanger entre eux et avec les sphères grecques, arabes, espagnoles ou italiennes plus productives et plus importantes.

¹¹⁷ Charles Robequain introduisit au tout début de sa recherche le climat (premier tome, livre premier) qu'il considérait comme un facteur dominant pour comprendre l'Asie du Sud-Est, mais en remarquant dans la première phrase introduisant le climat qu'il n'y a pas de spécificité climatique régionale, écrivant : « on ne saurait voir dans le Thanh Hoá une unité climatique (p. 9). Il considérait que le climat du Thanh Hoá appartenait au « climat du Tonkin » qui différait du climat tropical de mousson classique par ses quatre saisons au lieu de deux grandes saisons, la saison sèche et la saison des pluies. Selon Charles Robequain, les différences de climat entre le pays montagneux et la plaine deltaïque du Thanh Hoá ne constituaient pas un facteur suffisant en lui-même pour justifier une différenciation régionale entre les deux parties.

des conceptions géologiques de l'époque, mais elle était aussi liée aux types d'information auxquels il avait accès. Par exemple les particularités climatiques locales n'étaient pas encore connues. Charles Robequain n'apporta pas de nouveaux concepts physiques applicables à l'Asie tropicale mais organisa les éléments physiques et géologiques en une nomenclature descriptive que Marie-Louise Pratt assimilerait au « regard impérial » (Pratt, 1992). Autrement dit, Charles Robequain transposa le paysage indochinois dans les catégories et les conceptions géomorphologiques établies par les chercheurs occidentaux, et les descriptions des zones naturelles du Thanh Hoá furent de ce fait teintées d'exotisme.

Selon avec le concept de « géographie régionale » défini par Lucien Gallois, la géographie se distinguait de la géologie ou des sciences naturelles en considérant l'action de l'homme dans son environnement naturel. Par exemple, identifiant les défilés, Charles Robequain définit leur rôle dans les communications, utilisant l'exemple du Phō-Cát, où par le col de Đông Giao « se glissent la route mandarine et la voie ferrée, à un endroit où la muraille se rétrécit et se résout en une assemblée serrée de blocs distincts.» (p. 57). Cependant, si Charles Robequain introduisit les actions de l'homme dans ses descriptions de géographie physique, l'environnement naturel resta largement déterminant dans son approche. Par exemple, la répartition des différents groupes indochinois était considérée comme une adaptation aux divisions naturelles de la province et ordonnée par celles-ci. Ainsi, dans sa conception régionale naturaliste, Charles Robequain conçut la répartition des groupes ethniques à travers les différentes régions naturelles qu'il distinguait :

l'habitat muong coincide à peu près avec la zone des collines et bassins du Nord Thanh Hoá, et l'habitat thai avec le haut pays de l'Ouest. Ces régions naturelles peuvent servir de cadre à un exposé plus précis . (p. 114).

C'est la courbe de niveau de 15 m, qui, sur une carte à petite échelle, négligeant les détails, figurerait, dans la province, la limite géographique la plus riche de signification . (p. 93).

Cette vue naturaliste se refléta aussi dans la conception des genres de vie, que Charles Robequain interpréta comme la résultante principale des « conditions physiques » de la zone. Les conditions humaines étaient aussi importantes, mais « dans une moindre mesure ».

C'est une civilisation essentiellement agricole que celle de ces montagnards, et, comme dans l'Indochine entière, elle est fondée avant tout sur le riz. Mais la culture de cette céréale y affecte des modes différents de ceux du delta et très divers, selon les conditions physiques, et aussi, quoique à un moindre degré, selon les habitudes humaines. Ainsi, d'un bout à l'autre de cette zone montagneuse, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, l'économie se modifie et le genre de vie revêt des nuances variées (p. 152).

En accord avec le concept de genre de vie de Paul Vidal de la Blache, Charles Robequain mesura l'influence primordiale de l'environnement naturel en observant les techniques spécifiques que chaque groupe ethnique avait développées pour exploiter l'environnement qui l'entourait et extraire de son sol ce qui était indispensable à la vie. Il considéra ces techniques comme une adaptation et une réponse du groupe humain à son environnement de sorte qu'il y avait une correspondance entre chaque région naturelle, les techniques et la densité de la population de chaque groupe ethnique. En développant cette approche, son discours pouvait apparaître teinté d'un déterminisme où les causes physiques prévalaient, bien que son exposé puisse aussi combiner différentes données naturelles et humaines qui caractérisaient les subdivisions régionales, comme le montrent les exemples suivants :

Dans l'Ouest Thanh Hoá, la plus faible [densité] est celle du canton de Luc Canh, étendu tout entier sur le massif granitique du moyen Song Ma ... La plus forte est celle de Quan Nhan où ... le Song Trang a pu élargir, entre les chaînons de rhyolites et de calcaire, la vallée riante et bien irriguée de Lam Lu ... Dans l'ensemble de cette zone, on voit la densité augmenter du Nord au Sud ... en effet à mesure qu'on avance vers le Sud, les granits, massifs et pauvres, tiennent une place moins grande, et les cours d'eau se taillent des bassins moins étroits entre les alignements de roches éruptives ou sédimentaires ». (pp. 217-218).

La civilisation annamite, qui pénètre ainsi les limites de la province, a fixé ses traits essentiels dans les deltas du Tonkin et du Nord-Annam. Celui du Song Ma est l'un de ceux qui ont supporté et entretenu sa lente élaboration, qui l'ont pour ainsi dire nourrie de leur influence, imprégnée de leur vertu, et qui ont été en même temps profondément transformés par elle, si profondément que le sol et l'homme y apparaissent partout inséparables et y composant une image complète, un tableau plein de sens¹¹⁸. (p. 253).

Les différentes zones agricoles du delta apparaissent calquées sur les régions naturelles que l'étude de son évolution physique et de son relief a permis de distinguer. On les reconnaît aisément à la simple observation des champs, lorsqu'on a traversé quelquefois la plaine, de la mer à la montagne : la combinaison des deux éléments essentiels que nous avons examinés, nature du sol et possibilités d'irrigation, détermine dans chacune d'elles, avec un certain ensemble de cultures, un paysage original et quelques modes particuliers de l'activité humaine. (p. 332)

De fait, compte tenu du contexte indochinois, Charles Robequain constata que les facteurs naturels ne pouvaient pas tout expliquer et il fit appel à l'occasion à des facteurs autres que l'environnement naturel (par exemple, des facteurs culturels comme la géomancie, tempérée occasionnellement par les « observations de bon sens » des Annamites, p. 496).

Il est plus difficile d'expliquer la prospérité de Cho Ban ... il est probable que cette croyance en la valeur géomantique du lieu est à l'origine de la fortune du marché ... Le strict déterminisme se trouve en tout cas pris en défaut, car rien ne désignait particulièrement Cho Ban à cette prééminence (p. 540)¹¹⁹.

En conséquence, les spécificités culturelles du contexte indochinois conduisirent Charles Robequain à limiter son discours naturaliste (voir chapitre 7, section 7.3.2.2). Mais, comme alternative, il introduisit peu le rôle des sociétés indochinoises et, à la place, substitua une vision colonialiste (voir chapitres 5,6), selon laquelle le peuple indochinois, dont le comportement était considéré comme superstitieux et primaire, n'aurait pas toujours été capable d'exploiter les conditions naturelles avec discernement ou d'en tirer bénéfice pour développer des activités dont il pourrait profiter. Il écrivit, par exemple :

« à s'établir sur le territoire où les conditions naturelles ou économiques seraient plus profitables à son activité, il préfère souvent vivre chez lui, d'une vie misérable, près des tombeaux de ses ancêtres. Ainsi expliquera-t-on peut-être l'habitat, parfois déconcertant, des artisans annamites » (p. 461).

Ainsi, avec Charles Robequain, l'action humaine des populations indochinoises sur leur environnement n'était pas systématiquement présentée comme un défi comme c'était le cas dans le discours de Paul Vidal de la Blache ou celui de Pierre Gourou, parce qu'il était imprégné par l'idéologie française coloniale (voir chapitres 3 et 5).

4.2.3 Une interprétation anthropomorphique de l'environnement physique

Charles Robequain reconstitua la réalité des aspects géomorphologiques du paysage en suivant les interprétations géomorphologiques de l'époque, influencées par les conceptions

¹¹⁸ Dans cette rhétorique métaphorique, l'influence de conceptions culturelles telles que celle d'une harmonie entre la nature et l'Homme apparaît clairement (voir Chapitre 5). Ce style emphatique est caractéristique de nombreux discours sous la Troisième République.

¹¹⁹ Cette citation est développée au chapitre 7, section 7.3.2.2.

darwinistes, et fit appel aux cycles géologiques longs pour expliquer les successions lithologiques complexes, le relief disséqué et le début du système hydrologique dans les collines et les bassins du Nord Thanh Hoá et la haute région de l'ouest. Son argumentation revint à une « vieille pénéplaine » (p. 79) :

une vieille surface bosselée a été relevée d'environ 1000 m. dans l'O. de la province, alors que vers le S.E. elle conservait un niveau voisin de celui de la mer. L'érosion semble avoir travaillé avec une grande régularité dans ce bloc incliné ... (p. 90).

Pour décrire la complexité lithologique des collines et des bassins du sud de la région, il utilisa les recherches de géologues comme L. Dussault et Ch. Jacob, en distinguant des chevauchements datant du Trias.

Dans le Delta, il reconstitua l'histoire géologique du plateau continental, de l'âge géologique des monadnocks qui le parsemaient (pp. 255-260), et de la formation des cordons de sable (énonçant le rôle des courants marins mais questionnant aussi les variations du niveau de la mer). Le vocabulaire morphologique qu'il employa suggère une longue élaboration, avec des « contrastes morphologiques » entre les différentes parties de la Province. Certaines présentent « un aspect de vieillesse », d'autres paraissent « encore très jeunes » (p. 82), d'autres formes « ne sont pas encore séniles » mais ont « une apparence de maturité » (p. 85).

Dans la zone du Nord Thanh Hoá, les formes ne sont pas encore séniles : c'est seulement une apparence de maturité qui commence à s'esquisser, avec de larges bassins remblayés ... (p. 85).

Charles Robequain suivit les conceptions géomorphologiques d'Emmanuel de Martonne et de William Morris Davis pour observer la morphologie structurale générale, l'action de l'érosion des eaux courantes et les mouvements épeirogéniques. Il adopta la terminologie de William Morris Davis (1909) lorsqu'il décrivit les reliefs résiduels comme les monadnocks (p. 85) et appliqua la notion de cycles d'érosion pour connaître et comprendre le relief de la province annamite. Comme William Morris Davis, Charles Robequain utilisa par analogie un vocabulaire métaphorique considérant les entités géologiques comme si elles étaient humaines et reflétaient les différentes périodes de la vie : naissance, maturité, vieillissement, vieillesse. Cet anthropomorphisme était typique de la géographie française et, plus généralement, de la philosophie occidentale de l'époque, où les phénomènes naturels étaient souvent appréhendés comme des faits humains. Ainsi l'image d'une région naturelle était-elle conçue comme un corps composé d'éléments distincts mais qui s'accordaient pour construire une totalité authentique, ajustée et vivante. En définitive, cela renforça l'interprétation naturaliste de la région.

Cette approche naturaliste, où les caractères morphologiques d'une région étaient analogues à la vie humaine, n'apparut pas dans l'argumentation de Pierre Gourou. En contraste, Pierre Gourou considéra que « l'Homme est le fait géographique le plus important du Delta » (p. 109) et que le paysan annamite « a pétri le relief de ses mains » (p. 109) (voir plus bas).

4.3 Le cadre régional de Pierre Gourou

Le cadre régional de Pierre Gourou ne correspondait pas à une province, à une région administrative ou aux deux, comme le Thanh Hoá. Il était plus restreint et thématique, traitant seulement, comme le titre de sa thèse l'annonce, des *paysans du Delta du Tonkin*¹²⁰. La zone montagneuse de la région du Tonkin qui entourait la plaine deltaïque et qui était habitée par des

¹²⁰ Pour souligner cette intention, les publications de l'É.F.E.O. choisirent un dessin d'un paysan avec son buffle comme frontispice de sa thèse. Comme Lê Bá Tháo l'explique : « C'est un paysan avec son buffle qui tient une charrue traditionnelle, que les peintures traditionnelles de l'art populaire vietnamien ont l'habitude de représenter » (lettre du 18 mars 1999)

minorités ethniques, les zones urbaines comme Hanoi, les activités industrielles ou minières et les secteurs qui en dépendaient furent exclues de la recherche de Pierre Gourou.

Mais l'approche géographique de Pierre Gourou resta proche de celle de Paul Vidal de la Blache dans la mesure où il examina la relation homme/environnement et l'unité régionale à travers l'observation de la densité de la population (comme nous l'avons mentionné au chapitre 3). Comme Pierre Gourou le dit de son cadre régional dans la toute première phrase (p. 7) de sa thèse :

Le Delta du Tonkin est une plaine d'étendue restreinte : il couvre seulement 15.000 kilomètres carrés ; mais il est extrêmement peuplé puisqu'il nourrit, -à vrai dire assez mal-, 6.500.000 paysans ; la densité de la population y atteint donc un taux remarquablement élevé de 430 habitants au kilomètre carré en moyenne.

D'une manière plus générale, Pierre Gourou se focalisa sur l'« unité humaine » (p. 14) de la région du Delta et sur le fait qu'elle était « un pays pétri d'humanité » (p. 14). En conséquence, il examina les adéquations entre limites géologiques et limites humaines comme les contrastes de densité de la population, ou de type d'habitat et celles qu'il choisit furent liées à des facteurs naturels ou physiques aussi bien qu'à des « considérations de géographie humaine » (pp. 11-13). Par exemple, aux caractères physiques distincts qui délimitent la plaine deltaïque, comme la courbe de niveau de 15 mètres ou le périmètre géologique de l'alluvionnement récent, Pierre Gourou superposa (p. 13) au nord-ouest une limite déterminée par des considérations de géographie humaine :

Comme limites de notre étude, nous avons adopté dans la direction du sud-ouest et du nord-est du Delta la démarcation géologique. ... Au contraire, dans le nord-ouest, la limite géologique doit subir de sérieuses corrections : c'est un pays de basses terrasses où le peuplement deltaïque a pu empiéter ... La figure n° 1 montre notre limite du Delta et les quelques différences qu'elle présente avec la limite géologique, différences déterminées par des considérations de géographie humaine telles que peuplement relativement dense, habitat de type deltaïque, mise en culture de la majeure partie du sol. »

La particularité de l'approche physique dans la thèse de Pierre Gourou réside dans le fait que les facteurs naturels ne furent analysés que dans la mesure où ils avaient une influence sur la vie paysanne; c'est pourquoi elle occupe beaucoup moins de pages que la géographie humaine (pp. 19-108).

4.3.1 Une géographie humaine

Pierre Gourou précisait dans le sous-titre de son ouvrage que sa recherche était « Une Étude de Géographie Humaine ». Il présenta, à la fin de son Introduction, l'unité humaine que formaient le Delta du Tonkin et sa civilisation paysanne. C'est sur cette civilisation paysanne authentique, « vivant sur elle-même et depuis longtemps fermée à tout apport ethnique étranger » (p. 15) que Pierre Gourou construisit l'individualité de sa région. Comparée aux autres thèses de géographie régionale, son analyse physique exposa uniquement les facteurs naturels qui servirent à modeler les facteurs humains et sociaux de sa région. Compte tenu de cette orientation en direction de la paysannerie annamite, le discours de Pierre Gourou ne s'étendit pas aux relations et échanges effectifs ou potentiels avec les autres groupes ou sociétés humaines du Tonkin (avec ceux de la zone montagneuse par exemple, comme Charles Robequain le fit dans son analyse du delta du Thanh Hoá) ou de l'Indochine ou d'autres pays d'Asie du Sud-Est. La région significative pour Pierre Gourou se composait de l'espace conçu et développé par ses acteurs, les paysans annamites, qui y pratiquaient leur riziculture experte, y consolidaient leur vie sociale et politique et y développaient leurs institutions villageoises. Le pays montagneux du Tonkin était exclu de l'étude régionale de Pierre Gourou dans la mesure où :

Les conditions hygiéniques, matérielles et sociales de la vie dans les montagnes ne sont pas faites pour attirer les Annamites dans les montagnes (p. 158).

Pierre Gourou cita la malaria, le sol infertile et l'impossibilité de pratiquer une culture intensive du riz dans la région montagneuse qui entourait le delta pour rendre compte de cette opposition entre les deux régions et, plus spécialement, entre les densités élevées de la population du delta et la faible densité de l'occupation humaine dans les zones montagneuses qui l'entouraient (p. 155).

4.3.2 Une étude de l'environnement physique à travers ses prolongements humains

En accord avec la conception vidalienne de l'influence de l'environnement naturel sur la répartition des hommes, l'argumentation physique de Pierre Gourou reposa sur la conception selon laquelle le relief, et plus spécialement les terrasses alluviales du delta, influençait la répartition de l'habitat, des rizières et des autres cultures. Le discours physique de Pierre Gourou commença de manière classique avec la présentation de l'environnement naturel, mais dans l'optique de mieux comprendre les hommes qui l'habitaient. Il analysa le cadre naturel fondamentalement en relation avec la société humaine. Son approche privilégia non pas la nature qui environne l'homme mais l'environnement construit par l'Homme.

Dans l'introduction du chapitre « le relief du delta », Pierre Gourou précisait :

Le géographe, pour étudier ce pays, doit concentrer son attention sur les faits humains. Le milieu physique veut pourtant être examiné en premier lieu, puisqu'il crée le cadre de l'activité humaine, mais c'est le contenu de ce cadre qui est varié, riche et important ... cette plaine a son relief, qui est de grande importance pour l'homme, car de minimes différences de niveau mettent une région à l'abri des inondations, ou valent à une autre d'être submergée pendant la plus grande partie de l'année. Quelques centimètres de plus et voilà un pays qui ne peut plus cultiver le riz en hiver, où les villages s'élargissent et les maisons s'égaillent ; quelques centimètres de moins amènent les villages à se resserrer, les maisons à se presser les unes contre les autres, et empêchent de pratiquer la culture du riz en saison des pluies (p. 20).

Les implications humaines des conditions de relief furent méthodiquement introduites à travers la présentation d'une carte hypsométrique du Delta à l'échelle du 1/250.000 (Premier Appendice attaché à sa thèse) où les différences de niveau des alluvions sont représentées par des couleurs différentes. Ces différences se devaient d'être bien établies parce qu'elles commandaient le régime des eaux, la nature des cultures et les établissements humains (p. 29). Pierre Gourou proposa une synthèse entre ces conditions physiques et les composantes humaines, en proposant de comparer la carte des villages et la carte hypsométrique (voir chapitre 6, section 6.3.1).

Le nord-ouest du Delta apparaît sur la carte comme plus haut et plus tourmenté ... les fleuves s'accompagnent de bourrelets qui dominent la plaine alluviale ; ces bourrelets sont très larges et n'ont pas une altitude relative supérieure à deux ou trois mètres ; cependant ils constituent un accident essentiel dans le paysage, et par leur niveau, qui les met à l'abri des inondations moyennes, attirent les villages. Le fait est nettement souligné par la carte des villages (hors texte en couleur n° 3) dont la consultation éclairera cette étude de l'hypsométrie du delta » (p. 29).

À la différence de Charles Robequain, la partie de sa thèse qui traite du relief de la plaine deltaïque et de ses assises géologiques est courte (pp. 43-54). Pour retracer l'évolution du relief du delta, Pierre Gourou commença par étudier « les données de l'histoire », se plaçant d'abord à l'échelle historique du peuple annamite ; pour n'étudier qu'ensuite l'échelle des temps géologiques (« les hypothèses géologiques »). Pierre Gourou termina l'analyse de l'évolution du relief par une étude du sol, en ce sens qu'il « présente un intérêt primordial pour l'agriculture » (p. 50). Cette dernière phrase de la partie physique de la thèse ramenait explicitement l'argumentation au fait que « Le géographe, pour étudier ce pays, doit concentrer son attention sur les faits humains » et à la problématique de la thèse, la compréhension de la forte densité de la population annamite.

La fertilité du sol se reflète dans la densité de la population qui atteint ses plus hauts chiffres sur les sols les plus riches et non dans les régions les plus anciennement peuplées. Le relief et la nature du sol sont dominés par le peuplement des villages et l'importance de la population ; dans ce pays qu'il a modifié de ses mains, défendu par un immense réseau de digues, l'homme est encore l'esclave des choses (p. 54).

Régulièrement, à travers les différents chapitres qu'occupe l'analyse humaine, Pierre Gourou fit appel aux données physiques conformément à la problématique des relations entre l'Homme et l'environnement naturel, mais, de fait, principalement pour permettre de mieux comprendre l'humanisation du paysage. Par exemple, dans son analyse de la répartition de la population, Pierre Gourou rappela les différents aspects de son analyse physique pour reconnaître les relations qu'avaient établies les paysans avec le milieu physique : dans son chapitre II (« la densité de la population »), les densités élevées de la population paysanne le long du Fleuve rouge furent mises en relation avec la fertilité du sol et Pierre Gourou (p. 160) renvoya le lecteur à l'étude des sols que nous avons mentionnée plus haut. Il écrivit :

Le Fleuve Rouge est accompagné par des bandes de fortes densités ... Rien d'étonnant à cela : les rives du Fleuve Rouge ... sont plus fertiles que le reste du delta.

Pour expliquer la répartition « qualitative » des industries villageoises, Pierre Gourou évoqua des lois évidentes pour expliquer la spécialisation de certains villages comme la fabrication des briques située près de dépôts d'argile (pp. 507-508). Mais, en contrepartie, il restreignit la signification des lois déterministes en observant le fait que « certains potiers devaient aller très loin pour trouver leur argile » (p. 507) ou que

... quand on aborde les industries qui utilisent des matières premières non produites dans le Delta, toute loi déterminante disparaît. (p. 508)

Cette restriction que Pierre Gourou mettait à l'utilisation d'hypothèses déterministes le différenciait de Charles Robequain et de l'opinion coloniale courante, qui était encline à porter des jugements désapprobateurs lorsqu'elle ne voyait pas de causes rationnelles à ce qui la questionnait chez les autres cultures (voir chapitre 5). Plus généralement, Pierre Gourou insista plus sur les facteurs humains que sur les facteurs physiques pour appréhender 'son' delta du Tonkin dont il disait « Dans ce pays pétri d'humanité, où l'homme a créé partout le paysage tel que nous le voyons, cette unité de la population est un puissant facteur d'uniformité » (p. 14). Comme il l'exprima : « L'action de l'homme est déterminée par la civilisation à laquelle il appartient. Cela, il n'y a rien à faire. » (voir Appendice H, interview de Pierre Gourou, 29/08/1995).

4.3.3 Climat et fleuves, composants majeurs de la vie paysanne

Pierre Gourou étudia le climat dans son chapitre II et l'eau, liée au climat, dans son chapitre III. A l'instar de beaucoup d'autres thèses de géographie régionale avec des thèmes ruraux (chapitre 3, section 3.1.4), ce fut l'observation de la vie quotidienne des paysans qui guida son approche. Mais l'argumentation de Pierre Gourou fut plus sélective et il souligna dans son introduction au climat que son but n'était pas de décrire tous les éléments et la complexité du climat en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Il identifia dans les éléments du climat les aspects qui contribuèrent à modeler et à influencer la vie et les activités des paysans. Par exemple, il considéra que « les températures appellent peu d'observations » (p. 56), et il choisit à la place de développer surtout le fait que les conditions de température permirent au paysan de semer et de récolter toute l'année. Il parla aussi du crachin, cette pluie fine de la saison sèche qui permettait une culture du riz sans irrigation en intercalant à la moisson principale du dixième mois une moisson du cinquième mois.

Le Tonkin a un climat chaud, atténué par une saison fraîche. Il fait assez froid en hiver, - on a vu le thermomètre tomber à + 5,6 dans le Delta, - pour que le paysan, vêtu de minces habits de coton, grelotte dans sa maison mal fermée. Mais toutes les saisons offrent une chaleur suffisante pour permettre les cultures. Il n'est pas de mois où ne mûrissent quelques récoltes. La saison froide ralentit un peu l'évolution du riz du cinquième mois qui occupe la rizière plus longtemps que le riz du dixième mois ; elle permet la culture de plantes tempérées comme les légumes d'Europe ... en somme, la température peut être acceptée comme une donnée brute : le paysan tonkinois n'a jamais perdu une récolte par excès de froid ou de chaleur. » (p. 56)

« Il faut en effet accorder une grande importance au crachin et aux précipitations de saison « sèche » : c'est grâce à ces médiocres quantités d'humidité, et à la suppression de l'évaporation assurée par le crachin, que le Delta tonkinois peut faire une culture du riz de saison sèche, qui procure la récolte du cinquième mois, et qu'il peut réussir de nombreuses cultures non irriguées. (p. 62)

Son argumentation restait fermement liée à sa problématique des densités et il conclut à propos du crachin que

On peut donc dire que, dans l'ensemble, celui-ci permet au Delta de faire une seconde récolte, et par là le crachin apparaît comme un des facteurs déterminants de la très forte densité démographique du Delta tonkinois. (p. 62)

En ce qui concerne l'eau, l'acception humaine de l'analyse de l'environnement physique apparaît aussi très nettement et Pierre Gourou se préoccupa de bien faire comprendre que :

La défense contre les crues fluviales et contre les eaux maritimes, le drainage, l'irrigation, dominent la vie du paysan tonkinois. (p. 71)

Il exprimait avec persuasion que les grandes forces et vitesses des crues qui caractérisaient le régime du Fleuve rouge constituaient le principal danger contre lequel les Annamites devaient se protéger et protéger leurs récoltes. Pierre Gourou écrivait au début de ce paragraphe, appelé « Les eaux et leurs dangers », (pp. 72-81) :

Les digues ... sont un fait essentiel du paysage deltaïque. ... L'étude du régime des fleuves va montrer pourquoi l'homme est résigné à cet énorme travail. (p. 72).

Nous pouvons lire aussi dans l'introduction de son paragraphe au sujet des digues :

Au cours d'un travail millénaire, le paysan a construit ce réseau considérable ; il a pétri le sol de ses mains ; il a déterminé le relief du pays tel que nous le voyons aujourd'hui ; il a rendu productif un territoire qui livré à lui-même n'aurait été que marécages. Dans son aspect actuel, le delta est l'œuvre de l'homme. (pp. 82-83).

Des diagrammes et des photographies avec leurs commentaires confortent l'orientation humaine de Pierre Gourou, tout comme les graphes ou les schémas des faits physiques classiques (sections du Fleuve, graphiques des crues, etc.), et les autres illustrations exprimant les réponses « prodigieuses » (p. 82) de la société annamite aux contraintes physiques. Toutes les photos choisies par Pierre Gourou pour présenter le relief du delta du Tonkin et leurs commentaires dépeignent plus l'extrême humanisation du paysage où la nature avait été appropriée et aménagée par la paysannerie (photos 1 à 8). Dans *Les paysans du Delta tonkinois*, la nature devint 'humaine' dans la mesure où les sociétés l'anthropomorphisaient. Aussi bien, la toute première illustration du chapitre III concernant les Eaux (pp. 71-108) n'est pas une photo du fleuve, mais une figure des digues dans le delta du Tonkin (fig. 12, p. 73, voir Appendice D2 de cette thèse), et Pierre Gourou inséra, quelques pages plus loin, un autre dessin, plus détaillé, de la densité du réseau de digues « pour protéger » les rizières (fig. 18, p. 82) et, ensuite, une carte des rizières de la partie sud de la Province de Thaï Binh (fig. 24, p. 100). C'est aussi dans ce chapitre que des photos des différentes techniques d'irrigation furent présentées (photos 12, 13, 14, p. 82, voir Appendice D.2, « les techniques d'irrigation annamites ») en montrant toujours explicitement un paysan entraîné d'utiliser l'une d'elles. Il n'y eut donc pas dans la thèse de Pierre

Gourou de vision sectorielle du milieu géographique où les éléments naturels étaient étudiés successivement d'un point de vue physique sans relation avec leur destination humaine. Dans *Les paysans du Delta tonkinois*, le milieu naturel devint partie intégrante d'un territoire culturel.

4.3.4 La signification régionale des fortes densités de population

La question de la forte densité de population occupe la place centrale dans la thèse de Pierre Gourou qui fit des enseignements de Paul Vidal de la Blache sur les densités (voir section 3.2.3.1) le fil conducteur de son analyse géographique. La forte densité de la population paysanne du Tonkin devint le critère capital et décisif délimitant la région étudiée. Comparée à l'Europe, elle avait une spécificité indéniable. Pierre Gourou expliqua que

Le Delta du Tonkin, avec ses 430 habitants au kilomètre carré, ne peut absolument pas être comparé aux régions d'Europe où pullule une population grouillante. Les pays européens de très forte densité sont tous des pays industriels à grand développement urbain. Lancashire, Ruhr ne sont que des rues bordées de maisons, forêts de cheminées d'usines. Au Tonkin, même dans les parties les plus peuplées, dans celles qui dépassent 1.000 habitants au kilomètre carré, le paysage reste rural, les habitants restent paysans. Cette population prodigieusement dense est exclusivement campagnarde (p. 9).

Après avoir défini que le delta avait « une population prodigieusement dense », Pierre Gourou identifia l'unité régionale en faisant appel à des facteurs humains et culturels en rapport avec cette forte densité de population, notamment l'histoire et la civilisation de la plaine du Tonkin. Pierre Gourou établissait ainsi que le delta tonkinois avait plus de liens avec la civilisation chinoise et ses deltas très fortement et anciennement peuplés qu'avec le reste de la péninsule indochinoise.

[Un] pays fortement et très anciennement peuplé, le Delta du Tonkin est peu indochinois. Et, en effet, le Delta tonkinois se différencie de l'Indochine non seulement par ces deux caractères, mais aussi par bien des traits de sa civilisation. Cette civilisation est le reflet de la civilisation chinoise, et il faudrait une étude bien minutieuse, - qui n'a pas été faite, - pour mettre en valeur tout ce qui en Annam n'est pas d'apport chinois. L'originalité humaine de ce Delta tonkinois très peuplé, et depuis longtemps, n'est donc pas contestable vis-à-vis du reste de l'Indochine ; cette originalité est beaucoup moins nette en face de la Chine, dont les plaines alluviales ont une forte densité très ancienne et dont la civilisation a servi de modèle aux Annamites. (p. 9).

Ainsi, se démarquant de la grille d'analyse vidalienne fondée sur le genre de vie, c'est-à-dire la confrontation matérielle des groupes humains avec leur environnement naturel, Pierre Gourou eut recours aux facteurs culturels qui modelaient son cadre géographique¹²¹ pour définir sa région. Cette orientation humaine, axée d'abord sur la densité, conduisit Pierre Gourou à être plus problématique et thématique dans son argumentation que les autres géographes français de l'époque. Il écrivit dans son Introduction que

Le double intérêt de cette étude apparaît donc : le Delta tonkinois est extrêmement peuplé, et il est à peu près exclusivement peuplé par des paysans. Il faut essayer de dégager les conditions actuelles et les causes de ce peuplement surabondant, et les caractères de cette compacte paysannerie. (p. 11).

Il étudia le fonctionnement de la société annamite en relation avec la forte densité de population pour permettre de comprendre comment un tel pays pouvait être « saturé d'humanité ». Il démontra que la réponse était à rechercher dans la synchronisation dans la plaine deltaïque de deux paramètres interdépendants qui structuraient et organisaient cet espace. Premièrement, la population paysanne, analysée dans plusieurs chapitres traitant de l'histoire du peuplement (en s'interrogeant sur les sources sur lesquelles il est possible de s'appuyer), la densité et les mouvements de la population (à travers une approche statistique et cartographique descriptive et une enquête sur l'évolution démographique), les villages et les maisons (pour analyser la répartition spatiale des densités) et finalement la vie politique et sociale.

¹²¹ Ces facteurs culturels sont étudiés au chapitre 7, section 7.4.

Deuxièmement, « Les moyens d'existence des paysans tonkinois », étudiés dans la troisième partie de sa thèse, où Pierre Gourou examina les relations entre les activités économiques et les fortes densités en décrivant les techniques d'agriculture intensive qui permettaient à une force de travail abondante de survivre. Dans cette partie, il parla aussi des nombreuses industries artisanales villageoises qui constituaient, pour les paysans, une activité complémentaire pour améliorer leurs maigres revenus.

4. 4 Discussion - Comparaison entre les deux approches

Les thèses présentent deux interprétations géographiques différentes de la notion vidalienne de région. Le discours de Pierre Gourou mit l'accent sur les œuvres et les accomplissements de la civilisation annamite, tandis que l'argumentation de Charles Robequain resta plus focalisée sur les lois normatives de la nature et leur impact sur les sociétés.

Charles Robequain construisit sa région en observant l'environnement naturel, pour étudier les causes mécaniques et physiques qui la modelaient et pour rechercher comment chaque groupe ethnique se rapportait à une sous-région naturelle spécifique du Thanh Hoá. D'après les géographes vietnamiens, ce discours « environnementaliste », où le rôle de la nature est dominant dans la compréhension des relations entre les sociétés et leur environnement, se justifie, mais seulement dans une certaine mesure, comme l'attestent certains de leurs travaux actuels. Ainsi, à propos de la région Nord-Ouest de Bac Bo, qui comprend l'ancienne province de Thanh Hoá décrite par Charles Robequain, le Professeur Lê Bá Tháo a écrit : « Par suite du terrain morcelé, les groupes ethniques sont éparpillés » (Lê Bá Tháo, 1997, p. 369). Cette influence encore déterminante de l'environnement naturel est liée au fait que le Vietnam est un pays en voie de développement, où certains processus matériels et sociaux de domestication de la nature ne sont pas aussi avancés qu'en Occident. Mais, selon les mêmes universitaires vietnamiens contemporains, cette séparation entre les régions montagneuses et les plaines indochinoises était aussi une construction, voire une stratégie française qui amenait les chercheurs français à éluder les problèmes politiques et coloniaux. En outre, selon Lê Bá Tháo (1997, p. 14), la séparation de fait entre les groupes ethniques montagnards et le peuple viet n'est pas aussi marquée que les discours français la représentent, et les « Kinh » (ou les Annamites, comme Charles Robequain et Pierre Gourou les ont appelés) « sont présents dans toutes les parties du pays, dans les plaines aussi bien que dans les montagnes, mais leur densité est plus forte dans les plaines par suite de la culture irriguée du riz ».

Pierre Gourou, à l'inverse de Charles Robequain, et bien qu'il concéda le fait que, dans le Delta, « l'homme est encore l'esclave des choses », fut plus conscient de la façon dont la société vietnamienne faisait face aux contraintes naturelles au lieu de s'y soumettre. En fait, pour Pierre Gourou, la compréhension de la paysannerie annamite devançait la compréhension de l'environnement physique parce que c'était la société annamite qui construisait le paysage régional. C'est sur ce concept de paysage, et non sur la notion de région naturelle, que Pierre Gourou concrétisa sa description du Delta du Fleuve rouge.

L'originalité du cadre régional de Pierre Gourou fut d'être fondée sur une réalité humaine et démographique, tandis que Charles Robequain conçut sa région plus comme une construction faite de différentes sous-régions naturelles, chacune correspondant à un genre de vie particulier, adapté à son propre environnement naturel. De l'opposition entre les deux thèses, deux types de monographies régionales se dégagèrent. Premièrement, la « monographie de géographie humaine » de Pierre Gourou, où l'argumentation fut construite autour du thème asiatique général de la forte densité de la population, et, deuxièmement, la « monographie régionale » de Charles Robequain, où celui-ci tenta de démontrer qu'une zone géographique existait et fonctionnait comme un corps, au-delà de ses subdivisions. Autrement dit, Pierre Gourou fonda son approche

sur la problématique de la forte densité et le fait que c'était la paysannerie annamite que le géographe se devait d'étudier pour comprendre le paysage deltaïque (p. 110). Agissant ainsi, il construisit un discours de « géographie humaine » fondé sur la compréhension de la vie paysanne et des moyens d'existence dans le delta du Tonkin. L'étude de la densité de la population par Pierre Gourou était une approche commode pour concevoir d'un point de vue socio-culturel le pays annamite et sa paysannerie. Ce moyen alors inhabituel de saisir les sociétés d'outremer en vint cependant à constituer le cœur du discours français de géographie tropicale après la Seconde Guerre mondiale. Il permit à Pierre Gourou de considérer le développement du delta du Tonkin en termes de problèmes généraux de surpopulation et, finalement, de dichotomie entre les points de vue français et vietnamien ((pp. 107-108)¹²² (voir chapitre 6). Pierre Gourou fut, avec Jacques Weulersse¹²³, l'un des premiers géographes à construire un discours régional où l'œuvre coloniale de la France était occasionnellement contestée (voir chapitres 5 et 6).

Charles Robequain mena autrement son discours, selon des directions plus dialectiques et une approche régionale plus « classique ». Il focalisa son argumentation sur l'idée d'une « diversité de physionomies » entre les différentes parties du Thanh Hoá, en association avec l'idée de créer une « unité » régionale « harmonieuse » (chapitres 5,6). Cet aspect de son discours n'est plus largement accepté par les universitaires vietnamiens. Récemment, Mme Thanh Tâm Langlet¹²⁴ exprima aussi l'idée que « À force de vouloir rechercher les individualités des régions naturelles (de la province du Thanh Hoá), Robequain fait éclater cet espace en une multitude de petites sous-unités sans pouvoir les relier faute de vision globale qui puisse les concilier ... Sa vision de l'espace, c'est presque la vision d'un promeneur » (interview 13 septembre 1995). D'une manière générale, l'approche régionale de Charles Robequain se conformait au courant de pensée positiviste qui organisa la classification des connaissances et à la propension française à catégoriser la diversité des populations et des potentialités de ses territoires coloniaux et de l'Indochine en particulier. Dans le contexte vietnamien, la comparaison entre les genres de vie des milieux montagnards et deltaïques fut moins conçue à travers l'étude de leurs combinaisons et de leurs complémentarités qu'à travers leurs oppositions et antinomies : les plaines densément peuplées et intensément cultivées furent opposées au peuplement lâche et à l'agriculture extensive, primitive ou archaïque des montagnes. Cette ségrégation concordait avec la manière française de juger les zones montagneuses où vivaient plusieurs groupes ethniques comme des zones retardataires et, autrement dit, comme les parties arriérées de l'Indochine. Elle correspondait aussi à l'idée que la modernisation de l'Indochine était plus facilement concevable dans les sociétés annamites vivant dans les plaines (voir chapitre 5). Dans les années 1990, commentant cette vue, Thanh Tâm Langlet (interview de septembre 1995) observait que :

Finally, this opposition plain/mountain court since dozens of years ... Mais il faut avancer. Sinon, nous sommes bloqués ... Quand je lis Robequain, j'ai l'impression que les régions montagneuses sont comme un musée ethnologique avec tout son folklore ... La géographie n'est pas quelque chose qui doit figer l'espace et les gens qui s'y trouvent ... (septembre 1995).

¹²² Pierre Gourou rapportait au sujet des projets d'irrigation français : « nous entendîmes exprimer ironiquement par un indigène, qui avait quelques doutes sur leur efficacité réelle (il s'agissait plus précisément du barrage du Day), l'espoir qu'un jour ou l'autre le Tonkin se débarrasserait comme bien d'autres pays de la charge de sa dette extérieure et que ces travaux trop onéreux ne lui coûteraient finalement rien », (p. 107). Voir la citation complète au chapitre 6, section 6.4.3.

¹²³ Jacques Weulersse était un géographe français qui travaillait aussi sur le terrain colonial comme Charles Robequain et Pierre Gourou, mais en Afrique et au Moyen-Orient (Syrie). Voir chapitre 5, section 5.4.3 et la note infrapaginale n° 35 chapitre 6.

¹²⁴ Mme Thanh Tâm Langlet est géographe et professeur à l'École Pratique des Hautes Études (Paris). Elle est née et a été élevée au Vietnam. Elle gagna la France pour faire ses études universitaires. Maintenant, elle considère qu'elle appartient à la fois à la culture vietnamienne et à la culture française (voir chapitre 7, section 7.2.3)

Au total, les deux auteurs ne s'appuyèrent pas sur les mêmes notions et conceptions vidaliennes. Charles Robequain considéra sa région comme un « corps » fait de « régions naturelles » associées à des « genres de vie » distinctifs. A l'inverse, Pierre Gourou construisit le delta à travers ses transformations par l'« Homme ». Mais, en définitive, en raison du contexte colonial, leurs discours devinrent créateurs et explorèrent de nouveaux champs d'étude géographiques avec des perspectives planificatrices ou culturelles. C'est ce que nous allons étudier dans les chapitres suivants.

CHAPITRE 5

LA RELATION DIALECTIQUE ENTRE LA GÉOGRAPHIE DE L'INDOCHINE ET L'IDÉOLOGIE COLONIALE FRANÇAISE

5.1 Introduction

Le chapitre précédent a montré comment les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou sur le Thanh Hoá et le delta du Tonkin s'inscrivaient dans le champ conceptuel de la géographie vidalienne qui appréhendait la région à travers les relations qu'entretenaient les sociétés avec leur environnement physique. Puisque les régions choisies par Charles Robequain et Pierre Gourou appartenaient à l'Empire colonial français, les deux thèses doivent être également examinées sous l'angle du contexte colonial, dans la mesure où l'idéologie coloniale française, comme toute doctrine politique, s'énonçait à travers des pratiques discursives et une rhétorique qui constituaient des instruments privilégiés pour les autorités politiques. Elles pouvaient servir à justifier la domination française (Claval, 1978)¹²⁵ et parallèlement aider à vaincre les réactions sociales, culturelles et/ou politiques que cette domination déclenchait. À la faveur des discours de l'époque, l'idéologie coloniale transformait des vérités relatives, des mythes et des idées unilatérales ou partisans (progrès, modernisation et supériorité de la civilisation française) en données hégémoniques et postulats. Moyennant une éloquence très paternaliste et en s'appuyant sur un « humanisme colonial » (Girardet, 1972), la France imposait son contrôle et sa domination sous le couvert d'une logique de protection.

Avant de discuter en détail ces questions en relation avec les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou, il est important de clarifier la terminologie coloniale que nous utilisons. L'adjectif « colonial » définit ce qui est relatif aux colonies. Le mot « colonialisme » et ses dérivés, « colonialiste » et « colonisation », se rapportent plus au système politique qui appuie le développement et l'exploitation des territoires dans l'intérêt effectif ou virtuel de la mère patrie. Il est aussi attaché aux pratiques, aux idiomes et aux méthodes du système colonial.

5.2 Réinterprétations récentes des relations entre géographie et Empire colonial

Selon la problématique contextuelle de cette thèse, qui explore les interactions entre les pensées géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou et les modèles scientifiques, économiques, politiques ou culturels en cours à leur époque, la lecture des thèses des deux géographes requiert la reconnaissance de la relation dialectique et réciproque entre le texte de leurs discours et le contexte colonial de l'Indochine française. Cette approche a récemment été explorée par des géographes anglo-saxons et français.

¹²⁵ Dans *Espace et pouvoir*, Paul Claval (1978) considère les relations entre les individus, les sociétés et le pouvoir et souligne l'importance de la « communication politique » et des flux d'informations. Paul Claval ne traite pas la domination coloniale, mais apporte dans cet ouvrage une contribution originale à l'analyse des affinités entre société et pouvoir.

5.2.1 « l'Histoire de la géographie et celle des Empires coloniaux s'enchevêtrent inextricablement »

Un groupe de géographes a étudié les interactions entre leur discipline, les idées impérialistes et les événements socio-historiques. Dans *Geography and Empire* ils ont révélé que « l'histoire de la géographie et celle des empires coloniaux s'enchevêtrent inextricablement » (Godleswka et Smith, 1994). En particulier, Michael Hefferman, dans un article intitulé « The science of Empire : the French Geographical Movement and the Forms of French Imperialism, 1870-1920 », étudie les rapports qu'entretenaient la géographie française et l'impérialisme français de l'époque (pp. 92-114). Il conclut que « ... les différentes géographies impériales qui se sont développées en France au cours du XIX^e siècle colportaient toutes ... un ensemble identifiable de valeurs morales et politiques qui exigent une attention critique et qui sont riches de significations pour nos valeurs contemporaines » (pp. 113-114).

Les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou transmettent inéluctablement cet « ensemble identifiable de valeurs morales et politiques » que nous devons identifier pour mieux comprendre les fondements de leur perspective régionale. Inévitablement, les sociétés indochinoises sont interprétées en fonction de leurs ressemblances ou de leurs différences avec les valeurs françaises¹²⁶.

Des écrits récents de géographes français, tels que, entre autres, ceux de Vincent Berdoulay (1981), Mohamed Naciri (1984) et Olivier Soubeyran (1989, 1994) explorent le développement de la géographie française à la fin du XIX^e siècle et ses liens avec le développement de l'impérialisme français. Ces travaux fournissent un arrière-plan approprié pour la prise en compte des interactions entre la géographie régionale des géographes français et le contexte indochinois.

Vincent Berdoulay (1981, p. 28) démontre par exemple que la géographie et son enseignement, dans le contexte de la Troisième République, étaient inextricablement liés aux missions coloniales, notant que « l'instruction et la recherche géographiques étaient considérées comme utiles à la conquête et à la mise en valeur des colonies [françaises] » (voir chapitre 2, section 2.2.2 et 2.3.4). Il souligne le rôle des géographes dans les lobbies favorables à la colonisation, et l'impact scientifique et institutionnel du mouvement colonial sur la géographie.

Mohamed Naciri a étudié la fonction politique de la géographie et sa contribution à la cause coloniale en s'appuyant sur les discours de deux géographes, Jean Célérier et Georges Hardy qui, à l'époque de Charles Robequain et de Pierre Gourou, effectuaient un travail de terrain en Afrique du Nord et plus précisément au Maroc. Il décèle que

C'est au fil de leurs réflexions sur le fait colonial, de leur « engagement » aux services de la colonisation et aux conceptions qu'ils avaient de la fonction de leur discipline dans un système de domination que la géographie coloniale s'est progressivement élaborée.

Mohamed Naciri met au jour que « la géographie coloniale était par conséquent une géographie éminemment politique » (p. 342) et que Jean Célérier et Georges Hardy considéraient tous deux la géographie du Maroc comme une géographie au service de la colonisation française ayant pour but de rendre l'administration française capable de mieux comprendre ce protectorat et ses problèmes. On peut établir une comparaison entre ces deux géographes et Charles

¹²⁶ Les approches récentes qui considèrent que l'environnement est conçu différemment selon les cultures et qui questionnent le regard qu'une société porte sur les autres sociétés n'étaient ni recevables ni même concevables dans le contexte de la période coloniale.

Robequain et Pierre Gourou en étudiant de quelle façon Charles Robequain et Pierre Gourou, en permettant une meilleure compréhension de l'Indochine française, ont contribué à l'idéologie coloniale française.

5.2.2 La géographie coloniale « cet angle mort de la modernité » (d'après Soubeyran, 1994, p. 264)

L'objectif d'Olivier Soubeyran est de tenter de comprendre la structure de l'école française de géographie depuis ses racines et son rôle dans le mouvement colonial. Olivier Soubeyran distingue deux conceptions géographiques simultanées mais opposées (Soubeyran, 1994). D'une part, la conception de Marcel Dubois qui propose une géographie coloniale dans une perspective planificatrice et organisatrice où l'espace est adaptable et détenteur d'un potentiel d'utilisation et de développement économique. D'autre part, l'approche de Lucien Gallois¹²⁷, où la France est l'espace de référence et qui se base sur l'observation du paysage étant donné que nous pouvons lire « dans le sol les raisons et les lois du peuplement » (p. 257). Par conséquent, les facteurs déterminants de localisation sont physiques. Ce fut le système de Lucien Gallois qui fut adopté par l'école vidalienne, et la condition coloniale ne fut plus considérée comme un domaine géographique. Cependant, comme le suggère Olivier Soubeyran, « peut-être est-il temps de concentrer notre attention sur les sciences coloniales, ces angles morts de la modernité, d'une manière plus critique et complète » (p. 264).

La difficulté d'une approche dont le but est de mieux saisir dans leurs différents sens les écrits géographiques réside dans le fait que celle-ci doit prendre en considération les textes géographiques et le contexte colonial non seulement à travers une relation statique de causalité d'après laquelle le contexte colonial expliquerait l'approche géographique, mais aussi et surtout dans leurs relations réciproques. Ceci requiert énormément d'informations sur les idées personnelles, les opinions, initiatives et engagements de Charles Robequain et Pierre Gourou. C'est également difficile à cause des contradictions et des changements dans les orientations sociales, politiques et économiques de la colonisation française.

Cependant, l'adhésion quasi inéluctable des Français au discours moral et civique de l'impérialisme français lié à l'idéologie coloniale constitue un argument majeur justifiant l'étude dans leur réciprocity des textes géographiques et du contexte colonial. Avant d'étudier cet aspect, les théories géographiques liées aux problèmes de la colonisation qui ont pu influencer Charles Robequain et Pierre Gourou seront discutées.

5.3 Les géographes français et les théories coloniales

Les premiers grands géographes qui formulèrent ce que pourrait être une géographie coloniale furent Marcel Dubois, Georges Hardy et Albert Demangeon. Marcel Dubois occupa la première chaire de géographie coloniale à la Sorbonne¹²⁸. Malgré son exclusion de l'école française de géographie, des caractéristiques de la pensée de Marcel Dubois peuvent être repérées dans l'argumentation des géographes travaillant sur le domaine colonial dans les années 1920 et 1930. Georges Hardy était un géographe hautement qualifié et fut, pendant les années 1930, directeur de l'École coloniale, où le personnel de direction de l'administration coloniale était formé. Charles Robequain (1934) soutint le travail de George Hardy et le complimenta pour son livre sur la géographie et la colonisation. Albert Demangeon, que nous avons mentionné à

¹²⁷ Nous avons déjà cité Lucien Gallois en plusieurs occasions au chapitre 3, section 3.1.1.1.

¹²⁸ Cette chaire fut transférée en 1902 à Augustin Bernard et fut renommée chaire de « la géographie et de la colonisation de l'Afrique du Nord ». En 1935 Augustin Bernard prit sa retraite et Marcel Larnaudé lui succéda, tandis qu'une seconde chaire, appelée à nouveau « Géographie coloniale », fut créée à la Sorbonne et attribuée à Charles Robequain (voir Appendice A 2).

plusieurs reprises aux chapitres 2 et 3, s'intéressa aussi à la géographie coloniale en publiant un ouvrage sur l'Empire britannique.

5.3.1 Marcel Dubois et l'amorce d'une géographie coloniale

Dans la leçon d'ouverture de son premier cours de géographie coloniale (14 décembre 1893), Marcel Dubois considérait que « le meilleur naturaliste risque d'être le meilleur colon » (Dubois, 1894, p. 134) et appréhendait la géographie coloniale comme « la science des caractères physiques d'une colonie », soulignant que :

La connaissance des qualités nutritives du sol, du relief montagneux, du climat surtout, puisque la plupart de nos colonies sont situées sous les tropiques, nous dictera une saine adaptation des cultures, nous préservera des expériences inutiles et coûteuses ! En observant le régime des pluies qui détermine celui des fleuves, nos administrateurs pourront décider quel rôle doit jouer, dans un pays d'outre-mer, la navigation intérieure, quelle place est réservée aux transports par voie ferrée ... (Dubois, 1894, p. 134).

L'intention de Marcel Dubois était de créer une « géographie coloniale » authentique, qui ne se limiterait pas à être une simple description de la « géographie des colonies françaises » (p. 124). Son interprétation s'attira les reproches de la majorité des géographes de son époque qui préféraient le titre de « géographie des colonies françaises » à celui de « géographie coloniale » dans lequel ils décelaient quelque « obscurité, une méchante tournure d'abstraction, une allure philosophique qui, paraît-il, ne serait pas de mise dans le domaine de la géographie ». Leur réticence était représentative d'un courant de la pensée française confiant dans les valeurs 'classiques' de la France et hostile aux remaniements théoriques, et, par conséquent, aux propositions et aux principes innovants de la géographie coloniale de Marcel Dubois qui écrivait :

Mais je veux croire que l'État, en instituant une chaire de géographie coloniale, nous a demandé d'étudier pour conclure, d'éclairer par l'examen attentif du domaine d'outre-mer de la France et par d'instructives comparaisons avec l'œuvre des autres peuples, la généreuse initiative de nos explorateurs et de nos officiers, de rechercher les lois d'une colonisation vraiment rationnelle ... (p. 125).

La géographie coloniale de Marcel Dubois visait à fournir des données géographiques, des évaluations et des comptes rendus concernant les possibilités de développement des régions coloniales et leur entrée dans l'économie moderne des pays occidentaux et dans le commerce mondial. Elle naissait à l'époque de l'expansion coloniale et était liée à la nécessité de faire un bilan précis des ressources des pays colonisés pour faire un inventaire des richesses de l'Empire français et offrir une meilleure information pour le développement des colonies et, idéalement, l'amélioration des conditions de vie des indigènes.

Le premier cours de Marcel Dubois sur la géographie coloniale établissait des perspectives économiques où seules les appréciations et positions économiques de la France étaient considérées. Cette approche, où la mère patrie était le seul arbitre, était inhérente au colonialisme et à l'idéologie coloniale. Dans les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou, la France est indirectement incluse par l'introduction du pronom sujet « nous », qui impliquait tous les Français aussi bien que les deux auteurs dans la discussion, ou du pronom « on » qui est plus vague (voir aussi section 5.4.1.1). Cette attitude possessive des Français est visible dans la conclusion de la thèse de Robequain, « L'œuvre de la France », où le géographe s'appropriait la région du Thanh Hoá au nom de la France en utilisant l'adjectif possessif « nos,

notre » (« notre devoir, notre grande œuvre d'irrigation, nos canaux rectilignes », pour ne citer que quelques exemples).

La géographie coloniale de Marcel Dubois se nourrissait aussi des éléments d'une philosophie qualifiée d'humaniste, qui plaidait pour une colonisation respectant « le champ et la paillote du pauvre sauvage » et dénonçait les malfaisances et destructions de « la raison d'exploitation commerciale », « la raison d'Etat » et du « colon pressé et besogneux auquel est inconnu l'amour d'un coin de terre cultivé et choyé... » (p. 136). Plus généralement, les éléments de la géographie coloniale de Marcel Dubois se rattachaient aux doctrines, débats et mythes coloniaux en cours à la fin du XIX^e siècle ainsi qu'à leurs interprétations politiques. À l'époque de Charles Robequain et Pierre Gourou, celle de l'Entre-deux-guerres, certains éléments de la doctrine coloniale française avaient évolué, d'autres demeuraient et celle-ci était clairement définie dans l'œuvre de Sarraut¹²⁹ intitulée *La mise en valeur des colonies françaises*¹³⁰ (Sarraut, 1923).

Les aspects de la géographie coloniale de Marcel Dubois qui semblaient convenir au contexte de l'Indochine française et qui coïncidaient à la sensibilité coloniale française et son association ambiguë à la pensée humaniste se retrouvent dans le discours régional de Charles Robequain (surtout dans son chapitre de conclusion « L'Œuvre de la France » pp. 585-613) aussi bien que dans celui de Pierre Gourou (mais avec une approche plus critique des réalisations et de la politique coloniale françaises). Comme Marcel Dubois l'avait suggéré, Charles Robequain envisageait les meilleures possibilités de promouvoir et d'exploiter l'agriculture, l'industrie et le commerce du Thanh Hoá (voir chapitre 6).

La pensée de Marcel Dubois était différente de celle de Georges Hardy (1933) qui mettait en question la « spécificité de la géographie coloniale » et préférait employer l'expression « géographie des colonies ». Selon Georges Hardy la géographie des colonies devrait fonctionner à l'intérieur des « frontières habituelles de la géographie [vidalienne] ».

5.3.2 Georges Hardy et « la géographie des colonies »

Georges Hardy fut un autre théoricien important du colonialisme qui développa et mit en pratique une conception naturaliste et française de la géographie des colonies. Il donnait à la colonisation la signification suivante (Hardy, 1933, p. 25) :

Ce mot de colonisation (...) désigna alors [vers la fin du XIX^e siècle et au XX^e siècle] le développement méthodique des ressources et l'amélioration de la vie indigène dans un pays placé sous la domination ou la tutelle d'une nation moderne.

Mais il avait une orientation vidalienne et sociale plus forte que Marcel Dubois et considérait qu'il ne fallait pas utiliser l'expression « géographie coloniale » parce que « la géographie des colonies » devait être fondée sur les mêmes principes que la géographie des régions françaises ou autres (Hardy, 1933, p. 206). Dans cette optique, il plaidait en faveur du modèle que Charles Robequain appliqua dans sa thèse, parce que ce modèle permettait à ses yeux une excellente connaissance des régions colonisées que la France se devait de transformer et développer :

¹²⁹ Albert Sarraut fut Gouverneur général de l'Indochine de 1911 à 1915 et de 1916 à 1919, et, dans les années 1920-1930 plusieurs fois ministre des Colonies. Il était considéré comme l'un des meilleurs spécialistes des questions coloniales pendant l'entre-deux-guerres.

¹³⁰ Voir chapitre 6, Introduction, note infrapaginale n. 2

Rien de tout cela ne remplacera jamais le rayonnement des chaires d'enseignement supérieur spécialement consacrées à la géographie des colonies (nous ne disons pas géographie coloniale pour n'avoir point l'air de prétendre que la géographie des colonies échappe aux règles ordinaires de la géographie tout court) ... Déjà quelques thèses - comme celle de Charles Robequain, toute récente, sur le Thanh Hoá - ont brillamment démontré tout ce que notre administration coloniale pouvait retirer de ce genre de travaux, minutieusement documentés et tout à fait objectifs. Par malheur, il n'y a dans toute la France qu'une seule chaire de cet ordre, la chaire de l'Afrique du Nord... C'est tout, et, quelle que soit la valeur des professeurs, qui n'est pas en cause, puisqu'il s'agit de MM. Augustin Bernard et É.F. Gautier¹³¹, on reconnaîtra sans doute que c'est peu pour une puissance coloniale comme la nôtre.

Ainsi, utilisant les notions vidaliennes de genre de vie et d'adaptation des hommes à leur environnement naturel, et tout en les amalgamant à une puissante idéologie coloniale, il identifia différents types de colonies en affinant et en complétant la terminologie économique classique établie par l'économiste Paul Leroy-Beaulieu (1874) qui faisait une différence entre les colonies de peuplement et les colonies d'exploitation¹³². Georges Hardy (1933) distingua les colonies « d'enracinement », (comme l'Australie, pp. 33-90, où il dénonça l'entreprise de « nettoyage » de l'homme blanc), de celles qui étaient dirigées ou supervisées par l'autorité coloniale, comme le protectorat du Delta du Tonkin (pp. 91-174)¹³³ et de celles qui étaient des positions stratégiques, du fait de leurs ressources ou de leur localisation cruciale pour le commerce et la géopolitique, comme le Sahara ou des ports d'escale comme Dakar, Djibouti ou Tahiti (pp. 175-202). Il examina chacun de ces types pour permettre une meilleure compréhension des milieux physiques et humains des colonies que les colonisateurs occupaient et exploitaient.

Georges Hardy traita de manière réfléchie et théorisée la signification politique et sociale, les aspects, et les problèmes que la colonisation pouvait prendre. Il exprima sa confiance dans le rôle de gardiens que jouaient la culture et l'éducation françaises¹³⁴ et plaida en faveur de l'usage de la conception habituelle de la géographie vidalienne. Georges Hardy (1933) partageait avec

¹³¹ En dehors des travaux généraux de Marcel Dubois et de Georges Hardy et de la contribution de Charles Robequain et de Pierre Gourou à la connaissance des colonies françaises, d'autres géographes, comme Augustin Bernard en Algérie et Émile-Félix Gautier au Maghreb, étudièrent dans les années 1920-1930 la vie des nomades et des sédentaires dans leur environnement africain respectif. Dans leurs écrits, ils exprimèrent leur confiance dans le colonialisme français et leur géographie rendait hommage à l'œuvre de la France en Afrique.

En fait, Augustin Bernard fit sa thèse sur la Nouvelle-Calédonie, mais il n'eut pas l'occasion de visiter l'île. Sutton écrit dans les *Bibliographical Studies* (1979) que sa thèse intitulée *L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie* innovait dans le champ colonial avec « une approbation des processus et des résultats d'une nouvelle expérience dans la colonisation pénitentiaire » (p. 19). Augustin Bernard (1907, p. 646) concevait que « les perspectives de la Nouvelle-Calédonie sont bonnes en tenant compte de sa richesse en café et en nickel ainsi que de la perspective d'une colonisation libre prenant la place du système actuel d'une colonie de forçats ». Mais il ne donna pas un travail de réflexion sur les relations entre les sociétés indigènes et leur environnement. Après sa thèse, Augustin Bernard séjourna plusieurs années en Algérie pour étudier l'Afrique du Nord. Il considéra les problèmes que posait la mise en valeur de l'Algérie et du Maroc, ainsi que ceux de leur évolution démographique (Bernard, 1929) mais resta attaché à la géographie vidalienne quand il décrivit les genres de vie des groupes nomades et sédentaires (Bernard, 1931).

¹³² Voir section 5.5 et note infrapaginale n° 49

¹³³ Plus tard, Pierre Gourou se souvint aussi de la notion de « direction » pour circonscrire les techniques avec lesquelles une « civilisation » (au lieu d'une autorité coloniale) reconnaît et contrôle son espace (voir chapitre 8, section 8.3.2).

¹³⁴ Georges Hardy occupa les postes importants dans l'enseignement colonial au Maroc (il fut à la tête de la Direction de l'Instruction publique), puis à Paris (il fut Directeur de l'École coloniale) et à Alger (il fut à la tête de l'Université).

Jean Brunhes l'idée que « toute entreprise coloniale doit être inspirée d'une saine compréhension des faits de géographie physique et humaine - humaine surtout - » (p. 31) et conçut la colonisation comme un phénomène de géographie humaine. Il envisagea sa géographie comme une géographie appliquée, au service d'autres disciplines scientifiques et d'institutions administratives travaillant en vue du développement des colonies (Hardy, 1933, pp. 203-204) :

Or, les régions coloniales sont aussi variées que le monde lui-même (...) Elles offrent non point seulement une grande diversité de familles ethniques et de traditions, mais des différences fort accusées de climat, de sol, de végétation. Comment voir clair dans cet ensemble de phénomènes complexes, comment concevoir les adaptations nécessaires, si l'on n'est soutenu dans ses démarches par des préoccupations géographiques ? Le cas est net pour l'économiste et l'agronome, il ne l'est pas moins (...) pour l'administrateur et le financier, pour l'ingénieur, pour les services d'hygiène ou d'enseignement. Seule la géographie, - doublée sans doute de l'ethnographie, mais non absorbée par elle, - est capable de communiquer aux œuvres de colonisation la clairvoyance et la souplesse sans lesquelles elles sont exposées aux plus graves erreurs.

Considérant le Delta du Tonkin, Georges Hardy (1933, pp. 123, 136) accorda une attention primordiale aux données humaines extrême-orientales et en conclut que « l'administration ne peut être ici qu'indirecte, le développement des ressources ne laisse au colonisateur qu'une tâche d'animateur économique et de guide technique », (pp. 132-133). Comme Marcel Dubois, il attribua à l'œuvre de la France une tâche humanitaire et lui assignait le devoir d'amener la paix et la modernisation. Il affirmait avec confiance que la colonisation française était capable de résoudre les problèmes graves des régions coloniales, comme les problèmes démographiques et sociaux liés à la congestion des plaines deltaïques en Indochine (pp. 130-136) en élevant ces régions à un degré de civilisation supérieur pour le bien des colonies, de la mère patrie et de l'ensemble de l'humanité. Mais il considérait aussi que le développement des colonies supposait « une connaissance parfaite des régions à transformer ». Il voyait dans des ouvrages comme celui de Charles Robequain sur le Thanh Hoá une contribution à un renouvellement « de fond en comble de notre connaissance des pays méditerranéens ou intertropicaux » (Hardy, 1933, pp. 203-205).

À la fin des années 1930 (après la publication des thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou) il innova en proposant une « géographie psychologique » qui avait pour but l'étude des mentalités collectives, des tendances et des habitudes quotidiennes de groupes humains dans leur environnement naturel pour promouvoir « une éducation générale de l'esprit » avec tout ce que cela comporte « d'indulgence et de germes de sympathie » (Hardy, 1939, p. 183). Il nota que la vie coloniale avait pour « effet de poser en termes tranchés et constants le problème de la compréhension mutuelle » (p. 7). Plus tard, il écrivit une Histoire sociale de la colonisation française, où il regardait la colonisation comme « une forme singulière de l'instinct d'expansion », et « au premier chef un instrument de remaniement social » (Hardy, 1953, p. 8). Mais les travaux de Georges Hardy, par leurs côtés psychologiques très novateurs, ne furent pas très populaires parmi les géographes vidaliens comme Albert Demangeon (1940) qui était critique à son égard par défiance vis-à-vis des explications à caractère psychique des mentalités sociales regardées comme dépourvues de fondements rationnels et scientifiques.

Néanmoins, les écrits de Charles Robequain et Pierre Gourou témoignent du même intérêt que Georges Hardy à travailler à une bonne compréhension des caractéristiques physiques et humaines des régions coloniales, en donnant une forte orientation humaine à leur géographie et en insistant sur la nécessité de concevoir la colonisation en termes de problèmes. Cependant, l'approche de Pierre Gourou fut beaucoup plus réservée à l'égard de la colonisation française

que celle de Georges Hardy. Tandis que Georges Hardy écrivit sur les crues et les améliorations techniques dans le delta du Tonkin suggérant que les « moyens traditionnels ont atteint leurs limites... Tous les remèdes exigent d'importants capitaux, la science d'hydrauliciens consommés et de vastes plans d'ensemble. Quant au problème de l'irrigation, il est plus urgent encore de le résoudre... » (p. 133). Pierre Gourou considérait que « des améliorations locales... rapporteraient souvent plus que de vastes entreprises » (p. 107) et que « l'irrigation n'est pas, comme on l'a vu, le premier des aménagements hydrauliques dont le Delta ait besoin » (p. 102). Alors que Georges Hardy signalait que « À peine arrivés, les Français ont remplacé l'atelier par l'usine et entrepris, selon des méthodes toutes modernes, la transformation des produits du sol... » (pp. 134-135), Pierre Gourou notait que « Quant au Gouvernement protecteur, il ne saurait négliger ces petites industries... Il faut conserver ce qui existe » (p. 535). Et lorsque Georges Hardy établissait à propos du paysan tonkinois : « Aussi a-t-il tout de suite apprécié la protection qu'on lui apportait... il a fait nettement cause commune avec nous (p. 131), Pierre Gourou restait totalement silencieux à l'égard de la conquête française et n'employa jamais les termes « colonisation » ou « colonial »¹³⁵. En dehors du fait que Georges Hardy ne fût pas spécialiste de l'Indochine, ces différences révèlent deux approches contrastées de la colonisation française.

Charles Robequain fut plus proche de Georges Hardy que Pierre Gourou en ce qui concerne l'analyse régionale de la colonie (voir chapitre 6). Il employa le terme « colonie » pour définir le Thanh Hoá et, comme Georges Hardy, trouva peu satisfaisante la distinction classique entre colonies de peuplement et colonies d'exploitation (p. 611, voir aussi ci-dessous). Il eut une conception similaire de la colonisation, disant que l'œuvre de la France consistait à transformer cette région arriérée pour le bienfait de ses habitants et de la France. Il exprima la même opinion que Georges Hardy concernant la question des possibilités biologiques pour la race blanche de s'établir dans les pays tropicaux, étudiée depuis le XIX^e siècle par la médecine scientifique occidentale. Ce débat était devenu primordial dans les années 1930 à la suite de la publication d'ouvrages et d'articles tels que ceux de Grenfell Price¹³⁶. Georges Hardy (1933, p. 26) considérait que les différences de peuplement et de domination étaient dues avant tout aux conditions climatiques et consignait l'« atmosphère débilante » des régions coloniales. Lorsque Charles Robequain travaillait à sa thèse, il envisagea la possibilité d'un peuplement blanc dans les régions coloniales dans la même perspective naturaliste et pessimiste que Grenfell Price et Georges Hardy, écrivant (pp. 610-611) :

Il n'est pas douteux que le nombre des Français ne puisse augmenter encore, mais il restera toujours infime par rapport à la population indigène. Si les missionnaires sont assez stables, il n'est pas de familles blanches qui aient fait souche dans la province : sur les 239 résidents de 1926, 226 étaient nés en France, et les autres, nés dans la colonie, avaient moins de 15 ans : sous ce climat qui, malgré tout, reste débilant, la plupart des colons eux-mêmes, les plus attachés au sol, gardent l'espérance de se retirer un jour dans leur pays natal.

Le Thanh Hoá n'est pas une colonie de peuplement et ne le deviendra jamais.

¹³⁵ En réalité, Pierre Gourou emploie plusieurs fois le terme « colonisation » (pp. 198-213), mais seulement pour caractériser les migrations intérieures de la paysannerie tonkinoise avec émigration limitée et colonisation de terres inhabitées dans le pays montagneux ou la lagune côtière (p. 205).

¹³⁶ Grenfell Price, Charles Robequain et Pierre Gourou donnèrent des articles pendant le Congrès international de géographie à Amsterdam en 1938, dans la section « géographie coloniale » : celui de Grenfell Price concernait la question des « possibilités d'une colonisation de peuplement par la race blanche dans la zone tropicale » et s'intitulait *White settlers in the tropics* (Price, 1938) ; Pierre Gourou écrivit sur la question de « la relation entre la densité de la population et le mode d'utilisation (ou d'exploitation) de la terre dans les régions coloniales » (Gourou, 1938) ; Charles Robequain prit la parole sur la question de « l'industrialisation, condition indispensable du maintien du niveau de prospérité des régions tropicales de population très dense » (Robequain, 1938). Pierre Gourou et Charles Robequain remirent aussi d'autres articles dans la section « Géographie humaine ».

En général, par comparaison avec Charles Robequain, Pierre Gourou ne considéra jamais le climat indochinois comme une raison de sous-peuplement et n'exprima pas de point de vue sur la question de la possibilité d'un peuplement blanc des colonies. Plutôt qu'à des présupposés climatiques, Pierre Gourou (pp. 156-157) fit appel pour expliquer les limites physiques du peuplement annamite à des facteurs biologiques¹³⁷, tels que les complexes pathogènes, par exemple l'anophèle qui véhicule la malaria « qui sévit à l'état endémique dans les pays montagneux et bien souvent sous ses formes les plus malignes ». Pierre Gourou ajoutait « l'Annamite le sait bien, qui répugne à aller s'installer dans les montagnes parce que 'l'eau y est mauvaise' » (se référer aussi à la section précédente 4.2.1).

5.3.3 L'approche socio-politique de la géographie coloniale d'Albert Demangeon

Albert Demangeon (que nous avons déjà mentionné à plusieurs reprises aux chapitres 2 et 3) donna un éclairage géographique nouveau au thème de la colonisation avec la publication de son livre *L'Empire britannique* (Demangeon, 1923), où il signifiait « qu'il s'agit, avant tout, d'étudier le contact des deux types de peuples appelés à s'associer dans une colonie » (p. V), reprenant la distinction classique entre colonie d'exploitation et colonie de peuplement mais concevant aussi, comme George Hardy, la colonisation en terme de problèmes. À cette époque, l'originalité d'Albert Demangeon fut d'envisager que l'Inde ne pouvait pas être attachée à la Grande-Bretagne comme les dominions britanniques puisque comparativement à eux, « Consciente de ses droits, l'Inde n'a pas les mêmes raisons de se reconnaître des devoirs ; elle n'a de commun avec les Anglais que le souvenir d'une domination de deux siècles ; par ses religions, ses races, ses langues, ses mœurs, ses modes de vie, elle est autre que l'Europe. Elle appartient à l'Empire ; mais l'union repose sur la force... » et Albert Demangeon de poser la question : « Si l'Inde devient elle-même une force, de quelle nature pourront être ses rapports avec l'Empire... ? » (p. 225). Comme Albert Demangeon à propos de la politique britannique vis-à-vis de l'Inde, Pierre Gourou perçut certaines des contradictions entre la politique française de modernisation et de colonisation et la véritable nature de la civilisation annamite, avec sa culture ancestrale et ses techniques ingénieuses (voir chapitres 6 et 7). Pierre Gourou connaissait et appréciait la géographie humaine d'Albert Demangeon. Il le choisit comme directeur de thèse et partagea certains de ses points de vue sur les colonies, mais souligna toutefois récemment que, foncièrement : « je n'ai jamais eu, en somme, j'oserais dire, de directeur en géographie » (voir Appendice H).

En conclusion, les relations entre la colonisation et la géographie françaises prirent différentes formes, selon qu'elles fournissaient des informations sur les possibilités de mise en valeur des colonies (Marcel Dubois), sur les caractéristiques physiques et humaines des régions coloniales (Georges Hardy) ou bien sur les contradictions entre les structures européennes et les pays coloniaux (Albert Demangeon). Ces orientations respectives peuvent être décelées dans les travaux de Charles Robequain et Pierre Gourou, et trouvaient leur enracinement dans l'idéologie coloniale française et ses concepts fondateurs.

5.4 Les concepts fondateurs de la pensée coloniale et les discours géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou

Anne Godlewska (1995) note à l'égard du rôle joué par les géographes français et les chercheurs de la période napoléonienne que leur *Description de l'Égypte* « éclaire autant sur l'Égypte que sur la conception des intervenants eux-mêmes » et que, « dans leur approche systématique, spatiale et l'analytique, ils décrivent non seulement le monde qu'ils cherchent à dépeindre, mais aussi le système [culturel et politique] dont ils émanent » (p. 5). C'est dans la

¹³⁷ Dans cette optique, Pierre Gourou est proche de la géographie biologique du géographe français Maximilien Sorre (1943).

même direction que nous pouvons analyser l'argumentation coloniale des thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou. En fait, les œuvres d'universitaires, aussi bien que celles qui avaient été écrites par des représentants de l'administration coloniale française, émanaient toutes, dans leur essence, des concepts fondateurs de l'idéologie coloniale, comme le « mythe du progrès » et la « notion de civilisation supérieure ».

5.4.1 Le mythe du progrès et sa présence dans le discours géographique

5.4.1.1 Le progrès comme amélioration du sort de l'homme et son appropriation par les Européens

Dans le discours colonialiste de la Troisième République, la colonisation est associée à l'idée de modernisation et mise en relation avec la notion globale de progrès, dont la philosophie des Lumières du XVIII^e siècle et le positivisme du XIX^e siècle avaient fait leur principe. Le progrès était compris comme un mouvement européen que soutenaient les découvertes scientifiques et techniques récentes et la révolution agricole et industrielle occidentale. Il permettait de mieux contrôler et dominer l'environnement naturel, et d'améliorer les conditions de la vie quotidienne grâce aux grandes innovations scientifiques et techniques dans le domaine des transports et de la communication, et, dans d'autres domaines, comme la chimie (médicaments, engrais artificiels, etc.) et le génie civil¹³⁸. La notion de progrès incluait aussi les idéaux républicains et sociaux d'amélioration de la qualité de vie en prescrivant l'acquisition de la liberté politique, le développement des institutions étatiques et la diffusion de la connaissance par le développement d'un système éducatif public, gratuit et obligatoire. Elle établissait enfin des structures économiques modernes, et travaillait à l'augmentation du niveau de vie moyen du peuple.

Ainsi, le progrès était perçu comme une amélioration positive et évolutive de la condition humaine. Son idéal était incorporé à la morale et aux vertus civiques de la Troisième République - « travail », « devoir » et « courage » - qui étaient systématiquement enseignées à tous les enfants français à l'école primaire. En conséquence, le progrès devint la justification des entreprises coloniales, et son adoption par les colonisateurs français est présente en filigrane dans l'œuvre de Charles Robequain, notamment dans sa manière de s'approprier la région du Thanh Hoá à travers une philosophie paternaliste où le devoir, la mission et la tâche des colonisateurs français étaient justifiés par une logique de protection et de diffusion des bienfaits du progrès aux régions indochinoises.

5.4.1.2 L'assimilation du progrès à la notion de civilisation supérieure

Cette conception européenne dogmatique et confiante du progrès et son appropriation idéologique par la Troisième République amenèrent les citoyens français à penser que leur civilisation, avec ses racines philosophiques et culturelles gréco-romaines, son histoire perçue comme longue et riche en événements grandioses, sa technicité industrielle, était « supérieure » aux autres. Depuis le XVIII^e siècle, la majorité des français pensaient que 'leur' civilisation avait 'dépassé' celles de la Chine et de l'Inde dont les civilisations étaient considérées avoir été en avance sur l'Europe notamment pendant l'époque dite médiévale.

Dans les discours, ce courant de pensée française concédait toutefois quelques valeurs supérieures aux civilisations de l'Inde et de la Chine par rapport aux autres cultures asiatiques au regard de l'ancienneté et de la grandeur de leurs empires et de leurs cultures passées. Dans cette

¹³⁸ L'engouement pour les découvertes techniques et scientifiques et le progrès apparaît aussi dans la littérature française dans des romans célèbres comme, par exemple, *L'Île mystérieuse* (Jules Verne, 1873). Dans ce roman, Jules Verne décrit cinq survivants d'un naufrage qui représentaient les défenseurs d'une civilisation fondée sur la science et la morale qui essayaient de triompher de la puissance de la Nature.

logique, l'idée d'une hiérarchie des civilisations fut introduite, avec au bas de l'échelle les plus « primitives », que l'on supposait ignorantes de toute forme de progrès et « sans histoire », et, au sommet, celles qui étaient capables de parachever des techniques « supérieures » ou des organisations politiques et sociales « supérieures ». Ce jugement s'exprimait à travers des tournures de phrases accablantes qui échafaudaient l'idée que les sociétés « inférieures » étaient celles où des « communautés primitives » vivaient sous l'emprise des conditions naturelles, où la superstition, l'absence d'intérêt pour l'avenir, l'imprudence et l'insouciance avaient éclipsé la loi de la Raison.

Par exemple, comme Raoul Girardet (1972) le rapporte, dans les romans, les lecteurs français trouvaient dans les descriptions des habitants de l'Afrique que :

Le manque de toute idée de progrès, de toute morale ne lui permet pas de se rendre compte de la valeur incalculable, de la puissance infinie du travail, et ses seules lois sont ses passions brutales, ses appétits féroces, les caprices de son imagination dérégulée. Il vit au jour le jour à l'aventure, insoucieux du lendemain.

En tant qu'universitaires intellectuels, les géographes français participèrent aussi à ce discours, et Emmanuel de Martonne¹³⁹, à titre d'exemple, écrivait de la population du Haut Nil (Martonne, 1896) :

Le nègre est un enfant ; si éveillé soit-il, il vit dans le monde de la sensibilité et de l'inconscience. (p. 62)

Les discours des thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou s'inscrivaient dans ce système ordonné, hiérarchique et idéologique, où le concept de progrès conduit à la conception d'une hiérarchie des civilisations. Leur argumentation alla ainsi jusqu'à confirmer une hiérarchie des civilisations asiatiques fondée sur les mêmes postulats que ceux qui définissaient la supériorité de la civilisation occidentale, c'est-à-dire le potentiel à conquérir, à imposer son pouvoir politique et sa structure administrative, à répandre sa culture et ses techniques. En raison de son organisation administrative rationnelle, méthodique, de ses traditions scientifiques et techniques et de l'élaboration de sa culture ancestrale, la civilisation chinoise fut créditée d'avoir valorisé et donné une légitimité à celle de l'Annam en y répandant son influence. Charles Robequain (p. 303) rapportait que :

Les immigrants tonkinois n'ont pas fait que grossir numériquement la population indigène. Plus actifs, plus industriels que les autochtones, sans doute parce qu'ils ont subi plus tôt et plus complètement l'influence chinoise, ils ont été et sont encore parmi eux un ferment de progrès : ils leur ont apporté des procédés industriels qu'ils ne connaissaient pas, ils sont leurs éducateurs en matière commerciale ; non contents de les aider à la conquête des terres nouvelles, ils les ont généralement dirigés et semblent avoir été les principaux agents de l'aménagement du delta, y introduisant en particulier la pratique de l'endiguement apprise de leurs maîtres chinois.

Pierre Gourou souscrivit lui-même à cette idée de supériorité de la civilisation chinoise :

¹³⁹ Nous avons mentionné Emmanuel de Martonne au chapitre 3, section 3.4.1

L'influence civilisatrice chinoise pénétra profondément le pays, la langue se satura de mots chinois, tout en conservant une syntaxe T'ai, les caractères chinois furent adoptés sans difficulté, le pays ne connaissant pas l'écriture avant l'arrivée des Chinois. Les Chinois dotèrent le Tonkin d'une organisation administrative qui subsista quand ils eurent quitté le pays ; cette organisation rationnelle, méthodique, fit la supériorité de l'Annam sur le Champa et plus tard le Cambodge, organisés de façon plus lâche. Ces institutions politiques inspirées de la Chine permirent d'autre part le développement dans le Delta d'une population très dense, car elles pouvaient résoudre les problèmes posés par une population serrée où les rapports entre les individus et les groupes, c'est-à-dire en somme la vie politique, sont beaucoup plus étroits et complexes que dans les pays à population lâche, où l'on peut atteindre par la raréfaction de la population à la suppression de la vie politique, comme cela se voit en pays moi. (p. 133)

Ainsi naquit le peuple annamite, d'un apport chinois sur un fond indonésien et t'ai. Dans la plaine du Delta tonkinois, très vaste par rapport à toutes celles que l'on trouve jusqu'à la Cochinchine, s'accumulèrent peu à peu les masses humaines qui, pourvues de par leur nombre et leur organisation relativement supérieure d'une grande force d'expansion, se frayèrent un chemin vers le sud, à la recherche d'habitats semblables au Delta tonkinois. (p. 133)

Sa vision de la société annamite, « reflet de la civilisation chinoise » (p. 8), concourait à la construction d'une image positive du peuple indochinois, par comparaison avec d'autres peuples colonisés :

La situation est très différente de celle qui existe dans d'autres pays coloniaux comme l'Afrique du Nord, où les indigènes, indifférents, exploitent des terres souvent fertiles avec un minimum d'efforts. (p. 388)

L'affirmation de la supériorité de la civilisation chinoise participait à l'idéologie coloniale et témoigne de la difficulté pour chaque personne d'échapper au système de pensée auquel elle appartient et qui circonscrit plus ou moins fatalement sa perception du monde. Dans ses travaux postérieurs sur l'Afrique, écrits dans un contexte différent, après la période de la colonisation française, Pierre Gourou interpréta la paysannerie africaine avec une grande sympathie, donnant une représentation positive de la diversité des cultures et des sociétés africaines, et réfléchissant à leurs problèmes agricoles avec le même intérêt que dans sa thèse sur la paysannerie annamite. (Gourou, 1970, 1991).

Ainsi, dans le contexte indochinois des années 1920-1930, l'organisation économique, sociale et politique annamite était considérée comme « supérieure » à celle des montagnes, mais « inférieure » à celle de la société française : les techniques agricoles annamites étaient estimées moins efficaces que celles de la France, l'économie était regardée comme archaïque et la démocratie peu développée. Pour les autorités françaises, l'économie et les sociétés indochinoises appartenaient à un monde traditionnel, peut-être vénérable dans le cas du peuple annamite, mais dévisagé comme désuet et appartenant au passé. Elles désapprouvaient que l'organisation sociale soit fondée principalement sur la domination d'un certain nombre de familles riches et influentes, sur une économie locale avec des échanges restreints et où les villages vivaient en économie de subsistance, sur le clientélisme et sur une bureaucratie qui se cooptait. A l'inverse, ces autorités coloniales prônaient le modèle républicain français et ses idéaux démocratiques et égalitaires (manifestement en contradiction avec le fait colonial), ses techniques supérieures et son économie capitaliste capable d'amener l'Indochine à l'âge moderne du progrès et d'améliorer les conditions de vie de ses populations. Cette conviction se manifestait souvent dans la thèse de Charles Robequain (p. 563), où les mots et le langage de ses descriptions étaient connotés de jugements de valeur représentatifs du pouvoir colonial et des valeurs républicaines françaises, par exemple dans son interprétation de l'organisation politique de la commune annamite comme « démocratique seulement en apparence » (c'est-à-dire n'étant pas encore correctement démocratique dans la mesure où les pauvres étaient exclus du pouvoir) :

Elle n'est démocratique qu'en apparence, et le principe du suffrage universel n'y a pas encore d'application ; pratiquement les pauvres sont exclus des délibérations, et, si les vieillards sont honorés et consultés, c'est une petite oligarchie de gens riches ou pourvus de grades mandarinaux - nous dirons de capacitaires - qui prend les décisions essentielles ... (p. 470).

Conformément à la croyance que les principes sur lesquels fonctionnait la société française était meilleurs et plus justes que ceux sur lesquels fonctionnaient les sociétés indochinoises, Charles Robequain, comme la plupart des Français, considérait qu'il était de son devoir d'apporter le progrès français à un peuple colonisé qui en ignorait les avantages, d'autant plus que cette notion de progrès était comprise comme une condition universelle dans laquelle toute l'humanité était engagée.

5.4.2. Le progrès comme une condition universelle et le devoir de la colonisation

Le progrès, dans l'idéal colonial, est aussi conçu comme une condition de l'humanité. Le progrès de l'humanité et de la civilisation vers un état idéal n'était pas seulement présent dans les discours politiques mais aussi dans la littérature académique française, notamment au cours du XIX^e siècle. Par exemple, dans l'une de ses œuvres les plus célèbres, *Les Misérables*, Victor Hugo (1951) affirme : « ... le progrès est le mode de l'Homme. La vie générale du genre humain s'appelle le Progrès ; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le progrès marche en avant ... » (vol V, 1, XX)¹⁴⁰. Cette description du progrès comme une « marche » dans laquelle l'humanité est engagée se rattachait aussi à la philosophie évolutionniste et à la conception de la hiérarchie des civilisations, où les moins avancées telles que celles des groupes vivants dans les montagnes indochinoises changent « au contact d'une civilisation supérieure » à la leur [celle des Annamites en l'occurrence] (selon les termes de Charles Robequain, p. 141). De façon analogue, pendant les deux premières décennies du XX^e siècle, l'architecte français Ernest Hébrard (formé à l'École des Beaux-Arts de Paris et lauréat du Prix de Rome en 1904¹⁴¹) considérait que « l'histoire de l'architecture pourrait être interprétée comme l'histoire du progrès humain » et croyait en « l'universalisation de la culture et de la technologie » (Rabinow, pp. 244, 246). Quand Charles Robequain arriva en Indochine en 1924, Ernest Hébrard achevait un nouveau plan directeur pour la capitale de l'Indochine, Hanoi, afin de rénover la cité existante et de la transformer en une capitale salubre, fonctionnelle et paisible¹⁴², dans la ligne de conduite de celui qu'avait établi le baron Haussmann pour Paris sous le règne de Napoléon III¹⁴³. Dans sa thèse, Charles Robequain décrivit le développement de la cité de Thanh Hoá avec le même enthousiasme qu'Ernest Hébrard pour Hanoi (Logan, 2000, pp. 99-107)¹⁴⁴, énonçant : « les

¹⁴⁰ Le roman *Les Misérables* fut publié pour la première fois en 1862.

¹⁴¹ Le Prix de Rome est un concours annuel prestigieux où les architectes qui n'ont pas plus de trente ans doivent présenter un projet sur un sujet imposé. Les lauréats reçoivent une bourse qui leur permet de travailler à la Villa Médicis de l'Institut à Rome.

¹⁴² Les années suivantes Ernest Hébrard travailla aux plans directeurs des cités de Saïgon, Phnom Penh et Dalat. Il quitta l'Indochine en 1929, un an après Charles Robequain.

¹⁴³ L'« urbanisme de régulation » du baron Haussmann visait à adapter, à la fin du XIX^e siècle, de vieilles cités comme Paris aux besoins d'une société capitaliste et industrielle moderne. À Paris, il planifia la démolition de quartiers vétustes et pauvres pour construire un réseau moderne de larges avenues, carrefours et espaces verts (lignes d'arbres, squares, jardins, parcs) permettant à l'air de circuler. Il organisa aussi le système d'adduction de l'eau et d'égouts. Cet urbanisme précurseur qui fit de Paris une des capitales les plus admirées du monde servit pendant des décennies de référence aux cités qui entamaient des travaux de modernisation.

¹⁴⁴ William Logan note : « Quand Long [Gouverneur général du Tonkin au début des années 1920] lui a suggéré [à Ernest Hébrard] que Hanoi avait besoin de nouveaux bâtiments et d'espaces ouverts « dignes d'une grande colonie », c'est le modèle parisien qui leur vint à l'esprit. Ils envisagèrent un Hanoi élégant construit sur un plan constitué de larges boulevards axiaux bordés d'arbres avec des espaces verts et des perspectives incluant d'imposants bâtiments associés à l'histoire de la France à Hanoi ... » (Logan, 2000, p. 105).

édicules en paillote, qui encombraient les rues les jours de grand marché, furent abattus ... on traça, en rasant plusieurs pagodes et en refoulant le marché, une large avenue qui fut complantée d'arbres, ornée de massifs gazonnés, au long de laquelle s'élevèrent les bâtiments administratifs et les demeures des fonctionnaires français. C'est le quartier européen » (p. 582)¹⁴⁵. Dans ce cas, le progrès signifiait autant « une œuvre d'assainissement »¹⁴⁶ que des bénéfices économiques et généraux pour la ville.

En termes plus réservés, Pierre Gourou (p. 577), malgré son attachement, son respect et sa considération pour le caractère traditionnel et ancestral de la vie paysanne, considérait que

L'on ne peut pas dire que l'on doive s'opposer à toute évolution, on ne peut pas aller contre une transformation du pays qui s'effectue d'elle-même par un mouvement irrésistible.

Selon cette logique les civilisations primitives étaient vues comme appartenant au passé, c'est-à-dire à l'« histoire de l'humanité », et leur destin était d'entrer dans les temps modernes et d'être transformées par le progrès que les civilisations plus avancées leur offraient¹⁴⁷. Parallèlement, les institutions culturelles françaises, telle que l'École Française d'Extrême-Orient (É.F.E.O.), avaient pour rôle de préserver les « vestiges » et les reliques notables du passé et d'en faire un relevé détaillé. Ainsi la mission de l'É.F.E.O. était (Finot, 1921, p. 4)

de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la presque île indochinoise, de favoriser par tous les moyens la connaissance de son histoire, de ses monuments, de ses idiomes ;

(Second article de l'arrêté du 15 décembre 1898 « portant règlement pour la mission archéologique d'Indochine », qui fut la première charte de l'institution).

La notion de colonialisme est aussi inséparable d'un certain mysticisme humanitaire masquant un racisme colonial, et fondé sur la certitude que la supériorité des valeurs de la civilisation française desservait l'intérêt général de toute l'humanité. Ces composantes humanitaires du colonialisme français furent formalisées par Jules Ferry¹⁴⁸, qui, à la fin du XIX^e siècle, joua un rôle prépondérant dans la construction de l'empire colonial français. Dans son discours du 28 juillet 1885, où il exposait sa doctrine du colonialisme, Jules Ferry proclamait (cité dans Pervillé, 1993, pp. 47-48) :

¹⁴⁵ Avec les mêmes priorités que le baron Haussmann pour un bon réseau de communications et un environnement salubre et sûr, Ernest Hébrard (ou d'autres planificateurs français) planifièrent la destruction d'une partie de la ville indigène de Hanoi. C'est le même processus que Charles Robequain évoqua au sujet de la destruction des « édicules en paillote... » (p. 582) de la ville de Thanh Hoá.

¹⁴⁶ Voir aussi Appendice F3, « concession de Yên Mỹ », A : « caféiers de trois ans, B : caféier de neuf ans. Route bordée de xoan et d'abrasins ».

¹⁴⁷ À titre d'illustration, nous pouvons donner une citation extraite d'un des ouvrages majeurs de l'écrivain François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* : « Les Français, traversant Rome, ont laissé là leurs principes : c'est ce qui arrive toujours quand la conquête est réalisée par un peuple dont la civilisation est plus avancée que celle du peuple qui est l'objet de cette conquête ... ». (Chateaubriand, 1965, p. XII, vol. III)

¹⁴⁸ Jules Ferry a été l'un des principaux partisans de l'expansion coloniale française à la fin du XIX^e siècle pour des raisons économiques et pour restaurer le prestige international de la France après sa défaite par l'Allemagne en 1871. Il considérait que la France avait besoin de bases outre-mer pour développer son commerce mondial, que les colonies représentaient des domaines privilégiés pour les investissements français et proclamait que « la politique coloniale est fille de la politique industrielle ». Sa philosophie coloniale incluait des éléments de racisme voilés par des formules et préceptes moraux. Son gouvernement fut renversé après son engagement dans l'expédition du Tonkin et l'incident de Lang Son où l'armée française fut attaquée par les Chinois en 1885. Il fut appelé par dérision « Ferry le Tonkinois ».

Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures ... Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures ... (p. 48).

Ces conceptions coloniales sur lesquelles Jules Ferry insistait à la fin du XIX^e siècle constituèrent pendant les années 1920 et 1930 la doctrine de base du colonialisme français. Les Français étaient encouragés à croire que la France avait le « droit » et le « devoir » d'apporter sa civilisation supérieure aux pays avec lesquels elle s'était 'associée'. Cette idéologie coloniale atteignit son apogée avec l'Exposition coloniale de Vincennes en 1931 où 34 millions de billets furent vendus en six mois (Appendice E.2)¹⁴⁹. La thèse de Charles Robequain et le premier travail important de Pierre Gourou sur le Tonkin (Gourou, 1931a) y furent exposés au Pavillon de l'Indochine. Cette exposition coloniale (Lemaire et al. 2000)

se distingue par son gigantisme et se veut plus immense encore que l'exposition britannique de Wembley de 1924. Son commissaire général, le maréchal Lyautey, veut un projet monumental afin de transformer l'événement en haut lieu de l'éducation coloniale des Français.

L'organisation est titanesque, puisqu'il faut prolonger la ligne 8 du métro, construire le musée permanent des colonies à la porte Dorée, reconstituer à l'échelle le temple d'Angkor Vat (sur plus de 5 000 mètres carrés et 55 mètres de haut) ... (Appendice E.1).

... l'Exposition donne aux Français le sentiment de leur supériorité, d'un droit de propriété sur les mondes conquis et sur leurs populations, un droit alors consubstantiel à l'adhésion de chaque Français aux idéaux « civilisateurs » de la République. C'est aussi, au-delà de l'autocongratulation coloniale, une allégorie efficace et une volonté explicite de définition de l'identité française capable de civiliser et d'assimiler les peuples placés sous sa conduite. Un « génie » national (et racial) en quelque sorte, une mission dévolue à la République et, à travers elle, à chacun des Français. En un mot, un destin commun. Entre le modèle communiste et l'émergence de l'homme fasciste, la République invente sa propre référence en puisant dans son épopée coloniale : son « homme blanc » est avant tout un civilisateur. (p. 10)

Par conséquent, comme le ministre des colonies Paul Reynaud¹⁵⁰ l'exprimait dans un article du journal *Le Temps* daté du 7 mai 1931 en commentant l'ouverture de l'Exposition coloniale de Vincennes, pour les français de l'époque, « le fait colonial est un fait de civilisation » et « la colonisation est véhicule essentiel de l'action civilisatrice » (Thobie et al., 1990, pp. 216-217). Et, dans son introduction au livre d'or de l'exposition et en réponse au succès de l'exposition¹⁵¹, Paul Reynaud alla jusqu'à évoquer la solidarité entre les nations colonisatrices à l'égard de leur mission civilisatrice (Pervillé, 1993, p. 80), (Appendice E.3).

Les Français ont la vocation coloniale.

¹⁴⁹ En fait, les billets étaient vendus par groupes de quatre. Ceci correspond à un total de près de 8 millions de visiteurs (près de 4 millions de visiteurs de la région parisienne, 3 millions du reste de la France et 1 million de visiteurs des pays étrangers).

¹⁵⁰ Paul Reynaud était un homme politique français conservateur. Il fut plusieurs fois ministre pendant les années 1930.

¹⁵¹ Forte du succès de l'exposition coloniale de Vincennes, l'année 1931 incarna l'apogée de l'empire français.

Le livre d'or n'eut pas été l'image fidèle de la réalité, s'il ne nous eut pas montré l'œuvre colonisatrice de la France encadrée dans l'œuvre des autres nations, toutes ensemble souscrivant d'un égal effort au progrès moral et matériel : plus de civilisation et de richesse pour un plus grand nombre d'hommes.

A l'exception de l'opinion communiste et de groupuscules intellectuels isolés¹⁵², ce point de vue dominait dans l'élite politique et chez les dirigeants de la Troisième République quelle que soit leur tendance politique : nous le trouvons aussi bien chez les conservateurs que dans l'élite socialiste de l'entre-deux-guerres. Il était associé à une « bonne conscience » coloniale dont Léon Blum, chef de file et théoricien de la Section Française de l'Internationale Ouvrière (S.F.I.O.), nous donne un bon exemple. Malgré la générosité et l'ouverture d'esprit qui émanait de lui et sa foi dans la France terre de liberté et de justice depuis la Révolution française, Léon Blum ne prit pas fermement position sur les problèmes coloniaux et déclara en 1925 devant les députés :

Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même niveau de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie. (Marseille, 1988, p. 176).

Quand Léon Blum devint chef du gouvernement français en juin 1936¹⁵³, une commission spéciale fut créée pour étudier la situation politique, économique et morale dans les colonies françaises, afin de déterminer les besoins de leurs habitants, pour redonner de la vitalité au système colonial français et promouvoir un « humanisme colonial ». Pierre Gourou fut l'un des sept hauts fonctionnaires affectés à cette commission. Ainsi, pendant l'entre-deux-guerres, tous les gouvernements français, conservateurs, centristes ou socialistes, considèrent la colonisation française comme un fait légitime et associèrent ce fait à un devoir et une mission idéalistes.

L'idée de « bonne conscience » était véhiculée par le discours républicain où la colonisation était idéalisée et sanctifiée grâce à une terminologie faite de vocables édifiants, lyriques et emphatiques faisant appel à des mots tels que « effort », « œuvre » et évoquant la « difficulté de la tâche à accomplir ». Elle était légitimée par l'idée que l'entrée de l'Indochine française dans l'âge moderne du progrès améliorerait considérablement la pénible vie des peuples indigènes. Elle envisageait comme « des enfants » les groupes ethniques appartenant à des civilisations cataloguées comme « inférieures » (voir la citation d'Emmanuel de Martonne plus haut) dans la mesure où elle estimait que celles-ci devaient, pour progresser, apprendre les rudiments du savoir français de leurs « supérieurs » blancs et être protégés par eux. Par conséquent, le discours colonial était rempli d'accents paternalistes, où le colonisateur était le guide, le maître, l'éducateur, le protecteur, le pacificateur (se référer à l'affiche de l'Exposition coloniale dans l'Appendice E.2) apportant le progrès, le bien-être, les infrastructures et les équipements modernes, ou même quelques techniques occidentales de base. C'est ainsi que, dans

¹⁵² Et notamment le groupe d'intellectuels vietnamiens qui séjournèrent en France et qui soutenaient leur adhésion à l'idéal républicain et démocratique incarné par la Révolution française en sollicitant les mêmes droits à la liberté et à la justice de tous les peuples. En d'autres termes, ces intellectuels revendiquaient pour les vietnamiens la jouissance des mêmes droits que les français, soulignant ainsi les contradictions de la France, patrie des droits universels de l'homme et puissance coloniale dominante des peuples qu'elle ambitionnait d'assimiler à sa culture (HEMERY, D., 1975. « Du patriotisme au marxisme : L'immigration vietnamienne en France de 1926 à 1930 » *Le Mouvement social* n°90 pp3-54).

¹⁵³ Le gouvernement du Front populaire qui était une coalition des partis politiques français de gauche, où les hommes politiques radicaux, socialistes, et communistes s'allièrent pour les élections. Ce fut la première fois où la France eut un gouvernement socialiste-radical (les communistes soutinrent le gouvernement mais n'y participèrent pas).

sa lettre du 27 mars 1898, le commandant Lyautey (plus tard Lyautey devint colonel, général puis, en 1921, Maréchal) écrivait depuis la colonie de Madagascar :

J'ai ce matin passé une heure à mon école professionnelle, où, sous la direction de 5 soldats chefs d'atelier, 25 petits Malgaches apprenaient à faire des meubles, à charpenter, à forger, à souder, à peindre. De là à mon lazaret¹⁵⁴, à une demi-heure d'ici, où mon médecin a entrepris, avec une installation ingénieuse, de guérir en grand la gale qui depuis des siècles pourrit ce peuple. De là à l'école où un caporal m'a présenté ses 60 élèves (...). Voilà la seule guerre que j'aime et comprends, celle qui fait tout de suite plus de richesse, plus de cultures, plus de sécurité, et la preuve c'est que, tout autour de moi, les vieux villages démolissent spontanément leurs parapets antiques, comblent leurs fossés séculaires (...). (Girardet, 1972, p. 126).

C'était animé de cette bonne conscience coloniale et dans ce style colonial auto-congratulant mais sincère que Charles Robequain présentait l'« œuvre de la France » comme un « devoir » (« Notre devoir le plus urgent... »), insistant sur les « efforts » (« notre plus gros effort ») que cette « grande œuvre » impliquait (p. 587). Il décrivit l'« œuvre ingrate » (p. 589) de même que la « bonne volonté » (p. 612) de la France. En employant des métaphores, il présenta les Annamites comme des enfants peu reconnaissants (« les Annamites, comme les enfants, sont ingrats à leurs maîtres », p. 585) avec des possibilités (« bien que certains le surchargent de vices, l'Annamite paraît devoir être, sous notre direction, le seul moniteur possible des autres peuples de l'Indochine française », p. 613), mais qui étaient encore immatures et avaient encore beaucoup à apprendre de « leurs maîtres » qui se faisaient un devoir de veiller à leur éducation et de les « surveiller sans faiblesse » (p. 613). La « bonne conscience coloniale » de Charles Robequain ne lui permettait pas de saisir que toute politique coloniale et impérialiste produit fatalement, dans un pays colonisé, une réaction nationaliste et anticolonialiste (Said, 1993), et que les mots qu'il utilisait pour décrire l'œuvre de la France véhiculaient en eux une idéologie coloniale qui légitimait des faits de conquêtes plus que contestables aux yeux de la majorité des indochinois. Mais il faut remarquer aussi que ce discours en recouvrait un autre, celui de la supériorité du peuple Annamite sur les autres peuples du Vietnam, cautionné par des intellectuels vietnamiens tels que Pham Quynh (Isoart, 1992), qui complexifiait la rhétorique du discours colonial français, en le doublant d'une autre idéologie de type 'colonial' mais de source et d'échelle indochinoises. Ces deux échelles s'emboîtaient en faisant le jeu, en dernier ressort, de la France, qui pouvait exploiter cette ambiguïté. L'acceptation par la majorité des français de cette idée d'une supériorité présumée les autorisant à être le maître d'un autre peuple pour lui permettre de se développer, qui semble de nos jours bien peu plausible, pose la question de savoir comment se produisent les croyances et les convictions des Français. On touche là au problème des représentations culturelles qui agissent comme des opérateurs et qui donnent du sens aux acteurs du jeu social en entraînant leurs convictions, qu'ils soient géographes ou chercheurs dans d'autres disciplines, politiciens, intellectuels ou non intellectuels etc. En d'autres termes, la croyance en une supériorité de la civilisation française rentra au service du registre de la politique coloniale au moyen de représentations de plus en plus caricaturales et excessives des sociétés que la France avait classifiées comme inférieures à 'sa' société. Il y avait là une stratégie et une fiction politiques qui produisaient des certitudes françaises qui se propagèrent jusque dans le discours des géographes et qui ne se fissurèrent qu'au fur et à mesure que se produisit une réflexion critique au sein des acteurs sociaux dont Raoul Girardet situe les prémices autour des années 1930, lorsque Pierre Gourou commença sa thèse.

¹⁵⁴ Un lazaret était un hôpital où les malades contagieux étaient isolés et soignés.

C'était animé de par ces convictions colonialistes qu'utilisant des analogies empruntées à la vie, Charles Robequain (pp. 587-588) associa la grande œuvre française de promotion de la plaine du Thanh Hoá à l'image positive d'un corps jeune, vigoureux et énergique qui avait l'avenir devant lui :

Nos canaux rectilignes allongent aujourd'hui, à perte de vue, les rubans peu à peu rétrécis d'une eau étincelante ; ils rajeunissent la figure ridée de cette plaine, où le moindre arroyo¹⁵⁵ divague en innombrables méandres, et y impriment une marque énergique et profonde, d'un contraste puissant, qui semble ineffaçable.

De nos jours, les historiens qui doivent être animés eux aussi, et tout comme les géographes, par des convictions issues de représentations propres à leur temps et qui, par conséquent, ne convaincront peut-être pas les générations futures, peuvent néanmoins se distancier de cette période coloniale dans la mesure où elle n'existe plus en tant que telle. Dans « un devoir de mémoire », ils étudient cette période en concevant que cette rhétorique cachait d'une part plus ou moins consciemment l'ambition française de contrôle et de domination sur le monde, d'autre part son aspiration à être une nation admirée, et constituait comme un refuge et une façon d'aider au rétablissement de la France, depuis la perte de son ancienne suprématie mondiale. Comme Henri Brunschwig l'a écrit des bénéficiaires du colonialisme français jusqu'en 1915 :

Tous ces hommes contribuèrent à la poursuite de la politique d'expansion. Chacun dans sa propre sphère utilisa l'énergie que les grands idéaux de l'époque, l'idéal humanitaire et l'idéal nationaliste, lui fournissaient. Et chacun, sculptant sa propre statue, revêtait sa passion de ces idéaux. On est rarement consciemment hypocrite. Les moins désintéressés eux-mêmes se trompaient sans doute sur la nature profonde de leurs mobiles et les masses qui sacrifiaient à ces idéaux les justifiaient aisément à leurs propres yeux. (Brunschwig, 1960 b, p. 170).

Comparé à Charles Robequain, Pierre Gourou fut plus réservé et nuancé et n'employa pas les mots « devoir » ou « mission ». Il nota sans s'étendre que l'œuvre de la France était « intéressante » et « considérable » (p. 107) et il conclut de façon ambiguë sur la meilleure façon de la poursuivre :

L'œuvre qui s'offre aux autorités administratives est donc particulièrement délicate : dans ce vieux pays, exploité depuis longtemps de façon intensive, on ne peut agir qu'avec circonspection. Pourtant, si l'action doit s'armer de prudence, un beau domaine s'ouvre devant elle. Des entreprises sagement conduites assurent et assureront des améliorations intéressantes mais qui ne peuvent être que modérées et partielles (p. 577).

Pierre Gourou donna donc un tableau plus circonspect de l'œuvre de la France, et on peut observer que les questions qu'il se posait à propos de l'œuvre de la colonisation faisaient écho aux premières grandes controverses soulevées par l'idée que les Français s'étaient forgés d'être détenteurs d'une mission civilisatrice (Girardet, 1972).

5.4.3 La mission civilisatrice de l'Occident en question

D'un point de vue rétrospectif et non sentimental, le mythe du progrès jouait le rôle de vecteur d'une idéologie de domination territoriale et d'exploitation des territoires coloniaux dans l'intérêt de la mère patrie. L'idéologie de l'Empire français permettait à la France de maintenir son pouvoir et sa position mondiale sous couvert d'idéaux humanistes. Daniel Hémerly montre aussi que c'est la crise de la croissance économique et du profit dans la métropole qui amena le

¹⁵⁵ Un arroyo est un petit cours d'eau temporaire.

capitalisme français (particulièrement la soierie lyonnaise) à rechercher des débouchés en Indochine à la fin du XIX^e siècle (Brocheux et Hémerly, 1994, pp. 50-55). Il rapporte comment la colonisation, derrière la proclamation des bonnes intentions françaises, orienta l'économie indochinoise vers le commerce mondial (ou le commerce français) et ainsi comment le développement des exportations et la modernisation économique, technique, scientifique et le développement des moyens de communication furent liés à cette priorité coloniale. Il révèle le montant des impôts que l'autorité française fit peser sur la paysannerie afin de financer la modernisation économique, et la crise sociale et le déséquilibre que ces lourds impôts directs et indirects provoquèrent chez le peuple colonisé (Brocheux et Hémerly, 1994, pp. 92-100, 113-129).

Mais, même à l'apogée de l'Empire français pendant les années 1920-1930, le traumatisme de la Première guerre mondiale amena des auteurs assez connus à se poser des questions sur les notions de progrès et de supériorité des races blanches, ou de la civilisation européenne, et à les contester. Ils offrirent une vision plus pessimiste de l'avenir de la civilisation européenne. Par exemple, dans un ouvrage important, où la crise de l'identité européenne est étudiée et présentée sous forme de « lettres », Paul Valéry¹⁵⁶ (1919) considérait que « nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles » (première lettre) et se demandait si « l'Europe deviendra ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire un petit cap du continent asiatique » (deuxième lettre). Paul Valéry apporta aussi une conception plus restrictive du progrès, réduit à des aspects mécaniques et utilitaires :

Je me suis essayé autrefois à me faire une idée positive de ce que l'on nomme progrès. Éliminant toute considération d'ordre moral, politique, esthétique, le progrès me parut se réduire à l'accroissement très rapide et très sensible de la puissance (mécanique) utilisable par les hommes, et à celui de la précision qu'ils peuvent atteindre dans leurs prévisions.

Des géographes français importants apportèrent aussi une idée plus critique et conditionnelle du progrès et de la colonisation. Ils exprimèrent leur scepticisme à l'égard de l'avenir de la colonisation, considérant que le fait colonial reposait sur une alliance forcée et inégale. Par exemple, Albert Demangeon (1920) écrivit un livre intitulé *Le Déclin de l'Europe*, où il mit en question la supériorité et la domination de l'Europe après la Première Guerre mondiale. Dans ce livre, il affirma dans un style emphatique et déclamatoire, typique de la Troisième République :

Jusqu'ici c'était un fait élémentaire de géographie économique que l'Europe dominait le monde de toute la supériorité de sa haute et antique civilisation. Son influence et son prestige rayonnaient depuis des siècles jusqu'aux extrémités de la terre. Elle dénombrait avec fierté les pays qu'elle avait découverts et lancés dans le courant de la vie générale, les peuples qu'elle avait nourris de sa substance et façonnés à son image, les sociétés qu'elle avait contraintes à l'imiter et à la servir.

¹⁵⁶ L'écrivain français Paul Valéry était un observateur des problèmes de l'époque. Après les massacres de la Première guerre mondiale, il considéra la « destinée » de la civilisation européenne comme semblable à la « ruine » de l'« Élam, de Ninive et de Babylone ». Il était conscient que toute « civilisation est aussi fragile que la vie » (Valéry, 1919, première lettre). Valéry devint professeur au Collège de France en 1937, où il enseigna la Poétique (théorie et destinée de la poésie).

Quand on songe aux conséquences de la Grande Guerre ... on peut se demander si l'étoile de l'Europe ne pâlit pas et si le conflit dont elle a tant souffert n'a pas commencé pour elle une crise vitale qui présage sa décadence. La guerre n'aurait-elle pas porté un coup fatal à l'hégémonie de l'Europe sur le monde ?

... La guerre n'a-t-elle pas ouvert pour notre vieux continent une crise d'hégémonie et d'expansion (pp. 13-15).

De façon plus spécifique, dans *L'Empire britannique* (voir plus haut), Albert Demangeon (1923) mit en question la cohésion et la suprématie de l'Empire britannique. Dans sa conclusion, il affirma que cet empire reposait sur trois notions : « la notion de distance, la notion d'hétérogénéité, la notion d'ubiquité » (p. 264) :

Par la distance, les communautés d'hommes qui le constituent, éloignées les unes des autres, manquent de continuité territoriale ; elles tendent à s'isoler et à vivre leur vie ; l'Empire contient ainsi une force intérieure de désagrégation. Par son hétérogénéité, l'Empire rapproche sous sa domination des peuples si différents par la civilisation que toute fusion entre eux paraît impossible : ces différences apparaissent irréductibles entre les peuples de la zone tempérée et ceux de la zone tropicale. S'il est vrai que ces différences n'entraînent pas l'infériorité foncière des peuples dominés, il est inévitable que ces peuples, se haussant peu à peu au niveau des Européens, revendiquent leur droit à un développement autonome. Par son ubiquité, l'Empire se trouve en contact direct pour ainsi dire avec tous les États, toutes les religions, toutes les races du monde ; il voisine avec d'autres communautés humaines qui n'ont ni ses intérêts, ni sa civilisation ; en tout lieu, il s'oppose à quelque chose ; plus il s'étend, plus il accroît les surfaces de friction et de choc.

Jacques Weulersse¹⁵⁷ apporta également une vision critique de la colonisation dans le sud-ouest de l'Afrique qu'il visita à la fin des années 1920 (Weulersse, 1993) à travers une analyse descriptive de ses bienfaits mais aussi de ses limites, ses dangers et ses faiblesses. Il décrivit avec compassion l'ambivalence de la colonisation en relatant les paroles du Révérend Docteur J. H. qui était le directeur de l'université noire de Lovedale à Fort Hare. Ainsi, le Révérend rapportait à Jacques Weulersse que ses missionnaires enseignaient en anglais les « Arts-et-Métiers » à des enfants noirs qui « ont appris l'anglais et notre littérature [anglaise], qui ont pris notre genre de vie et notre façon de penser » tout en réalisant l'hypocrisie d'un tel enseignement dans la mesure où « l'inflexible Colour Bar leur interdira tout métier de qualité » et que avoir reçu une instruction ne les menait à rien, si ce n'est « à apprendre à mieux connaître » leur « malheur » (pp. 213-214). En fait, Jacques Weulersse fut le géographe qui alla le plus loin dans la mise en question de la mission civilisatrice de l'Occident. Il conclut son chapitre sur Lovedale en témoignant

Dans le compartiment réservé aux noirs, le contrôleur blanc me regarde comme une bête étrange ou un doux aliéné. Devant nos yeux se déroulent, monotones, les grandes réserves indigènes ... Sur les versants dénudés des collines, dans le crépuscule, ces huttes innombrables et toutes semblables font songer à quelque gigantesque et sinistre « camp de concentration », à quelque immense campement de forçats ... (p. 222).

¹⁵⁷ Nous verrons au chapitre 6 que, dans son interprétation de la paysannerie de la Syrie et du Moyen-Orient, Jacques Weulersse était proche de Pierre Gourou.

Jacques Weulersse n'était pas aussi connu et apprécié qu'Albert Demangeon. Mais Pierre Gourou connaissait son œuvre et, plus tard, il écrivit dans la préface de la seconde édition de *Noirs et Blancs* :

C'est au cours de son tour du monde que j'ai fait la connaissance de Jacques Weulersse : il vint me voir à Hanoï, et ce furent de longs et substantiels entretiens. Nous nous rencontrons encore à Tokyo, où je passais au cours de mon tour du Monde personnel pour rejoindre la France par le Canada et New York. Au Japon, Weulersse n'était pas moins animé et perspicace qu'en Afrique. Puis ce furent de longues conversations au Congrès international de Géographie d'Amsterdam en 1938. Choqués au plus haut point par l'outrecuidance des géographes nazis, nous en étions affligés, sans pouvoir imaginer que vingt-quatre mois plus tard les blindés allemands rouleraient sur les rives de la Loire. (Weulersse, 1933, pp. VIII-IX) Voir aussi Appendice H.

Parallèlement à ce questionnement à l'égard de la grandeur de la civilisation 'blanche', le mot « civilisation » commença à être employé dans un sens différent. L'idée de civilisation du XVIII^e siècle, qui s'employait au singulier, et était associée à la notion de Progrès et réservée à un petit nombre de groupes humains privilégiés représentant l'élite de l'humanité, perdit sa prérogative. Les géographes français commencèrent à employer le terme « civilisation » dans un sens différent, en tant qu'ensemble de caractéristiques représentant la vie collective de groupes ou d'une société spécifiques. Par conséquent, le mot « civilisation » acquit une réalité plurielle, et le premier sens (c'est-à-dire « Civilisation » employé au singulier) perdit une partie de son pouvoir. Conjointement à cette transformation, un savoir culturel et humaniste des civilisations asiatiques, de l'importance de leur histoire et de la grandeur des vestiges de leurs brillants empires d'autrefois, se répandit. Dès lors, une approche comparative entre les philosophies de l'Occident et d'Asie du Sud-Est se développa. Elle se fondait sur le désir français de découvrir la pensée asiatique grâce à une compréhension intellectuelle réciproque. Les orientalistes français, tels que Sylvain Lévi, encourageaient ce changement, où les dialogues culturels avec la fraction des intellectuels indigènes qui acceptaient d'échanger leurs éruditions avec des universitaires coloniaux ouverts à la discussion et aux connaissances de l'Asie se substituaient au paternalisme colonial. Sylvain Lévi¹⁵⁸, en 1925, reconsidéra les résultats de l'action civilisatrice de la colonisation française en affirmant

¹⁵⁸ Sylvain Lévi était un membre éminent de la Société asiatique et enseignait le sanscrit au Collège de France. Parallèlement à sa mission au Népal en 1898, il renouvela l'approche française de l'orientalisme en l'ouvrant sur les sciences sociales. Il fut l'un des promoteurs de la création de l'É.F.É.O., et était à l'origine d'un humanisme oriental où la culture et l'instruction n'étaient plus des privilèges occidentaux. Il proclamait que les civilisations asiatique et occidentale devaient coopérer. Sylvain Lévi est mentionné dans la bibliographie de Gourou p. 582 comme éditeur d'un ouvrage publié en 1931 et intitulé *Indochine*.

Nous avons en Indochine une France de l'Extrême-Orient, comblée de faveurs de la nature, peuplée de populations remarquablement douées, égales en valeur au 'meilleur matériel humain' de l'Orient. Ces populations sont héritières d'un long passé d'histoire, d'art, de religion, dont elles n'ont pas entièrement perdu la conscience et qu'elles étaient probablement susceptibles de prolonger. Nous avons assumé la responsabilité d'intervenir dans leur développement, parfois sans les consulter... Nous prétendons, à tort ou à raison, représenter une civilisation supérieure, et du droit de cette supériorité que nous avons affirmée avec tant d'assurance qu'elle avait paru incontestable aux indigènes, nous avons mis en question toutes leurs traditions... Nous avons cru, et de très bonne foi, les élever dans l'ordre humain sans nous poser la question de savoir si nous leur assurions plus de bonheur. Or la hiérarchie dans l'ordre humain, se mesure difficilement, et quant au bonheur seul, il n'y a pas d'autre mesure que le jugement de chaque individu.

D'une manière générale, partout où l'Européen est intervenu, l'indigène s'aperçoit avec une sorte de désespoir vraiment poignant que la somme de son bonheur, dans l'ordre moral plus encore que dans l'ordre matériel, loin de s'accroître, a diminué. Tout ce qui faisait l'assiette de la vie sociale vacille et croule sous lui, et les piliers d'or sur lesquels il croyait bâtir à nouveau ne lui apparaissent plus que comme du carton doré. (Lefèvre, 1937, pp. 123-124, cité partiellement aussi dans Said, 1978, pp. 248-249).

Au demeurant, un discours orientaliste nouveau émergea où les valeurs « spirituelles » des cultures extrême-orientales étaient mises en lumière et opposées au « matérialisme » occidental (voir aussi chapitre 7). Raoul Girardet souligne notamment l'admiration que suscita dans l'Entre-deux-guerres le poète indien Rabindranath Tagore¹⁵⁹ :

C'est dans ces années également que les philosophies orientales et extrême-orientales font l'objet d'une curiosité nouvelle et que la prédication passionnée du poète indien Rabindranath Tagore suscite de très ferventes admirations : l'Occident, affirme Rabindranath Tagore, se meurt de son culte de la technique, de son avidité matérielle, de sa soif d'argent et de puissance ; face au matérialisme qui le domine, il appartient à l'Orient d'incarner et de faire triompher les valeurs de l'esprit et de la contemplation désintéressée (Girardet, 1972, p. 226).

Cette meilleure connaissance des civilisations asiatiques et cette ouverture à leurs valeurs concourait à l'éthique de ce que les historiens français appellent l'« humanisme colonial », généré par les composantes humaniste et républicaine de la culture française dont les idéaux de liberté et de tolérance étaient manifestement en contradiction avec l'hégémonie coloniale et la répression de la France à l'égard des actes d'insubordination de colonisés. Cet humanisme colonial est représenté par des figures politiques importantes comme Pierre Pasquier, Gouverneur général de l'Indochine quand Pierre Gourou était à Hanoi, et d'autres membres de haut rang des services publics comme Robert Delavignette¹⁶⁰. Leur pensée coloniale perçut la

¹⁵⁹ Rabindranath Tagore, qui était un mystique indien et un poète patriote, créa en 1921 au nord de Calcutta une université internationale (Santiniketan), destinée à promouvoir les idéaux indiens de culture et de tolérance.

¹⁶⁰ L'anthropologue Robert Delavignette écrivit avec éloquence sur les villages, les paysans soudanais et la civilisation africaine (Delavignette 1931) ainsi que sur l'avenir des relations culturelles entre la France et ses colonies. En 1937 Pierre Gourou fut

nécessité de revoir l'œuvre coloniale afin de prendre en compte et de reconnaître la compétence, la culture et l'intérêt des indigènes dans un but d'une mutuelle « compréhension » (Bernard-Maître, 1939, p. 9). Cependant, tous ces intellectuels soutenaient le colonialisme, éludaient la résistance des colonisés et, au moins dans le cas de Pasquier, en organisaient la répression. Mais, comme Pierre Brocheux¹⁶¹ le note en citant Pierre Pasquier (Brocheux et Hémerly, 1994), leur réflexion permit une approche révisée et plus nuancée de la colonisation.

Depuis des milliers d'années, l'Asie possède son éthique personnelle, son art, sa métaphysique, ses rêves. Assimilera-t-elle jamais notre pensée grecque et romaine ? (...) Où trouver entre l'Asiatique et nous le ciment et le lien ? (Pasquier, cité dans Brocheux et Hémerly, 1994, p. 213).

Il faut bien l'avouer. Nous formons des phalanges d'instituteurs et de professeurs à l'image de la pédagogie qui a fourni à la Troisième République cette pépinière admirable d'éducateurs (...). Mais est-ce bien celle que désire le vieux peuple conservateur d'Annam ? (Pasquier, cité dans Brocheux et Hémerly, 1994, p. 214).

Cette reconnaissance et cette appréciation des valeurs extrême-orientales s'accompagnèrent d'une identification esthétique des charmes et des beautés du paysage (Appendice E.4), des œuvres d'art et de l'artisanat indochinois. Mais ces aspects de la culture indochinoise qui étaient étudiés et protégés par des institutions françaises comme l'É.F.E.O., étaient de fait rattachés à des images historiques et relégués dans le passé tandis que le destin contemporain de la colonie était inexorablement lié à la notion de progrès. Gwendolyn Wright (1991) suggère que l'identification de l'architecture annamite traditionnelle avec « la domination esthétique dans le passé de l'Inde et de la Chine » était aussi l'une des expressions de l'hégémonie et de la puissance contemporaines de la France. Elle permettait aux autorités et aux institutions françaises d'asseoir leur pouvoir présent, de contrôler la culture et la politique indochinoises dont l'auguste passé était révolu, en donnant « des leçons de morale et de politique à l'Indochine », et en réprimandant les Indochinois contemporains qui laissaient « leur legs en ruines » (Wright, 1991, p. 198). Comme Gwendolyn Wright le dit :

L'esthétique de toute architecture historique était étudiée, puis le monument était classé selon les critères occidentaux. Les archéologues et les fonctionnaires du gouvernement chantaient les louanges du système de classification conventionnelle de l'École et de son effort exigeant de reconstruction comme étant les seules manières légitimes d'honorer le grand art du passé. (Wright, 1991, p. 199)

Cependant ce jugement rétrospectif sous-estime le fait contradictoire que beaucoup d'universitaires et d'intellectuels français, en fonction de leur propre spécialité, voyaient dans

inclus avec Robert Delavignette dans la « commission parlementaire d'enquête sur la situation politique, économique et morale des territoires français d'outremer » pendant le Front populaire.

¹⁶¹ Pierre Brocheux est un historien français né en Cochinchine. Ses principaux travaux de recherche en tant qu'universitaire sont liés à l'histoire de l'Asie du Sud-Est. Sa thèse de doctorat concerne les aspects économiques et sociaux de la colonisation française dans la partie occidentale de la Cochinchine. Comme il le reconnaît, « Un sujet de recherche dépend du chercheur. Dans ce cas les relations entre les deux ne sont pas seulement intellectuelles mais aussi existentielles. J'ai choisi le sujet de la monographie qui suit parce que je suis né en Nam Bo, ou Cochinchine ... Pendant que je grandissais j'ai souvent surpris des histoires familiales de terres disputées, de terres accaparées, d'enfants vendus à des créanciers pour payer les dettes des parents et d'exactions commises par les mandarins et les anciens du village à l'encontre les paysans... Mon origine ethnique mixte, moitié vietnamienne, moitié française, m'a aidé à être conscient dès mon jeune âge de l'inégalité raciale institutionnalisée par les Français. Cette existence entre deux mondes - quelquefois douloureuse, quelquefois rétributrice, souvent inconfortable - m'a poussé à étudier la société du Nam Bo avec un œil particulièrement critique » (Brocheux, 1995, p. XV).

l'idéologie coloniale humanitaire une façon de « sauver » de la disparition la richesse culturelle des anciens Empires indochinois. À titre d'illustration, les chercheurs français de l'É.F.E.O. travaillaient sur l'histoire et la restauration des cinq cités et temples du complexe d'Angkor au Cambodge.

Cet intérêt pour le passé était aussi étayé par l'opinion humaniste selon laquelle la modernité française n'était pas en harmonie avec les équilibres traditionnels. En fait, ce conflit tradition/modernité n'était pas un problème nouveau, mais devint plus apparent au XIX^e siècle sous l'influence de mouvements philosophiques, tels que le Romantisme¹⁶², et la croissance de la classe ouvrière générée par la Révolution industrielle. Pendant cette période d'industrialisation, l'esprit rationnel moderne fut souvent en conflit avec la coutume, et la société moderne avec la société traditionnelle.

La pensée romantique française est visible dans les écrits de Pierre Gourou quand il dépeint l'harmonie entre les couleurs brunes des costumes des paysans ou les toits gris et les murs d'argile des maisons et l'environnement naturel (pp. 575-576).

L'un des charmes les plus certains du Delta est en fait cet accord parfait qui s'établit entre l'homme et la nature. Depuis des siècles le paysan peut organiser des relations harmonieuses avec le milieu qui l'entoure. Les vêtements sont trop souvent guenilleux et malpropres, mais leur teinte brune ou grisâtre, parfois relevée de la note gaie d'une ceinture d'un vert vif, leur coupe simple, ne font pas tache dans le cadre naturel ; le paysan, la paysanne ont l'allure souple et dégagée de ceux qui font avec aisance des gestes auxquels ils sont ancestralement accoutumés (...) » (p. 575).

Le Tonkin présente en somme les caractères d'une civilisation stabilisée dans un accord matériel et esthétique avec les conditions naturelles (p. 576).

Pour ne pas faire d'erreur de perspective, il faut replacer cette opinion romantique dans son contexte colonial et ceux des courants philosophiques et politiques qui dominaient au sein de l'élite coloniale dans la première moitié du XX^e siècle¹⁶³. Ce genre d'interprétation esthétique permettait au public français d'apprécier et de s'intéresser aux populations et paysages indochinois. Ces descriptions bienveillantes s'opposaient à d'autres plus extrêmes sur les colonies, où le paysage et la vie étaient décrits comme étranges, peu familiers et même rejetés¹⁶⁴. Elles contrastent aussi avec les descriptions plus matérialistes et exotiques de Charles Robequain, qui insistait fréquemment sur l'hostilité ou l'étrangeté de la nature indochinoise (dans sa description des typhons, où toute la campagne pousse des gémissements p. 32 ; ou sa description des formes karstiques considérées comme « étranges », « fantastiques », « causant une impression de suffocation et déchirante » p. 57), et, en arrière-plan, sur l'apparence misérable des sociétés.

¹⁶² Selon la philosophie romantique, la dissociation entre la Nature et l'Homme doit être surmontée pour que soit atteinte l'unité première et « harmonique » entre l'Homme et la Nature.

¹⁶³ Ainsi, dans un tout autre contexte, celui de la fin du XX^e siècle, la perspective de Pierre Gourou sur la notion d'Harmonie entre les sociétés et la nature était différente, et il souligna que: « Le concept d'harmonie, cela me dépasse » (Appendice H).

¹⁶⁴ Par exemple, les descriptions de romanciers comme Roland Dorgelès, *La route Mandarine* (Dorgelès, 1925), publiées partiellement dans la revue hebdomadaire *L'Illustration* (200 000 exemplaires en 1939), où écrivaient des journalistes très connus et des écrivains. Contrairement au regard de Pierre Gourou sur le delta du Tonkin et sa paysannerie, Roland Dorgelès considérait (p. 114) « ce triste delta du Tonkin », avec « une population qui peine dans la rizière ou trotte dans les digues, le bambou sur l'épaule, deux charges en balancier. (Une mère parfois porte un enfant d'un bout, un petit porc de l'autre, si bien qu'on se demande si c'est le marmot qu'elle a emmené pour faire contrepoids, ou bien le petit cochon ». En réalité, dans cet extrait particulier, Dorgelès décrit de façon équivoque le peuple annamite, traçant un parallèle entre lui et les animaux. Cependant, dans quelques autres sections, Roland Dorgelès a donné des descriptions plus favorables des paysages et des populations de l'Indochine. En fait, pendant l'entre-deux-guerres, la revue se signala par la collaboration d'une personnalité politique célèbre, André Tardieu, conservateur, membre du gouvernement français à partir de 1929.

En comparaison avec Pierre Gourou ou des orientalistes tels que Sylvain Lévi, Charles Robequain comme Albert Sarraut considéraient que la préservation des paysages et des sociétés « pittoresques » traditionnels indochinois n'était pas aussi importante que la modernisation de la colonie d'Indochine. Albert Sarraut (1930, p. 21) écrivait :

Car il est certain que notre action civilisatrice, pénétrant et mêlant tant de races si diverses, et les dotant les unes et les autres de créations modernes, risque d'émousser leur originalité. Quelque regret qu'en puissent avoir les amateurs de pittoresque, cette évolution est cependant indispensable, et ses avantages compensent largement ses méfaits.

Sincèrement convaincu des bienfaits que la colonisation apporterait à la vie indigène, Charles Robequain ne prenait pas au sérieux des personnes qui pensaient « sans doute, mais pourquoi vous acharner à donner à l'indigène des tentations et des besoins nouveaux ? L'Annamite avait la misère gaie, pourquoi lui faire une aisance morose ? ». Pour Charles Robequain, ces questions et critiques ne lui semblaient pas pertinentes et lui « paraissent oiseuses » parce qu' « Il est certain que notre politique tend à l'enrichissement du pays, et on ne voit pas comment elle pourrait s'y soustraire » (voir plus loin pour la citation complète de Charles Robequain).

En réalité, l'ouverture de Pierre Gourou à la société annamite traditionnelle n'est pas seulement caractéristique, pendant les années 1930, de l'humanisme culturel prévenant et conservateur de l'É.F.E.O, mais aussi des représentants de l'administration française tels que le Gouverneur général Pasquier (voir plus haut). En dépit du fait que, selon Pierre Gourou, Pierre Pasquier ne paraissait pas particulièrement intéressé par sa thèse (se référer à l'Appendice H), nous trouvons avec Pierre Pasquier (1930, pp. 245-246-247, volume II) la même conception esthétique du paysage indochinois fondée sur l'évocation de « la lumière, des formes et des lignes », sur « l'accord » entre des paysages et les hommes qui y vivent et en vivent, et sur les charmes de ses aspects traditionnels (pensés toutefois comme « archaïque » ou « désuets ») :

Si la lumière les formes et les lignes peuvent nous apprendre à mieux lire le visage d'un pays, il faut à notre intelligence une tendance bienveillante pour le comprendre et surtout pour s'expliquer ce qu'il a avec le plus de prédilection et de constance déposé dans l'esprit de ceux qui naquirent sur son sol. De lui est né une esthétique, des formules d'art qu'un effort d'affection mieux qu'une érudition, si riche soit-elle, nous rendra compréhensible jusqu'à l'émotion qui veut la sincérité. Alors seulement, nous serons sans surprise devant l'étrange accord des paysages que nous traversons avec l'état social des peuples destinés à y vivre.

...ceux qui connurent l'Indochine ne peuvent oublier les aspects d'un pays encore immobilisés dans des cadres archaïques et confronter les tableaux désuets et charmants qu'elle offrait alors avec le spectacle d'une vie moderne qui heurte et bouscule dans son élaboration fiévreuse d'un décor rénové tout le pittoresque émouvant attaché aux forces faiblissantes du passé.

(Appendice E.4).

Cependant, nous pouvons remarquer en s'inspirant d'Yves Lacoste (1990, pp. 55, 69) qui constate que l'engouement récent de notre société pour l'esthétique des paysages se rattache à une situation de domination, que l'intérêt que portait l'élite coloniale aux paysages asiatiques se conformait à la situation coloniale, où l'observateur colonial contemplait à distance

physiquement et mentalement un panorama spécifique qui lui semblait être sous son contrôle et sa protection.

Cette disposition valorisante du paysage anime aussi les descriptions du delta du Tonkin et de la société annamite chez Pierre Gourou. Il a cultivé une image bienveillante du Tonkin en la transposant dans des mouvements artistiques ou des idéologies philosophiques français et en invitant le lecteur à dépasser le préjugé culturel selon lequel un paysage plat et uniforme était « sans charme » (p. 555). En réalité, Pierre Gourou se référa plus aux mouvements artistiques français qui avaient caractérisé le XIX^e siècle, comme le romantisme et surtout l'impressionnisme, qu'aux mouvements d'avant-garde du début du XX^e (fauvisme, cubisme, surréalisme) lorsqu'il décrit les reflets et les mouvements de l'eau et de la lumière sur les rizières et les nuances variées des couleurs réfléchies par le delta suivant les saisons. Il donna aussi bien une impression de la majesté du paysage, de son étendue et de sa splendeur (« une série bien ménagée de plans, conduisant l'œil jusqu'à l'horizon, donne à l'infini grandeur et attirance... » p. 555, « il faut aussi goûter la splendeur des paysages fluviaux... » p. 556). Il découvre les aspects « romantiques » de la plaine du Tonkin, évoquant (p. 555) « l'harmonie délicate et paisible », les « paysages bucoliques », la « paix et le calme » de la campagne annamite (Appendice E.4), et où les maisons tonkinoises sont « des édifices obéissant à un style, et respectant des règles architecturales éprouvées par le temps » et « s'harmonisent avec le cadre... »¹⁶⁵ (pp. 575-576, voir aussi la citation plus haut, extraite de la page 575). Ainsi, Pierre Gourou appliqua les idées des mouvements artistiques français du XIX^e siècle au paysage du Tonkin pour familiariser le lecteur français avec cette région indochinoise de telle manière que, au-delà les représentations stigmatisées que la France se faisait des paysanneries extrême-orientales et de leur pauvreté, son attention fût portée sur les valeurs esthétiques des paysages indochinois. Pierre Gourou, comme des personnalités telles Pierre Pasquier, était convaincu que ces valeurs artistiques et culturelles, aussi bien que les vertus « morales et sociales » de la société annamite, devaient être protégées contre les aspects agressifs du développement colonial pour le bien de la population indigène. Elles étaient considérées comme l'héritage asiatique des premières civilisations asiatiques (ce que nous dénommerions maintenant patrimoine mondial) et permettaient au paysan de « de supporter sa misère » :

Il semble que le progrès moderne ait déterminé en Occident une sorte de divorce entre l'homme et le milieu naturel, jusque dans les détails les plus familiers. Le Tonkin jouit encore dans le monde d'une situation privilégiée à ce point de vue, mais les signes de contamination y apparaissent ; les écoles construites dans les campagnes sont laides ; ces plates imitations de constructions occidentales, où rien n'a été conservé du style local, apparaissent comme des édifices veufs, avec l'aspect de petites gares de la campagne française qui attendraient éternellement que l'on voulût bien poser les rails ; des villageois ont fait construire des maisons à l'instar de l'Europe, qui avilissent par leur laideur agressive les quartiers où elles se dressent. Mais le mal n'est pas encore trop grand ; l'ancienne harmonie entre l'homme et la nature pourrait être maintenue si les Annamites, et particulièrement ceux de l'élite, pensaient qu'elle est le bien le plus précieux de leur civilisation, qu'un village qui restaure maladroitement un édifice trahit ses traditions les plus sacrées et la communauté paysanne, que le fait de construire un édifice de briques à étages au milieu d'un village est une insulte à ce qu'il y a de plus beau et de plus noble dans le pays d'Annam. S'il existe un patriotisme annamite, c'est à la conservation de ce précieux accord entre l'homme et la nature qu'il doit consacrer tous ses soins, car c'est la question primordiale, celle qui domine toutes les autres, qu'elles soient économiques ou politiques. De cet accord en effet dépendent l'équilibre intime et le bonheur quotidien du paysan, et l'humble et inconsciente satisfaction qui lui permet de supporter sa misère (p. 576).

¹⁶⁵ Avant sa mort, Pierre Gourou a confirmé cette opinion selon laquelle le delta était un « beau pays » parce qu'« il n'y avait pas de constructions qui obstruent, pas de fumée d'usine, rien de semblable ». Cette authenticité est aussi la raison pour laquelle Pierre Gourou a choisi d'étudier le delta du Tonkin et non celui du Mékong (Cochinchine), où « L'intervention européenne était trop importante. Il n'était pas une géographie originelle. Il n'était pas un pays mûr, il était un pays en voie de croissance et de transformation... Le pays n'était pas encore totalement « vietnamisé » ... (se référer à l'Appendice H Interview de Pierre Gourou, 29/08/1995).

Mais il faut laisser l'évolution se produire d'elle-même et se garder de l'accélérer ; une évolution lente permettra à la civilisation traditionnelle d'absorber des éléments nouveaux, des techniques modernes (...) on ne voit pas ce que l'on pourrait substituer à celles-ci, qui leur fût évidemment supérieur, dans les domaines moral et social (p. 578).

Dans cet esprit, Pierre Gourou s'attacha à décrire « le perfectionnement extrême des techniques agricoles » (p. 388, voir aussi chapitre 7, section 7.4.1), le respect « des règles architecturales éprouvées par le temps » (p. 576), le savoir-faire artisanal, le travail quotidien de la « besogneuse paysannerie », la population « qui vit dans le dénuement mais non pas dans le désespoir... dans un monde moral et social qui lui donne mille sujets d'intérêt et de satisfaction » (p. 575), les « traditions et les usages ». De telles évocations pouvaient toucher la conscience française qui était généralement attachée au passé et à ses racines rurales. Le paysan et les figures rurales jouaient encore au XIX^e et au début du XX^e siècle un rôle dominant dans la littérature et les mentalités françaises, le départ d'une grande partie de la population rurale pour les nouveaux centres industriels ayant engendré la nostalgie d'un passé rural.

Cette approche de Pierre Gourou des paysans et de la société annamites est proche de la pensée de Sylvain Lévi qui parlait d'un « peuple au talent remarquable, ...héritier d'une longue tradition ». Dans le contexte colonial des années 1930, la société complexe identifiée par Pierre Gourou, avec son niveau technique et sa subtilité sociale et politique (voir aussi chapitre 7, section 7.4.2) poussait le lecteur à la classer parmi les communautés coloniales les plus « avancées » que la colonisation se devait de comprendre et de méditer. Comme Sylvain Lévi, Pierre Gourou se sentait très concerné par le danger que la colonisation française ne déstabilisa le vieil « équilibre moral et social » annamite. Pierre Gourou écrivait (pp. 577, 578) :

Si cette civilisation équilibrée et raisonnable s'effondre, que se produira-t-il ?

Mais l'homme n'a pas que des besoins matériels : la civilisation traditionnelle a su donner au paysan un équilibre moral et social qui manque à bien des sociétés plus évoluées que des progrès exclusivement matériels ont plongées dans le désarroi.

Ainsi, pour des orientalistes tels que Sylvain Lévi ou des chercheurs tels que Pierre Gourou animés par une philosophie humaniste, la civilisation occidentale n'était pas associée à l'idée de supériorité sociale, morale ou intellectuelle, et les mérites et bienfaits de la « civilisation industrielle » étaient relativisés. A l'inverse, les civilisations orientales, filles de celles de la Chine et de l'Inde, étaient valorisées par leur complexité et le développement notable et mature de leurs composantes culturelles et sociales¹⁶⁶, aussi bien que leur riziculture experte. Cette image estimable de l'Orient résultait aussi des échanges entre universitaires européens et asiatiques, qui exposaient leurs points de vue respectifs dans le cadre autorisé (et limité) d'institutions à caractère culturel telle que l'EFEO ou le Collège de France.

La représentation du travail agricole et de la paysannerie travaillant dure peut aussi être comprise dans son imprégnation par la culture classique française, elle-même fille de la tradition pastorale gréco-romaine, venant de l'Antiquité par l'intermédiaire d'écrits comme *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode. Ce dernier poème décrit la vie paysanne et le travail à la campagne où le mythe de la terre, les travaux quotidiens des paysans et le dur labeur sont évoqués dans un sens moral (Hésiode, 1979, pp. 381, 385)¹⁶⁷. De la même tradition relèvent *les Géorgiques* du poète latin Virgile, où l'Homme est confronté à la Nature, et qui souligne la valeur édifiante de son

¹⁶⁶ De nos jours, nous pouvons trouver un rapport avec ce discours dans les réactions que le débat sur la mondialisation provoque, lorsqu'il en appelle au respect des valeurs culturelles et traditionnelles.

¹⁶⁷ Pour chaque travail à accomplir, le temps de l'année était fixé, les techniques établies, et le travail de la terre était considéré comme un travail consciencieux, vénérable, et un accomplissement.

travail (« le dur labeur »). Plus tard, des moralistes et des poètes revinrent à cette conception de la valeur morale du travail pénible, laborieux, besogneux comme La Fontaine, dans une de ses fables célèbres enseignées dans les écoles élémentaires françaises, *Le laboureur et ses enfants*. L'idéologie républicaine hérita de cette tradition, et valorisa les vertus du travail en l'associant à une morale idéaliste et sociale et à la solidarité humaine (comme Pierre Gourou lorsqu'il décrivait le « monde moral et social » annamite).

Ainsi, à travers son argumentation, Pierre Gourou se fit l'interprète de ce que Daniel Hémery qualifie de « romantisme colonial » et que Pierre Pasquier (1930, p. 337) (citation aussi dans Brocheux et Hémery, 1994, p. 108) exprimait clairement lorsqu'il proclamait :

Permettez à un ami de ce peuple, de ces vieilles coutumes, de ces respectables traditions de croire qu'en étudiant le passé on peut apprendre à conduire vers l'avenir une race que le hasard des évolutions a placée sous notre égide. Apprendre à se connaître serait le meilleur moyen de s'aimer. Ne détruisons rien du vieil édifice asiatique. Respectons le 'caractère' où palpite une pensée¹⁶⁸.

L'approche de la civilisation annamite de Charles Robequain fut différente : elle s'affiliait plus à la pensée positiviste et cartésienne française qu'au « romantisme colonial », le cours de philosophie positive d'Auguste Comte publié au cours du XIX^e siècle et la logique du *Discours de la Méthode* de René Descartes, écrit trois siècles auparavant, s'étant toutes deux imposées comme des classiques pour construire le mythe identitaire de raison logique des Français, à la fois claire, rationnelle, organisée, scientifique et fondée sur l'observation des phénomènes concrets. Pour Charles Robequain, une pratique traditionnelle comme la géomancie n'était que « baroque », « puérile et ridicule » (p. 540, voir la citation au chapitre 7, section 7.3.2.2.). Comme le note Augustin Berque, « d'un point de vue positiviste, le fengshui¹⁶⁹ « n'est qu'un ramas de superstitions... il n'a rien à voir avec la science moderne. Il fonctionne en effet sur le principe de la correspondance et de l'influence, non sur celui de la mesure et de la causalité » (Berque, 1995, p. 99). Cependant, Charles Robequain reconnaît l'importance de sa signification dans la compréhension de l'organisation de l'espace annamite (voir dans sa thèse pp. 580-581, et dans cette thèse chapitre 4, section 4.2.1.2, la citation de la page 540, et chapitre 6, section 6.2.2).

La difficulté que les géographes français avaient à entrer dans la logique et les structures de la pensée vietnamienne, en dépit de leur bonne volonté, se révèle également dans les réflexions de Charles Robequain et Pierre Gourou sur le comportement de la paysannerie indochinoise en matière économique. Elle témoigne de la façon dont, naturellement et malgré leurs tendances humanistes, ils insérèrent les sociétés vietnamiennes dans les schémas dominants de la pensée occidentale en matière économique, fondée principalement sur le système économique capitaliste, et où l'initiative et l'indépendance économique permettaient aux côtés performants et innovants de la production de se développer. Le début du XX^e siècle fut aussi le moment de la généralisation du principe de la division du travail dans les pays occidentaux, considérée comme de grande portée pour augmenter la productivité. Ce principe fut développé initialement par Adam Smith, qui parlait du travail fragmenté dans son livre sur la Richesse des

¹⁶⁸ De nos jours, les pays où la vie et la société traditionnelles ont été préservées restent encore des sujets d'intérêt ou de curiosité en France. Le discours n'est plus « romantique », mais pose des questions sur la façon dont les sociétés traditionnelles conçoivent leur environnement (Claval et Singaravelou, 1995).

¹⁶⁹ Le mot asiatique pour « géomancie » est *fengshui* et se réfère plus à la philosophie chinoise que « géomancie » qui se réfère à des racines grecques, comme il l'est expliqué au chapitre 7 (dans la section 7.2.2 et les notes infrapaginales).

nations (Skinner, 1979)¹⁷⁰, puis, de façon plus significative, avec le taylorisme et le fordisme. Ainsi Charles Robequain affirmait que (pp.462, 463)

Dans cette division du travail industriel qu'offre une société essentiellement agricole, on serait même tenté de voir l'effet d'une adaptation intelligente et le dernier mot du progrès. Mais, à prendre avec la réalité un contact digne et prolongé, l'explication apparaît tout autre, et cette spécialisation ne semble plus guère qu'une marque nouvelle de la routine, de la pauvreté, et de l'imprévoyance annamites.

En effet, elle ne s'accorde nullement avec un désir de progrès, une volonté de faire mieux. Pour être strictement déterminée, la fabrication n'en est pas devenue meilleure.

Cette pauvreté, il serait très injuste de l'imputer tout entière au caractère des habitants, dans ce delta surpeuplé : cependant, il faut bien parler ici de l'incurie annamite, de cette incapacité d'établir un prix de revient, de ce dédain de l'épargne (...) [L'Annamite] ne prévoit pas, se trouve toujours pris de court, et conserve une humeur égale : c'est une incorrigible cigale ». Robequain fait ici allusion à l'une des célèbres fables de Jean de la Fontaine, « la cigale et la fourmi ». La morale de l'histoire est l'attitude prévoyante de la fourmi, qui a économisé de la nourriture tout l'été pour ne pas être sans nourriture pendant l'hiver, comme l'est la cigale.

De même, Pierre Gourou décrit le « gaspillage de main-d'œuvre » (p. 517), la « routine » (p. 520), mais pas ouvertement en termes négatifs, et parfois dissipe la partialité française (comme à la page 388, voir la citation plus bas, voir aussi chapitre 7, section 7.4.1, la citation p. 387). Cependant, Pierre Gourou percevait la distance qu'il y avait entre la façon de penser des Annamites et celle des Français ou entre colonisés et colonisateurs ; il nota au sujet des 8 000 questionnaires qu'il envoya dans les villages que :

...pour être sûr d'avoir des réponses simples et claires je n'avais posé aucune question sur les conditions de fabrication et de vente, sur les prix de revient et les prix de vente ; en effet, le villageois tonkinois ne pense guère à ces problèmes et les aborde avec maladresse quand on lui en parle directement : à plus forte raison eût-il été malhabile à les exposer par écrit. D'autre part il ne fallait pas éveiller son inquiétude, et une question indiscrete sur les prix de revient, les prix de vente, les bénéfices lui faisant croire à une enquête fiscale, il eût évité, par crainte de se compromettre, de donner des détails les plus anodins. (p. 451).

(Voir la citation complète au chapitre 6, paragraphe 6.4.2)

Par conséquent, cette attitude protectrice et paternaliste où le colonisateur étranger devenait le gardien du paysage traditionnel et des valeurs indigènes, tout en ayant des difficultés à les saisir dans leur réalité profonde montre que, malgré ses intentions philanthropiques, le discours colonial humaniste avait tendance à rétablir par ricochet dans son argumentation le colonialisme qu'il essayait par principe d'éviter.

5.5 Conclusion : le discours colonialiste de Charles Robequain et l'humanisme colonial de Pierre Gourou

Alors que le discours de Charles Robequain se fondait sur la croyance systématique dans les bienfaits du progrès et les vertus républicaines, dans la supériorité de la civilisation française et dans l'éthique et les valeurs humaines de la colonisation, le discours de Pierre Gourou émit des doutes et se questionna à leurs égards. Mais ces attitudes différentes correspondaient en réalité à deux contextes économiques et sociaux différents : celui des années 1920 et celui des années 1930.

Charles Robequain écrivit sa thèse au milieu des années 1920 ; cette période correspondait à l'âge d'or de la colonisation et à une situation de prospérité économique

¹⁷⁰ Dans cette œuvre (publiée pour la première fois en 1776), Adam Smith mettait en relation la division et la spécialisation du travail avec le développement du commerce et des transports.

mondiale relative, où le capitalisme colonial promouvait les secteurs économiques de la riziculture cochinchinoise, des richesses minières tonkinoises (la mine de charbon de Hongay) et de nouvelles entreprises agricoles comme les plantations d'hévéas (Brocheux et Hémerly, 1994, pp. 115, 122). Les villes et les ports, les industries et les réseaux de communications (surtout les voies ferrées et les routes) se développèrent pendant cette période.

Ainsi, Charles Robequain composa sa thèse à un moment où « la mise en valeur » des colonies et les actions civilisatrices étaient plus importantes que jamais. Ce contexte doit être corrélé au fait que, dans ses écrits, Charles Robequain restait confiant dans l'image française d'un progrès où la diffusion des sciences, des techniques, du confort et du bien-être matériel, et le rayonnement de la justice et des principes de la République française amélioreraient les conditions de vie. De cette façon, son discours rhétorique idéalisa la situation en rejetant tout questionnement ou toute critique relative aux conséquences de la colonisation française sur le pays colonisé et en répliquant, à l'occasion, en des termes caustiques à la critique. Par exemple, dans la citation (voir plus loin), Charles Robequain convainquait le lecteur que la colonisation française ne pouvait en aucun cas être comparée à de l'exploitation à l'image d'une « sangsue acharnée à sucer sa victime » et que l'attitude critique à l'égard d' « un matérialisme dit occidental » opposé à « un idéalisme prétendu oriental » était pour le moins « oiseuse ». Il allait jusqu'à associer la législation coloniale à une action humanitaire et remettre en question la terminologie de la classification classique établie par l'économiste Paul Leroy-Beaulieu parce qu'il estimait choquant le terme « exploitation ». Dans l'ouvrage théorique de Paul Leroy-Beaulieu sur la colonisation, présenté en 1870 à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, puis revu et publié en 1875 (Leroy-Beaulieu, 1974), une distinction était établie entre les « colonies de peuplement » et les colonies d'investissements qualifiées de « colonies d'exploitation ». Son analyse historique démontrait, à partir de l'exemple britannique, que les colonies de peuplement représentaient toujours une perte d'argent pour la métropole par comparaison avec le second type. Par suite, Paul Leroy-Beaulieu proposait de favoriser conjointement et les investissements pour l'exploitation d'une colonie et une émigration limitée¹⁷¹. Par comparaison avec le discours de Paul Leroy-Beaulieu, Charles Robequain (pp. 611-612) insiste plutôt sur les bonnes dispositions et la tâche humanitaire de la colonisation française, où l'amélioration des sociétés indigènes est non seulement une conséquence, mais aussi une motivation prioritaire de l'action coloniale (voir plus loin « Dans cette province annamite ... la gloire de la France ») :

¹⁷¹ Comme Vincent Berdoulay l'écrit (Berdoulay, 1981) : « Il est frappant de constater que le livre de Leroy-Beaulieu, bien qu'il accepta la doctrine du libre-échange, prétendait cependant, sans le prouver, que la colonisation française était une nécessité nationale ... Il voulait entraîner le monde industriel et des affaires à investir dans les colonies pour y promouvoir la mise en valeur de richesses latentes et inexplorées. C'est ainsi que ces contrées pouvaient être hissées à un degré supérieur de civilisation pour le plus grand bien de la mère-patrie comme de l'humanité. » (p. 48)

[Le Thanh Hoá] serait-il donc, selon la distinction classique, colonie d'exploitation ? Ce terme a quelque chose de brutal, il choque l'esprit et noircit la réalité. Il évoque l'idée d'un profit matériel immédiat, sans compensation pour l'indigène, d'une sangsue acharnée à sucer sa victime, d'un mercantilisme éhonté. Sans emboucher la trompette sonore, nous croyons avoir montré combien est fausse cette interprétation. Dans cette province annamite, du sang français a coulé, des intelligences, des énergies et des vies françaises se sont dépensées pour un autre but que l'engraissement ou la gloire même de la France. D'aucuns rétorqueront amèrement : « sans doute, mais pourquoi vous acharner à donner à l'indigène des tentations et des besoins nouveaux ? L'Annamite avait la misère gaie, pourquoi lui faire une aisance morose ? » Nous ne voulons pas philosopher sur l'antinomie que semblent poser un matérialisme dit occidental et un idéalisme prétendu oriental, nous ne prenons pas parti, et restons délibérément dans le sens commun. Il est certain que notre politique tend à l'enrichissement du pays, et on ne voit pas comment elle pourrait s'y soustraire. L'œuvre est encore incomplète, mais les premiers résultats en sont partout visibles, dans les maisons de briques remplaçant les paillotes, dans les importations, sans cesse accrues, de certains produits étrangers. Le goût de l'hygiène et du confort se propage, on achète du pétrole, du savon, de la quinine, on mange plus souvent de la viande. Qu'on veuille bien permettre à la France d'en profiter un peu. Faisons-nous des heureux ? La question nous paraît oiseuse. Mais il est certain que nous avons diminué le nombre des loqueteux, des mendians, des affamés¹⁷², que nous avons apporté plus de justice dans la solution des procès, que nous avons permis à chaque paysan de travailler en paix.

Par conséquent, le discours de Charles Robequain peut être considéré comme le produit de l'idéologie colonialiste française dont il suivit la logique en consacrant l'ordre colonial français et en identifiant la région coloniale d'une part par son retard par rapport au progrès et au modernisme de l'Occident, et d'autre part par l'indigence ou la misère de ses populations. Il a aussi développé une description des sociétés et des coutumes indochinoises plus « exotique » que Pierre Gourou dans la mesure où les cérémonies et les traditions qu'il dépeignait ne se conformaient pas aux schémas de la pensée positiviste française.

En contrepoint à l'universalisme de la civilisation européenne incarné par Charles Robequain, l'argumentation de Pierre Gourou tendit vers l'humanisme hérité de la Renaissance française, et plus précisément de celui de Michel de Montaigne pour qui il éprouvait une sympathie qui traversait le temps (Montaigne, 1979), et dont le regard porté à l'« autre » se fit moins discriminatoire et prit une dimension qui serait qualifiée de nos jours d'éthique. Comme Pierre Gourou le confia (Appendice H, I), « l'introduction de Montaigne est splendide. Quand Montaigne parle des Indiens qu'il a rencontrés à Rouen, qui avaient été amenés de Rio de Janeiro, il fait d'eux un portrait excellent ». Dans cette description de l'indigène brésilien, Montaigne discuta la relativité des coutumes, évoquant la sociabilité, la sagacité et le bon sens des présumés barbares, qu'on étiquetait de sauvages et de cannibales. Utilisant la même approche, Pierre Gourou décrivit la société annamite, ses compétences et ses qualités et fut critique à l'égard des « vices » inhérents aux pays modernes, dont les besoins étaient « exclusivement matériels », qui avaient contaminé les « sociétés plus avancées » (p. 578, voir aussi la citation plus haut, dans la section 5.4.3). Par opposition au monde moderne impersonnel, il dépeignit l'environnement convivial de la communauté paysanne annamite où chaque famille paysanne puisait son « équilibre moral et social » et qualifia la vie dans le village d'« intense et riche en émotions » (p.263).

Ce renversement de perspective s'était déjà exprimé dans l'histoire, mais avec le sens différent de pureté originelle, avec le mouvement romantique français à travers le mythe du « bon sauvage » où la vie morale et sociale des populations lointaines vivant en contact très étroit avec la nature originelle était idéalisée par rapport à celle des sociétés modernes européennes qui

¹⁷² Dans la culture historique française, depuis le XVII^e siècle, les mendians et les affamés sont associés à une idée de désordre, de perversion, de dérangement ou de troubles. L'idée était de contrôler les maux, les dangers et les hontes que représentaient ces misérables pour la société afin de préserver l'ordre public et l'image de marque de la France. Le principe était de sauver les misérables par le travail et la religion (mais dans la pratique, les mendians étaient essentiellement 'cachés' par enfermement dans des établissements carcéraux.)

avaient perdu ce ‘paradis’ initial. Dans la thèse de Pierre Gourou, ce renversement de valeur était basé sur des acquis culturels qui plaçaient du côté du peuple colonisé le « monde moral et social » et du côté des sociétés plus évoluées le « désarroi » (p. 578). Par rapport à Charles Robequain, Pierre Gourou insista beaucoup sur le savoir-faire, l’expérience et l’efficacité du paysan tonkinois en matière de riziculture, et sur son aptitude agricole héritée davantage d’une pratique ancestrale que d’une connaissance scientifique théorisée :

Certes le cultivateur annamite est prudent et conservateur, mais il n'est pas stupidement routinier. Tous les agronomes qui ont étudié ce pays rendent hommage à la souplesse d'adaptation du paysan et à son esprit d'observation ; ils reconnaissent tous le perfectionnement extrême des techniques agricoles et la difficulté de les améliorer (voir notes infrapaginales n. chapitre 6 et n. chapitre 7).

Pierre Gourou insista sur des mérites de la paysannerie tonkinoise et contribua ainsi à valoriser la région du delta du Fleuve Rouge dans l’Empire français. Ceci peut s’expliquer par le fait que Pierre Gourou eut un contact plus intime avec sa région que Charles Robequain, qui lui permit de s’appuyer sur des universitaires et ses amis annamites pour saisir la réalité sociale du delta du Tonkin comme en témoignent ses notes infrapaginales où il se réfère souvent à eux. Il mentionna les travaux des universitaires vietnamiens souvent en termes laudatifs¹⁷³, et rapporta aussi, de façon moins formelle, ses conversations avec des assistants vietnamiens (comme « le souvenir d’une disette rapportée par un de ses amis annamites » (p. 573, note infrapaginale 2). Cependant, ce dialogue était limité à cause du contexte et de l’idéologie coloniale et ni Pierre Gourou ni ses amis vietnamiens n’étaient en position de mettre ouvertement en question la domination française¹⁷⁴. Toutes les références vietnamiennes mentionnées par Pierre Gourou ne concernèrent que des thèmes culturels comme les coutumes, les mœurs, les croyances, les institutions et les communautés villageoises qui désignaient le Vietnam comme un pays de villages avec une société annamite compétente et raffinée mais obsolète car n’étant pas encore renouvelée par le Progrès, comme l’était la société française¹⁷⁵. Mais ces thèmes aboutirent à une géographie différente, plus axée sur les réalités sociales et culturelles que sur les conditions naturelles, et où le principe fondamental du progrès s’appropriait moins l’espace régional que dans le discours de Charles Robequain.

Cette idéologie particularisante où l’espace régional était défini non seulement du point de vue français, mais aussi du point de vue annamite, introduisit des restrictions aux principes universalistes liés au concept de progrès que la civilisation française devait étendre au monde entier, spécialement à ses colonies, et qui devint un axiome dans les vues planificatrices de Charles Robequain.

En conséquence, l’argumentation de Pierre Gourou fut plus nuancée et procédait de « l’humanisme colonial » et du contexte des années 1930, marqué par l’aggravation des problèmes sociaux de la fin des années 1920 et les conséquences de la crise économique mondiale. De façon plus spécifique, pendant les années 1920, les efforts français pour projeter l’Indochine dans une économie moderne n’atteignirent pas la majorité de la population et la vie paysanne en Indochine était de plus en plus déstabilisée socialement par l’interférence de la colonisation sur le tissu social. Une nouvelle élite annamite propriétaire foncière, une ‘noblesse’

¹⁷³ Par exemple, Pierre Gourou cita les travaux de Nguyen Van Khoan qu’il estimait et qu’il connaissait personnellement (voir chapitre 7, section 7.2.3).

¹⁷⁴ Comme le note Jean Suret-Canale (1994, p. 159), Pierre Gourou n’a jamais mentionné ouvertement le colonialisme français. Il n’a pas plus suggéré dans sa thèse les guerres de conquête françaises, la résistance vietnamienne et la répression française après la révolte de Yen Bay qui eut lieu au Tonkin en 1931.

¹⁷⁵ Ceci est développé dans le chapitre 7.

terrienne et une nouvelle classe d'intellectuels qui avait été formée dans le système éducatif français furent acquises à de nouveaux idéaux et principes nationalistes, tandis que la classe patriarcale et conservatrice des diplômés et des mandarins, ainsi que les élites annamites et les institutions politiques traditionnelles se désintégraient. Les impôts coloniaux directs et indirects payés par les villageois, les droits de douane et les impôts sur le sel, l'alcool et les dérivés de l'opium étaient particulièrement impopulaires et constituaient une source de résistance. Les plaines deltaïques étaient aussi déstabilisées par la pression démographique croissante, conséquence partielle des progrès de l'équipement médical qui diminuaient la mortalité infantile. Ainsi, quand Pierre Gourou écrivait sa thèse au début des années 1930, le pouvoir colonial était confronté à cette instabilité rurale, aussi bien, à une autre échelle, qu'à la dépression économique mondiale. Avec la grande dépression économique qui fit suite au krach boursier de 1929, la population indochinoise vit croître ses impôts et toute réforme favorable à l'émancipation de l'Indochine fut évincée. Associées au déficit de la production de riz sur un arrière-plan de maigres moissons et de résistance nationaliste et communiste, la misère paysanne montante et la crise sociale provoquèrent des soulèvements divers au Tonkin et au Thanh Hoá, suivis d'une répression grandissante. En réponse au problème démographique et agraire, les autorités françaises continuèrent à mettre en œuvre d'importants programmes hydrauliques pour restaurer l'équilibre de la production agricole, mais sans modifier les structures coloniales et les déstabilisations indochinoises qu'elles engendraient.

Ces deux situations contrastées expliquent partiellement la différence d'argumentation entre Charles Robequain et Pierre Gourou sur la modernisation et les problèmes du développement des colonies, que nous allons développer dans le chapitre 6.

CHAPITRE 6

LES RÉGIONS INDOCHINOISES, LE CONTEXTE COLONIAL ET LA MODERNITÉ.

6.1 Introduction

Les chapitres 3, 4 et 5 ont établi que les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou combinaient deux perspectives, l'une vidalienne, l'autre coloniale. Celles-ci étaient complémentaires l'une de l'autre dans la mesure où la compréhension des relations entre les sociétés et leur environnement conjuguée à la pensée coloniale française constituaient un savoir préalable à l'élaboration de projets de développement économique et de planification dans les régions coloniales. Comme Marie-Claire Robic (1996) l'observe¹⁷⁶, la géographie de l'entre-deux-guerres n'était pas aussi apolitique qu'on le pense habituellement et les géographes, dans leurs écrits, partirent dans des discussions pratiques et s'engagèrent dans les débats de l'époque. En conséquence, les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou ne peuvent pas être séparés de la politique française qui, à l'époque où ils faisaient leurs thèses, était à la recherche

¹⁷⁶ Marie-Claire Robic (1996a) observe dans cet article que les géographes commencèrent à investir de nouveaux terrains d'études après la Première Guerre mondiale, notamment dans les domaines de l'urbanisme et la planification.

de formes adéquates de développement et de modernisation des sociétés indochinoises et de leur économie. La consistance de leurs travaux fut liée en grande partie à la façon dont ils surent mobiliser à leur profit les informations et données récentes dont disposaient les institutions et l'administration françaises.

Or, le contexte indochinois constituait un champ particulièrement prisé des chercheurs français parce que l'information et les ressources scientifiques y étaient développées. La riche documentation qui sous-tend les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou provenait de différents types de sources fournissant des informations multiples qui construisaient des représentations contrastées voire contradictoires de l'Indochine. Ces informations pouvaient être d'ordre culturel, historique et philologique et servaient aux études historiques et scientifiques des civilisations asiatiques anciennes. Elles pouvaient être aussi d'ordre cartographique et statistique. Nos deux géographes utilisèrent aussi la toute récente couverture de photographies aériennes ainsi que les nouvelles enquêtes économiques commanditées pour organiser et construire une Indochine moderne. Toutes ces sources remarquables pour l'époque, et que Charles Robequain et Pierre Gourou citèrent et utilisèrent dans leurs analyses régionales, provenaient d'une part les publications de l'École Française d'Extrême-Orient, dont le rôle dans la compréhension des sociétés indochinoises sera examiné au chapitre 7, et, d'autre part, des divers travaux cartographiques, statistiques et scientifiques de l'administration française. Ainsi, les deux thèses se fondèrent sur des informations officielles en tirant avantage des relations cordiales que les deux géographes avaient établies avec les fonctionnaires et les chercheurs scientifiques travaillant dans les institutions coloniales, tels que les capitaines de la Marine et de l'Armée, les fonctionnaires de l'Institut topographique et les scientifiques des divers établissements français. Ce personnel concevait des cartes topographiques, géologiques, hydrographiques, botaniques et climatiques pour faire l'inventaire des ressources, avoir une information précise sur les différentes régions de l'empire français et moderniser l'Indochine. Cet inventaire scientifique des ressources et des écosystèmes indochinois faisait partie du processus d'appropriation coloniale de la nature indochinoise que le progrès justifiait (chapitre 5). Les discours coloniaux de Charles Robequain et de Pierre Gourou étaient soutenus par cette documentation informative de haut intérêt établie par les administrations indochinoises dans l'objectif de dresser une estimation des ressources coloniales indochinoises. C'était le travail préliminaire nécessaire à la politique française de développement et de modernisation des colonies (la politique de mise en valeur définie par Albert Sarraut¹⁷⁷, 1923, 1931).

Parallèlement, Charles Robequain et Pierre Gourou contribuaient à faire progresser cette information à travers leurs descriptions exhaustives des caractères physiques, du peuplement, des différents groupes ethniques, des ressources et des activités traditionnelles de l'Indochine. Leurs thèses informaient sur les régions asiatiques de l'empire colonial français qui étaient encore mal connues des autorités coloniales et militaires ou du public français. Leurs travaux constituèrent donc des matériaux de base essentiels traitant de l'organisation régionale de l'Indochine, qui servirent longtemps de références aux chercheurs. Leurs analyses des problèmes

¹⁷⁷ Albert Sarraut définit sa théorie de la mise en valeur des colonies dans un livre intitulé *La mise en valeur des colonies françaises*, qui résumait les idées de son programme de politique de planification coloniale présenté au Parlement en 1921, et intitulé « Plan Sarraut ». Celui-ci développait une conception moderne du développement agricole et de l'exploitation des colonies, où le gouvernement français garantissait l'octroi des fonds publics nécessaires pour moderniser et rendre les activités économiques des colonies rentables. Ces idées modernistes ne furent appliquées qu'après la crise mondiale, en association avec les pratiques plus prudentes de l'« exclusif colonial », où la France utilisait ses colonies comme débouchés économiques exclusifs. Cet ouvrage théorique d'Albert Sarraut fut le livre de référence incontournable pour toute décision concernant l'élaboration de projets de développement colonial.

démographiques, sociaux, agricoles, industriels ou commerciaux du développement régional se caractérisèrent par leur sérieux et leur approche concrète.

Ainsi, leur géographie fut potentiellement efficace et engagée dans les débats sur la politique française de mise en valeur de l'Indochine que deux tendances majeures caractérisaient. La première était moderniste, et reposait sur une stratégie d'intensification et d'augmentation de la production agricole, une politique de modernisation de la technologie et des pratiques économiques, et un programme d'industrialisation et de promotion des exportations et du commerce. La seconde était plus traditionaliste, et, selon Daniel Hémerly (1994, p.107)

...a trouvé sa légitimation dans l'idéalisation sincère par ses responsables des civilisations indochinoises, dans une sorte de romantisme conservateur, passéiste et paternaliste élaboré par les penseurs, les écrivains, les orientalistes français que passionne le passé des civilisations.

Ces deux tendances sont discernables dans les propos de Charles Robequain et de Pierre Gourou et reflétaient l'« ambiguïté », les contradictions et les confrontations qui passionnèrent la politique coloniale française et les discours associés.

Ni *Le Thanh Hoá, étude géographique d'une province annamite*, ni *Les paysans du delta du Tonkin* ne furent des travaux commandés par l'administration coloniale française. Mais il n'est pas possible de séparer l'argumentation coloniale dans l'étude de Charles Robequain, et les questions de la surpopulation et du développement agricole des discours officiels et des débats sur le développement des colonies dans l'étude de Pierre Gourou (Kleinen, 1996)¹⁷⁸. Certains

¹⁷⁸ Le travail de recherche de John Kleinen s'est focalisé sur la praxis ethnographique et sur l'image du village vietnamien pendant la colonisation française. John Kleinen remarque, à propos des deux principaux ouvrages de Pierre Gourou sur l'Indochine (Gourou 1926, 1940) que « Ni *Les Paysans* ni son *Utilisation du sol en Indochine française*, publiée en 1940, ne furent des traités politiques commandés ou utilisés par l'administration française, mais la ligne de démarcation entre leurs deux études et celles qui ont été écrites sous contrat demeure très floue » (Kleinen, 1996, p. 29). Cette observation s'applique aussi à l'ouvrage de Charles Robequain intitulé *L'Évolution économique de l'Indochine française* (Robequain, 1939). *L'Utilisation du sol en Indochine* et *L'Évolution économique de l'Indochine française* sont deux ouvrages complémentaires dans la mesure où Charles Robequain et Pierre Gourou s'entendirent pour se partager l'étude de l'économie indochinoise selon leurs centres d'intérêt respectifs. Charles Robequain examina ses aspects modernes et Pierre Gourou, ses aspects traditionnels. Ces travaux ne sont pas des monographies régionales, mais deux études comprenant l'économie du Tonkin, de l'Annam, de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos. Les deux furent traduits en anglais sous les auspices de l'Institut des Relations Pacifiques (Robequain, 1944) (Gourou, 1945) sous les titres *The Economic Development of French Indochina* et *Land utilization in French Indochina*.

L'utilisation du sol en Indochine française (Gourou, 1940) considère l'utilisation traditionnelle en Indochine française d'un point de vue socio-économique. Pierre Gourou commenta la répartition de la population (partie II, « la répartition de la population envisagée comme signe de la plus ou moins grande intensité de l'utilisation du sol » pp.90-188). Il retraça la complexité régionale et, dans sa troisième partie (pp.189-419, la diversité de l'utilisation du sol et de l'économie dans les sociétés traditionnelles, relatant leurs rythmes agricoles éprouvés et « subtils » et la multitude de petites industries villageoises et artisanales dans les régions d'agriculture intensive. La dernière phrase de son livre montre, d'un côté, qu'il est impossible d'isoler les écrits de Pierre Gourou sur l'Indochine de la politique coloniale française et, de l'autre, qu'il désapprouvait la tendance française à exalter l'avenir colonial. Pierre Gourou concluait : « Les problèmes posés par l'utilisation du sol en Indochine sont nombreux et complexes ; les intérêts des populations sont même souvent antagonistes. Il appartient à la France de poursuivre son œuvre d'organisation, de progrès et de concorde ; les difficultés de 23 millions d'hommes, dont la plupart vivent à la limite de la misère, dépend des efforts persévérants de ceux qui représentent la nation protectrice ; est-il besoin de se leurrer d'espoir pour entreprendre ? » (p. 443).

L'Évolution économique de l'Indochine française (Robequain, 1939) analyse comment l'occupation française introduisit « des facteurs puissants de renouveau dans l'économie du territoire » (p. 9). Charles Robequain étudia les réalisations de la colonie française et leurs limites. Ses perspectives géographiques et son bilan économique sont indissociables de l'idéologie et la politique coloniales françaises (cf. Chapitre 5), comme en témoigne sa conclusion : « Certains pourront demander ce que ces travaux et ces soucis rapporteront à la métropole, craindre que le profit n'en soit incertain, en tout cas n'apparaisse qu'à lointaine échéance. Il se peut en effet. A ce propos, on aimerait connaître le bénéfice matériel que l'occupation de l'Indochine a valu à la France, et le confronter à celui qu'en a tiré l'indigène. Le calcul, même approximatif, n'a pas été fait : il serait très difficile. Il ne semble pas que le gain de la métropole l'emporte, tout bien considéré...Il faut admettre que, parmi les

géographes comme Jean Suret-Canale se sont montrés critiques vis-à-vis de l'engagement colonial de Pierre Gourou, ou plus exactement de sa « discrétion » à l'égard de la domination française et du grave déséquilibre politique, économique et social et des tensions fatales qu'elle impliquait (Suret-Canale, 1994, pp. 158-161). Cependant, tout homme est d'abord le produit de son époque par les livres, les films, les discours, la propagande, l'éducation qu'elle produit et qu'il a lus, vus, écoutés ou reçus, et les administrateurs coloniaux qui avaient préparé le concours et suivi l'enseignement de l'École coloniale où figuraient, entre autres, des cours de géographie, d'histoire, de botanique et de géologie, avaient reçu un bagage intellectuel qui rejoignait sur bien des points celui de Charles Robequain et Pierre Gourou. Les motivations de ces fonctionnaires pour faire « colo » et aller « aux colonies » ralliaient celles des géographes dans leur désir de voyager, de découvrir des pays lointains, de partir à l'aventure, dans un esprit humaniste colonial qui avait tendance à comprendre les sociétés colonisées par référence à la France, avec le sentiment inconscient d'appartenir à une civilisation plus avancée politiquement et scientifiquement qui pouvait améliorer le sort des sociétés qui n'avaient pas ces avantages. En d'autres termes, Charles Robequain et Pierre Gourou faisaient partie avec les administrateurs coloniaux d'une élite coloniale cultivée, produit d'une culture (mais on l'est tous) et qui faisait sérieusement son travail administratif ou de recherche en terrain colonial, dans un esprit de coopération. Comme Pierre Gourou le dit des fonctionnaires de l'administration coloniale (voir Appendice H) :

...C'était parfois moi qui leur signalais ce sur quoi ils devaient réfléchir...

...dans l'ensemble, toute l'administration a été d'une gentillesse extraordinaire pour moi tout le temps. Je n'ai jamais eu de difficulté avec elle. Partout, j'ai eu un accueil très charmant. On m'a aidé toujours tant qu'on a pu, dès que les gens sentaient (...) que je n'étais pas un journaliste passant et allant raconter des choses dans un journal (...). Cela marchait très bien. L'administration, elle fonctionnait très très bien.

Ainsi, pas plus que les discours des administrateurs coloniaux, le discours géographique de Charles Robequain et Pierre Gourou ne remet en question l'autorité et la présence coloniale. D'ailleurs, appartenant à l'Éducation Nationale, ils étaient aussi membres de l'administration coloniale française. C'est seulement de façon détournée que Pierre Gourou critiqua les conséquences de l'action de la France, et John Kleinen (1996, pp. 31, 32) remarque : « il n'y a quasiment pas de critique ouverte de la situation coloniale dans le travail de Gourou ... » « Néanmoins, Gourou attaque l'administration coloniale quand c'est nécessaire, bien qu'en termes mesurés ».

En suivant la perspective de Paul Rabinow (1989) qui observe que les puissances coloniales considèrent les colonies comme des laboratoires privilégiés de la modernité, nous nous proposons dans la première partie de ce chapitre (6.1), d'une part, d'étudier les différents moyens nouveaux produits et utilisés pour établir la science moderne en Indochine et, d'autre part, d'observer comment les géographes les employèrent ou non dans leur discours et leur approche géographiques. Les deux autres parties de ce chapitre (6.2 et 6.3) s'attacheront à mettre en évidence la logique des points de vue géographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou à l'égard de la mise en valeur de l'Indochine.

entreprises indispensables aujourd'hui aux progrès de l'Indochine comme de bien d'autres colonies, beaucoup ne seront pas immédiatement 'rentables'...Il faut se résoudre à voir loin, à placer, comme on dit, 'à fonds perdus'. Mais que l'œuvre coloniale puisse avoir d'autres buts que l'apurement d'un compte restera sa plus grande justification et sa vraie gloire » (p. 392).

6.2 Les colonies et l'action modernisatrice de la France

6.2.1 Le travail cartographique et de reconnaissance aérienne

La colonisation de l'Indochine par la France fut méthodiquement accompagnée et soutenue par l'achèvement d'une couverture aérienne permettant une cartographie complète, mise en œuvre par le personnel de l'Armée et le Service géographique de l'Indochine. Une grande quantité d'informations géographiques fut collectée afin de dresser l'inventaire des ressources nécessaires à tout travail préliminaire de mise en valeur des colonies et à tout programme d'irrigation sur une vaste échelle conçu par l'autorité coloniale. En substance, le but était d'assurer une meilleure utilisation des régions coloniales, et d'améliorer l'administration et la supervision de leurs territoires et populations, en faisant le relevé des caractéristiques physiques, de la répartition démographique et des ressources naturelles pour mieux préconiser et organiser le développement et l'exploitation coloniale.

Le Service géographique de l'Indochine avait été créé en 1899 par le Gouverneur général Paul Doumer et contrôlé par l'Armée jusqu'en 1925, avant d'être placé sous l'autorité directe du Gouverneur général. À ses débuts, le Service a établi une carte au 1/500 000 (1 cm pour 5 km), qui fut présentée à l'Exposition universelle de Paris en 1900 et que Charles Robequain et Pierre Gourou utilisèrent pour leurs thèses. Au moment où Pierre Gourou travaillait à sa thèse, des cartes à plus grande échelle furent élaborées. Par exemple, la couverture du delta du Fleuve rouge avait été réalisée par des cartes au 1/100 000 et au 1/25 000. Pierre Gourou saisit le bénéfice que l'utilisation méthodique et systématique de ces cartes pouvait apporter à son argumentation et à son analyse géographiques. Il écrit dans sa bibliographie (p. 581) que les cartes au 1/100 000 et au 1/25 000 « ont servi de base à nos travaux » et que la carte au 1/25 000 « est un magnifique instrument de travail ». En vérité, Pierre Gourou utilisa et réinterpréta ces cartes topographiques et hydrologiques dont il se servit comme base de départ ou d'appui pour son propre travail cartographique qui était fondé sur des données numériques relatives à la répartition des densités de la population et des activités villageoises (section 6.3.1).

La couverture aérienne militaire des principales régions de l'Indochine avait pour but premier d'élargir le champ de ces cartes, mais fut aussi utilisée par les deux géographes qui souhaitaient montrer la configuration (dispersée ou groupée) des villages aussi bien que la nature de leur site (plaine alluviale, terrasse fluviale, cordon littoral ...) ¹⁷⁹, et donner aux lecteurs une représentation concrète et une documentation authentique sur les régions de l'Indochine. Ce maniement cartographique ou d'images était en relation, dans un contexte plus large, avec l'introduction dans la pratique géographique de techniques occidentales modernes telles que la photographie, comme nous l'avons mentionné au chapitre 3 (section 3.2.2.). Elle était associée au souhait de garantir un caractère scientifique ou objectif aux projets de planification et aux stratégies de développement. Ce souhait d'être scientifique est aussi lié à l'idéologie prédominante des années 1930 de rationalisation et d'organisation de l'économie (taylorisme) ¹⁸⁰ et des territoires. Ainsi, des théories sur la planification territoriale se développèrent en Europe et aux États-Unis, en association avec le développement des recensements de la population et l'utilisation des statistiques.

¹⁷⁹ Comme nous l'avons vu au chapitre 3, ce désir n'est pas particulier aux deux thèses ; il est une composante de toute thèse régionale française.

¹⁸⁰ Voir chapitre 5. section 5.4.3.

6.2.2 Une stratégie de développement soutenue scientifiquement par les données des recensements et des enquêtes statistiques et économiques

Dans leur ambition d'organiser une mise en valeur rationnelle et moderne de l'Indochine, les autorités coloniales ont encouragé les enquêtes sur la répartition des zones agricoles en même temps que les études sur l'économie et les échanges pour dresser un état de la production de la colonie.

Charles Robequain attesta combien son étude régionale pouvait bénéficier de ces outils. Par exemple, il fonda sa géographie des échanges sur l'utilisation des statistiques établies par l'administration des douanes (« l'Administration des Douanes et des Régies ») aussi bien que sur les statistiques ferroviaires pour analyser la situation du commerce régional (pp. 551-584) et la hiérarchie commerciale des gares ferroviaires (pp. 569-570). Charles Robequain fonda ainsi son argumentation sur des données chiffrées, qui lui permirent d'apprécier les structures naissantes et les tendances des échanges régionaux.

Pierre Gourou consulta aussi les enquêtes économiques faites sur les activités des Annamites, mais son attitude à l'égard des statistiques établies par l'administration coloniale se révéla plus nuancée et davantage affiliée à la philosophie néo-positiviste et humaniste de l'Entre-deux-guerres que l'approche de Charles Robequain. Au sujet des productions agricoles, Pierre Gourou citait « les statistiques générales » telles que celles qui sont contenues dans « Documents de Démographie et de Riziculture, Économie agricole, statistiques annuelles des Services agricoles » mais en restant critique sur la validité et l'utilisation de ces résultats, considérant que « tous ces chiffres sont douteux » (p. 402) (voir aussi section 6.3.1). Alors que Charles Robequain (p. 337) avança une estimation du rendement moyen de la production de riz, Pierre Gourou (p. 405) affirma que ce rendement moyen était « impossible à établir » et refusa de conclure que le rendement agricole indochinois était très bas comparé à celui de la France et d'autres pays occidentaux.

Pour assurer un contrôle plus efficace des campagnes, le Service du Cadastre coordonnait les plans de parcellisation des terres dans les villages du Tonkin et publiait des cartes territoriales des communautés et des cartes de la répartition des terres dans les villages. Pierre Gourou exploita ces documents de façon pionnière dans son étude des propriétaires fonciers et de la parcellisation de la terre (pp. 350 et 374) en les utilisant pour calculer, analyser, représenter par des graphiques, cartographier et mieux interpréter « le caractère qui domine la géographie humaine du delta tonkinois » à savoir « la très forte densité de la population » (p. 148, carte n°2 en annexe).

L'administration française avait organisé des évaluations officielles de la population à la fin du XIX^e siècle et, à partir de 1926, ordonna un recensement de la population tous les cinq ans pour avoir une connaissance quantitative plausible de la population indigène. Quand Charles Robequain menait sa recherche, il avait à sa disposition les estimations de la démographie coloniale faites avant 1926 (il utilisa les résultats de 1921, p. 499) et les résultats du premier recensement indochinois de 1926. Bien que constituant les premières évaluations démographiques, ces estimations contenaient des imprécisions et étaient loin de la qualité des données obtenues en Inde par les administrations britanniques. Charles Robequain en exposa les différentes raisons (p. 497). Partisan des approches fondées sur les faits et des méthodes mathématiques estimées seules capables de constituer une base exacte pour la planification régionale, Charles Robequain était convaincu de la nécessité d'organiser de tels recensements. Mais il critiquait le manque de fiabilité des résultats, affirmant que même « si nos résidents ont fait des efforts louables, il leur est impossible de toucher à la vérité ; les sources d'erreurs sont nombreuses : le ly truong d'accord avec les notables du village, et par crainte d'une aggravation des charges communales, indique un chiffre inférieur au chiffre véritable, que d'ailleurs il ne

connaît qu'approximativement ... » (p. 498). Il était conscient du besoin urgent d'avoir accès au « chiffre réel et [à] la répartition précise de la population indochinoise » pour donner « des enseignements pratiques sur les ressources de chaque village, et asseoir équitablement l'impôt » et éclairer « enfin les rouages et le jeu complexe de l'économie générale » :

Il est aisé de voir quelle base solide un recensement sérieux offrirait aux efforts de notre administration, et quels renseignements pratiques il lui apporterait périodiquement sur la valeur de notre action. Accompagnant la rédaction d'un cadastre, il permettrait d'apprécier exactement les ressources de chaque village, et d'asseoir équitablement l'impôt. On verrait mieux alors que, dans ces deltas d'apparence uniforme, il est des zones relativement riches, d'autres relativement très pauvres ; et on pourrait essayer d'atténuer ces contrastes, après en avoir démêlé les véritables raisons. En cas de disette, on saurait quel chiffre de rations envoyer aux zones éprouvées ; si la récolte dépasse les besoins locaux, on dirait de combien, et on supputerait au plus juste la valeur des exportations. Alors seraient éclairés enfin les rouages et le jeu complexe de l'économie générale au lieu d'exprimer de vagues opinions, mal appuyées sur quelques faits isolés, et émises avec d'autant plus d'assurance que leur vérification est plus difficile, il serait possible de présenter, dans son ensemble et ses détails, le bilan de notre politique, de constater et préciser ici ou là l'accroissement de la natalité, la diminution de la mortalité aux différents âges, l'allongement de la vie, l'augmentation de la richesse moyenne, les possibilités d'émigration ou d'immigration (pp. 497-498).

Ainsi, Charles Robequain associait le besoin de recensements à une action planificatrice efficace (voir Appendice F2, la carte « densité de la population [essai] »).

Lorsque Pierre Gourou travaillait sur sa thèse, il avait à sa disposition deux séries de recensements, celui de 1926 et celui de 1931. Il émit les mêmes types de réserves que Charles Robequain sur l'exactitude de leurs résultats et commenta les faiblesses de la méthodologie des questionnaires imprimés envoyés à chaque village (p. 139). Mais Pierre Gourou alla beaucoup plus loin que Charles Robequain dans l'analyse des statistiques. Utilisant les données du recensement de 1931 de façon méthodique et systématique, il traita et représenta spatialement de façon pionnière cette information quantifiée (section 6.3.1.) Pour résumer, les deux géographes intégrèrent les nouveaux outils iconographiques, cartographiques et statistiques dans leur discours géographique, mais traduisirent et interprétèrent l'information selon des optiques assez différentes.

L'utilisation des cartes et des statistiques n'était pas spécifique à Charles Robequain et Pierre Gourou. La plupart des géographes français étaient fondamentalement des utilisateurs de cartes, qui leur permettaient d'être plus explicites dans leurs exposés. Paul Vidal de la Blache était particulièrement conscient de la pertinence de l'utilisation en géographie des données des recensements de la population que les administrations occidentales organisaient systématiquement dans leur pays et leurs colonies (il étudia l'expérience des Indes pour en analyser la population). Mais dans le contexte indochinois, ces outils furent développés de façon plus significative et efficace pour définir la région et comprendre son fonctionnement et ses problèmes.

Il faut insister sur le fait que Pierre Gourou bénéficia d'une information plus étendue que Charles Robequain. La région du Tonkin était l'objet de plus d'attention et d'enquêtes officielles que le Thanh Hoá par suite de sa supériorité économique, démographique et politique, et beaucoup de documents administratifs importants, de données et de travaux cartographiques furent publiés dans les sept ans d'intervalle qui séparent la publication des deux thèses. Par exemple, quand Charles Robequain écrivait sa thèse, la carte au 1/25 000 n'avait pas entièrement couvert le Thanh Hoá et les limites des districts n'avaient pas encore été cartographiées. En revanche, au moment où Pierre Gourou travaillait sur le delta, le Tonkin avait été entièrement cartographié et couvert au 1/25 000, et les données d'un nouveau recensement de la population indochinoise étaient publiées en 1931. Ceci peut expliquer en partie la plus grande utilisation par Pierre Gourou des outils statistiques et cartographiques dans l'analyse de la population paysanne (section 6.3.1.).

6.3.2 Pacification et ordre politique

Du point de vue de la colonisation, la stratégie de « pacification »¹⁸¹ était considérée comme un préambule nécessaire à l'organisation de la modernisation du pays et du « développement » physique et intellectuel des indigènes. Ainsi, depuis la fin du XIX^e siècle, le « progrès » était introduit dans les colonies par l'intermédiaire de la « pacification » française et par la recherche d'une politique créative de mise en valeur. Le premier devoir du colonel Gallieni¹⁸², quand il arriva en Indochine en 1892, fut d'assister M. de Lanessan¹⁸³ dans sa tâche de pacification et d'organisation. (Gallieni, 1941, pp. VIII, IX). Plus tard, dans un volume intitulé *Indochine* et avec des illustrations annotées par Charles Robequain, Albert Sarraut, qui fut Gouverneur général de l'Indochine avant de devenir ministre des Colonies, exprima la même idée selon laquelle « l'œuvre de civilisation vers laquelle la France dirige son effort doit commencer « après avoir apaisé les dissensions qui déchiraient les divers Etats indochinois » (pp. 22-23, voir Appendice F.1. « la version d'Albert Sarraut de l'œuvre de la France en Indochine », lignes 8, 13-14 de l'extrait I). Il exposait avec emphase sa foi dans le « progrès » et la mission « protectrice » de la France (p. 24), affirmant que « sans la France il n'est plus d'Indochine » (lignes 8, 13-14 de l'extrait II). Cette tâche de pacification permettait l'établissement de structures modernes dans la colonie. Comme le général Lyautey¹⁸⁴ l'écrivit au sujet de Madagascar (Lyautey, 1920), « Que fais-je depuis un an ? Des routes, des ponts, des rizières, des marchés, des écoles ... ».

Paul Rabinow note, à propos du programme du colonel Gallieni pour l'Indochine (Rabinow, 1989, pp. 148, 150) :

Gallieni s'intéressait aux infrastructures et à l'utilitaire. Village après village, il notait avidement et fièrement tout nouveau pont et nouvelle route construits ; les Français tissaient une toile d'araignée d'installations qui grandissait - et Gallieni était l'araignée.

Les routes en étaient la clé ; sans elles il ne pouvait y avoir de mouvements de troupes, de commerce, et finalement de société. Gallieni était intransigeant sur la construction des postes en dur, pour démontrer que les Français avaient l'intention de rester définitivement ...

¹⁸¹ Aujourd'hui, cette terminologie coloniale est controversée, sinon dépourvue de sens. Mais, l'idéologie coloniale de l'époque permettait d'établir que c'était le devoir du colonisateur de pacifier les pays indigènes parce que cela permettrait aux indigènes de rejoindre, pour leur bénéfice, la civilisation moderne et d'exploiter leurs ressources de façon rationnelle. L'intention dissimulée des autorités coloniales était, sous couvert de pacification, de contrôler tout mouvement subversif et anticolonialiste.

¹⁸² Le colonel Gallieni fut envoyé au Tonkin, où il annihila les « pirates » (les « pirates » étaient soit d'authentiques pirates chinois appelés « Pavillons noirs », « Pavillons jaunes » ou « Pavillons rouges », soit des rebelles annamites qui combattaient l'occupation française). Il est célèbre pour sa « politique des races », qui reconnaissait la personnalité de chaque groupe ethnique, principalement pour éviter la domination d'un groupe sur les autres. Il fut fait général en 1896, et maréchal à titre posthume en 1921.

¹⁸³ Jean Marie de Lanessan fut nommé Gouverneur général de l'Indochine de 1891 à 1894. C'était un savant reconnu, professeur à la faculté de médecine de Paris, convaincu que la colonisation française pouvait améliorer la vie des Indochinois en introduisant le « progrès » dans le pays et en le modernisant.

¹⁸⁴ Louis Hubert Lyautey fut le chef d'État-major de Gallieni en Indochine puis à Madagascar. Il fut considéré comme l'une des plus grandes (sinon la plus grande) figures de l'histoire coloniale de la France parce qu'il s'intéressa à la mission sociale de la colonisation (voir aussi chapitre 5, section 5.4.2). Quand il devint Gouverneur général du Maroc et modernisa le pays, il permit à la plupart des institutions traditionnelles et à la religion musulmane de continuer à fonctionner à côté des institutions coloniales françaises, dans le but d'associer la culture musulmane à l'entreprise colonialiste française. Selon Rabinow (1989, p. 289), pour Lyautey, « les colonies constituaient un laboratoire d'expérimentation de nouvelles méthodes de gouvernement capables de faire naître une société moderne et saine » (voir aussi pp. 106-125, 277-301 dans Rabinow).

Le signe le plus évident de la pacification était le essor des activités pacifiques sur les routes et dans les marchés.

Si le signe de la civilisation était une route fréquentée, le signe de la modernité était l'hygiène ... Gallieni n'était pas un relativiste, ses normes étaient universelles. Le manque général d'hygiène, la négligence des travaux ménagers, le refus de séparer les êtres humains des animaux n'étaient pas des caractéristiques tribales dignes de respect mais simplement des indications d'un manque de civilisation.

Dans une même approche du fait colonial, Charles Robequain concevait que le premier devoir de la France était la « pacification ». Avec un engagement et un parti pris sans ambiguïté pour la raison d'être de la colonisation, employant les mêmes arguments que Joseph Gallieni ou Albert Sarraut, Charles Robequain donna à la France un rôle de puissance libératrice qui épure le pays des « actes de piraterie » des « bande de kha, de thaï et de chinois », des groupements de pillards, grossis de rebelles après la prise de Hué et définitivement réduits en 1891... » (p. 586). De cette façon, son exposé est une claire illustration de la pensée impériale, qui, en rejetant toute idée de résistance, mettait en avant l'image d'un côté barbare et abrupt des pays indigènes que la France était en train de sauver de l'état de nature et de l'ignorance en apportant protection et sécurité, et en introduisant des savoir-faire techniques et économiques modernes (Appendice F.1, la version de Charles Robequain de l'œuvre de la France au Thanh Hoá, lignes 9-10, 38-40).

Il est banal d'affirmer que le premier de nos dons, celui qui a permis tous les autres, c'est la sécurité ... (p ; 585).

Et ainsi, l'ordre partout rétabli, sans crainte d'être dérangés par des forces hostiles, avons-nous pu entreprendre et pousser déjà loin le développement économique de la province. » (pp. 585-586)

Dans le discours de Pierre Gourou, la logique coloniale de l'ordre n'apparaît pas en termes aussi condescendants¹⁸⁵. Pierre Gourou se référa plus indirectement à la répression coloniale et seulement dans le cas de la production clandestine d'alcool, avançant l'idée que « dans un État moderne » ... « la loi doit être appliquée » et « la collectivité ne peut que perdre à ce que l'on s'habitue à la violation régulière de la loi ». Il prit une position à double entente considérant que (p. 481) :

Il faut simplement que cette répression reste raisonnable et qu'elle sache distinguer entre le petit bouilleur de cru, distillant pour son compte personnel, et que l'on n'a pas de motifs légitimes de poursuivre, et l'industriel villageois qui doit se soumettre à la loi ou disparaître.

... La fabrication clandestine de l'alcool est une industrie pleine de vitalité, et prouve que l'on peut avoir confiance dans l'avenir des industries villageoises prises en général.

Par conséquent, Pierre Gourou ne remettait pas ouvertement en cause le développement de l'Indochine fondé sur un principe juridique occidental émanant de la tradition grecque¹⁸⁶,

¹⁸⁵ Mais il faut se rappeler que la paysannerie du Thanh Hoá, constamment menacée par des désastres naturels et la famine, vivait plus difficilement que la paysannerie du Tonkin (se référer au chapitre 3, section 3.3.3).

¹⁸⁶ Il faut rappeler que l'enseignement de la tradition philosophique grecque fait partie du cursus scolaire français (elle est enseignée en année de terminale) et imprègne donc la culture et la pensée françaises. Des extraits des traités des philosophes grecs sont ainsi étudiés par les différentes générations de Français depuis des siècles, comme *La Politique* (1990) d'Aristote ou *Les lois* de Platon. A travers son traité, Aristote démontra que « la politique » était, avec le développement des institutions de l'État, des lois et de la culture, la possibilité de civiliser et d'adoucir les pratiques quotidiennes. Pour Aristote, l'État, avec ses institutions et ses lois, représentait la forme parfaite de la communauté humaine parce que les êtres humains étaient par nature des « animaux politiques » et ne pouvaient vivre « bien » que s'ils étaient citoyens d'un État (livre I, chapitre I). Avec Aristote, la coopération sociale requiert une organisation politique. Dans *Les Lois*, Platon (1970) déterminait que les lois essayaient

soumis à la protection de la loi qui fixe ce qu'une société devrait faire et ce qui doit être respecté pour établir des relations justes et bénéfiques. Mais cette position juridique s'accompagnait aussi d'une conception humaniste attentive aux modes de fonctionnement traditionnels de la société colonisée et consciente des dérèglements que risquait d'y introduire la législation coloniale à l'encontre des petits paysans annamites.

Cependant, comme pour Charles Robequain, le discours de Pierre Gourou restait construit sur la logique coloniale paternaliste française de la fin du XIX^e siècle et du commencement du XX^e siècle, où l'autorité française légiférait et, sous couvert de protection, de justice et développement, supervisait les régions indochinoises.

6.3 La Géographie Coloniale de Robequain et l'idée de Modernité

6.3.1 Les relations entre la géographie, les données chiffrées et la cartographie

Aspirant à construire un discours géographique 'scientifique', c'est à dire capable de présenter des faits mesurables et objectifs de géographie humaine de façon similaire aux sciences exactes, Charles Robequain aspirait à une analyse démographique précise, combinant l'outil statistique avec les données des recensements (section 6.1.2.) et mettant en relation géographie, statistiques et cartographie.

Mais, en raison du manque de fiabilité du recensement de 1921 et de l'importance que Charles Robequain accordait aux approches empiriques reposant sur des faits établis, il prit le parti d'organiser sa propre enquête dans les villages. Il quantifia la répartition de la population en évaluant « le total des chefs de famille et celui des habitants », et en comparant ces chiffres avec les chiffres du recensement. Il esquaissa ensuite les limites des cantons (p. 499). Il constata (pp. 499-500) que les chiffres officiels du recensement de 1921 sous-estimaient la réalité et devraient être multipliés par 1,25. Il calcula les densités de la population (pp. 502-503). Il reporta ses résultats en annexe dans le tableau n° 4, où le lecteur pouvait 'voir' les superficies, populations et densités par canton. Ceci introduisit dans le discours géographique de Charles Robequain une information quantitative aussi bien qu'une approche critique des statistiques, qui contribuèrent à donner de l'importance à son travail.

En outre, Charles Robequain permit au lecteur de visualiser ces estimations et données sur une carte de la densité de la population (Appendice F.2. « Densité de la population [essai] »), mettant en relation les données démographiques avec leur répartition spatiale régionale. La carte de la densité de la population du Thanh Hoá était une représentation novatrice pour l'époque, où les populations étaient figurées dans leur répartition cantonale par plage de densités. La densité moyenne de chaque canton fut représentée selon une gradation noire et blanche suggérant une hiérarchisation, où les densités augmentaient en proportion avec l'importance du noir par rapport au blanc¹⁸⁷.

Soucieux de fournir une bonne analyse de la répartition des densités, Charles Robequain parvint à une meilleure compréhension de celles-ci, notamment en utilisant des cartes à l'échelle régionale plutôt que communale. Mais, comme les recensements et les séries cartographiques en étaient encore à un stade assez rudimentaire et incomplet, le matériel statistique que Charles

d'apporter un compromis entre les exigences de l'idée théorique et la réalité humaine. Platon esquaissa un État idéal dans lequel la vie quotidienne était organisée par des lois, mais son approche introduisit aussi la reconnaissance de la diversité et de la complexité des besoins de l'être humain. Plus tard, des philosophes comme Jean-Jacques Rousseau (dans *Du Contrat social*, publié pour la première fois en 1762) et des hommes politiques républicains français ont rappelé le principe de l'autorité de la loi.

¹⁸⁷ Les cartes de la population dans les autres thèses régionales françaises publiées à la fin des années 1920 et au début des années 1930 ont utilisé généralement des cercles de différentes tailles pour représenter la population des villages ou des villes. Elles ne présentaient pas la population régionale et ses mouvements dans l'espace régional, mais seulement ponctuellement.

Robequain collectait était très difficile à intégrer méthodiquement dans sa problématique régionale du Thanh Hoá.

6.3.2 Une conception positiviste du problème du développement colonial

L'influence du positivisme dans la pensée de Charles Robequain¹⁸⁸ et la confiance du géographe dans la progression de la science occidentale le conduisirent à estimer que les problèmes majeurs de la faim et de la misère des populations indochinoises disparaîtraient avec le développement de la science et des techniques modernes. Cette conviction était caractéristique des conceptions économiques libérales prédominantes en France à partir de la fin du XIX^e siècle¹⁸⁹.

Suivant cette logique, Charles Robequain utilisa dans son argumentation économique la terminologie de la doctrine capitaliste dominante (comme Albert Demangeon le fit dans sa thèse, voir chapitre 3, section 3.1.4.3.), exprimant les problèmes économiques et agricoles indochinois en termes de « rendement à l'hectare », « plus-value », « déficit », « surplus », « prix de revient », « stock », « bénéfice ». Comme dans la géographie coloniale de Marcel Dubois (1894), il fit un inventaire descriptif des différents projets et réalisations français dont le but était de réaliser « une colonisation vraiment rationnelle » (voir la citation chapitre 5, section 5.6.1). Il contempla l'œuvre de la France selon une logique utilitaire, qui expérimentait des programmes et risquait des entreprises pour rationaliser l'ensemble de l'économie régionale. Utilisant le raisonnement inductif pratiqué dans les sciences modernes de la fin du XIX^e siècle¹⁹⁰ et, insistant sur les causalités directes, il considérait que l'amélioration des techniques de production entraînait nécessairement un accroissement « des ressources de la province » et, par voie de conséquence, de la « plus-value » et des possibilités d'exportation.

Notre devoir le plus urgent nous commandait d'augmenter les ressources de la province plus vite que n'augmente la population et d'utiliser rationnellement toutes ces énergies mal employées. Il était logique que, dans le delta, notre plus gros effort portât sur l'extension et l'amélioration des cultures » (p. 587).

Un projet analogue à celui du Song Chu est depuis longtemps à l'étude pour l'utilisation des eaux du Song Ma ... et on a clairement montré comment l'amortissement de ces travaux onéreux était en réalité assuré très rapidement par la plus-value de la production annuelle (pp. 587-588)

A l'inverse de Marcel Dubois qui n'avait pas l'expérience des territoires coloniaux, Charles Robequain fondait ses points de vue sur l'observation, les réalités sociales et les obstacles sociaux à la modernisation. Il constatait que

Mais, ne faudrait-il pas ... augmenter le rendement à l'hectare en modernisant les procédés agricoles ? Sans doute, mais c'est une tâche singulièrement plus difficile et plus longue que la construction d'un réseau d'irrigation, si vaste soit-il. Il s'agit de rénover des esprits noués par de très vieilles habitudes, d'accoutumer ces paysans routiniers à des conceptions scientifiques qui les ahurissent, de lutter pas à pas avec une tradition désespérément tenace. (p. 588).

¹⁸⁸ Charles Robequain fit reposer sa géographie sur la réalité du terrain et pensa avec rigueur et méthode aux problèmes régionaux, confiant, comme dans la philosophie d'Auguste Comte, dans les approches reposant sur une logique scientifique.

¹⁸⁹ Telles que les conceptions libérales du philosophe, mathématicien et économiste Antoine Cournot, qui utilisait les principes mathématiques pour étudier l'économie.

¹⁹⁰ La méthode inductive prévalait dans les sciences expérimentales telles que la médecine et était approuvée par des savants célèbres tels que Claude Bernard (1865), qui établit que « la médecine ne peut se constituer, ainsi que les autres sciences, que par la voie expérimentale, c'est-à-dire par l'application immédiate et rigoureuse du raisonnement aux faits que l'observation et l'expérimentation nous fournissent » (Bernard, 1865, p. 34). Divers philosophes dans d'autres disciplines recommandaient aussi le raisonnement inductif basé sur l'expérience et les faits observables en mathématiques et même dans les sciences religieuses. À titre d'illustration, nous pouvons citer Renan qui affirme : « Dans l'ordre des faits, ce qui n'est pas expérimental n'est pas scientifique » (Renan, 1947 tome I, p. 162).

Son approche se focalisait non seulement sur les particularités de l'environnement physique indochinois qui pouvait être amélioré par les techniques françaises modernes, mais aussi sur les caractéristiques restreignantes des civilisations indochinoises, et notamment ses aspects endogènes traditionalistes qui étaient tenus comme les grands responsables de ce que nous appelons maintenant le « sous-développement » régional¹⁹¹. En fait, le positivisme de Charles Robequain l'amenait à voir exclusivement d'une manière très matérialiste les sociétés indochinoises et à considérer comme des obstacles à la modernisation ce qui ne lui apparaissait pas rationnel et efficace (par exemple les attitudes qu'il a qualifiées de « routine », d'« insouciance » p. 588, p. 590, et de « nonchalance », p. 174).

L'expérience du terrain permit à Charles Robequain d'observer combien les industries artisanales rurales jouaient un rôle important, comme d'ailleurs dans beaucoup de campagnes françaises. Son regard se portait sur l'extinction graduelle des industries artisanales, constatant qu'« il ne semble pas que ces petites industries indigènes puissent se développer en conservant leur physionomie actuelle » et que « certaines même, comme le tissage du coton, paraissent menacées d'une ruine assez proche ». Il estima l'importance de leur fonction sociale : « Une catégorie très nombreuse d'individus demandent à ces petits métiers l'essentiel ou le complément de leur subsistance » (p. 465).

En conclusion, Charles Robequain ne suggéra pas de théorie de développement pour moderniser l'agriculture et l'industrie, ne fondant son argumentation que sur ses observations et son expérience concrètes de la région. Mais comparée à l'approche de Marcel Dubois, il tint compte dans son argumentation des impacts sociaux de l'évolution économique.

6.3.3 Charles Robequain et la région du Thanh Hoá, « laboratoire de la modernité » (d'après Rabinow, 1989, p. 9, p. 289)

Comme Louis Hubert Lyautey et Joseph Gallieni qui se préoccupaient de trouver les formes les plus efficaces pour développer économiquement le Maroc ou Madagascar tout en tenant compte de certaines réalités sociales, Charles Robequain s'intéressa aux infrastructures capables de permettre le développement d'une région « moderne ». Dans la longue tradition française de centralisation politique qui se développa de façon significative à partir des XVI^e et XVII^e siècles, Charles Robequain était convaincu que l'organisation d'un réseau routier par les autorités françaises permettrait de contrôler plus intégralement la colonie. C'est pourquoi il considérait la « Route Mandarine », dont l'origine était antérieure au système politique impérial des Nguyen et à l'administration coloniale, comme d'« intérêt national ».

En somme, la route mandarine avait été surtout construite dans un but de centralisation administrative : elle permettait aux empereurs Nguyen, résidant à Hué, d'être renseignés dans un minimum de temps sur les événements du Tonkin ... (pp. 513-514).

Charles Robequain regardait les routes en termes de ce que les géographes ont qualifié dans les dernières décennies du XX^e siècle de « réseaux », tels que le « réseau » des canaux et les réseaux ferroviaire et routier (p. 514). Il montra que les « réseaux » traditionnels des canaux et voies navigables constituaient, à l'époque des empereurs Nguyen, « les voies à rendement meilleurs ». Il concluait en introduisant les « transformations » modernes que la colonisation apportait :

« Il est vrai qu'aujourd'hui, à travers toute la province, routes et chemins de fer suppléent, et parfois avantageusement, la voie d'eau » (p. 516).

¹⁹¹ Les éléments du sous-développement étant le bas niveau de vie, la faible espérance de la vie, la prédominance l'agriculture.

Charles Robequain regarda la logique du réseau de communications dans l'organisation de l'espace avec un raisonnement neuf que le langage géographique contemporain a entériné depuis au moyen des notions de « hiérarchie de voies de communications », de « maillage », d'« axes », de « réseau de communication », de « polarisation », de « pôles de développement » etc. Ainsi, dans son analyse du commerce (pp. 510-584), il regarda la construction de voies ferrées et l'amélioration de la Route Mandarine et de certaines routes de montagne, telles que la route de Song Ma, comme les transformations majeures pour la province appelées à devenir les structures de base qui ouvriraient le Thanh Hoá aux autres régions d'Indochine et du monde. Il faisait prévaloir qu'elles constitueraient des moyens efficaces pour organiser et consolider l'harmonie et l'unité régionales à travers une hiérarchie de « voies rayonnant ainsi à travers le province ... elles-mêmes réunies par des routes transversales » qui reliaient les villages aux centres administratifs (« chefs-lieux »), aux marchés et à la capitale de la région (p. 521). Il précisait plus loin :

Ces voies permettent des relations aisées et rapides entre la capitale provinciale et les chefs-lieux de circonscription : tous ceux-ci peuvent être atteints régulièrement, en 3 heures au plus, par l'automobile ... (p. 522).

Par conséquent, Charles Robequain établit que la hiérarchie des communications jouait un rôle déterminant dans l'organisation politique et économique régionale. Il montra que l'espace régional s'organisait autour d'éléments individualisés du réseau, tels que les marchés ou les centres situés aux points de jonction des communications et il présenta leur rôle structurant dans l'organisation régionale en représentant la structure urbaine de la province dans une carte du commerce au Thanh Hoá (Appendice F.2, « carte commerciale du Thanh Hoá »). Sur cette carte, il représenta le tracé géographique du réseau de transports (« routes automobilables » et « chemins de fer »). Il symbolisa ses points nodaux : « marchés importants » et « très gros marchés », et les centres de convergence du commerce montagnard (avec des flèches indiquant la « direction du trafic dans l'arrière-pays »), dessinant ainsi le développement d'un réseau en étoiles. Avec une conception dynamique de la région, Charles Robequain concevait que le réseau de transports était fondamental pour comprendre l'organisation du commerce du Thanh Hoá et pour développer et planifier l'économie de la province. Il décrivit les mutations de l'organisation spatiale et de la hiérarchie des marchés, et la croissance du commerce que l'action de la France, en développant les voies de communications et en assurant la paix, avait initiées (pp. 541-542) :

Mais nous sommes d'abord retenus par une nouvelle série de marchés, ceux qui jalonnent la lisière de l'arrière-pays et où s'échangent les produits de la montagne et de la plaine. Les plus gros sont, du Sud au Nord, : cho Moc sur le Song Yen ... Ils comptent parmi les plus animés de la province, mais leur trafic tend à décroître au profit d'autres marchés plus lointains, de création récente. C'est encore un des résultats évidents de notre action : à mesure que l'ordre s'affermis et que les routes étaient poussées le long des vallées, les centres de commerce se déplaçaient vers l'amont favorisant à la fois les entreprises des négociants de la plaine et la nonchalance du montagnard.

Cho Tinh a pris aujourd'hui une belle avance, grâce à nos travaux ; il est, en effet, à proximité de la voie ferrée et au centre d'un réseau routier sans cesse étendu et amélioré : c'est pour lui que l'administration française a fait le plus de frais, remplaçant les paillotes par de vastes halles en brique ; elles ne suffirent pourtant plus à contenir les marchandises qui s'y entassaient 3 fois par mois et débordent tout à l'entour. (p. 540)

Pour que le lecteur puisse visualiser cette croissance, Robequain présenta une photographie de Cho Tinh (pl. XLV.B) avec son marché central moderne de produits alimentaires et son apparence prospère.

Charles Robequain concevait donc le réseau de transports comme un agent d'évolution et de mutation capable d'ouvrir une province vivant en autarcie, repliée sur elle-même, sur la région plus dynamique du Tonkin. Mais les préjugés coloniaux restreignaient sa perception des

problèmes sociaux en réduisant ceux-ci à des représentations négatives des sociétés indochinoises. Par exemple, Charles Robequain suggérait que la « nonchalance des montagnards » limitait l'importance potentielle de la planification française. Il accordait peu de crédit aux compétences des Indochinois et surestimait les capacités des colonisateurs.

Charles Robequain ne se confina pas à l'échelle régionale du Thanh Hoá. Il replaça sa région dans le contexte régional plus vaste du nord de la péninsule indochinoise, remarquant que le chemin de fer fut une occasion pour le Thanh Hoá de confirmer « d'année en année ses attaches avec le grand delta du Nord », mais que « à ce trafic, aujourd'hui comme autrefois, ce n'est pas l'indigène qui fait les plus gros bénéfices » (p. 572). Ainsi, l'étude des voies de communications et du commerce régional de Charles Robequain précédait l'analyse contemporaine des relations entre l'espace et les bassins économiques, où les réseaux de transports reflètent les sociétés avec leurs hiérarchies sociales et spatiales.

La recherche, par Charles Robequain, de structures convenables pour le développement d'une région « moderne » impliquait aussi des formes nouvelles d'expérimentation agricole avec l'établissement de « stations agricoles » aidées par le soutien de l'administration française, ou de « concessions »¹⁹² pour faire évoluer l'agriculture. Guidé par son raisonnement positiviste et sa conception idéalisante du progrès, il décrivit les intentions premières de la station agricole de Yên Dinh (p. 589) :

dont la mission était à la fois d'étude et de propagande ; elle devait faire des expériences de culture cotonnière, mais aussi recueillir et classer les variétés de riz récoltées dans la province, au besoin en acclimater d'autres, rechercher quelles étaient les meilleures pour les différentes sortes de sols, et quelles influences pouvaient avoir sur elles les diverses catégories d'engrais ; elle devait distribuer des semences sélectionnées, prêcher l'exemple, convertir peu à peu le paysan par le spectacle vivant des résultats obtenus, être une agence de renseignements gratuits, répandre la lumière autour d'elle ... »

Il présenta comme un exemple édifiant le cas de la concession de Yên Mỹ¹⁹³. Il indiqua comment elle promouvait une exploitation rationnelle et scientifique des sols rouges d'Indochine¹⁹⁴ par le développement d'une économie de plantation, où le caféier Arabica était cultivé en association avec l'élevage d'un cheptel bovin qui fournissait de l'engrais organique pour chaque caféier. Au delà de ses conceptions emphatiques et convictions bien établies sur le pouvoir bénéfique des civilisations scientifiquement et techniquement avancées d'Europe, Charles Robequain ne cachait pas les difficultés de ce type d'entreprise. Il les exposa à travers leurs aspects pionniers, courageux, leurs épreuves et leur développement hésitant. Au sujet de la concession de Yên Mỹ, il précisa que (pp. 594, 595, 596, 597) :

Les premières années furent de tâtonnements, de difficultés et de déboires de toutes sortes ... La technique la mieux adaptée fut péniblement découverte : l'arbuste, arraché après 10 ou 12 mois de pépinière, est planté dans un trou de 50 à 80 cm. de diamètre ...

¹⁹² Une concession était l'autorisation accordée par les autorités françaises à des colons ou à des sociétés coloniales d'exploiter une superficie définie de terre coloniale considérée comme « vacante » ou « non utilisée » par les indigènes. Cette pratique était une manière de développer et d'introduire l'agriculture moderne (riziculture ou plantations commerciales, élevage de troupeaux) dans les colonies. Elle était particulièrement importante dans le protectorat du Tonkin, où les concessions de caféiers Arabica de Marius Borel, auxquelles Charles Robequain fait référence (p. 594), étaient célèbres. Charles Robequain estima à 23 les concessions européennes au Thanh Hoá en 1928 et qu'il y avait 15 demandes à l'étude (p. 599). Les révolutionnaires et les paysans vietnamiens condamnaient cette pratique impopulaire, où les institutions coloniales, les Français, et les Annamites fortunés s'approprièrent la terre indigène et où la main-d'œuvre indochinoise était employée. Ce fut un obstacle majeur à leur expansion et à leur efficacité (Ta Thi Thuy, 1993).

¹⁹³ La concession était détenue par des frères français, nés dans le Bourbonnais.

¹⁹⁴ Les sols rouges sont des sols volcaniques provenant de la décomposition du basalte. Ils sont localisés principalement sur les plateaux de l'Annam et, du fait de leur fertilité, étaient exploités par des Français dans des plantations (théiers, caféiers, hévéas).

... en 1918, plusieurs hectares furent ravagés par un typhon et, le 21 septembre 1927 encore, 30 000 pieds environ furent brisés ou renversés. » ... Les froids tardifs grillent les boutons : le caféier est ici tout près de la limite septentrionale de son habitat

Car le bétail est indispensable à la culture du caféier qui, planté dans un matelas de fumier, en exige encore, chaque année, 3 grands paniers. Aussi nos colons ont-ils dû créer et étendre les pâturages en même temps que les plantations

C'est une magnifique leçon que le spectacle de ces plantations très propres et très saines, que trouvent de larges avenues accessibles aux automobiles

Charles Robequain soutint cette description en présentant trois photographies de la concession (Pl. LVIII-A,B,C) figurant les jeunes caféiers (« propres et très sains »), une avenue large et rectiligne rendant possible la traversée de la plantation en voiture avec un indigène au premier plan le bras et le regard tendus vers elle (montrant l'avenue qui symbolise la voie de l'empire colonial comme une voie, de fait acceptée par tous, semblablement au soldat nègre de Roland Barthes que nous avons mentionné au chapitre 2, section 2.3.2), et des pâturages qui rappelaient à Charles Robequain les paysages bucoliques français (p. 597). Ces photographies furent les dernières à apparaître dans la thèse et laissaient au lecteur français la vision d'une agriculture coloniale présentant des aspects très modernes aussi bien que familiers (se référer à l'Appendice F.3, « concession de Yên Mý).

La foi de Charles Robequain dans les retombées bénéfiques que la pratique d'une agriculture plus scientifique procurerait l'amena à critiquer le manque d'intérêt ou de confiance que les services coloniaux montraient à cet égard. Il donnait en exemple l'établissement agricole de Yên Dinh « pourvu de crédits dérisoires, sous le prétexte qu'il devait subsister par lui-même¹⁹⁵ (p. 589) ». Il plaidait en faveur d'une « action officielle » pour organiser la « rénovation agricole » (p. 591).

D'un point de vue plus social, Charles Robequain considérait les nouveaux processus et méthodes comme capables d'aller au-delà de l'inertie des pratiques agricoles traditionnelles des paysans. Il considérait le programme pilote des stations agricoles comme une « œuvre ingrate » d'instruction destinée à « accoutumer ces paysans routiniers à des conceptions scientifiques qui d'abord les ahurissent » (p. 588). De ce point de vue, le développement agricole du Thanh Hoá était lié au développement du système éducatif français moderne qui devait être « pour la rénovation de la masse indigène et le progrès, généreusement et sainement compris, de notre influence, l'instrument le plus sûr » (p. 612). Charles Robequain vit aussi comme un progrès social la création d'une institution financière française officielle, le Crédit populaire agricole, capable de décourager la pratique de l'usure et d'éviter aux paysans pauvres de rester toute leur vie « prisonniers dans un réseau de dettes » (p. 590)¹⁹⁶.

En fait, la méthode géographique de Charles Robequain était empirique, les transformations régionales étant conçues à partir de ce qui était observé sur le terrain et des expériences pilotes françaises, sans que ne fût suggérée une hypothèse ou une théorie de planification et de développement régional. Sa géographie resta descriptive et non pas théorisée, même s'il modélisa une sorte d'archétype asiatique, où la région était idéalisée en un corps « harmonieux », composé de sections distinctes, que la « colonisation française » a « unifié ».

¹⁹⁵ Cependant, il était difficile à l'administration française de connaître avec précision la situation réelle de la société ou des propriétaires responsables des concessions. Les contractants n'indiquaient leurs revenus que lorsqu'ils étaient confrontés à des problèmes et pouvaient espérer une aide gouvernementale (de Dantès, 1996, p. 272).

¹⁹⁶ C'était aussi l'avis de Pierre Gourou, voir section 6.4.

Comme il l'écrivit dans la dernière phrase, où l'emphase et la terminologie lyrique de l'idéologie coloniale l'emportaient :

Surtout elle [l'œuvre de la France] a confirmé l'unité de la province. ... Enfin, n'est-elle pas un magnifique symbole de l'unification, cette ceinture de concessions gagnées héroïquement sur des terres incultes et malsaines, qui séparaient le Muong de l'Annamite ? C'est par un solide surjet de colonisation française que le delta surpeuplé est aujourd'hui cousu à son arrière-pays » (p. 613).

Nous devons au demeurant observer que, dans le contexte de la République Socialiste du Vietnam, le souhait de « ne pas séparer la région montagneuse de la plaine » est toujours d'actualité « selon le principe de complémentarité du territoire » (lettre de Lê Bá Tháo, 4 mars 1996). Le discours vietnamien récent sur le développement territorial a donc, en quelque sorte, théorisé l'idée de complémentarité régionale et d'unité exprimée déjà par Charles Robequain.

En résumé, Charles Robequain envisagea sa géographie comme une science du territoire, traitant du développement économique, de la planification éventuellement avec quelques idées de protection de l'environnement et des ressources naturelles que l'on qualifierait de nos jours d'écologiques. Il était conscient du problème de l'épuisement du bois des forêts et de la disparition d'espèces tropicales précieuses¹⁹⁷ (p. 601). Il voyait le potentiel économique régional sous trois aspects. Premièrement, la technologie, où les techniques françaises permettraient d'améliorer le potentiel économique, la productivité et la structure de la région. Il exposait la supériorité technologique française dans les moyens de communication, les projets de barrages et de réalisations hydrauliques qui constituaient à ses yeux « notre grande œuvre d'irrigation » (p. 587). Deuxièmement, la science, où la recherche agronomique sur les plantes tropicales dans les stations agricoles était entreprise pour améliorer la qualité et le rendement ou pour créer des plantations. Troisièmement, l'éducation, pour former les paysans indigènes aux méthodes modernes, afin de rendre fonctionnelle la modernisation régionale.

En conclusion, le discours de Charles Robequain sur la modernisation du Thanh Hoá était principalement une manifestation de l'impérialisme français, où le développement de l'Indochine était accompli « par la force, la collaboration politique, la dépendance économique, sociale ou culturelle » (Said, 1993, p. 8). Son discours sur l'œuvre de la France en Indochine coïncidait avec celui d'Albert Sarraut et tous les deux véhiculaient les mythes coloniaux et les idéologies exposés au chapitre 5 et plus haut dans la section 6.2 (voir aussi Appendice E.3 « extraits du discours de Paul Reynaud à l'Exposition coloniale internationale de Vincennes » et Appendice F.I « les conceptions impérialistes de Charles Robequain et d'Albert Sarraut sur l'œuvre de la France en Indochine »). Cependant, mis à part cet arrière fond colonialiste dont l'idéologie s'effondra dans les années 1950, Charles Robequain appréhenda le développement du Thanh Hoá selon une perspective économique inhabituelle chez les géographes vidaliens, très moderniste.

6.4 Le discours de Pierre Gourou : une méthodologie moderne incorporant une pensée humaniste et classique

L'approche de Pierre Gourou fut différente. Son idéalisation de la civilisation annamite, sa sympathie pour ses paysans et la conception de la région du Tonkin comme une entité héritière d'une histoire longue et riche l'amènèrent à avoir un avis contingent, critique et restrictif du projet colonial. Ainsi, contrairement à Charles Robequain, il critiquait la politique française des concessions et montrait les effets sociaux négatifs de l'introduction au Tonkin, « du

¹⁹⁷ La question de la préservation des forêts est cependant une tradition française. En 1669, le ministre de Louis XIV, Colbert, avait déjà réglementé l'exploitation des forêts françaises et renforcé la compétence de l'administration royale pour permettre une meilleure utilisation des ressources forestières. Cet exemple illustre le fait que les Français s'approprièrent la gestion des ressources naturelles vietnamiennes.

point de vue français de la propriété », qui avantageait les grands propriétaires fonciers et déposait les petits propriétaires de leurs rizières (pp. 360-364). Il responsabilisa aussi le gouvernement français dans cette progression de la grande propriété au détriment de la petite en rapportant comment le gouvernement annamite connaissait autrefois les abus fonciers d'individus riches ou influents et

interdit aux fonctionnaires et aux gens riches de profiter de la pauvreté ou de la dispersion des habitants des villages pour usurper par achat des terres et des rizières et de créer des fermes où ils donnent asile aux inscrits en fuite dont ils se servent ensuite comme ouvriers agricoles. Ceux qui possèdent déjà des fermes auront trois ans pour les supprimer eux-mêmes... (p. 361).

Il suggérait une sorte de « loi agraire qui exproprierait, moyennant une indemnité modérée, les grands propriétaires au profit des petits » ajoutant qu'« une pareille mesure coûterait moins cher que bien des travaux d'hydraulique agricole et apporterait beaucoup plus d'avantages aux paysans » (p. 364)¹⁹⁸.

Cependant, la valeur de sa thèse provient principalement de la manière dont il sut tirer parti des sources abondantes d'informations de l'administration coloniale.

¹⁹⁸ C'est aussi l'opinion que l'agronome René Dumont (1995, pp. 36-37) exprimait dans son travail de recherche sur *La culture du riz dans le delta du Tonkin*, publié pour la première fois en 1935 et qui fit autorité. René Dumont et Pierre Gourou recommandaient tous deux le développement de la petite propriété paysanne et désapprouvaient les grands projets coûteux. Ils plaidaient en faveur de réformes socio-économiques graduelles et n'étaient pas convaincus de l'efficacité des transformations économiques mises en œuvre par les autorités coloniales qu'ils jugeaient démesurées au regard de la situation sociale de la région. Les thèses de René Dumont et Pierre Gourou représentent les deux discours relatifs à la riziculture en Asie du Sud-Est les plus éclairés. Leur nouveauté réside dans le fait qu'ils analysèrent l'activité agricole sans l'isoler de son contexte humain. Le livre de René Dumont fut le premier ouvrage français écrit sur la riziculture. Pierre Gourou cita la thèse de René Dumont dans sa section : « l'agriculture : les méthodes culturales » (p.389) et René Dumont cita la thèse de Pierre Gourou dans son chapitre « Étude de l'environnement économique » (p. 35). Mais les deux chercheurs ne se connaissaient que par leurs travaux, et non pas personnellement. D'ailleurs, leurs personnalités étaient dissemblables. René Dumont refusait toute coopération avec les autorités coloniales françaises. Ainsi, il quitta l'Indochine en 1931, avant la fin de son contrat de travail, parce qu'il désapprouvait les méthodes colonialistes françaises. Il écrivit : « J'ai été moralement obligé de quitter un pays auquel je m'attachais, après qu'en septembre 1931, un adjudant aviateur de l'armée coloniale m'a dit à Vinh 's'être déshonoré' en tirant sur ordre à la mitrailleuse, de son avion, sur une colonne de paysans désarmés. Dans cette province du Nghê-An, celle de Ho Chi Minh, ces paysans demandaient, à la suite de la sécheresse, une réduction d'impôt que l'empire d'Annam leur accordait en pareil cas » (Dumont, 1995, p. XIII). Dans *Agronomie de la faim* (1974) il rapporta comment il avait arraché et jeté dans un étang le fouet d'un agronome français qui avait l'habitude de fouetter les paysans qui s'écartaient trop lentement de la voie où passait sa voiture, et comment après cet incident toute visite dans une station expérimentale lui avait été interdite (voir aussi l'avant-propos d'Igor Besson dans Dumont, 1995, pp. XXXII-XXXIV).

A la différence de Pierre Gourou, René Dumont s'engagea politiquement après la seconde guerre mondiale et jusqu'à la fin de sa vie (René Dumont disparut dans sa 97^{ème} année, le 18 juin 2001) sur les problèmes du 'Tiers-Monde', avec ses millions de paysans pauvres, la famine, le sous-développement et le mal-développement, et, plus tardivement vis à vis des problèmes écologiques qui menacent la planète. En 1974, il devint le premier candidat vert aux élections présidentielles françaises. Il travailla beaucoup en Afrique, et, dans son ouvrage *Pour l'Afrique, j'accuse* (Dumont, 1986), il analysa en profondeur les mécanismes du sous-développement au Sahel, en s'élevant contre les gouvernements français, la majorité des dirigeants africains, la coopération française, la Banque mondiale, le FMI, la majorité des experts internationaux, et les Européens et Africains « qui ont promu et favorisé des projets de développements rural complètement inadaptés... qui ont ruiné l'ensemble des paysanneries africaines » (p. 258). Comparativement à René Dumont, Pierre Gourou resta plus académique et plus distant du politique, et n'utilisa pas le concept de Tiers-Monde dans ses ouvrages. Mais dans ces ouvrages postérieurs sur le monde tropical et l'Afrique, il fut tacitement critique vis à vis des projets et décisions politiques lorsqu'il évoquait le sous-développement et la pauvreté des régions tropicales (Gourou, 1982, chapitres 26 à 28, pp. 350-416, les pages 378-390, 402 et 409 par exemple), ainsi que le scandale que la famine représente en Afrique (Gourou, 1991). En réalité, à compter de sa thèse, Pierre Gourou exprima dans ses ouvrages ses réserves vis-à-vis des interventions européennes (qu'elles soient coloniales, capitalistes ou autres) à l'égard des sociétés traditionnelles, et sa confiance plus grande dans les actions d'envergure locale que dans les grandes entreprises prétentieuses qui bouleversaient les équilibres traditionnels.

6.4.1 La géographie de Pierre Gourou en tant que science humaine de l'espace

Avec Pierre Gourou, l'usage des statistiques et de leurs interprétations cartographiques devint une technique de base intégrée au discours géographique pour comprendre le paysage régional et l'organisation de l'espace. Ayant à sa disposition une information statistique importante et soutenue par l'administration française (principalement les données du recensement de la population de 1931 et les données que les chefs de services du cadastre avaient mises à sa disposition), la première innovation de Pierre Gourou fut de traiter ces statistiques arithmétiquement. Clarifiant la typologie de la répartition des densités, il calcula la densité moyenne de la population et classa les densités selon cette moyenne, en distinguant des types de densités inférieures/supérieures ou égales à celle-ci (pp. 152-153). Par cette méthode, il introduisit une rigueur scientifique dans son étude de la population, considérant un groupe humain d'une manière abstraite et quantitative, et renouvelant l'approche démographique du discours géographique de son époque. Il termina son chapitre intitulé « La croissance de la population », en proposant une projection de l'évolution démographique jusqu'en 2001¹⁹⁹ (pp. 197-198).

Cette rigueur scientifique est tempérée par la prise en compte de la condition humaine annamite. Pierre Gourou introduisit ces méthodes démographiques d'une manière moins formelle et plus empreinte d'humanisme que la plupart des chercheurs des autres sciences démographiques. En estimant les réalités du Tonkin, la spécificité de la culture annamite et aussi les imperfections et lacunes des démarches pour obtenir les données démographiques relatives au recensement, il contrebalança la fixité des résultats mathématiques. Il introduisit une approche ethnologique dans son analyse en attirant l'attention du lecteur sur les formulations des questions des recensements. Il révéla qu'elles ne prenaient pas en considération le fait que les structures familiales des Annamites étaient complexes, superposaient plusieurs sens, et ne recouvraient pas les mêmes réalités que celles des Français (notamment la notion de chef de famille). Il montra aussi que les Annamites n'étaient pas sensés comprendre les formules imprimées dans les questionnaires (p. 139) puisqu'elles l'étaient en français et en chinois et non en quòc ngú²⁰⁰ (vietnamien transcrit en caractères latins, p. 140). Pierre Gourou souligna les gaucheries des autorités françaises (sur les familles qui avaient besoin d'être assistées) et le manque d'intérêt pour le recensement aussi bien que les déficiences de l'état civil (pp. 177-179), les obstacles culturels et autres complications, tels que la suspicion des paysans à l'égard des questionnaires

¹⁹⁹ Gourou fit ses estimations selon un taux de croissance de 10 pour 1000 par an, atteignant un total de 13 117 000 habitants en 2001, avec une densité de 860 habitants au kilomètre carré, ce qui, à l'époque, semblait une situation « inconcevable » (p. 197). Dans la première phrase de sa thèse, il calcula que le delta correspondait à une zone de 15 000 kilomètres carrés avec 6 500 000 habitants et une densité de 430 habitants au kilomètre carré.

En fait, la population du delta du Fleuve rouge dépasse maintenant ces estimations, en s'élevant à 15 000 000 dans une zone de 16 000 kilomètres carrés à la fin des années 1980. Comme Nguyen Trong Dieu le note, citant et traduisant en anglais la page 577 de la thèse de Gourou, « La densité moyenne de la population ici est de plus de 800 personnes au kilomètre carré ... En 1936, quand le delta avait seulement une densité de 430 personnes au kilomètre carré (dans une zone de 10 000 kilomètres carrés) P. Gourou écrivait déjà : « Pourtant, il ne semble pas que l'on puisse améliorer le sort matériel du paysan tonkinois : l'excessive densité de la population est un mal sans remède. Il est difficile d'apporter un supplément sérieux de ressources à une population rurale qui compte plus de quatre cents habitants au kilomètre carré. Ces paysans tirent déjà de leur sol presque le maximum de ce qu'il peut donner ; les travaux d'hydraulique, les perfectionnements de la technique agricole ne peuvent augmenter la production au point de bouleverser les conditions de la vie matérielle.... ». Après la révolution d'août 1945, la densité démographique a augmenté progressivement, en fait en proportion directe de l'augmentation de la population, 600 au début des années 1960, 700 au début des années 1970 et 800 au début des années 1980. Cette tendance se poursuit bien qu'à un taux plus bas, la vie matérielle et intellectuelle des gens s'est améliorée et la famine chronique a été éliminée. Cependant, selon les intellectuels vietnamiens d'aujourd'hui, « la pression démographique continue et constitue une menace sérieuse pour les gens de ce delta fertile » (Nguyen Trong Dieu, 1995, p. 105).

²⁰⁰ Le quòc ngú est un type d'écriture avec des caractères latins introduit par les missionnaires européens et plus particulièrement Alexandre de Rhodes, au XVII^e siècle. Il est maintenant l'unique forme écrite de la langue vietnamienne.

français et la tradition annamite de ne pas déclarer les naissances (p. 178). Il critiqua aussi les « statistiques générales » officielles et celles qui furent publiées dans « Documents de Démographie et de Riziculture », « Économie agricole » et les statistiques annuelles des services agricoles (pp. 400-402). Par ailleurs, comme Charles Robequain, Pierre Gourou fit toujours acte de rigueur par rapport aux données chiffrées, contrôlant les résultats du recensement et l'état civil en visitant et vérifiant la population de plusieurs villages (pp. 142-143, p. 402).

A la suite du développement croissant du matériel et des outils cartographiques (permettant l'utilisation de cartes topographiques, géologiques, climatiques et hypsométriques), la seconde intuition originale de Pierre Gourou fut de concevoir une représentation cartographique systématique des données en y faisant figurer la concentration de leur répartition ainsi que le calcul de pourcentages ou taux, mettant ainsi en relation deux séries significatives de données. La créativité de Pierre Gourou fut d'exécuter des cartes de densités (densité de la population dans le delta, densité de la population industrielle dans le delta, densité de la population industrielle par rapport à la population totale, du nombre moyen de parcelles à l'hectare par canton ...). Le lecteur avait donc une représentation spatiale, exprimée à travers une gradation de couleurs, de la valeur des nombres et des séries chiffrées et de leurs relations avec d'autres faits géographiques. Pierre Gourou associa les données aux documents cartographiques existant dans une série de cartes jointes en appendice dont une carte des densités de la population par district au 1/250 000 où la population est répartie en une hiérarchie de 17 classes, chacune d'une nuance de couleur différente (carte n° 2)²⁰¹. D'autres cartes mettaient en relation la superficie des villages des cantons et celle de la superficie des cantons (carte n° 5), les densités de la population à l'intérieur des agglomérations villageoises, selon qu'elles se présentaient de façon plus ou moins agglomérées ou dispersées (carte n° 6), le nombre de parcelles et la superficie des cantons (carte n° 7), le nombre d'artisans et la superficie du district (carte n° 8) ou le nombre d'artisans par rapport à la population totale des cantons (carte n° 9). Toutes supportèrent la construction du discours de Pierre Gourou. En raison de leur grand format, elles furent présentées pliées en Appendice ; mais les cartes de format inférieur furent insérées dans le texte de Pierre Gourou (voir par exemple dans l'Appendice F.2, « Delta tonkinois Densité de la population, carte schématique »).

Chaque carte constitue un point de départ et une référence essentiels du discours de Pierre Gourou qui est construit à partir de leur commentaire. Pierre Gourou analysa la corrélation ou l'absence de corrélation avec d'autres cartes. Il demanda au lecteur de comparer ou de juxtaposer ces cartes comme l'avait suggéré Paul Vidal de la Blache dans la préface de son *Atlas* (Vidal de la Blache, 1894) en établissant que les cartes étaient complémentaires les unes des autres, et que l'explication géographique d'une région résidait dans leur mise en relation. Et il écrivait au début de sa section sur « La répartition de la population » (pp. 148-149) :

Nous avons exprimé les résultats du recensement de 1931 dans la carte en couleurs hors texte des densités à l'échelle du 1/250 000 ... Un moyen simple de contrôler l'exactitude de notre carte des densités est d'étudier le rapport entre la superficie des villages proprement dits et la superficie des communes ; dans cette fin nous avons dressé une carte (hors texte n° 5) où nous avons exprimé ce rapport pour chaque canton par une teinte appropriée. Cette carte reflète dans une certaine mesure la carte hypsométrique et de façon beaucoup plus évidente la carte des densités.

Dans son travail de cartographie, Pierre Gourou fournit une visualisation de la différenciation spatiale de l'organisation régionale. Les cartes devinrent non seulement un travail

²⁰¹ Il n'a pas été possible de scanner cette carte en raison de son grand format et de ses couleurs. Comparée à la carte des densités de la population de Charles Robequain, qui complète le bilan de son enquête sur la population, la carte de Pierre Gourou constitue un point de départ pour la compréhension de la paysannerie annamite.

de localisation des lieux et des sites²⁰², mais aussi une manière de représenter et de caractériser la structure spatiale. Il s'attacha à identifier les conditions selon lesquelles l'espace tonkinois s'organisait, et sa géographie devint moins empirique et plus centrée sur les structures régionales, où les communautés villageoises étaient vues et comprises comme des entités où chaque élément était considéré dans sa relation avec les autres. Ce principe cartographique donna aussi une nouvelle unité au discours géographique.

6.4.2 La généralisation de la méthode du questionnaire d'enquête d'Albert Demangeon

Pierre Gourou employa la technique du questionnaire proposée par Albert Demangeon (1909), en posant des questions qu'il voulut le plus claires possible pour les villageois afin d'étudier de façon pertinente les industries villageoises²⁰³. Il mena son étude avec l'aide des « autorités administratives françaises et indigènes » et d'autres institutions coloniales telles que l'Office du riz qui lui permirent d'examiner plus facilement la signification des industries artisanales du delta du Tonkin. Il envoya « près de 7 000 questionnaires »²⁰⁴ dans les villages pour constituer une information systématique et acquérir une compréhension de ces activités et de leur répartition. Dans une démarche qui se démarquait du travail des autorités coloniales qui avaient envoyé des questionnaires d'enquêtes non adaptés au contexte annamite pour recenser la population, Pierre Gourou contextualisa ces questions en tenant compte de ce qu'il savait de la réalité sociale annamite et en admettant la situation de domination coloniale. Il évita par exemple toute question qui aurait pu sembler compromettante aux artisans annamites, et insista pour que les paysans précisent bien toutes leurs activités artisanales, même celles qu'il ne leur viendrait pas naturellement à l'esprit de nommer parce qu'elles semblaient trop ordinaires ou triviales :

Un questionnaire imprimé, rédigé en quoc ngu, fut envoyé à chaque village ; je demandais aux autorités villageoises de noter sur le questionnaire le nombre d'individus se livrant dans le village même à un travail industriel, ou exerçant au dehors une industrie ou un commerce (en ce cas je demandais en quels lieux se rendaient les ouvriers et commerçants) ; pour être sûr d'avoir des réponses simples et claires je n'avais posé aucune question sur les conditions de fabrication et de vente, sur les prix de revient et les prix de vente ; en effet, le villageois tonkinois ne pense guère à ces problèmes et les aborde avec maladresse quand on lui en parle directement : à plus forte raison eût-il été malhabile à les exposer par écrit. D'autre part il ne fallait pas éveiller son inquiétude, et une question indiscreète sur les prix de revient, les prix de vente, les bénéfices lui faisant croire à une enquête fiscale, il eût évité, par crainte de se compromettre, de donner des détails les plus anodins. Afin d'éclairer la religion des autorités villageoises, j'avais donné dans le questionnaire une liste aussi complète que possible des industries villageoises : je savais, par quelques sondages entrepris auparavant, que d'eux-mêmes les paysans omettent d'indiquer des industries importantes, parce qu'elles leur paraissent vulgaires et sans intérêt (comme la vannerie commune, l'industrie des sung sao).

De même qu'Albert Demangeon s'appuya sur un réseau de maîtres d'école pour faire ses enquêtes, Pierre Gourou s'appuya sur « les autorités villageoises ». Il reconnut la nécessité pour certains villages de vérifier personnellement les résultats (pp. 451-452). Comme dans son

²⁰² Certaines cartes de Pierre Gourou localisent simplement les villages (n° 3 de son appendice) ou les noms des villages cités dans la thèse (n° 4 de son appendice). Elles sont voulues pour la localisation des lieux qui sont cités dans le texte.

²⁰³ Cette méthode du questionnaire d'enquête n'était propre ni à la géographie ni à la France. Elle se développait aussi dans d'autres pays, dans les autres sciences sociales et dans les villes aussi bien que dans les campagnes, notamment aux Etats-Unis, où des enquêtes sociologiques (« surveys ») collectaient des informations sur le monde urbain considéré comme un laboratoire du changement social. Elles se développaient aussi grâce au contexte colonial, où elles étaient essentielles pour organiser l'administration et la mise en valeur économique des colonies. Si en sociologie, elle ne se généralisera que dans les années 1940, parallèlement à l'officialisation de la pratique de « l'observation participante » (voir chapitre 7), les géographes français, à la suite d'Albert Demangeon, l'utilisèrent beaucoup dans leurs travaux de thèse dès les années 1920.

²⁰⁴ Nous n'avons pas pu consulter l'un de ces questionnaires pour voir comment Pierre Gourou formula ses questions et ce qu'il demanda exactement aux autorités villageoises. Nous ne pouvons donc nous appuyer que sur les précisions que Pierre Gourou livra dans sa thèse à leur sujet.

analyse des données du recensement de la population, Pierre Gourou traita les données à la fois spatialement et en relation avec la problématique de la densité. À côté des cartes de référence de son appendice, il élaborait des cartes complémentaires schématiques de densité de la population (figure 31, se référer à l'Appendice F.2 de cette thèse, « carte schématique de la densité de la population du delta tonkinois »), du pourcentage et de la répartition de la population industrielle (figure 119) ou de l'importance d'un groupe d'artisans-ouvriers (figures 120, 121, 122). En outre, le lecteur pouvait facilement localiser sur les cartes chaque village cité en se référant à deux index détaillés : « index alphabétique des noms des villages » cités dans le texte (pp. 603-622) et « index administratif des noms des villages » cités dans le texte (pp. 624-626) spécifiant la situation administrative des villages avec la province et le *phu* ou *huyen* auquel chaque village appartient. Ces deux index indiquaient la position exacte sur les cartes et la/page/s et le/s chapitre/s où chaque village était cité. Un troisième index « des matières » indiquait les thèmes et les sujets traités dans la thèse avec les numéros des pages correspondantes.

Avec Pierre Gourou, l'approche quantitative et cartographique des faits économiques et démographiques, aussi bien que la méthode des questionnaires et la composition d'index détaillés, devinrent les méthodes de base des travaux de recherche géographique.

6.4.3 La politique de mise en valeur coloniale et l'intérêt de Pierre Gourou pour la communauté annamite

Dans la mesure où Pierre Gourou se servait des sources d'information de l'administration et des institutions coloniales, la géographie de Pierre Gourou était « active », impliquée dans les débats de l'époque. Par exemple, à un moment où la mise en valeur des colonies commençait à être abordée en termes de « problèmes » (chapitre 3, 3, 3, 2), Pierre Gourou met en question « l'industrialisation des colonies » dans son chapitre sur les industries villageoises et dans ses pages de conclusion la surpopulation²⁰⁵.

Pierre Gourou examina la question de la surpopulation sous différents angles, autrement que l'approche de Charles Robequain pour qui l'urgent était « d'augmenter les ressources de la province plus vite que n'augmente la population même et d'utiliser rationnellement toutes ces énergies mal employées et mal rémunérées » (voir la citation plus haut, dans la section 6,3,1, de la page 587 de la thèse de Charles Robequain). L'approche de Charles Robequain était quantitative, et le problème de la surpopulation était traité mathématiquement, en termes de variables. L'approche de Pierre Gourou était différente : le phénomène de la surpopulation était contextualisé, et il considéra non seulement les besoins primordiaux indispensables de la population, mais aussi la question de l'emploi et du sous-emploi et du bien-être du paysan, posant la question :

Le pays est-il trop peuplé pour ses besoins en main-d'œuvre ? D'autre part, porte-t-il plus d'habitants qu'il n'en peut nourrir ? (p. 570).

Mise à part la vision pessimiste qu'il soumit dans la dernière phrase de sa thèse où il parla d'« un peuple sympathique et irrémédiablement misérable », p. 578)²⁰⁶, les réponses de Pierre Gourou contenaient des réserves. Il reconsidérerait toujours les chiffres et données brutes (par

²⁰⁵ Comme nous l'avons noté au chapitre 3 (3, 3, 2) et selon la terminologie de l'époque, ce problème de la « surpopulation » n'était pas spécifique au delta du Tonkin ; dans les années 1930, l'écrivain et diplomate Paul Claudel le signalait aussi à propos du Japon (APHG, n° 432, p. 108).

²⁰⁶ Selon Charles Fourniau (Fourniau, 1989), l'inadaptation, les maladroites ou les carences de la politique et des réalisations coloniales de la France au Vietnam contribuèrent à mener la situation sociale et alimentaire du pays à une impasse. Il écrit (p. 279) : « En 1945, et avant même les destructions des trente années de guerre qui allaient suivre, le Vietnam qui devenait indépendant était un pays très sous-développé du fait de la carence coloniale ». Pierre Gourou (voir plus bas) avait déjà en son époque ce point de vue critique sur bien des initiatives françaises.

exemple les chiffres de la production de riz) par rapport aux caractéristiques culturelles et techniques et de la société annamite. Il exposa une information détaillée et complexe, mais il ne proposa pas de solution exemplaire aux questions que le développement du delta soulevait aux autorités coloniales (par rapport au « problème du surpeuplement » notamment, pp. 569-574...) et ne chercha pas à théoriser le développement colonial. Il ne considéra pas la modernisation régionale de l'agriculture et des transports avec la même confiance que Charles Robequain et les conçut aussi bien comme des agents de troubles sociaux dans une société où, d'une part, les méthodes traditionnelles de culture « nécessitent une dépense extraordinaire de main-d'œuvre » qui avait l'avantage d'offrir un emploi à toute la population et, d'autre part, la majorité de la paysannerie n'avait pas les moyens financiers de moderniser son agriculture (p. 572)²⁰⁷. En fait, la perception régionale de Gourou s'énonçait au travers du dilemme tradition/modernité :

Seule la dépense extraordinaire de main-d'œuvre qu'exigent les méthodes culturales tonkinoises permet de concevoir comment une population moyenne de 430 habitants au kilomètre carré n'est pas supérieure aux besoins de main-d'œuvre, même au moment des principaux travaux. Par exemple, pendant la moisson, on pourrait économiser beaucoup de temps si les voies d'accès étaient meilleures, si elles étaient autre chose que des diguettes glissantes, coupées de fossés, où le porteur avance lentement, avec une charge médiocre, et pourtant au prix de gros efforts ; on pourrait aussi gagner beaucoup de temps sur le battage, le vannage et le séchage du paddy en employant des machines ; l'irrigation coûterait moins d'efforts si l'on utilisait des pompes à moteurs. Le Delta disposerait d'une main-d'œuvre tout à fait surabondante, même au moment des gros travaux, si le rendement de l'effort humain était accru par l'amélioration des voies d'accès, permettant l'emploi de moyens de transport plus économiques, et par l'usage de machines agricoles. Mais il ne saurait se produire d'ici longtemps d'évolution dans ce domaine ; le paysan est trop pauvre pour acheter des pompes ou des batteuses. D'ailleurs faut-il souhaiter pareille évolution, qui réduirait le travail des paysans, et supprimerait les salaires d'ouvriers qui n'auraient plus qu'à mourir discrètement ?

Son analyse des industries villageoises contribua à alimenter son scepticisme à l'égard des projets de modernisation économique rapide. Il termina leur étude en avançant leurs « possibilités d'avenir » (pp. 535-538), reprenant, au moins implicitement, la controverse autour de l'industrialisation de l'Indochine à laquelle les politiciens et les technocrates coloniaux dans les années 1930 se livrèrent. Après la crise économique mondiale, la politique française à l'égard de l'industrialisation de l'Indochine était fondée sur la conception d'une Indochine produisant et exportant des produits bruts et des produits agricoles, et d'une France produisant et exportant des produits manufacturés. Dans les années 1920 la stratégie libérale conçut que, conjointement au développement d'un réseau moderne de transports et de la production, l'Indochine devait exporter de grandes quantités de riz, de maïs, d'anthracite et de caoutchouc. Mais, après la crise mondiale, ces exportations devinrent limitées, et, au début des années 1930, une stratégie autarcique eut pour but de protéger les industries françaises par l'introduction de taxes douanières. L'Indochine importait des produits manufacturés français tels que des tissus de coton et exportait ses produits agricoles et miniers vers la France et l'ensemble de ces stratégies engendra des situations conflictuelles et retarda la modernisation. Sans aller jusqu'à mettre en question l'impérialisme économique français, Pierre Gourou fut très circonspect à l'égard de ces stratégies et, trouvant « scandaleux de frapper d'un droit de sortie les nattes du Tonkin », il avertit que :

dans ce domaine de petites industries, l'État [colonial] devrait envisager l'établissement de primes à l'exportation beaucoup plus que de taxes de sortie (p. 537).

Quand il travaillait à sa thèse, une troisième stratégie, qui fit l'objet d'une controverse, fut proposée par de fervents partisans de l'industrialisation des colonies (la théorie de la

²⁰⁷ Dans le même courant de pensée, Gourou reste critique envers les travaux d'irrigation français et écrit (p. 105) : « Pourtant le but des travaux d'irrigation ne doit pas être de réduire le travail du paysan, mais d'assurer à ce travail une rémunération plus abondante et régulière. »

« colonisation industrialisante »), tels que Paul Bernard, polytechnicien et administrateur du Crédit mobilier indochinois, et Henri Brenier, spécialiste du commerce indochinois. Dans deux ouvrages fondamentaux écrits sur l'économie coloniale en Indochine après la crise mondiale, Paul Bernard (1934, 1937) décrit comment l'industrialisation de l'Indochine pourrait résoudre partiellement le problème de la « surpopulation », renforcer les relations intellectuelles, morales, techniques et financières entre la France et l'Indochine et résoudre « le problème capital de l'intégration de l'élite annamite dans le milieu français » (Bernard, 1937, p. 174). Il était favorable au développement d'une économie coloniale complexe, pour développer le marché intérieur, où les différentes activités économiques pourraient évoluer sans pour autant menacer l'industrie métropolitaine.

En fait, une fraction importante de l'élite renouvela la vision du développement économique et du problème indochinois de la surpopulation. Le Gouverneur général Pierre Pasquier et plus tard Jules Brévié, comme le ministre des Colonies Marius Moutet, en accord avec leur idéalisation culturelle de la civilisation annamite traditionnelle et de sa quintessence, s'intéressaient plus au développement de l'artisanat rural qu'à l'industrialisation. Ils voyaient dans le Tonkin une société traditionnelle très raffinée, qu'ils voulaient préserver des dangers de la modernisation (chapitre 5, 5, 3). Pierre Gourou s'intéressait aussi au développement des industries rurales et artisanales des villages et restait plus confiant dans le développement d'une industrie artisanale et familiale que dans le développement d'une industrie moderne où un prolétariat urbain créerait « une population flottante, flottante dans son habitat, flottante dans ses mœurs, malheureuse et démoralisée ». Il considérait aussi que la grande industrie, avec son équipement coûteux, le manque de flexibilité de sa production de masse et l'incertitude de ses débouchés commerciaux, n'était pas à sa place dans un pays comme le Vietnam (pp. 537-538). En fait, dans la mesure où la vie paysanne ordonnait l'argumentation de Pierre Gourou, celui-ci resta critique à l'égard de tout schéma économique qui ne s'intégrait pas dans la société annamite. Son discours devint un discours de géographie intégrée, où les problèmes et caractéristiques d'une région étaient en interaction constante avec la société qui y vivait. Il se référait à des systèmes reconnus ou historiques, comme le colbertisme²⁰⁸, pour encourager l'exportation de produits artisanaux de haute qualité (p. 537), plutôt qu'aux nouvelles théories économiques. D'autre part, son analyse sur le développement de la région du Tonkin était imprégnée de son attachement aux civilisations historiques, comme la civilisation chinoise et la civilisation annamite, que des ruptures radicales et des dérèglements extrêmes dans les pratiques éprouvées des sociétés traditionnelles ne pourraient faire progresser. Par conséquent, la tâche de l'institution coloniale était de préserver « l'accord parfait qui s'est établie entre l'Homme et la nature » par delà les siècles (p. 575) et développer des stratégies capables de maintenir les traditions et l'équilibre social aussi bien qu'améliorer la situation économique de la région. Pierre Gourou assignait un sens culturel à la région. Elle avait un patrimoine et un environnement social à gérer et à préserver, un sens patriotique qui l'apparentait un peu à un lieu « sacré » par suite de sa cohésion et de sa solidarité apparemment parfaites (voir chapitre 4, section 4, 3, 3, 2, les citations tirées des pages 576 et 578).

L'estime de Pierre Gourou pour la société annamite motivait son attitude protectrice à l'égard de l'industrie artisanale villageoise aussi bien que sa réticence à l'égard de la prolétarianisation du paysan. En fait, l'argumentation de Pierre Gourou rejoignait la « stratégie du développement rural » appelée aussi « politique du paysannat » que l'administration coloniale

²⁰⁸ Le colbertisme est un système économique préindustriel formulé par le ministre des Finances de Louis XIV, Colbert, à la fin du XVII^e siècle. Il encourageait les exportations (de préférence de produits de haute valeur, comme des soieries de haute qualité, des tapisseries ou de la porcelaine, par des privilèges accordés aux entreprises qui les produisaient) et décourageait les importations (au moyen de lourdes taxes). C'est une forme de mercantilisme.

s'efforça de développer²⁰⁹ (Brocheux et Hémerly, 1994, pp. 270-271). Alors que Charles Robequain honorait, comme beaucoup d'intellectuels et de journalistes français, la grandeur des réalisations coloniales de la France qu'il illustrait par des photographies²¹⁰, Pierre Gourou apporta un point de vue critique en introduisant les limites physiques et humaines de la politique de colonisation organisée par l'administration française (p. 218) et en soulignant le caractère inapproprié des vastes ouvrages, comme les réalisations hydrauliques, au regard des intérêts du paysan (pp. 107-108 et Appendice F. 4, « Extrait du chapitre de Pierre Gourou « l'environnement physique : les réseaux d'irrigation »). Il introduisit une nouvelle compréhension du développement régional outremer. En priorité, il prit en considération la vie paysanne et se référa à ses talents. S'il idéalisa la société annamite²¹¹, il établit aussi que le développement régional ne pouvait pas être entrepris et compris seulement d'un point de vue occidental et que les premiers concernés par cette question étaient plus les paysans annamites que les autorités coloniales. Plus que les autres discours relatifs à la colonisation, il prit en compte la complexité, les contradictions et les problèmes sociaux inhérents à l'adaptation des techniques modernes à l'environnement annamite, ainsi que le bon sens et le savoir-faire des paysans²¹².

Il n'est pas douteux qu'il y ait une augmentation de la production, mais nous craignons qu'elle ne soit pas aussi considérable que l'on l'a souvent écrit en s'inspirant des hauts prix d'avant la crise et de l'exemple particulièrement avantageux du réseau du Kep, établi dans une région pauvre et très peu productive avant l'irrigation. On augmente par des travaux coûteux comme le réseau de Son Tay la dette d'un pays dont le budget manque d'élasticité, car ces travaux sont payés par des emprunts contractés en France : nous entendions exprimer ironiquement par un indigène, qui avait quelques doutes sur leur efficacité réelle (il s'agissait plus précisément du barrage du Day), l'espoir qu'un jour ou l'autre le Tonkin se débarrasserait comme bien d'autres pays de la charge de sa dette extérieure et que ces travaux trop onéreux ne lui coûteraient finalement rien.

L'œuvre réalisée est intéressante, l'œuvre à accomplir est considérable. On la mènera à bien de la façon la plus conforme aux intérêts du paysan si l'on veut bien ne pas oublier que l'on est dans un pays déjà intensément cultivé, où les problèmes qui se posent sont complexes et varient souvent de village en village ; que, dans l'étendue des projets, la connaissance profonde des réalités agricoles, diverses et parfois difficiles à dégager, doit précéder toute étude des travaux à réaliser ; que des améliorations locales, réalisées au prix d'un examen serré des conditions spéciales au point de vue du relief, du régime des eaux, de l'agriculture, de la petite région envisagée, rapporteraient souvent plus que de vastes entreprises ; qu'il est bon, quand on le peut, de faire des ouvrages provisoires que l'on transformera en ouvrages définitifs lorsque l'expérience en aura démontré l'utilité. Nous n'avons pas la prétention de critiquer ici les travaux déjà réalisés, qui sont très utiles et pour bien des points remarquables ; nous avons simplement voulu exprimer quelques vérités banales, et en quelque sorte le point de vue du paysan (pp. 107-108).

Pierre Gourou resta évasif quand il évoqua l'œuvre coloniale de modernisation dans sa conclusion (voir au chapitre 5, 5, 4, 2, 2, la citation page 577). Il considérait le progrès technique

²⁰⁹ Cette politique avait pour ambition d'augmenter la production de riz en lançant un programme de travaux hydrauliques et de réduire la pression démographique par une politique de transmigration paysanne en évitant de bouleverser les structures sociales de la société annamite.

²¹⁰ Se référer aux photos des barrages construits par la France pour l'irrigation dans l'Appendice F.4, extraits de la thèse de Charles Robequain p. 313, pl. XX et du magazine *L'Illustration*, p. 188.

²¹¹ Cette idéalisation se manifesta à travers les descriptions des vêtements dont les couleurs s'harmonisent avec la terre et celles des attitudes du paysan, où Pierre Gourou insista souvent sur son « humble » contentement, la beauté de ses gestes, son bonheur simple ou modeste. Il écrivait au sujet de l'artisanat et du commerce : « Comme les autres aspects de la vie économique, le commerce fait apparaître parmi ces paysans une recherche effrénée du bénéfice le plus modeste et l'humble acceptation d'une tâche peu rémunératrice, p.553.

²¹² Néanmoins, Pierre Gourou n'aborda pas la complexité, les contradictions et les problèmes sociaux inhérents à la société annamite de l'époque, comme les actuels intellectuels vietnamiens l'ont noté. Mais étant de culture française, il était hypothétique pour une personne de culture française d'évaluer pertinemment de tels problèmes.

et son introduction en Indochine comme un « mouvement irrésistible » (p. 577, voir la citation chapitre 5, section 5, 4, 2, 1) mais sans la confiance que Charles Robequain mettait en lui, le considérant aussi comme un agent potentiel de déséquilibre social dans la mesure où il n'était pas accordé aux conditions socio-démographiques et culturelles de la société annamite. Avec Pierre Gourou, l'évolution de la région était moins une question d'introduction d'un modèle occidental de « développement méthodique des ressources et l'amélioration de la vie indigène dans un pays placé sous la domination ou la tutelle d'une nation moderne » (Hardy, 1933, p. 25) qu'une question complexe d'identité socio-culturelle régionale où la dimension sociale de l'espace ou spatiale de la société s'explique en faisant appel à son héritage culturel (chapitre 7, 7,3).

Il faut cependant noter le caractère paradoxal de toute pensée s'attachant à soutenir l'héritage du savoir-faire et de la culture d'une société et qui se manifeste principalement quand ce que l'on défend est dans une situation de crise et commence à disparaître. L'ambiguïté apparaît dans l'argumentation de Pierre Gourou, qui ne proposa pas de perspective régionale et de solutions aux problèmes démographique et de pauvreté.

Pourtant il ne semble pas que l'on puisse beaucoup améliorer le sort du paysan tonkinois : l'excessive densité de la population est un mal sans remède (p. 577).

Une telle approche fut blâmée par les tenants de la modernisation technique et économique comme Paul Bernard qui réprouva et stigmatisa le « scepticisme » de Pierre Gourou « à l'égard du progrès » (Bernard, 1937, pp. 160-161), et critiqua les conclusions de la thèse du géographe, qu'il qualifia de « déconcertantes » et « décevantes », posant la question « peut-on nier les lois du progrès technique »²¹³?

6.5 Conclusion

Puisque le Thanh Hoá et le delta du Tonkin relevaient de l'empire colonial français, les discours de Charles Robequain et Pierre Gourou, tout en restant académiques dans leur volonté de faire connaître la géographie de leurs régions à leurs lecteurs, véhiculèrent aussi des arguments plus pratiques relatifs au projet colonial de la France en Indochine. Charles Robequain et Pierre Gourou discutèrent les problèmes du développement régional, utilisant les outils et les sources d'information les plus récents et les plus modernes, généralement fournis par l'administration coloniale. Ceux-ci étaient plus répandus en Indochine qu'en France, grâce à un programme cartographique et statistique ambitieux mené parallèlement à la colonisation française, pour des raisons stratégiques et, théoriquement du moins, pour apporter modernité et richesse à la partie extrême-orientale de l'empire français, au bénéfice de la France mais aussi de l'Indochine. Charles Robequain et Pierre Gourou construisirent ainsi deux discours géographiques originaux, en considérant le projet colonial pragmatiquement à partir de leur travail de terrain, faisant émerger la question du développement régional qu'ils analysèrent selon une démarche professionnelle méthodique et en fonction des spécificités des structures des sociétés régionales²¹⁴.

²¹³ L'opinion de Paul Bernard était représentative des milieux d'affaires coloniaux et s'opposait à celle plus académique des hauts fonctionnaires de l'administration française qui se passionnaient pour le passé des civilisations comme Pierre Pasquier. Paul Bernard fut même excessif dans sa critique, chargeant le scepticisme de Pierre Gourou de sophisme qui reprenait à son compte les erreurs de Malthus ou de Marx.

²¹⁴ À ce propos, le géographe français dont le discours géographique paraît le plus proche de celui de Charles Robequain et Pierre Gourou est Jacques Weulersse (mentionné au chapitre 5, section 5, 4, 3, 1). Il fit sa thèse sur la paysannerie syrienne (Weulersse, 1946), alors que la Syrie était un territoire sous mandat français sous couvert de la S.D.N. (Société des Nations). De même que Charles Robequain et Pierre Gourou utilisèrent les ressources de l'É.F.E.O. et de l'administration coloniale, Weulersse utilisa celles de l'Institut français de Damas, aussi bien que les publications et les rapports de différentes commissions de la S.D.N. et la documentation cartographique du Bureau topographique des troupes du Levant. Il s'interrogea

La compréhension de ces structures requit que Charles Robequain et Pierre Gourou approfondissent leurs composantes socio-culturelles. C'est ce que nous allons étudier au chapitre 7.

aussi sur les répercussions de la politique française sur la vie paysanne. Sa représentation des paysans du Moyen-Orient fut innovante de façon semblable à celle de Pierre Gourou par son intérêt pour la civilisation paysanne et sa vie sociale intense. Il écrivit avec insistance et compassion sur le fellah, et dédia son travail à ces fellahs dont il a partagé l'estime (« à ces fellahs sans nom côtoyés le long des pistes ou croisés dans les sentiers de montagnes, chez qui nous avons partagé le pain et le leben, avec qui nous avons souvent communiqué d'une phrase ou d'un regard, dans un même sentiment de dignité humaine »), (Weulersse, 1946, p. 13). Mais son travail géographique s'est achevé avec sa mort en 1946. Pierre Gourou (1997) écrivit dans *Géographes, études bibliographiques* : « Jacques Weulersse aurait été au tout premier rang des géographes de la décolonisation et sa mort a brusquement créé un vide qui donne la mesure de son importance et de sa portée » (p. 109).

CHAPITRE 7

L'INDOCHINE ET LA DIMENSION CULTURELLE DES DEUX DISCOURS

7.1 Introduction

Le chapitre 5 a montré que les discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou ne pourraient pas être interprétés sans tenir compte du charme, de la fascination, de l'attrance et de la curiosité que les civilisations d'Extrême-Orient éveillaient en France. Logiquement, les dimensions culturelles des discours de Charles Robequain et Pierre Gourou, et notamment le contenu ethnographique²¹⁵ de l'analyse de Charles Robequain et la réflexion de Pierre Gourou sur la vie au village, rejoignaient la séduction qu'exerçait en France l'Extrême-Orient dont le charme et la découverte étaient encouragés et stimulés par l'É.F.E.O et d'autres institutions coloniales encourageant ou promouvant les recherches culturelles et scientifiques indochinoises. Ce chapitre examine comment, dans leurs thèses, Charles Robequain et Pierre Gourou approfondirent le rôle de la culture et, en particulier, des cultures indochinoises. Il étudie comment nos géographes conceptualisèrent l'influence de la culture, quels aspects de la culture ils sélectionnèrent dans leur analyse, quels stéréotypes français ils véhiculèrent et quelles idées ou approches influencèrent leur regard sur les populations indochinoises. Il fait état de la manière dont Charles Robequain ou Pierre Gourou se distancèrent de certaines opinions préétablies sur l'Extrême-Orient.

Les deux discours géographiques sont rapprochés de ceux des autres disciplines en sciences sociales qui explorèrent aussi les sociétés non européennes. Charles Robequain décrit des sociétés dites « primitives » mais qu'il catégorisa dans la famille « civilisation » à la manière des ethnologues français en vogue à son époque tels que Marcel Mauss (Febvre, Mauss et Weber, 1930)²¹⁶. L'intérêt ethnographique de Pierre Gourou pour le cadre villageois, la richesse de sa vie politique et sociale et son humanité profonde faisait écho à des discours plus récents, et plus spécialement à celui de Paul Mus²¹⁷. Il est aussi possible d'établir un parallèle entre Pierre

²¹⁵ L'ethnographie est l'étude descriptive des groupes ethniques, en opposition à l'ethnologie, qui se rapporte à l'analyse introspective de leur unité linguistique, économique, sociale et religieuse.

²¹⁶ Marcel Mauss (Febvre, Mauss et Weber, 1930) comprenait la civilisation à la fois comme une zone et une forme, l'analysant dans son extension et dans son savoir. Comme il s'en expliqua dans un article qui parut quelques mois après la publication de la thèse de Charles Robequain, il rejetait l'attribution d'une signification restrictive au concept de civilisation qui exclurait de son champ des sociétés isolées dites « primitives ».

²¹⁷ Paul Mus (1902-1969) était diplômé des Langues orientales et de l'E.P.H.E. (Ecole Pratique des Hautes Etudes, dont fut issue après la Seconde guerre mondiale l'E.H.E.S.S.). Il fit sa thèse sur Borobudur et les aspects politiques et religieux du bouddhisme indien. Il fut membre permanent de l'É.F.E.O. de 1927 à 1937 et devint « un ami très intime » de Pierre Gourou (Appendice H, interview de Pierre Gourou). Comme Pierre Gourou et la plupart des chercheurs de l'É.F.E.O., Paul Mus donna une grande importance à la pratique de l'observation directe sur le terrain et contribua à développer une compréhension ethnologique et socio-historique très réceptive du vécu des civilisations asiatiques. Après la Seconde Guerre mondiale, pendant laquelle, comme Pierre Gourou, il fut résistant, Paul Mus écrivit des ouvrages pour le grand public, afin d'apporter aux lecteurs français une meilleure connaissance de la culture vietnamienne et de révéler les méprises colonialistes à l'égard des populations vietnamiennes. Son ouvrage le plus célèbre, *Sociologie d'une guerre*, montra qu'« on ne peut voir clair dans aucun des problèmes capitaux du Vietnam ... tant qu'on ne les a pas dégagés au niveau des communautés villageoises » (Mus, 1952, p. 13). Il fut nommé à la chaire de civilisation extrême-orientale au Collège de France, (de 1946 à 1969), alors que Pierre

Gourou et Georges Condominas, dans la mesure où la géographie de Pierre Gourou et l'ethnologie de Georges Condominas visaient à donner un aperçu vivant et profondément humain de la vie sociale des paysans du Delta pour le premier ou de celle des Mnong Gar pour le second. Georges Condominas fit son travail de terrain une dizaine d'années après la publication de la thèse de Pierre Gourou²¹⁸, mais les deux hommes étaient réceptifs aux préoccupations des gens et intéressés par leur bonheur, la précarité et les contingences de leur vie.

En s'appuyant sur la terminologie que proposa Michel Foucault (Foucault, 1970), nous montrerons, d'une part, que le point de vue de Charles Robequain était en rapport avec l'« ordre » du discours français de la fin du XIX^e siècle, où les civilisations non-européennes étaient considérées comme primitives et arriérées, comparées à la civilisation française, érigée en modèle à suivre (section 7.3) et, d'autre part, que le discours de Pierre Gourou, qui remettait en cause les valeurs universelles que cet ordre proclamait, caractérisait un nouvel ordre du discours de la pensée coloniale française qui s'affirma au cours des années 1920-1930.

7.2 Les institutions coloniales et la promotion de la recherche culturelle

Les chercheurs français qui entreprenaient des travaux universitaires sur l'Indochine avaient à leur disposition une documentation substantielle due à des institutions coloniales, telles que le service du dépôt légal d'Indochine²¹⁹ qui répertoriait toutes les publications concernant l'Indochine, et l'É.F.E.O. qui possédait une bibliothèque très fournie (section 7.2.1). Plus spécifiquement, Charles Robequain et Pierre Gourou disposaient d'un travail bibliographique récapitulant les publications sur l'Indochine jusqu'en 1914, la *Bibliotheca Indosinica*. Pierre Gourou put aussi consulter une autre bibliographie majeure, *Bibliographie de l'Indochine française*, publiée en 1929, qui donnait la liste des travaux indochinois publiés de 1913 à 1926 sélectionnés par ses auteurs, Boudet et Bourgeois. À partir de 1927, des suppléments annuels furent publiés par le *Bulletin de l'É.F.E.O.* où les nouveaux ouvrages étaient consignés. Pierre Gourou cita ces deux volumes et suppléments dans sa bibliographie (p. 581).

La *Bibliographie de l'Indochine française* était sélective et son but officiel était de donner aux chercheurs et aux lecteurs « un choix des ouvrages les plus utiles » (Pasquel Rageau, 1996,

Gourou le fut dans la même institution à la chaire consacrée à l'étude du monde tropical (de 1947 à 1970). Plus tard, reprenant l'expression d'Élisée Reclus (1883), Paul Mus compara la situation du Sud-Est de l'Asie à celle d'un « angle » aux carrefours, contacts et limites des principales civilisations de l'Asie (Mus, 1977).

²¹⁸ Georges Condominas (né en 1921 au Vietnam) choisit de devenir ethnologue tardivement (il avait d'abord souhaité être peintre ou critique d'art) après avoir suivi les cours de Marcel Griaude au Musée de l'homme puis entendu les conférences que donnaient Pierre Gourou et Paul Mus à Paris juste après la seconde guerre mondiale. Il choisit comme terrain d'étude Sar Luk où vivaient les Mnong Gar, une ethnie vivant sur le plateau du Darlac, au centre du Vietnam, à une cinquantaine de kilomètres au Nord-Ouest de Dalat. Bien qu'il eût envisagé au départ de travailler dans le Pacifique, ce choix n'était pas anodin : George Condominas était d'origine métisse, ayant une mère eurasiennne et un père français, et fut confronté au comportement arrogant des colons à l'égard de la population vietnamienne. Il écrivit « Nous avons mangé la forêt de la pierre-génie gô » et « l'exotisme est quotidien » (Condominas, 1957, 1965, 1980) par considération pour les communautés montagnardes vietnamiennes, en rendant sensible et hospitalier « l'exotisme » de leurs existences quotidiennes et le fait que celles-ci faisaient partie de la richesse de l'humanité entière. Face au sort qui fut réservé aux habitants de Sar Luk pendant les guerres du Vietnam, il forgea le terme d'« ethnocide ». Plus tard, il proposa le concept d'« espace social » pour englober toutes les relations qu'une société entretenait avec son environnement géographique et mythique (Condominas, 1980). Georges Condominas et Pierre Gourou connaissaient leurs ouvrages respectifs et chacun fit des critiques favorables des publications de l'autre, appréciant et reconnaissant les points communs et différences entre l'ethnologie et la géographie. Par exemple, Pierre Gourou fit un compte-rendu de « Nous avons mangé la forêt de la pierre-génie gô » notant qu'« Une description tout à fait remarquable sous la forme d'une chronique vient juste d'être consacrée à un village Moï ... Si le regard de l'auteur se concentre avant tout sur les faits religieux, les techniques de production sont cependant rapportées avec une exactitude et une subtilité rarement atteintes » (Gourou, 1958). Récemment, Georges Condominas (2000) rendit un hommage chaleureux à Pierre Gourou au moment de sa disparition, évoquant son esprit curieux, généreux, perspicace et intègre, et saluant son œuvre.

²¹⁹ Le service du dépôt légal d'Indochine fut organisé à l'intérieur du Service des Archives et Bibliothèques.

p. 241). Étant donné le grand intérêt que la pensée française portait à l'histoire et aux aspects traditionnels des civilisations chinoise et indienne (section 5.4.3 du chapitre 5), les travaux historiques étaient privilégiés plutôt que les analyses, propos et études d'intellectuels vietnamiens contemporains²²⁰. Par conséquent, la structure bibliographique au sein de laquelle Pierre Gourou travaillait était plus centrée sur des documents traitant des héritages culturels, des traditions et coutumes indochinoises que sur les préoccupations contemporaines des Vietnamiens, d'autant plus que celles-ci auraient pu exprimer un avis critique à l'égard de la colonisation française. Ceci peut être rapproché du choix de Pierre Gourou, et de bien d'autres chercheurs français, de construire leurs discours autour du thème de la vie traditionnelle au village.

Plus généralement, les choix bibliographiques de Charles Robequain et Pierre Gourou confirment les perspectives socio-historique et ethnographique de leur recherche géographique ; plus exactement, les livres que les deux chercheurs avaient à leur disposition influencèrent l'orientation socio-historique de leur discours. Par exemple, tous les deux s'appuyèrent sur Henri Maspéro, qui était diplômé de langues'o. et avait entrepris des missions archéologiques et ethnographiques en Indochine pendant la période 1908-1919 alors qu'il était membre de l'É.F.E.O. Sa conception de la supériorité de la civilisation chinoise²²¹, qui était en fait celle des orientalistes français, fut reprise dans les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou, lorsqu'ils montrèrent que l'unité régionale du Thanh Hoá ou du delta du Tonkin étaient en rapport avec la supériorité de la civilisation annamite, qui avait elle-même hérité ses traits « supérieurs » (ses techniques de riziculture, son organisation politique, sa pensée philosophique) de la civilisation chinoise (comme nous l'avons mentionné au chapitre 5, section 5.4.1.2). Pierre Gourou cita même Henri Maspéro pour faire valoir les répercussions fondamentales que l'occupation chinoise du pays annamite avait entraîné (p. 132) :

L'influence chinoise se fit sentir indirectement sur le pays dès le milieu du II^e siècle avant notre ère et s'exerça directement à partir de l'expédition de ma Yuan (42 ap. J.-C.) qui fut un point capital de l'histoire du Tonkin ; citons ici M. H. Maspéro qui a su définir avec bonheur l'importance de l'événement : « Jusque là traité en simple protectorat ... gardant ses institutions et ses mœurs, il devint une véritable province chinoise. Si l'Annam, après s'être libéré, a pu pendant des siècles résister à la puissance de la Chine, alors que tous les États voisins ... ont peu à peu succombé, c'est parce que, seul d'entre eux, il avait été pendant des siècles soumis à l'administration régulière chinoise et que celle-ci, brisant les institutions particularistes et les groupements locaux, et introduisant les idées et les formes sociales chinoises, lui donna une cohésion et une forme qui manquèrent toujours à ses voisins (p. 132).

Pierre Gourou utilisa les travaux d'Henri Maspéro relatifs à l'histoire indochinoise (Maspéro, 1916, 1918), où deux types de sources étaient rapprochés : les sources chinoises anciennes et celles provenant des *Annales de l'Annam* ; Henri Maspéro recomposa, dans une certaine mesure, une géographie historique du Vietnam. Les écrits d'Henri Maspéro, comme ceux de la plupart des chercheurs de l'É.F.E.O., laissaient ressortir sa curiosité intellectuelle et la volonté française de reconstituer l'histoire des régions colonisées, surtout si celles-ci étaient situées dans la mouvance géographique ou politique de civilisations que la France admirait en raison de leur ancienneté et de leur capacité à étendre leur pouvoir de domination, comme la Chine. Plus pragmatiquement, cette volonté s'inscrivait aussi dans le rôle de l'École de classifier les ethnies indochinoises et d'en étudier l'histoire et le fonctionnement afin de fournir à l'administration coloniale des informations utiles pour mieux réglementer et contrôler

²²⁰ La Bibliographie cite quelques auteurs vietnamiens. Mais leurs textes concernaient seulement les coutumes vietnamiennes, des codes traditionnels ou la traduction d'œuvres littéraires classiques dont les sujets ne portaient pas à polémique.

²²¹ Henri Maspéro suggérait aussi l'existence, aux temps anciens, d'une culture commune aux populations chinoises et indochinoises comme les Thaïs. Il devint professeur au Collège de France de 1919 à 1945, jusqu'à sa déportation à Buchenwald.

l'Indochine française. En fait, cette interprétation de l'histoire annamite qui laissait la part belle à la Chine, ou, plus exactement, à Ma Yuan, ne faisait pas l'unanimité au sein des intellectuels vietnamiens non orientalistes (Dartigues, 2005, pp.213-215). Mais, dans le contexte de la colonisation, leur critique, qui revenait à valoriser la nation annamite, ne fit pas autorité.

Charles Robequain et Pierre Gourou puisèrent aussi chez d'autres auteurs orientalistes tels que Léonard Arousseau²²² ou Émile Gaspardone²²³, qui essayèrent de reconstituer eux aussi une partie de l'histoire de l'Annam. Mais nos deux chercheurs n'hésitèrent pas à s'appuyer aussi sur des autodidactes comme le lieutenant-colonel Bonifacy²²⁴ qui entreprit des études ethnologiques sur des groupes ethniques indochinois. Les travaux de tous ces chercheurs étaient consultables à la bibliothèque de l'É.F.E.O. qui imprimait ou publiait beaucoup de leurs articles dans sa revue, le *Bulletin de l'É.F.E.O.* (BÉFEO).

7.2.1 L'ouverture pluridisciplinaire de l'É.F.E.O.

Les directeurs de l'É.F.E.O.²²⁵ accueillaient parmi leurs membres des archéologues, des philologues, des historiens²²⁶ mais aussi des universitaires vietnamiens, ou des géographes tels qu'Edmond Chassigneux²²⁷ et, plus tard, Charles Robequain (voir Introduction, section 1.1). Les membres permanents ou les correspondants de l'École étaient choisis parmi ceux qui avaient suivi les cours de l'École des Langues Orientales (Langues'O) ou de l'École Pratique des Hautes Études où ils avaient souvent suivi les conférences d'Édouard Chavannes, puis de Sylvain Lévi (voir au chapitre 5, section 5.3) au Collège de France à Paris, mais que ce n'était pas systématiquement le cas; des autodidactes français tels que Auguste Bonifacy que nous venons

²²² Léonard Arousseau apprit le chinois à l'École des Langues Orientales et au Collège de France avant d'aller en Indochine. Il enseigna l'histoire et l'archéologie de l'Annam à l'É.F.E.O. de 1927 à 1936 et fut directeur de l'École en 1925-1926.

²²³ Émile Gaspardone fut membre permanent de l'École de 1927 à 1936 et occupa la chaire d'histoire et philologie indochinoises au Collège de France en 1946.

²²⁴ Le lieutenant-colonel Bonifacy était un chercheur autodidacte qui, comme le Père Cadière, passa sa vie au Vietnam. Comme celle de Cadière, son œuvre fut reconnue par l'É.F.E.O. et ses articles publiés dans le *Bulletin de l'É.F.E.O.* (le B.É.F.E.O). Louis Finot (1931) fit son éloge nécrologique en insistant sur son esprit à la fois très scientifique et très technique et son efficacité au travail (voir aussi Dartigues, 2001).

²²⁵ De 1920 à 1926, quand Charles Robequain faisait sa recherche, et de 1928 à 1929, quand Pierre Gourou arriva à Hanoi, Louis Finot était directeur de l'É.F.E.O. Louis Finot était orientaliste, diplômé de l'É.P.H.É, étudiant de Sylvain Lévi en 1894, et il étudia la littérature Lao (Finot, 1917). En 1917 il eut la première chaire d'histoire et philologie indochinoises que le gouvernement général de l'Indochine créa au Collège de France. Louis Finot accueillit à l'É.F.E.O. des chercheurs orientalistes aussi bien que des autodidactes français qui consacrèrent la plus grande partie de leur vie indochinoise à l'étude des cultures de la péninsule. En 1929, Georges Coedès succéda à Louis Finot. Il était aussi diplômé de l'É.P.H.É. Il s'intéressait plus particulièrement à l'histoire de l'Indochine et aux valeurs religieuses des sociétés khmères ou asiatiques influencées par la civilisation de l'Inde. Les écrits de Louis Finot et de Georges Coedès exprimaient le regard colonial français et sa curiosité à l'égard des cultures traditionnelles et du riche passé indochinois. Pierre Gourou se référa au travail de Georges Coedès sur les sources grecques et latines qui concernaient l'Extrême-Orient (Coedès, 1910), quand il mentionna les messagers de l'empereur Marc Aurèle débarquant en 226 au Tonkin (p. 134).

²²⁶ Voir la citation de Finot au chapitre 5, section 5.4.2.1.

²²⁷ Edmond Chassigneux fut nommé « pensionnaire » (membre permanent) de l'É.F.E.O. par arrêté du 3 septembre 1908 jusqu'en novembre 1910. Sa mission était d'étudier l'hydromorphologie du Delta tonkinois et de l'Annam du Nord. Charles Robequain (pp. 260, 267-269) et Pierre Gourou (pp. 48, 85) se sont référés à sa réflexion théorique sur la formation du delta du Tonkin. Pierre Gourou repensa les conceptions d'Edmond Chassigneux (p. 68-69) et, s'opposant à ses positions, écrivit: « Le delta souffre beaucoup plus de l'excès que du manque d'eau ». Edmond Chassigneux a fourni le chapitre intitulé « géographie de l'Indochine » dans le livre général sur l'Indochine publié par le frère d'Henri Maspéro, Georges Maspéro, (Chassigneux, 1930). Son commentaire présente une unité de vue avec Charles Robequain et Pierre Gourou, où les contrastes physiques et humains entre les plaines deltaïques et l'hinterland constituent la charpente du discours. Mais la plupart de ses autres travaux ont sombré avec un bateau qui revenait d'Indochine en France et fut torpillé par un sous-marin allemand en 1917. Edmond Chassigneux était revenu en France quand Charles Robequain et Pierre Gourou étaient en Indochine. Il devint professeur d'histoire de la colonisation au Collège de France de 1939 à 1946.

de mentionner tout aussi bien que des géographes comme Edmond Chassigneux et Charles Robequain, de même que des missionnaires tels que le Père Léopold Cadière pouvaient aussi devenir membres sans avoir suivi aucun de ces cursus universitaires orientalistes²²⁸. Et l'École ouvrait aussi bien sa bibliothèque aux chercheurs indépendants, tels que Pierre Gourou²²⁹ (1982, p. 19) qui notifia :

L'École Française d'Extrême-Orient m'accueillit généreusement, la richesse de sa bibliothèque me permit de dépouiller tout ce qui avait été publié sur le delta du Fleuve Rouge.

Il est possible que la façon originale de Pierre Gourou et de Léopold Cadière d'aborder la paysannerie annamite relève en partie du regard moins académique qu'ils portèrent à l'égard des populations indochinoises que celui des spécialistes de l'Orient (section 7.2.2).

Malgré l'intérêt de l'É.F.E.O. pour la culture et l'histoire de l'Indochine, cette ouverture d'esprit n'était cependant que relative en ce qu'aucune de ses publications, pas plus que celles de la *Bibliographie de l'Indochine Française*, ne présentait des jugements critiques à l'égard de la colonisation française²³⁰. De plus, il n'y avait pas beaucoup de lettrés vietnamiens qui publiaient des articles, et beaucoup plus d'auteurs français que vietnamiens écrivaient sur les villages vietnamiens, leurs coutumes, la langue et la pensée religieuse vietnamiennes. Des intellectuels vietnamiens travaillaient bien à l'École, mais seulement en temps qu'assistants de chercheurs français. Selon Nguyen Van Chinh, la revue de l'École, *le bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* (B.É.F.E.O.) apportait une « compréhension nouvelle et meilleure de la culture vietnamienne ». Mais il remarque aussi qu'elle publia entre 1901 et 1945 (in <http://www.vietnamnews.vnagency.com.vn> août 1999, [histoires/06.htm](http://www.vietnamnews.vnagency.com.vn).)

88 pièces individuelles de recherche, sous forme soit de livre soit d'article de presse. Sur ces 88 travaux, 12 l'étaient de savants vietnamiens et un tiers portait sur les problèmes éthiques, les coutumes et les usages des Vietnamiens.

Cependant, la bibliothèque de l'É.F.E.O. était considérée comme une source indispensable pour tout travail sérieux et offrait aux chercheurs tels que Charles Robequain et Pierre Gourou des publications et des références qui constituaient des informations essentielles pour leurs sujets de thèse.

À côté des auteurs mentionnés plus haut, Charles Robequain et Pierre Gourou utilisèrent beaucoup les œuvres et les articles du Père Léopold Cadière²³¹ publiés par l'École, et les deux

²²⁸ D'ailleurs, l'ouverture à des chercheurs non-orientalistes n'était pas exempte de suspicion de la part des autres membres de l'École, et l'orientaliste Paul Demiéville écrivit au sujet de Charles Robequain lorsque ce dernier fut nommé pensionnaire à l'EFEO : « Le garçon est un agrégé d'histoire-géographie, spécialisé dans cette dernière branche d'étude; il ignore tout de l'orientalisme, c'est un peu malheureux d'envoyer à l'École des personnes de ce genre, d'autant plus qu'il aurait pu se faire détacher au service géologique » (cité dans Singaravélou, 1999, p. 117). Mais Louis Finot encouragea l'acceptation de ces autodidactes (voir note infrapaginale 10) et Paul Demiéville et Charles Robequain finirent par devenir amis.

²²⁹ Pierre Gourou n'était pas « pensionnaire » (membre permanent) de l'École. Mais il devint correspondant, et c'est l'École qui a payé l'impression de sa thèse.

²³⁰ Comme Nguyen Khac Vien le note, la censure coloniale limitait considérablement le champ d'action d'écrivains, qui étaient autorisés à critiquer le régime du mandarinat mais ne pouvaient le faire pour le régime colonial. En conséquence, à côté de la littérature publiée officiellement, une littérature clandestine se développa. (Nguyen Khac Vien, 1993a, p. 220).

²³¹ Le Père Cadière a été correspondant de l'É.F.E.O. à partir de 1908. Il fut nommé « pensionnaire » de l'É.F.E.O. (arrêté du 28 octobre 1918) pour deux ans, afin de ne plus dépendre des autorités religieuses catholiques, auxquelles son intérêt pour la culture annamite ainsi que ses écrits étaient suspects. Il a passé la plus grande partie de sa vie au Vietnam, de 1895 à sa mort en 1955 à Hué. La fin de sa vie fut fort éprouvante et ne lui permit pas de continuer son œuvre scientifique : il fut interné

géographes soulignèrent l'importance de ses travaux. Comme Charles Robequain et Pierre Gourou, Léopold Cadière fit son 'travail de terrain' avec enthousiasme pour recueillir des informations culturelles sur la vie des annamites. Dans leurs écrits, aucun de ces auteurs ne mit en question la supériorité de la civilisation française. Mais, dans le travail de Léopold Cadière et celui de Pierre Gourou, le souhait de comprendre le peuple annamite permettait aux lecteurs français de percevoir le Vietnam non pas seulement à travers l'action de la colonisation française, mais aussi à travers les différentes dimensions de la vie quotidienne de ses habitants en montrant qu'elle était pleine, autonome et digne d'intérêt.

7.2.2 La nouveauté du discours de Léopold Cadière

Le père Léopold Cadière était prêtre des *Missions étrangères de Paris*. Ce fut un auteur très prolifique. Il écrivit de nombreux articles pour le Bulletin de l'É.F.E.O. mais aussi pour la revue qu'il créa en 1914, *le Bulletin des amis du Vieux-Hué*, et pour d'autres contributions. Il étudia la situation de l'Asie en ayant un contact direct avec les populations rurales dont il partageait l'existence quotidienne²³². Un des travaux de recherche importants de Léopold Cadière cité à la fois par Charles Robequain et Pierre Gourou concernait les archives et l'histoire annamites. Léopold Cadière explorait la richesse de l'historiographie vietnamienne en dépit du fait que « des écrits des siècles passés, il ne reste qu'un petit nombre de choses » (Cadière et Pelliot, 1904, cité dans Gourou, p. 113).

L'originalité du travail de Léopold Cadière reposa sur son étude en profondeur de la société annamite qu'il embrassa à travers ses multiples expressions : son histoire, sa langue et ses dialectes, ses traditions, ses coutumes, sa pensée religieuse et ses pratiques magiques (Cadière, 1915 ; Cadière, 1918, 1919) (voir aussi la bibliographie de Gourou pp. 594-595). Son travail était singulier parmi ceux des ethnologues²³³ qui, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, étudiaient principalement les sociétés « primitives » considérées comme étant « sans écriture » et « sans histoire »²³⁴. Léopold Cadière étudia différemment la culture annamite en s'intéressant à la façon dont le peuple vietnamien construisait au quotidien le monde, se posant par exemple des questions sur les notions et la philosophie populaire annamites relatives au cosmos, aux points cardinaux et aux éléments terrestres, tels que les arbres ou les pierres²³⁵. Pierre Gourou se référa et renvoya le lecteur aux analyses de Léopold Cadière quand il mentionna les croyances annamites « qui exercent sur l'aspect du village et, par conséquent, sur la géographie, une certaine influence » (p. 312) mentionnant « sa belle étude » concernant les pratiques

pendant 15 mois après le coup de force japonais de mars 1945, puis prisonnier des troupes Vietminh jusqu'en 1953. Laurent Dartigues (2005, pp. 219-259) consacre dans son ouvrage sur *l'Orientalisme français en pays d'Annam* un chapitre sur Léopold Cadière pour rendre compte de la personnalité exceptionnelle de l'auteur et de son œuvre.

²³² John Kleinen (1996) constate que Léopold Cadière avait singularisé l'approche méthodologique que Bronislaw Malinowski définit dans son introduction aux *Argonauts* (publié dans sa première édition en 1922) comme méthode de « l'observateur-participant » bien avant ce dernier (p. 19). Bronislaw Malinowski étudia les structures des sociétés mélanésiennes en Papouasie-Nouvelle-Guinée, vivant sous la tente parmi les habitants des îles Triobriand. En cohabitant sur place avec eux, Malinowski put donner une représentation dynamique de leurs rituels et des cycles de leurs échanges (Malinowski, 1963).

²³³ Le père Cadière était un savant autodidacte mais sa longue vie parmi le peuple vietnamien, son désir déférent de découvrir et pénétrer en profondeur la pensée et les pratiques religieuses vietnamiennes et son énorme travail (plus de 250 titres) ont fait de lui l'un des ethnologues les plus éminents du Vietnam.

²³⁴ En France, les travaux de Marcel Mauss, cités dans la bibliographie de Charles Robequain, ainsi que les réflexions théoriques d'Emile Durkheim, étaient représentatifs de cette ethnologie qui se penchait sur les rouages des sociétés dites primitives. Voir chapitre 2, la note de bas de page n°4.

²³⁵ Des intellectuels vietnamiens comme Bui-Quang-Tung (1959, p. 656) appréciaient que Léopold Cadière enseignât que la religion et les pratiques vietnamiennes ne trouvaient pas leur essences dans les ouvrages universitaires sur le bouddhisme, le taïisme, le confucianisme, mais dans le culte des esprits qui vivent partout, particulièrement dans les arbres, les monticules, les pierres.

« magiques » ou de ses travaux sur « les croyances géomantiques » (pp. 312-313). Comme Léopold Cadière, Pierre Gourou aspirait à donner au lecteur un aperçu attachant et vivant de la société annamite et de la façon dont elle concevait et modelait son environnement en passant en revue les dictons populaires qu'il restituait en langue vernaculaire, en décrivant les pratiques géomantiques à travers leurs rôle dans la configuration des villages (pp. 255-257), en rapportant comment les coutumes, pratiques et croyances religieuses s'exprimaient dans le paysage (pp. 270, pp. 312-314). Pour confronter les documents écrits aux faits, ou pour mieux s'informer sur la vie villageoise et approcher l'essence de la pensée du peuple vietnamien, Pierre Gourou fit appel à ses étudiants et à leurs parents tonkinois, et Léopold Cadière eut recours aux simples personnes qu'il côtoyait dans ses déplacements ordinaires et dans ses tâches quotidiennes (en prenant le bac pour aller au marché par exemple²³⁶). Les deux hommes n'hésitèrent pas à puiser leur information auprès du peuple en s'intéressant au quotidien des paysans aussi bien que dans les livres savants. Léopold Cadière et Pierre Gourou tenaient leur détermination à saisir la société annamite dans son existence quotidienne de l'humanisme qui les animait, chrétien pour le premier, et proche de celui de Montaigne pour le second (comme nous l'avons vu au chapitre 5, section 5.5). Les écrits de Léopold Cadière furent donc inspirés par une pensée religieuse emprunte de mysticisme et attachée à la valeur symbolique des choses. Ceux de Pierre Gourou se limitèrent aux aspects matériels et visibles du quotidien des Annamites qui permettaient d'authentifier le delta du Fleuve Rouge, en conformité avec la pratique géographique régionale française et de sa démarcation des autres sciences sociales, mais aussi parce qu'il reconnaissait les limites de son entendement face à la complexité de la pensée annamite²³⁷. Mais tous deux présentèrent la vie paysanne annamite à travers une approche plus populaire, sociale et existentielle qu'académique, où l'entrain, l'équilibre et l'épanouissement social et psychique de chaque annamite restaient des valeurs plus cruciales que l'introduction de grandes transformations politiques, économiques ou matérielles destinées à moderniser la société (chapitre 5, section 5.3.2)²³⁸. Ils écrivirent avec chaleur sur la sagesse populaire du paysan et du village, prêtant attention aux dictons populaires en ce qu'ils reflétaient le comportement social, les mœurs et les traditions (section 7.4.3.3).

Cependant, comme nous l'avons montré au chapitre 5 (section 5.4), les interprétations de la culture annamite par Léopold Cadière et Pierre Gourou sont des représentations et Edward Said a montré les limites des discours des savants européens sur l'Orient soulignant que parce qu'ils sont « des représentations, ne sont-elles pas d'abord enchâssées dans la langue puis dans la culture, les institutions et tout le climat politique de celui qui les formule ? » (Said, 2005, p. 304)²³⁹. Par exemple, quand Léopold Cadière, Pierre Gourou ou Charles Robequain parlaient de l'influence ou des pratiques « magiques »²⁴⁰, ils ramenaient à de la « magie » les pratiques

²³⁶ Comme Laurent Dartigue le note (2001, p.215), « Léopold Cadière témoigne très fréquemment de son immersion dans le quotidien des gens, ce que son mode de vie et sa pratique de la langue vietnamienne attestent. Par exemple, il relate un voyage en barque et le profit qu'il en tire - 'pour charmer l'ennui' - en causant avec les rameurs sur des esprits; sur les faits religieux, il n'hésite pas à interroger les femmes qui se rendent au marché, lorsqu'il passe les bacs, ou bien il questionne les gardiens de buffle, soldats, gardiens de tombeaux et femmes à propos de la présence d'esprits près de la tombe du père de Gia-Long. »

²³⁷ Pierre Gourou écrivit prudemment sur les croyances *fengshui* (p. 313) : « il n'est pas de notre compétence et de notre sujet d'en traiter à fond ».

²³⁸ Léopold Cadière et Pierre Gourou étaient de grands amis, et Pierre Gourou confia au sujet de Léopold Cadière : « À coup sûr, le Père Cadière était, de loin, l'un des meilleurs connaisseurs du Viet Nam, et tout ce qu'il a écrit est frappé au coin d'une sympathie profonde pour le peuple vietnamien » (lettre personnelle, 19 septembre 1996).

²³⁹ Il s'agissait en l'occurrence dans cet extrait des écrits de Louis Massignon qui enseigna à l'Ecole coloniale dans les années 1950. C'était un penseur attaché à l'église catholique mais très ouvert à la religion et à la culture musulmanes, et qui, d'ailleurs, se convertit à l'Islam. Il fit une série de cours sur l'Afrique du Nord dont l'ouverture d'esprit attirait les étudiants.

²⁴⁰ Par exemple, Pierre Gourou écrivait p. 312 : « un chemin et un cours d'eau en ligne droite ayant une influence néfaste, il ne faut pas que la maison principale se tourne vers eux ; il n'est pas bon non plus qu'une partie quelconque de la maison soit dans

culturelles annamites en les transposant dans l'univers de la pensée occidentale, mais un paysan annamite ne reconnaîtrait pas l'authenticité de sa pensée dans ce qualificatif. De même, quand Charles Robequain et Pierre Gourou essayèrent d'évoquer la « géomancie », la langue française ne traduisait pas de façon appropriée la signification annamite du *fengshui*. Le mot français « géomancie » a un sens éminemment différent du mot vietnamien *fengshui*. « Géomancie » est formé de deux racines grecques, de *gê* qui signifie « terre » et de *manteia* qui signifie « divination ». En conséquence, dans la pensée française, la géomancie était considérée comme une science de la divination de la terre et, dans la pensée positiviste, « une pseudo-science » construite sur des croyances superstitieuses. En vietnamien, *fengshui* vient du chinois où *fong* (*feng*) signifie « vent » et *thay* (*shui*) signifie « eau », qui représentent les principes de la dualité. Les Vietnamiens considèrent que *fengshui* les laisse choisir le meilleur site sur lequel construire leur maison, là où il y a une équivalence harmonieuse entre le bâtiment et la dualité des éléments de l'environnement et l'univers²⁴¹. Il y a une fracture entre l'épistémè française et asiatique, et le mot français ne peut pas maîtriser le contenu que reflète le mot *fengshui*. Les chercheurs français, malgré leur ouverture d'esprit et de leur inclination à comprendre le monde asiatique et à apprendre de lui, n'étaient pas en mesure de décoder le mode de pensée du monde annamite sans une longue initiation à la langue et aux pratiques culturelles vietnamienne et chinoise. Léopold Cadière, comme Pierre Gourou, étaient tout à fait conscients de la difficulté de comprendre une culture dans laquelle les conceptions diffèrent ou même divergent de la culture française. L'hésitation de Pierre Gourou à composer sur ce qui se rapporte au *fengshui* a déjà été mentionnée (plus haut et section 5.3.3.2)²⁴². Aussi bien, au delà de son désir de comprendre la pensée annamite dans sa différence avec la pensée française, Léopold Cadière n'échappa pas dans ces écrits à un certain ethnocentrisme en pensant l'esprit annamite, non pas dans son altérité par rapport à l'esprit français, mais à l'image de ce dernier (Cadière, 1915) :

L'esprit annamite, perdu dans la complication des phénomènes vitaux internes ou externes, n'a su qu'y voir des forces, des influences, mais n'a pas su arriver à cette merveilleuse unité qu'a trouvée la philosophie occidentale ... Nous éprouvons, pour comprendre le système cosmologique des philosophes chinois, la même difficulté que lorsque nous voulons nous rendre compte des idées plus simples, mais tout aussi confuses, qui ont cours parmi le peuple annamite relativement à la nature de l'homme, à la nature du monde ... (p. 102)

le prolongement d'un chemin. Comme il est difficile de l'éviter dans tous les cas on se protège en dressant un obstacle magique, généralement un chien de pierre que l'on enfonce dans le sol. »

²⁴¹ Les chercheurs français de l'É.F.E.O., Pierre Huard et Maurice Durand, définirent la « géomancie » comme « une pseudo-science, sœur de l'astrologie et de l'alchimie ». (Huard et Durand, 1954, p. 70), mais en précisant toutefois que « toute construction n'est jamais conçue isolément mais en fonction d'un paysage auquel elle se raccorde étroitement. L'éthique crée une esthétique. La géomancie est donc la science des influences terrestres (dia ly) ou encore des lois naturelles (phong-thuy) [c'est à dire le vent et l'eau] » (p. 71). De nos jours, la langue française définit « géomancie » comme la « divination par la terre, la poussière, les cailloux ou par des points marqués au hasard et réunis pour former des figures » (*Le Grand Robert de la Langue française*, 2001, volume III, p. 1308). Mais en 1974, le terme « sitologie » de « site » et « logie » a été officiellement introduit dans la langue par l'Académie Française pour désigner « l'étude des sites et des moyens de les préserver au moment d'y introduire des constructions » (*Le Grand Robert de la Langue française*, 2001, volume VI, p. 481) et se substitue souvent à « géomancie ». Voir aussi note infrapaginale n°58.

²⁴² Pierre Gourou confia en 1995 : « Décrire ces différences culturelles, cela me donnait de la peine sans me convaincre que j'avais dit exactement ce qu'il fallait dire, parce que c'est très difficile. On peut écrire des volumes sur les croyances rattachées à la maison. J'étais très sensible. Une certaine poutre posée d'une certaine façon, il y avait une croyance rattachée à cela. Je donne les noms de tous les morceaux de la maison qui correspondent à la véritable pensée vietnamienne. Mais, pour aller plus loin, il faudrait être un vietnamien, intelligent et cultivé (...). » (se référer à l'Appendice H, interview de Pierre Gourou). Cette réserve mena Pierre Gourou à rester plus descriptif que conceptuel vis à vis de l'espace annamite.

7.2.3 La contribution modeste d'intellectuels vietnamiens

Dans sa recherche, Pierre Gourou s'est appuyé sur des articles et des chroniques écrits en français par des universitaires vietnamiens. Seuls quelques-uns d'entre eux travaillaient à l'É.F.E.O. et, pour reprendre les paroles du directeur de l'École, « participaient de la façon la plus heureuse » à l'« activité scientifique » de cette institution (Finot, 1921, p. 2)²⁴³. Pierre Gourou a écrit à propos de l'un d'eux :

Un de ses lettrés les plus distingués, M. Nguyễn Van Khoan, m'enseigna les rudiments de sa langue et rendit possible une étude de la localisation des noms de famille. (Gourou, 1982a, p. 19).

Grand érudit vietnamien, Nguyễn Van Khoan n'était pourtant qu'assistant à l'É.F.E.O. Il est souvent cité dans les notes infrapaginales de Gourou comme référence pour s'informer sur l'histoire annamite et la vie au village (pp. 176, 256, 261, 270-71, 277). Il était un des rares intellectuels vietnamiens à être publié dans le bulletin de l'É.F.E.O. Pierre Gourou honora ses études sur la vie religieuse du village (il se servit aussi de son « Essai sur le dinh ») qu'il qualifia de « belles » et « magistrales » (pp. 261, 270-271).

Pierre Gourou se référa aussi à d'autres universitaires vietnamiens qui n'étaient pas membres de l'É.F.E.O., comme Nguyen Van Vinh. Cet intellectuel écrivit beaucoup d'articles concernant la culture, les traditions et la langue annamites dans une revue appelée *l'Annam nouveau*, que Pierre Gourou a mentionnée (pp. 116, 178, 257, 266-267, 269, 371, 426, 499, 529)²⁴⁴. Il utilisa aussi les travaux d'autres intellectuels vietnamiens qui publièrent des articles plus scientifiques ou économiques sur les pratiques agricoles dans le *Bulletin Économique de l'Indochine* (pp. 391, 393, 404, 529). Généralement, Pierre Gourou se cantonna dans son discours à un niveau descriptif de la réalité vietnamienne, telle qu'il pouvait la percevoir en tant que chercheur français, et se référa en notes infrapaginales aux interprétations ou aux explications des chercheurs vietnamiens Nguyễn Van Khoan ou de Nguyen Van Vinh. Il fut donc assez circonspect en écrivant sur la culture vietnamienne, s'appuyant sur les travaux d'autres intellectuels français mais aussi vietnamiens, et sur certains de ses étudiants vietnamiens qui pouvaient l'introduire dans leurs villages natus ou le seconder dans sa recherche en servant d'informateurs. Ce fut le cas de Vo Nguyen Giap, en qui Pierre Gourou n'hésita pas à faire confiance, au-delà de ses actions et convictions anticoloniales qui l'avaient conduit jusqu'à l'emprisonnement²⁴⁵ (se référer à l'Appendice H, interview de Pierre Gourou 29/8/1995). Nous pouvons supposer que le professeur et l'étudiant discutèrent beaucoup ensemble des villages et du Vietnam, et le cas de Vo Nguyen Giap tend à prouver que si Pierre Gourou s'informait

²⁴³ Dans ce long article qui célébrait le 20^e anniversaire du Journal de l'école, le Bulletin de l'É.F.E.O., Louis Finot décrit les activités de l'É.F.E.O. depuis ses origines. Dans cette citation, il citait Claude Maître, qui fut correspondant et travailla pour l'École au début du XX^e siècle.

²⁴⁴ Nguyen Van Vinh a aussi publié une édition vietnamienne des *Fables de La Fontaine* et une revue appelée *Revue indochinoise*.

²⁴⁵ Vo Nguyen Giap, que Pierre Gourou considérait comme « excellent », « intelligent » et « clairvoyant » devint plus tard général en chef de l'armée vietminh et vainqueur de la bataille de Dien Bien Phu. Il travailla un peu en Annam pour la thèse complémentaire de Pierre Gourou, *Esquisse d'une Étude de l'Habitation Annamite* (Gourou, 1936b) dans la province de Vinh, dont il était originaire. Pierre Gourou fut son professeur d'histoire et de géographie en première et en terminale, quand Giap fut libéré après avoir été emprisonné pour conspiration contre la colonisation. Pierre Gourou raconta qu'il lui apprit à se servir d'un couteau et d'une fourchette. Quand Pierre Gourou fut envoyé en mission à Dalat en 1946, où était organisée une conférence franco-vietnamienne, il rencontra pour la dernière fois Giap qui représentait le Parti communiste. Plus tard, Pierre Gourou dit de Giap et de ses camarades à propos de cette conférence qu'ils étaient « de très gentils garçons », mais « totalement communistes, c'est-à-dire plus du tout vietnamiens ... ». Se référer à l'appendice H sur l'interview de Pierre Gourou du 29/8/1995.

essentiellement auprès de lettrés qui coopéraient avec les chercheurs français, il le fit aussi auprès d'Annamites, même très jeunes, qui connaissaient mieux le Vietnam que lui et dont le point de vue sur la colonisation française pouvait, dans le cas de Vo Nguyen Giap du moins, être contraire à cette dernière.

Cette présence d'universitaires et de mandarins vietnamiens et le soutien de ses étudiants vietnamiens quand il visitait des villages rendirent, dans sa thèse, la culture vietnamienne plus familière, même si les descriptions de Pierre Gourou restèrent à un niveau plus descriptif et n'introduisit pas les analyses plus introspectives de la vie sociale des ethnologues comme Léopold Cadière. Pierre Gourou choisit de demeurer narratif puisqu'il ne vivait pas avec les Vietnamiens au sein des villages, et pour démarquer l'objet de la géographie de celui des autres sciences sociales (p.263). Ses analyses étaient contingentes au fait que les universitaires vietnamiens avec lesquels il discutait restaient majoritairement ceux qui acceptaient de travailler avec les colonisateurs français²⁴⁶ et dont les travaux étaient publiés en français dans les périodiques coloniaux. A l'exception notable de Vo Nguyen Giap, la plupart de ses « informateurs » se conformaient donc à la pensée coloniale française et se gardaient d'avancer des points de vue critiques sur la présence et l'action française au Vietnam. Par exemple, les articles écrits par des auteurs vietnamiens cités dans la bibliographie de Pierre Gourou concernaient principalement les lois et les législations annamites traditionnelles, les institutions communales et l'organisation des villages, les fêtes villageoises spécifiques, les idiomes et les expressions annamites, et la science agricole ou artisanale traditionnelle. Tous ces thèmes étaient appréciés des orientalistes et des intellectuels français (voir plus haut au chapitre 5), et ne risquaient pas d'éveiller de troubles. Ils trouvaient leur expression dans l'étude du village annamite dont Pierre Gourou précisait d'une part que son « indépendance n'est pas douteuse » en citant un dicton vietnamien célèbre (« la loi du roi cède aux coutumes du village ») et d'autre part que la riche vie sociale permettait d'assurer une vie digne d'intérêt à chaque villageois, au-delà de sa pauvreté. En fait, cette importance de la communauté villageoise et du monde rural avait caractérisé aussi la France pendant de très longs siècles (voire des millénaires), et nous avons vu au Chapitre 3 que les études rurales dominaient encore la géographie française. Ce n'est qu'à l'époque où Pierre Gourou écrivait sa thèse que la primauté du monde rural français et de ses villages commençait à être sérieusement déstabilisée. Il y eut comme un transfert nostalgique vers l'Extrême-Orient d'un thème rural qui caractérisait traditionnellement la France et qui constitua comme un terrain, sinon d'entente, du moins d'échange entre intellectuels français et vietnamiens.

Il s'était donc instauré des échanges culturels entre universitaires français et vietnamiens pour parvenir à une meilleure compréhension et une meilleure connaissance de la culture vietnamienne²⁴⁷. Les universitaires vietnamiens et chercheurs français construisirent conjointement une image du Vietnam assimilant la paysannerie annamite à une société de

²⁴⁶ Ceci ne signifie pas que ces universitaires acceptaient la colonisation française. Plus exactement, s'ils l'acceptaient, c'était de manière provisoire, en considérant que la France pourrait moderniser scientifiquement et économiquement le pays et permettre ainsi à l'Annam de retrouver dans le futur sa grandeur impériale. Cependant, la population vietnamienne, qui était opposée de façon moins nuancée que ces intellectuels à la colonisation, était généralement méfiante à l'égard de ces universitaires vietnamiens qui travaillaient pour les institutions françaises. Nous pouvons deviner cette suspicion dans les écrits de Nguyễn Văn Khoan, quand il note au sujet des génies du village (Khoan, 1930) : « peut-être les villages conservent-ils dans leurs archives les légendes de ces génies, mais en ce cas, ils les cachent jalousement, et les informateurs, qui recueillent dans les provinces, pour l'École Française d'Extrême-Orient, les légendes de génies, se sont toujours heurtés à des refus catégoriques de la part de ces villages. « Nos papiers ont été perdus » répondent-ils, « et c'est tellement ancien que nous en avons perdu le souvenir » (p. 117).

²⁴⁷ Cette action culturelle réciproque est la manifestation de l'humanisme oriental français mentionné au chapitre 5, note infrapaginale n°34.

villages où chaque « communauté villageoise continuait à jouir d'une large autonomie » symbolisée par sa « haie de bambous » (Robequain, p. 470, Gourou, pp. 226, 250):

En même temps que protection contre les périls extérieurs, la haie est une sorte de limite sacrée de la communauté villageoise, le signe de son individualité et de son indépendance. (Gourou, 1938, p. 250).

Pierre Gourou reprit aussi l'image de manière un peu plus cocasse, qui lui avait sans doute été suggérée par un de ses amis vietnamiens

En même temps que protection contre les périls extérieurs, la haie est une sorte de limite sacrée de la communauté villageoise, le signe de son individualité et de son indépendance ... Lorsqu'en période de troubles un village a participé à l'agitation ou a donné asile à des rebelles la première punition qu'on lui inflige est de l'obliger à couper sa haie de bambous. C'est une grave blessure à son amour-propre, une marque infamante ; le village se sent dans une situation aussi gênée qu'un être humain à que l'on aurait dévêtu et que l'on abandonnerait nu au milieu d'une foule habillée. (Gourou, 1938, p. 250).

Cette assimilation du Vietnam à une société de villages qui était admise par la plupart des intellectuels vietnamiens et français²⁴⁸ reste encore en vigueur de nos jours lorsqu'il s'agit de caractériser la société paysanne traditionnelle du delta du fleuve rouge. Dans l'avant-propos d'un ouvrage récent concernant le village traditionnel au Vietnam, on peut lire :

Le village, la communauté paysanne fondamentale, formée au cours de longues luttes à la fois contre les calamités naturelles et les envahisseurs étrangers, a été au cours de l'histoire la cellule de base de notre société rurale. Outre une unité économique et une communauté culturelle, il était aussi un système de défense à l'intérieur de son épaisse haie de bambous. Dans de nombreux cas, un village a aussi joué le rôle de municipalité, l'unité administrative de base sous le régime féodal puis colonial. Sans une juste connaissance du village on ne peut comprendre ni la structure de la société et de la civilisation vietnamiennes, ni les traditions nationales qui sont soigneusement préservées dans la vie au village (Phan Huy Le Tu Chi et Nguyen Duc Nghinh, 1993, p. 5)²⁴⁹.

En fait, l'élite intellectuelle annamite, qui avait reçu un enseignement franco-indigène mixte, était influencée par la culture annamite aussi bien que par la culture française, et pouvait ainsi plus facilement échanger et se rapprocher des points de vue des Français. Mais cette assimilation du Vietnam à une société de villages formait surtout une image commode qui satisfaisait à la fois les points de vue annamite et français, mais pour des raisons différentes. Les intellectuels annamites y voyaient le symbole de leur identité et de leur indépendance nationales, les français un mécanisme régulateur où la pression sociale, la recherche du prestige, et l'efficacité des associations d'entraide permettaient de neutraliser les inégalités de richesse et la pauvreté.

²⁴⁸ Généralement la vie sociale au village était vue et comprise par les intellectuels français de la même façon que le célèbre historien de la fin du XIX^e siècle, Fustel de Coulanges, interprétait la vie sociale dans la « Cité antique ». Les familles annamites et la vie sociale au village étaient considérées comme semblables à un microcosme de la société gréco-romaine (avec les autels dédiés aux ancêtres, l'encens qui est brûlé ou l'autorité paternelle dans les maisons annamites, les festivités familiales et villageoises, par exemple). Ce parallélisme apparaît, par exemple, chez Charles Robequain dans sa description de l'habitation annamite avec « la salle d'honneur conservant les âmes des ancêtres de la famille ... » (p. 394). Cette affinité avec l'Antiquité gréco-romaine où le fonctionnement de la société indochinoise était transposé dans celui de l'Antiquité gréco-romaine qui sert alors de modèle de référence fut critiquée par quelques intellectuels français et vietnamiens, et constitue un autre exemple d'ethnocentrisme.

²⁴⁹ Voir aussi plus bas, section 7.4.2.2, la citation de Lê Bá Tháo (1997, p. 327).

Mais les prises de vues contrastées des discours de Charles Robequain et Pierre Gourou dans leurs approches respectives des sociétés indochinoises, et l'importance que Pierre Gourou accorda à l'étude de la vie villageoise doivent être mises aussi en relation avec leurs cadres régionaux différents. D'un côté, le choix d'un cadre humain fort différencié incitait Charles Robequain à analyser la région à travers une approche ethnographique (section 7.3), décrivant les caractères contrastés de chacun des différents groupes ethniques du Thanh Hoá (la spécificité de leur costume, de leur organisation sociale, de leur habitat, de leurs techniques agricoles et artisanales). D'un autre côté, l'homogénéité et l'unité historique du delta du Tonkin encourageait Pierre Gourou à concentrer son analyse sur la signification socio-culturelle du village et de la paysannerie annamites. (section 7.4). Nous nous proposons maintenant d'analyser ces différences de nature entre les deux discours.

7.3 Le discours ethnographique de Charles Robequain

Quels sont les concepts choisis par Charles Robequain pour identifier et caractériser la géographie humaine et culturelle de la région du Thanh Hoá ? Quelle est la logique de son argumentation socio-culturelle sur les sociétés indochinoises ? En d'autres termes, le contexte indochinois permet-il à Charles Robequain de développer une approche culturelle particulière ?

7.3.1 La formulation des sociétés indochinoises en termes de « groupes ethniques »

Charles Robequain approcha la géographie humaine de sa région en termes de « groupes ethniques », qui lui permit de maintenir le contexte indochinois dans la logique de l'opposition vidalienne entre genres de vie montagnards et genres de vie des plaines, ou entre sociétés sédentaires et sociétés nomades. Il commença sa présentation humaine du Thanh Hoá en déterminant les « principaux groupes ethniques » (pp. 93-142). Il opposa les groupes minoritaires, qui vivaient dans les montagnes (dans son premier volume), aux Annamites vivant dans la plaine du Delta (dans son second volume). Il compara aussi les divers groupes ethniques des montagnes entre eux, les Mu'ông et les Thai (pp. 113-131, 143-222) et les Man et les Mèo (pp. 222-238).

7.3.1.1 Une approche comparative des groupes ethniques

Charles Robequain adopta une démarche comparative et inter-ethnique à l'étude des groupes indochinois. De cette manière, il adressa à son approche géographique une dimension ethnique. Il différencia les groupes ethniques en fonction des diverses composantes matérielles et techniques de leurs genres de vie (costumes traditionnels, habitat, techniques agricoles) et des implications qu'ils avaient avec l'ordre social (avec le régime de la propriété, la hiérarchie sociale). Charles Robequain n'enracina pas la différenciation ethnique dans les différences linguistiques à l'instar des linguistes et les ethnologues de l'époque qui distinguaient les langues thaï et les langues annamite et muong²⁵⁰. Il ne l'établit pas sur des aspects immatériels tels que les valeurs, ou les mythes représentant les structures de compréhension habituelle de chaque société ethnique que les sociologues de l'époque commençaient à analyser. Si Charles Robequain cita dans sa bibliographie (p. 625) deux ethnologues français éminents, Marcel Mauss²⁵¹ et Lucien Lévy-Bruhl²⁵² qui essayèrent de comprendre la vie sociale des sociétés dites

²⁵⁰ Charles Robequain se réfère dans sa bibliographie à des articles d'Henri Maspéro publiés dans le Bulletin de l'É.F.E.O. (voir p. 621) ou à d'autres études plus générales, telles que les ouvrages de Meillet et Cohen (*Les Langues dans le monde*, Société de linguistique de Paris, 1924), où la langue thaï est distinguée à la fois de la langue annamite et de la langue muong, selon des critères phonétiques.

²⁵¹ Voir la note 13, chapitre 3.

primitives à travers leur fonds culturel varié et les logiques de leurs rituels, il n'appliqua pas leur approche ethnologique aux groupes ethniques du Thanh Hoá et n'emprunta pas leurs concepts dans son analyse économique et sociale, comme par exemple, la notion de « fait social total » de Marcel Mauss à propos de l'échange avec notamment la dette de celui qui reçoit un don vis à vis de celui qui offre (Mauss, 1989)²⁵³. En fait, il garda ses distances vis à vis des sciences sociales qui ambitionnaient d'approfondir les modes de pensée des populations primitives²⁵⁴. Comparés à ces ethnologues, les aspects culturels de la géographie de Charles Robequain n'intégrèrent pas l'organisation symbolique, mythique ou spirituelle du groupe. Dans une démarche plus matérialiste, qui se devait de délimiter le champ de la géographie par rapport à celui des autres disciplines humaines, Charles Robequain rattacha ces aspects culturels d'une part à l'influence de l'homme sur le paysage et l'utilisation sociale de l'environnement, qu'il caractérisait à travers les techniques agricoles (section 7.3.3.2), les types d'exploitation, d'outillage, de constructions et d'habitat, et d'autre part à des cachets apparents tels que les costumes²⁵⁵.

Le Muong et le Thai accusent de grandes dissemblances, et on passe brusquement de l'un à l'autre ; le linguiste doit franchir ici un large fossé.

Mais pas le géographe. En effet, cette frontière si nette ne correspond nullement à une à une transformation soudaine des genres de vie ... On ne passe pas en la franchissant d'un mode de culture, d'un mode d'habitat à un autre.

C'est ainsi que les costumes muong et thai s'opposent beaucoup plus tous les deux au costume du delta qu'ils ne se distinguent entre eux. Avec l'apparition des cases sur pilotis²⁵⁶, celle d'un habillement nouveau avertit le voyageur qu'il quitte le pays annamite.

En réalité, c'est la formation d'historien de Charles Robequain qui influença son l'approche ethnique. De par sa formation universitaire, où les études géographiques étaient associées aux études historiques, Charles Robequain remplaça son approche culturelle dans un mode de pensée empruntant à la discipline de l'histoire qui mettait l'accent sur les contacts et l'interpénétration entre les civilisations (selon la théorie du diffusionnisme), interprétait les sociétés en les classifiant en fonction de quatre grandes époques : l'Antiquité, le Moyen-Âge (ou

²⁵² Dans son ouvrage concernant « les fonctions mentales dans les sociétés inférieures » Lucien Lévy-Bruhl (1922, p. 625), dont la pensée était proche de celle d'Emile Durkheim, analysa la spécificité de la mentalité des « sociétés primitives » comparée à la pensée rationnelle des sociétés « civilisées ».

²⁵³ Avec cet essai sur le don, Marcel Mauss établit les bases de l'anthropologie économique basée sur une approche systémique de l'échange, prémisses à la démarche structuraliste de Lévi-Strauss.

²⁵⁴ Charles Robequain mentionna dans sa bibliographie l'ouvrage de Marcel Mauss, *Essai sur le don* (voir aussi sa note infrapaginale 2 p. 549). *Essai sur le don* fut publié pour la première fois en 1923-1924, juste avant que Charles Robequain ne commençât sa thèse. Mais il ne cita pas dans sa thèse l'article que Marcel Mauss présenta en 1920 à une conférence internationale à Hanoi sur l'étude de l'Extrême-Orient, où il proposait un programme de recherche sur les groupes ethniques indigènes en Indochine pour découvrir le fonctionnement des sociétés traditionnelles (Nguyen Van Chinh, « L'ethnologie moderne au Vietnam a démarré avec l'École Française », <http://www.vietnamnews.vnagency.com.vn>, lundi, 9 août 1999).

²⁵⁵ Les ethnologues du monde anglo-saxon, comme les ethnologues français, se penchèrent aussi dans les années 1930, sur le cas des sociétés dites 'primitives'. Robert Redford étudia la culture indienne au Mexique. Il analysa comment les sociétés tribales ou paysannes changeaient sous l'influence de la ville, introduisant le concept d'acculturation. La notion d'acculturation de Robert Redford se retrouve dans ce qu'écrivit Robequain à propos des montagnards : « c'est le peuple de la montagne qui change au contact d'une civilisation supérieure ». Mais Charles Robequain se limita aux seuls aspects tangibles (langue, vêtements et cases) de cette acculturation. Mais cette dernière s'inscrivait aussi dans un autre principe, à coloration nettement plus politique : celui de la supériorité des Annamites (ou le peuple viet) sur les autres peuples, parfois assimilés à des races, de l'Indochine. C'est lui que l'on retrouve dans les toutes dernières pages de conclusion de la thèse de Charles Robequain, lorsque Charles Robequain considérait l'Annamite comme « le seul moniteur possible des autres peuples de l'Indochine » et que nous avons déjà mentionné dans le Chapitre 5, section 5.3.

²⁵⁶ L'habitat de montagne, avec ses cases sur pilotis, se distinguait de l'habitat annamite, où les maisons sont bâties directement sur le sol.

époque médiévale), l'Époque classique et l'Époque contemporaine²⁵⁷, et valorisait les régimes démocratiques ou républicains face aux royautés.

7.3.1.2 Une approche socio-historique des communautés ethniques

Dans le chapitre III de son premier volume, « l'organisation sociale et la propriété chez les montagnards » Charles Robequain se réfère à la société féodale de l'Occident médiéval. À partir de la Révolution française, cette période avait été associée à l'idée d'un ordre politique suranné caractérisé par la domination et les privilèges des seigneurs propriétaires de la terre, cette autorité seigneuriale étant considérée comme l'antithèse de la liberté de l'homme²⁵⁸ (Michelet, 1952, p. VIII, vol. 2).

Ainsi, Charles Robequain étudia les principaux groupes ethniques vivant dans ce qu'il qualifia « d'arrière-pays » en comparant l'organisation sociale des Muong et les Thaï au modèle de la société féodale de l'Occident médiéval, traduisant les mots asiatiques dans le vocabulaire français du Moyen-Âge (*Tho ti* en « seigneurs »). Charles Robequain transposa les communautés montagnardes indochinoises dans le moule du système rural médiéval occidental, organisé en domaines seigneuriaux appelés seigneuries qui étaient divisés en deux parties : la réserve, que le seigneur gardait pour lui, et une autre partie que le seigneur concédait aux paysans qui vivaient là en échange de toutes une série de taxes, corvées, services et d'obligations. Selon Charles Robequain, le territoire des Muong et celui des Thaï étaient divisés en zones appelées *mu'ô'ng*, analogues aux domaines seigneuriaux où un *Tho ti* (« l'unique propriétaire foncier et le maître absolu », p. 142, équivalent aux seigneurs) avait des « pouvoirs héréditaires » et des « droits seigneuriaux ». Il gouvernait le peuple qui vivait sur 'ses' terres et « se réserve, pour sa consommation personnelle, les plus belles rizières » (p. 144). Ses sujets lui devaient des taxes, des redevances et des corvées semblables aux charges des paysans médiévaux. Si l'on observe les sources bibliographiques sur laquelle Charles Robequain s'appuya pour analyser 'ses' sociétés, on remarque qu'il utilisa surtout des auteurs français : Il n'y a que trois références à des travaux vietnamiens ou asiatiques dans sa bibliographie²⁵⁹, et quatre-vingt à des travaux français (pp. 619-622). Certes, Charles Robequain (comme Pierre Gourou) ne parlait pas ou ne lisait pas le vietnamien ou d'autres langues indochinoises, et devait s'appuyer sur des traductions ou des traducteurs. Mais ce cantonnement aux sources françaises assigna à l'explication des sociétés indochinoises de Charles Robequain une structure plutôt française que vietnamienne.

En résumé, l'approche ethnographique de Charles Robequain était arrimée aux postulats évolutionnistes français. La civilisation française était érigée en norme et en modèle et Charles Robequain considérait que les communautés Muong et Thai n'avaient atteint qu'un niveau de développement comparable à celui du monde médiéval occidental. Selon Madame Thanh Tâm

²⁵⁷ À la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e siècle, les grands historiens universitaires étaient Ernest Lavisse, Fustel de Coulanges (mentionné plus haut) et Henri Pirenne. Fustel de Coulanges et Henri Pirenne renouvelèrent l'histoire de France, Fustel de Coulanges à travers l'analyse des institutions et de la société françaises dans l'histoire, et Henri Pirenne à travers la primauté des facteurs économiques dans la compréhension de l'histoire. Mais l'historien le plus populaire fut le républicain Ernest Lavisse qui renforça l'idée de l'excellence du modèle républicain. Mais tous les trois cautionnèrent une division évolutionniste de l'histoire en périodes où la société féodale médiévale était présentée comme un ordre suranné.

²⁵⁸ Avec l'École des Annales, puis, plus tard dans le contexte des années 1970-1980, des médiévistes français renouvelèrent le discours historique (notamment Georges Duby, Robert Fossier, Jacques Le Goff) et donnèrent une tout autre version de cette période, insistant sur sa richesse et son dynamisme culturel et l'adresse de ses arts et de sa civilisation. Plus récemment, des historiens des civilisations asiatiques réfléchirent aux ambiguïtés et aux ambivalences des concepts historiques français quand ils sont appliqués à des contextes non-européens. Voir aussi plus bas, les réflexions de Madame Thanh Tâm Langlet et la note 47.

²⁵⁹ L'un d'entre eux fut traduit en français : Ma Touan Lin, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*. Les deux autres étaient en vietnamien et publiés par Nam Phong à Hanoi, Nguyen Van Ngoc, *Nguoi Muong* (Les Muong) et Diem Quach Hoa *Binh quan lang su luoc* (Histoire sommaire des seigneurs de Hoa Binh).

Langlet²⁶⁰, ces concepts de féodalité et de seigneurie « ne sont pas du tout applicables ou plausibles dans le contexte vietnamien ... et font dévier l'interprétation. L'ordre féodal, comme Charles Robequain le présente, n'existe pas dans l'ancien Vietnam » (communication personnelle, 13 septembre 1995)²⁶¹. Madame Thanh Tâm Langlet a précisé aussi que les « concepts qui sont employés dans l'histoire occidentale, tels que féodalité, ne sont pas transposables dans l'ancien Vietnam, même si les circonstances peuvent parfois suggérer quelques ressemblances » (communication personnelle, 21 août 2002). La notion de féodalité dans l'histoire sino-vietnamienne se fonderait donc sur des réalités différentes de la notion occidentale ; pour reprendre la terminologie d'Edward Said, Charles Robequain a donné une image déformée des sociétés indochinoises. En suivant Marie-Louise Pratt, nous pouvons considérer que cette interprétation et classification française de sociétés extrême-orientales est une forme d'autorité coloniale qui délocalise les histoires des communautés indochinoises et les « réinvente » à travers le regard impérial (« Imperial eyes ») de la France (Pratt, 1992) et l'historiographie occidentale.

Selon le point de vue des universitaires vietnamiens, la pensée coloniale française de Charles Robequain l'amena à faire des contresens lorsqu'il interpréta la vie sociale des communautés montagnardes, notamment lorsqu'il écrivit :

Le Tho ti, théoriquement maître du sol, se réserve, pour sa consommation personnelle, les plus belles rizières ... on lui doit un tribut pour le mariage de ses enfants, et surtout de son fils aîné, pour le décès de ses proches ... on lui construit une vaste case en lim²⁶² et autres bois choisis, et il a toujours sa part, et la plus belle, des produits de la chasse ... Le délégué de Bai Thuong voyait encore, en 1910, toute une tribu allant couper des pièces de lim dans la forêt afin de payer les dettes contractées à Hanoi par son seigneur. À l'intervention de l'administrateur, ces gens répondirent « que c'était leur affaire, qu'ils étaient heureux de se sacrifier pour leur seigneur, et que nul ne se plaignait ».

En effet, c'est une organisation traditionnelle et parfaitement adaptée à la mentalité de ces paysans : ils peuvent en connaître les abus, mais ils la croient nécessaire à leur bonheur et la regardent comme la condition même de leur existence même. Ils adressaient, en 1909, au même délégué de Bai Thuong, une requête significative : « quoique simples d'esprit, nous savons que les enfants doivent toujours respecter leurs parents, même s'ils sont indignes ; aussi, bien que malheureux, nous devons nous comporter comme si nous ignorions notre malheur » pp. 144-145).

Cette approche française colorée d'anachronisme lorsque l'histoire de la métropole est utilisée comme modèle de référence se retrouvait aussi dans la description de Charles Robequain des communautés annamites, où les valeurs républicaines françaises d'égalité et de démocratie étayaient son argumentation critique (voir au chapitre 5, section 5.4.1.2, une citation de la page 470 de Charles Robequain). Une telle approche historique portait la marque des conceptions patriotiques de l'historien Ernest Lavisse et le discours de Charles Robequain n'exploita les apports nouveaux de l'Ecole des Annales : Lorsque l'ouvrage sur les Rois Thaumaturges de Marc Bloch (1924), qui renouvelait l'histoire en introduisant l'anthropologie et l'étude des mentalités collectives dans la discipline, fut publié, Charles Robequain était déjà parti en Indochine pour travailler à sa thèse.

²⁶⁰ Voir note infrapaginale n° 15 au chapitre 4.

²⁶¹ Cependant, de nos jours, dans le contexte de la République Socialiste du Vietnam et de sa doctrine marxiste d'origine européenne, des intellectuels tels que Nguyen Khac Vien (1993a, b), Dong Truong Phuong et Lê Bá Tháo (voir plus haut) empruntèrent aussi au vocabulaire historique occidental la notion de « régime féodal » pour désigner l'inégalité dans la société vietnamienne avant la révolution communiste, où les mandarins, les notables et les propriétaires fonciers « exploitaient » les paysans.

²⁶² Le lim est un bois vietnamien de haute qualité, capable de résister à l'humidité.

7.3.2 L'importance du folklore

La description des aspects culturels des différentes communautés du Thanh Hoá fut rapportée un peu à la manière des anthropologues du musée des Arts et Traditions Populaires (qui deviendra le Musée de l'Homme après la seconde guerre mondiale) travaillant sur le folklore régional français, afin d'en recueillir les mœurs et rites ancestraux que la modernité menaçait et faisait progressivement disparaître. Charles Robequain s'en tint à une approche descriptive du folklore, en dépeignant en détails les marques culturelles distinctives de chaque groupe ethnique comme la spécificité de l'habitat et de l'habillement. Mais ces aspects du folklore furent interprétés aussi à travers une perspective coloniale comme représentatifs de sociétés traditionnelles et préindustrielles lointaines, différentes et 'en retard' par rapport à la civilisation française. Le sentiment d'exotisme, d'archaïsme, d'anachronisme ou de manque de raffinement se manifesta souvent dans le discours de Charles Robequain où les normes de la culture française s'avéraient implicitement supérieures.

7.3.2.1 L'habillement, facteur essentiel d'identification ethnique.

Les costumes furent soigneusement décrits en ce qu'ils étaient un élément majeur de l'identification d'un groupe ethnique et de son degré d'originalité.

À dire vrai, l'examen de l'habillement des hommes a très peu de sens. Mais, suivant la loi générale, le costume féminin est bien plus caractéristique. La paysanne du delta se vêt, comme ses congénères du Tonkin, d'une tunique descendue généralement au genou, fermée par une ceinture ; cette tunique, ouverte en triangle sur la poitrine, laisse voir le « cai yem », simple pièce d'étoffe qui couvre les seins et retenue au cou par des attaches (pl. XXIX, A). Par-dessous, dépasse la jupe tombant jusqu'à mi-mollet ... sauf le mamillaire, d'un blanc souvent douteux, et la ceinture d'un tissu parfois éclatant, tout à la teinte brune du « cu nau », aux nuances infiniment diverses ... safran, tabac, feuilles mortes ... suivant le traitement de l'étoffe, l'âge du vêtement et le hasard des rapiécages, mais toujours neutre, terne, triste, et se fondant si bien avec les eaux limoneuses des fleuves et la terre des rizières moissonnées ... (p. 99).

Nous retrouvons dans la dernière phrase, à travers l'association des couleurs des vêtements et les couleurs de l'environnement naturel, l'idée d'harmonie et d'adaptation (voir plus haut, chapitre 5, section 5.3) mais le style et les mots employés dans la description suggèrent aussi l'étrangeté, et rendent difficile toute affinité ou sympathie vis-à-vis du groupe ethnique décrit. Par exemple, au sujet du groupe ethnique Man, Charles Robequain écrivit : « les femmes ont toutes gardé leur accoutrement spécial et curieux ... » (p. 224). La description des groupes ethniques perçus comme archaïques par Charles Robequain était teintée d'un exotisme où les traditions, les pratiques sociales et l'organisation de l'habitat étaient décrites comme appartenant à un temps révolu en France et assez souvent avec des mots qui les connotaient négativement.

7.3.2.2 Les pratiques sociales et l'organisation de l'habitat.

La description pittoresque des pratiques alimentaires et des habitations rurales accentuait l'alignement de l'argumentation sur le 'folklore'. Par exemple, Charles Robequain (pp. 332-333) détailla les manières annamites de cuisiner, de manger et d'utiliser le riz dans la plaine du Delta :

C'est, en effet, cuit à l'étuvée dans la moitié de son volume d'eau, chaud et fumant encore, chaque grain se détachant des autres et dégageant un arôme délicat, qu'il est le plus ordinairement consommé....

Charles Robequain dépeignit le plan de l'habitation (Appendice G.5, « case annamite à Trunh Thon ») non seulement de façon fonctionnelle (comme dans la thèse d'Albert Demangeon pp. 300-371), mais aussi en incluant des faits culturels relatifs au contexte asiatique. Il précisa à propos de l'intérieur de la maison annamite :

La maison-type, la plus fréquente dans toutes les régions, assemble deux corps en équerre (pl. XXXII, B) : des cloisons de bambou, que renforcent des colonnes de bois plus dur sur les socles, la divisent en 3 ou 4 compartiments, au sol de terre battue. Le plus grand occupe généralement le centre (fig. 33) : c'est la pièce d'honneur abritant les âmes des ancêtres familiaux, attachés aux stèles de bois dressées sur une étagère, et où se superposent les caractères de leurs noms. Devant l'autel, un lit de camp, que couvrent les meilleures nattes de la maison, accueille les visiteurs ; aux cloisons pendent, calligraphiées en grandes lettres noires ou or sur fond de papier rouge, les « sentences parallèles » empruntées aux moralistes chinois ; des gravures étalent, en couleurs heurtées et vives, les attitudes héroïques, les figures grimaçantes ou miséricordieuses de génies, de personnages historiques ou légendaires. C'est là, devant les bols de « nep » et dans la fumée des baguettes d'encens, que s'accomplissent, aux anniversaires, pour les mariages et lors des grandes fêtes comme le tet, les rites traditionnels, assurés par le chef de famille, et nécessaires au bonheur des morts et des vivants ... (p. 494).

Par opposition aux Annamites, l'habitation des Man et des Meo fut esquissée en termes plus négatifs charriant avec eux un jugement de valeur déshonorant pour ces groupes, par exemple lorsque Charles Robequain mentionnait « l'autel misérable des ancêtres » ou que des « couvertures et des malles de bois sales » traînent sur le sol dans un désordre monstre » (p. 226).

Comparées à celles d'autres géographes français, tels qu'Albert Demangeon ou Raoul Blanchard, Charles Robequain s'attarda davantage sur la vie domestique journalière des groupes ethniques, dans la mesure où elle présentait des aspects singuliers par rapport à la France. Les gens, et particulièrement les femmes ou les enfants, furent plus visibles et la routine quotidienne fut décrite avec plus de détails que dans les autres thèses régionales françaises. Charles Robequain insista sur les dures tâches agricoles que les femmes accomplissaient d'une humeur joyeuse. Il nota (pp. 371-372) :

Le repiquage est presque toujours laissé aux femmes : la jupe ou le pantalon haut relevé sur les cuisses, les jambes dans l'eau jusqu'au mollet, elles enfoncent dans la vase, d'un geste régulier, et par faisceaux menus, les ma, dont les bottes ont été préalablement réparties sur la surface à couvrir ; elles travaillent souvent par groupes dans les grandes rizières, avançant toutes à la fois : travail pénible, car elles restent courbées dans une chaleur lourde, sous une lumière diffuse et que l'eau réverbère, mère des ophthalmies et des conjonctivites, se relevant parfois pour reprendre souffle, et rire joyeusement, malgré la fatigue, au passant qui les hèle ...

Ses descriptions étaient teintées de sensibilité à l'égard des femmes et des enfants, qu'il représenta plus que les hommes dans les photographies. Il se montra choqué, par exemple, par les lourds fardeaux portés, les dures tâches physiques et le travail accomplis par les femmes Muong, tandis que les hommes Muong apparaissaient « les bras ballants ... », « à flâner ... », ou allaient « au lit ... » (pp. 198-199). Ceci pouvait être aussi partiellement en rapport avec le discours standard français sur les femmes. Selon ce discours, les femmes, parce qu'elles étaient considérées comme plus faibles physiquement que les hommes, avaient besoin d'être protégées par leur mari et étaient seulement faites pour les tâches domestiques tandis que le mari travaillait aux tâches requérant plus de force physique. Ainsi, le discours ethnographique de Charles Robequain contenait en filigrane ses sentiments personnels et son sens moral emprunt de paternalisme, qui étaient conditionnés par la morale française. Son approche était plus descriptive que les discours conceptualisés des sociologues français. Charles Robequain n'introduisit pas de méthodes ou de théories spécifiquement ethno-géographiques dans sa géographie régionale. Les traditions, les coutumes et les croyances apparaissaient dans son texte, mais il ne restitua pas les conceptions culturelles que les groupes ethniques avaient de leur environnement. Charles Robequain signala le rôle joué par la géomancie dans l'orientation de l'habitat, mais, en bon positiviste, en constatant que les conseils du géomancien relevaient tout autant et même plus du « sens commun » ou de l'esthétique que de « raisons géomantiques ou superstitieuses »

Les limites des propriétés, qui couvraient primitivement une surface carrée ou rectangulaire, se sont compliquées de redans, au gré des échanges ou des achats successifs : de là, ce réseau souvent tortueux des ruelles, à l'intérieur du village annamite, et pour l'explication duquel il ne faut pas invoquer seulement les raisons géomantiques ou superstitieuses, le désir de rendre l'accès des maisons difficile aux souffles pernecieux. Il est faux encore que la case soit toujours orientée de la même façon : on ne saurait découvrir de règles à ce sujet, et, lorsque le chef de famille fait appel au géomancien avant de construire sa case, les conseils de ce spécialiste s'accordent presque invariablement avec les observations du sens commun. Ces préoccupations religieuses sont plus apparentes devant les maisons riches, dont la porte principale est souvent masquée par un écran de maçonnerie ou d'arbustes taillés ; et encore convient-il de ne pas les exagérer : cet obstacle aux mauvaises influences ne s'avère pas indispensable, et n'est souvent qu'un motif d'ornement ». (p. 497).

Plus généralement, Charles Robequain montra quelque scepticisme à l'égard des croyances géomantiques qu'il se limitait à évoquer passagèrement pour décrire un site, mais tout en reconnaissant leur importance pour comprendre la géographie indochinoise (comme nous l'avons mentionné au chapitre 5, section 5.3.3.2). Nous pouvons lire, par exemple, à propos de la richesse du marché de Cho' Ban

Il est plus difficile d'expliquer la prospérité de Cho' Ban (pl. XLIV), situé dans le huyen de Yen Dinh, à peu près à égale distance de Song Ma et de Song Chu, près du village de Trai Thon (t. Trinh Xa). Les indigènes prétendent sans rire qu'elle est due à la rareté des mouches : je n'ai pas pu vérifier l'assertion. Cet avantage, ajoutent-ils, tient à l'excellence de la situation géomantique : le marché occupe comme la bouche d'un crapaud, dont 4 sentiers représentent les 4 pattes ; le crapaud regarde la lune et avale les mouches. Quelque baroque que semble l'explication, il est probable que cette croyance en la valeur géomantique du lieu est à l'origine de la fortune du marché ; et nous pensons qu'on trouverait, en Annam comme en Chine, maints exemples de ces corrélations qui nous paraissent puérides et ridicules, mais qui néanmoins, parce qu'elles sont objet de foi, ont asservi la foule. On peut cependant imaginer, avec quelque vraisemblance, que le mandarin fondateur de Cho' Ban fut assez habile pour se concilier les géomanciens, et leur faire proclamer les vertus du site ... (p. 540).

En résumé, à travers une description détaillée, Charles Robequain procurait au lecteur un cliché pittoresque, exotique et teinté de bizarreries des groupes ethniques dépeints à travers leur folklore et leurs croyances. Comme dans la plupart des discours politiques de son époque, son texte présenta les groupes montagnards comme appartenant à une époque révolue et décrivit leurs aspects traditionnels comme destinés à disparaître. Son approche culturelle contenait en filigrane le mythe colonial des différents niveaux de civilisation, les Man et les Meo étant décrits comme appartenant à des civilisations inférieures en comparaison des autres groupes ethniques des montagnes et, en dernier lieu, des Annamites. Il se coulait ainsi dans le moule d'une conception évolutionniste de l'humanité.

7.3.3 La conception évolutionniste de la civilisation de Charles Robequain

7.3.3.1 L'influence évolutionniste et ses limites

L'influence évolutionniste s'exprime de diverses façons et notamment dans la distance que Charles Robequain mit entre lui, ses lecteurs et les groupes indochinois qu'il décrivait. Il présenta ces derniers comme venant d'un autre âge et les compara à des enfants et les Français à leurs maîtres. L'humanité était conçue à travers la métaphore de l'organisme humain. Elle se développait en traversant différents âges comme les individus au cours de sa vie. Les Mu'ô'ng et les Thai, ou d'autres groupes ethniques des montagnes étaient considérés comme étant encore au stade de l'enfance, c'est-à-dire très en retard par rapport aux stades de développement atteints par les pays occidentaux comme la France. La civilisation annamite était considérée comme supérieure à ces groupes, mais encore loin 'derrière' le degré de perfectionnement de la civilisation française. Les sociétés Mu'ô'ng et Thai étaient en marche pour atteindre dans un premier temps le degré d'évolution de la société annamite, estimée supérieure en raison de son agriculture sédentaire et intensive, de son organisation plus démocratique, et de son mode de vie

complexe. Charles Robequain montrait le côté fatal de cette évolution, les montagnards étant amenés à terme à perdre ce qu'on nommerait aujourd'hui leur 'identité culturelle'. Aux yeux des Français, la France ayant atteint un niveau encore plus supérieur avait le devoir d'aider les sociétés « inférieures » à progresser pour qu'elles atteignent des paliers supérieurs (pp. 611-612). Le concept de civilisation supérieure que nous avons développé au chapitre 5, section 5.4.1.2 s'applique clairement ici.

À cette étude du Thanh Hoá, on voit enfin comment le peuple annamite, parvenu à une si remarquable fortune dans l'Indochine orientale, continue de s'accroître aux dépens des groupes voisins. Tout autour du delta, les montagnards se mêlent aux paysans de la plaine ; peu à peu, ces montagnards, cédant à la pression d'une nation puissante, solidement organisée, et constamment entreprenante, se transforment ... Mais c'est le montagnard surtout qui change, au contact d'une civilisation supérieure à la sienne ... (pp. 140-141).

Lorsque le montagnard perd son tho ti, c'est qu'il perd en même temps son costume, sa langue et ses coutumes propres, c'est qu'il devient annamite (p. 151).

Cependant, Charles Robequain contrebalança aussi les images de sociétés attardées et bizarres qu'il donnait des montagnards en recherchant parallèlement les valeurs de ces sociétés, par devoir d'objectivité, pour reconnaître leur « civilisation » et peut-être pour prendre malgré tout, en bon chercheur, un certain recul par rapport à son étude. Il montra l'équilibre social qu'atteignirent les montagnards à travers un régime juridique de la propriété pourtant confus aux yeux d'un français et une grande tradition d'entraide.

Il est bien difficile de fixer les conceptions des montagnards en règles aussi nettes que celles de nos codes. Chez eux, il n'y a, strictement, de propriété particulière que celle des biens meubles : argent, habits, outils, mobilier, animaux domestiques, produits des récoltes, et celle de la case même. Quant à la propriété du sol, comme les droits éminents du seigneur se confondent avec ceux de la tribu, elle offre, suivant les cas, des caractères divers ... (p. 148).

En somme, ce régime de propriété si confus, si mal défini, qui échappe à toute systématisation, se révèle, à la pratique, d'un fonctionnement très régulier. Les conflits d'intérêts sont rares dans la tribu, les discussions après restent exceptionnelles. La puissance des seigneurs n'explique qu'en partie cette harmonie générale, qui ne tient pas seulement à la résignation du peuple. Il faut y voir aussi l'effet de l'abondance relative des terres. Si on ne trouve plus à transformer en rizières irriguées de très vastes étendues, on peut cependant accroître encore, surtout dans le sud de la province, la superficie cultivée régulièrement ; d'autre part, l'extension et la multiplication des « ray » n'ont d'autres limites que les forces physiques de chacun. Enfin, l'entraide est universellement pratiquée : quand un case menace ruine, tous les habitants du village qui n'ont pas d'occupation urgente participent à la construction d'une nouvelle demeure ... L'abattage des plus gros arbres dans les ray, le repiquage et la moisson du riz irrigué se font également en commun ... Dans ces montagnes on ne rencontre pas, comme dans les deltas, d'affamé ou de mendiant : une famille dont la récolte est déficitaire trouvera toujours parmi ses voisins qui lui donnera du riz et du maïs ... (p. 150).

L'influence de sa formation d'historien qui mettait l'accent sur la comparaison, les contacts et l'interpénétration entre les civilisations se perçoit dans sa recherche des origines des caractéristiques sociales et coutumières communes aux différentes sociétés qu'il étudia. La géographie culturelle de Charles Robequain s'inscrit ainsi partiellement dans la philosophie diffusionniste (chapitre 3, section 3.1.1.2, et plus loin dans ce chapitre les exemples extraits des pages 101-102 de la thèse de Charles Robequain). Analysant la similitude des coutumes entre les groupes ethniques montagnards et les Annamites, telles que celle de garder très longtemps les cadavres avant de les inhumer, Charles Robequain suggéra que les montagnards et les Annamites avaient été assujettis à un même régime féodal et avaient vécu sous un même type de civilisation avant même la domination chinoise.

Il semble que les conceptions essentielles des Muong et des Annamites ne sont pas irréductibles les unes aux autres. Ainsi cette coutume de garder longtemps le cercueil dans la case - qui passe pour originale - fut jadis une habitude de la plaine : au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, les cadavres sont encore conservés un ou deux ans dans la maison des riches Annamites. Les rites qui entourent les cérémonies de la naissance et du mariage semblent indiquer aussi un substratum de croyances communes » (pp. 107-108).

Plus précisément, dans le contexte indochinois, les éléments de civilisation qu'il exposa permettaient de définir les formes de pensée et les faits socio-culturels indochinois, comme l'organisation sociale traditionnelle (féodalité ...), les attitudes et les valeurs (sorcier, légendes, coutumes), les formes de la communication (langue, écriture), les habitudes alimentaires et culinaires et de montrer aussi quels avaient été les emprunts aux autres civilisations dominantes ou marginales, en quoi consistaient les différences entre les groupes asiatiques, et quels étaient les groupes où les archétypes socio-culturels les plus authentiques avaient été maintenus.

Ainsi, voici deux groupes se distinguant nettement par leur langue, et aussi par leur écriture : les Thai ont, en effet, des caractères qui se rapprochent des alphabets laotien et birman, tandis que les Muong utilisent, comme les Annamites, les caractères de types chinois. Mais les autres éléments de civilisation paraissent communs, en tout cas bien peu différents ; peut-on savoir quel groupe les a imposés à l'autre ?

Étendons notre enquête hors de la province. Il est, parmi les pays de langue Muong, une région qui semble avoir conservé mieux que tout autre son originalité : c'est le Tach Bi, le « Muong Bi », correspondant au canton de Lac Thien, dans le Chau de Lac Son et la province de Hoa Binh, faisceau de vallées évidées dans une boutonnière de schistes tendres, juste au nord de la chaîne frontière et du plateau de Lung Van. Environné de hautes montagnes, qui l'ont tenu relativement à l'abri des infiltrations pacifiques et des invasions violentes, il garde encore aujourd'hui son organisation féodale, ses légendes et ses antiques coutumes. Il jouit parmi les Muong de l'Indochine du Nord, et en particulier ceux de Hoa Binh et du Thanh Hoá, d'un renom tout spécial : ses sorciers sont réputés les meilleurs, on ne parle d'eux qu'avec vénération, il en émane comme un mystérieux parfum de tradition pure et de vieille gloire ; on dirait le vrai cœur du pays muong, et autour une sorte de patriotisme muong semble cristallisé.. N'est-ce pas lui qui aurait rayonné sur tout le Haut Thanh Hoá ?

Mais, d'autre part, cette civilisation montagnarde se retrouve à peine altérée, semble-t-il, parmi les populations de langues thai ... Vers le NE et le SO ce trait s'efface peu à peu ... en même temps que l'ancienne société se désagrège, les vieilles coutumes s'oblitérent et se contaminent d'emprunts à la civilisation annamite » (pp. 101-102).

S'il insista sur la place centrale de la riziculture dans les civilisations indochinoises et extrême-orientales, précisant en note infrapaginale que « manger », en langue annamite, se dit « ân co'm » ou « manger du riz », et évoquant avec un certain bonheur « son arôme délicat » et les différentes façons de le cuisiner (surtout à « l'étuvé ») et le manger (en pain, en vermicelle, en gâteaux...), il suggéra aussi un déséquilibre alimentaire et l'idée de subsistance, qui insinuaient que l'alimentation était insuffisante et par conséquent qu'il fallait faire évoluer ces civilisations pour éviter que leurs populations restent mal nourries (notamment les enfants que les mères « bourraient » de riz et qui avaient un petit ventre tout « gonflé »).

C'est une civilisation essentiellement agricole que celle de ces montagnards, et, comme dans l'Indochine entière, elle est fondée avant tout sur le riz. (p. 152).

On connaît la place primordiale de cette céréale en Extrême-Orient. Elle constitue souvent, semble-t-il, les 7/10 ou même les 8/10 de la subsistance d'un paysan annamite. La mère en bourre tôt son enfant, dont le ventre se gonfle drôlement sous la courte robe, et le vieillard édenté le digère encore sans peine. (p. 332).

Parmi tous les éléments décrits par Charles Robequain, ceux qui relèvent d'un système de pensée différent de l'Europe comme les conceptions spirituelles ou symboliques de l'espace ne sont qu'évoqués un peu en passant, tandis que ceux qui sont d'ordre sociétal, technique ou économique sont largement développés dans les différents chapitres (particulièrement l'organisation sociale et les techniques agricoles des groupes ethniques montagnards et des

Annamites). Cela donna au discours de Charles Robequain une armature descriptive et concrète semblable à celle de beaucoup d'autres discours vidaliens, mais ne permettait que de façon limitée une compréhension 'géo-culturelle' des sociétés indochinoises, pour comprendre les différentes significations que recouvraient les paysages et les villages du Thanh Hoà. Mais cette approche correspondait à ce qu'on attendait d'un géographe dans les années 1920 et, comme la plupart de ses collègues français, Charles Robequain se focalisa sur les techniques agricoles, les types d'habitations et d'activités qui unissaient une société à son environnement et permettaient de définir chacune des subdivision régionales de la province qu'il étudiait. A son époque, la curiosité géographique française était très souvent limitée par le désir de rester objectif qui conduisait les géographes à ne parler essentiellement que des aspects matériels et mesurables d'une société (chapitre 3) ou des techniques d'une civilisation. Ce n'est que très récemment que les géographes ont commencé à introduire dans leurs discours les façons dont les sociétés vivent et pensent leur espace.

Charles Robequain appliqua la notion de civilisation à une entité répartie dans un espace défini. Il y avait la montagne et les hauts plateaux, où les différents groupes ethniques montagnards furent décrits en tant que « civilisations montagnardes ». Il y avait la civilisation annamite que Charles Robequain intitula « une civilisation de delta » (p. 94), la « civilisation chinoise » venue de l'Empire de Chine, la « civilisation laotienne » sur « les rives du Mékong » (p. 103). Il analysa les contacts établis entre ces civilisations et rechercha les éléments témoins de leur diffusion culturelle, donnant à chaque civilisation une dynamique, et à chacun des groupes ethniques une 'personnalité'. En cela, son approche culturelle rejoignait celle de Paul Vidal de la Blache. Si, comme nous l'avons noté plus haut, il garda ses distances avec les ethnologues, cela ne signifia pas que les barrières étaient étanches entre les deux disciplines, et il reprit à propos de la notion de civilisation la position de Marcel Mauss en excluant de son discours géographique une définition strictement évolutionniste qui aurait réservé le terme pour les seules cultures considérées comme supérieures par leur degré de complexité sociale, leurs techniques et leurs connaissances scientifiques, séparant leurs populations évoluées aux mœurs 'civilisés' des populations primitives aux mœurs trop archaïques pour être civilisées.

Cette conception évolutionniste des civilisations asiatiques apparaît distinctement dans l'analyse des techniques agricoles et des genres de vie.

7.3.3.2 Les techniques agricoles dans la perspective évolutionniste

La conquête du sol par l'agriculture et les types d'agriculture étaient des données majeures qui caractérisaient chacune des sociétés indochinoises selon Charles Robequain, qui classait celles-ci selon le degré atteint à ses yeux par leurs 'techniques' agricoles. Cet intérêt pour la technologie est symptomatique de l'époque et plus généralement des pays occidentaux industrialisés (chapitre 3, section 3.2). C'est sur lui que se fonda Charles Robequain pour classer les civilisations montagnardes, la civilisation annamite et les groupes ethniques montagnards entre eux, selon une hiérarchisation construite en associant les types d'agriculture à des phases progressives de l'évolution humaine. Selon cette hypothèse, les champs temporaires gagnés provisoirement à la culture par la pratique du brûlis matérialisaient les signes des civilisations archaïques et primitives, qui n'avaient pas encore achevé le contrôle de leur environnement naturel. Le vocabulaire rendait compte de cet à priori. Le ray était présenté en termes négatifs avec une sorte de désapprobation, alors que l'agriculture irriguée et sédentaire était accréditée avec des mots qui évoquaient la rationalité des valeurs occidentales. Ainsi, Charles Robequain opposa la minorité de groupes ethniques montagnards pratiquant le ray, qu'il jugeait être « une forme d'exploitation désordonnée et destructrice », aux Mu'ông ou aux paysans Annamites dont la production agricole était « régulière et permanente » (p. 192), et il considérait qu'il fallait parcourir plusieurs stades progressifs d'évolution pour aller du ray vers le

modèle plus perfectionné de la riziculture irriguée avec son cycle des travaux « qui exigent de la terre une production sans répit » (pp. 165-166, p. 192, p. 376).

Comme nous l'avons mentionné dans les chapitres 2 et 5 (section 5.3), les auteurs construisent leur argumentation en fonction des archétypes de la culture et de l'époque auxquelles ils appartiennent. De cette manière, les notions de rationalité, rendement, profit, intensivité, technicité de l'agriculture qui étaient en cours en France furent utilisées par Charles Robequain pour classer les types d'agriculture indochinoise. Il commentait à propos du *ray* :

Une fois les plantes confiées au sol, elles poussent comme elles peuvent, en même temps que la végétation sauvage ; c'est à peine si on les défend contre un étouffement prématuré. L'indigène ne semble pas persuadé qu'un désherbage continu augmenterait le rendement, et sa nonchalance naturelle l'entretient dans cette illusion : à quoi bon se donner de la peine sur une terre qu'on abandonnera bientôt, et qui redeviendra par la suite d'autant plus féconde que la forêt l'aura mieux recouverte ? Ce riz, ce maïs, ce manioc de ray²⁶³, peu importe qu'on en mange un peu moins, pourvu qu'on en mange ; la brousse, qui repousse aussitôt, en profitant elle aussi des brûls, n'aura certainement pas le temps de ruiner entièrement la récolte ; et la forêt voisine fournira, en tout cas, le complément de nourriture (p. 174).

Plus systématiquement, Charles Robequain construisit autour du caractère temporaire ou du caractère sédentaire des agricultures montagnardes deux modèles de civilisations, encourageant le lecteur à suivre une approche heuristique en hiérarchisant les groupes ethniques en fonction de leur degré de sédentarisation. Les groupes sédentaires pratiquant la riziculture irriguée, avec une population dense, étaient associés à des images positives de stabilité et d'équilibre, et à un sens de l'esthétique. Ceux qui étaient nomades et pratiquaient une agriculture extensive, avec une faible densité de population, étaient considérés de façon négative, comme instables, avec des genres de vie et un habitat primitifs et précaires²⁶⁴. Ainsi, Charles Robequain décrivit les aspects techniques ou matériels des civilisations indochinoises dans l'optique de ses convictions françaises et sans s'interroger sur les conceptions et les croyances indochinoises qui étaient et inspiraient les sociétés indochinoises et leur relation à l'environnement, et sa description régionale fut très souvent limitée à la façon française de concevoir l'Indochine.

Il est vrai que, dans l'ensemble, le Thai est plus nomade que le Muong ... (p. 196).

Au contraire, les Muong, groupés presque tous à l'est des Thai, dans une région plus basse, moins âpre, ne connaissent pas ce nomadisme incessant, d'apparence incohérente : le ray n'étant chez eux qu'un appoint négligeable, ils restent beaucoup plus attachés à leurs rizières irriguées, à leur tribu et à leur seigneur, à leur village natal. Ces nuances s'expriment assez nettement dans l'habitat ... des palissades de bambou tressé soigneusement en entrelacs divers entourent très souvent chaque case, et son jardin complanté d'aréquiers et d'autres arbres fruitiers ... Des ruelles, se coupant régulièrement, à angles droits, se déploient entre les cases largement espacées ... Tel est l'aspect de presque tous les hameaux muong ... il s'en dégage une impression de vie déjà ancienne, d'adaptation lente et raisonnée, de stabilité, qu'on retrouve encore dans certaines riches vallées Thai ... (p. 197).

Cependant, ces dernières offrent déjà ... quelques traits nouveaux ... Sans doute arrive-t-il encore, comme à B.Pung (t.Quang Chieu, x.M. Pung), que les cases, orientées normalement à la ligne de la plus grande pente, s'allongent toutes parallèlement au cours de la rivière, mais, même dans ce cas, d'ailleurs rare, l'ensemble offre un aspect désordonné : les cases sont construites à des intervalles très inégaux, sur un sol pelé, jaune et poudreux en saison sèche, fangeux en été, couvert d'ordures, de détritiques de toutes sortes, hérissé encore des pilotis tordus de vieilles cases (pl. XII. D ... (pp. 197-198).

²⁶³ Le ray est un champ temporaire, non irrigué (voir plus bas).

²⁶⁴ Dans son dernier livre concernant le monde malais, publié après la Seconde Guerre mondiale dans un contexte où s'annonçait la décolonisation, Charles Robequain fut beaucoup plus positif à l'égard des types d'agriculture asiatique. En ce qui concerne la pratique de l'agriculture temporaire sur brûlis (appelée ladang dans le monde malais), il écrivit que cette agriculture « n'est pas tellement primitive. Elle témoigne d'une adaptation patiente, souvent méconnue du passant étranger, au milieu naturel. La succession des plantes cultivées n'est pas laissée au hasard » (Robequain, 1946, p. 113).

Charles Robequain ne relia pas cette hiérarchie aux interprétations naturalistes fondées sur des théories sur la race, mais à des interprétations naturalistes fondées sur sa conception déterministe de l'environnement.

Dans ce nomadisme, caractéristique du pays Thai, il faut y voir, plutôt qu'un signe de race, un effet de la situation géographique de ce groupe linguistique. Le Muong qui a émigré parmi les Thai est aussi mobile qu'eux. Ces déplacements perpétuels soulignent la rudesse, l'âpreté de cette région, ils correspondent à l'étroitesse des vallées, entre les hautes pentes abruptes et boisées où l'abondance des ray appauvrit sans cesse la forêt (p. 175).

En conséquence, la géographie régionale de Charles Robequain était basée sur une problématique morpho-fonctionnelle où la relation entre la nature et l'homme limitait le rôle des structures sociales, culturelles et idéationnelles. Comme Madame Thanh Tâm Langlet le note : « la thèse de Charles Robequain montre plus des hommes œuvrant dans leur environnement naturel qu'une entité élémentaire « Nature-Homme » où, d'un point de vue plus « cosmique », la Nature est vivante, autonome, coopérative ou destructive et les gens ne peuvent pas systématiquement la dompter ou la battre » (communication personnelle, 21 août 2002). Le discours environnementaliste de Charles Robequain était typique de la géographie vidalienne (chapitre 3). Dans le contexte de l'Indochine, il suggérait que les groupes ethniques montagnards appartenaient à des sociétés « archaïques » ou « primitives »²⁶⁵, tandis que, dans le delta, la société annamite était plus « avancée ». À partir de ce discours sur la région de Thanh Hoá, Charles Robequain tendit à généraliser cette opposition montagne/plaine entre les types de riziculture et de genres de vie à travers un discours possibiliste qui acquit la logique d'une loi pour les pays asiatiques de mousson : le déterminisme physique y était atténué du fait que les deux types de genres de vie

ne s'accordent pas toujours aux conditions naturelles : elles traduisent aussi la persistance de traditions ethniques et l'influence de circonstances historiques sur la marche du peuplement (Robequain, 1935, p. 76)²⁶⁶.

Pierre Gourou cita la thèse de Charles Robequain et ses théories sur les groupes ethniques et l'opposition montagnes/plaines (pp. 200, 284, 311, 433, 438, 446 et 500), mais de façon limitée et principalement en notes infrapaginales parce qu'il approcha la société indochinoise sous un angle différent²⁶⁷.

7.4 L'argumentation socio-culturelle de Pierre Gourou

Pour considérer la vie des paysans du delta tonkinois, Pierre Gourou inversa la logique de la relation de causalité entre l'environnement naturel et les sociétés et prit ses distances à l'égard du possibilisme vidalien. Il perçut le delta à travers la lisibilité de son paysage humanisé qui devient *de facto* un outil géographique clé. De cette façon, sa géographie se révéla plus culturelle, et présentait quelques similitudes avec l'école de Berkeley de Carl Sauer, en

²⁶⁵ Paul Vidal de la Blache remarquait dans ses *Principes de Géographie Humaine* que « La vision directe des formes d'existence en étroit rapport avec le milieu [le milieu physique, la terre], telle est la chose nouvelle que nous devons à l'observation systématique de familles plus isolées, plus arriérées de l'espèce humaine » (Vidal de la Blache, 1926, p. 12).

²⁶⁶ Dans son livre sur l'Indochine française, Charles Robequain généralisa cette opposition entre l'hinterland et les plaines deltaïques à l'ensemble de l'Indochine (Robequain, 1935).

²⁶⁷ En dépit de leurs différences, Pierre Gourou et Charles Robequain étaient des collègues qui avaient des relations cordiales. Ils travaillèrent ensemble à certains articles publiés dans la chronique géographique « Asie » des *Annales de géographie* (Gourou et Robequain 1937, 1938). Ils tirèrent même avantage de leurs points de vue différents en collaborant à la fin des années 1930 à la publication de deux livres où ils se partagèrent l'étude des différents aspects de la vie sociale et économique de l'Indochine (voir note infrapaginale 3, chapitre 6), et, en dépit de leurs différences, ils firent cas de leur travail réciproque et écrivirent des comptes rendus élogieux de leurs thèses respectives (Robequain, 1936 a,b), (Gourou, 1928).

s'attachant à décrire et expliquer le paysage humanisé plutôt que le paysage naturel, et en se penchant non seulement sur les aspects matériels de la culture annamite, mais aussi sur les aspects sociaux. Pour Pierre Gourou, le Delta du Tonkin était digne d'estime et de considération parce que c'était une région « imprégné d'humanité » (p.110). Sa géographie était véritablement une géographie humaine, et c'est « l'homme » annamite que Pierre Gourou s'appliquait à comprendre et déchiffrer, à travers la description du déroulement annuel des travaux agricoles mais aussi l'évocation des différents aspects de la vie sociale et des préoccupations ordinaires des villageois.

Pierre Gourou écrivit une œuvre humaniste, où le paysan annamite, à travers la communauté villageoise, était au centre du discours. De cette façon et dans le contexte indochinois, son discours s'ouvrit aux caractéristiques socio-culturelles de la paysannerie annamite insistant plus particulièrement sur la valeur et la perfection de ses techniques agricoles et sur le rôle important de la vie sociale:

Dans un tel pays, c'est l'homme qui compte avant tout et c'est lui que le géographe doit étudier avec le plus grand soin, s'il veut non seulement rendre compte des faits humains, mais encore du paysage et de l'aspect physique (p. 110).

7.4.1 La signification culturelle des techniques de la riziculture

Pierre Gourou insista sur « le très grand perfectionnement des techniques agricoles du paysan tonkinois, « non seulement pour mettre en valeur le caractère intensif de l'agriculture dans le delta, mais aussi pour montrer que la très forte densité de la population est nécessairement liée à cette intensité de l'agriculture » (p. 394). Il qualifia « d'extrêmement judicieuses » les méthodes employées par les Annamites pour produire leurs moyens d'existence (dans la troisième partie de sa thèse) et essentiellement le riz (chapitre 1 de cette troisième partie), en témoignant de leur « perfectionnement » et en démontant point par point les préjugés des Français à l'égard des méthodes culturelles des paysans annamites, souvent imputés d'être des esprits routiniers, peu aptes au changement, peu scientifiques, peu méthodiques, peu méticuleux et peu soigneux, et peu concernés par l'utilité des engrais.

Il est bon de donner une idée de ce perfectionnement en examinant quelques aspects de la technique rizicole. Il existe au moins trois cents variétés de riz dans le delta, deux cents de riz du dixième mois et cent du riz du cinquième mois. Ces variétés ne sont pas employées sans discernement par le paysan ; chacune d'entre elles a ses qualités qui la font apprécier dans des circonstances particulières : résistance à la sécheresse ou, au contraire, aptitude à supporter de grandes épaisseurs d'eau, acceptation de sols pauvres ou résistance à la verse, plus ou moins grande précocité, tolérance à l'égard des eaux saumâtres, prédilection pour les terres fortes ou les terres faibles. Ces qualités sont parfaitement connues du paysan ... Le paysan tonkinois tire du repiquage tous les avantages possibles, grâce à une adaptation très délicate qu'il a su faire de cette technique aux conditions du milieu » (pp. 388-389).

Comme les géographes français avaient coutume de le faire, il donna une description détaillée du calendrier agricole, du niveau technologique atteint par le paysan annamite, et de son adaptation judicieuse aux conditions régionales. Mais il mena plus loin la réflexion de Paul Vidal de la Blache dans son interprétation des formes de propriété (chapitre 3, section 3.1.4.3 et note infrapaginale), et dans la signification géographique de l'intensité des techniques en les mettant en relation avec la densité de la population²⁶⁸, à travers une étude plus problématisée. Par exemple, sa troisième partie, « les moyens d'existence des paysans tonkinois », commence par les questions suivantes (p. 359) :

Quels sont les moyens d'existence de ces paysans, comment des masses humaines aussi serrées peuvent-elles trouver leur subsistance ? Voilà les questions auxquelles il faut maintenant répondre.

²⁶⁸ C'est aussi l'approche de René Dumont (voir note infrapaginale 23, chapitre 6). Comme Pierre Gourou, René Dumont associa à son analyse de la culture du riz au Tonkin celles de la démographie et de l'économie (Dumont, 1995, pp. 31-63).

Dans cette quête, Pierre Gourou replaça sa région dans le contexte plus large de l'Extrême-Orient et rapprocha le delta du Tonkin des « plaines alluviales » chinoises qui « ont une forte densité très ancienne et dont la civilisation a servi de modèle aux Annamites » (p. 9). Il énonça dans le paragraphe d'introduction des « techniques agricoles » :

Dans tous leurs travaux agricoles les paysans tonkinois emploient des méthodes extrêmement judicieuses, très nuancées, s'adaptant à des milieux divers. On se tromperait en les considérant comme des cultivateurs négligents et barbares ; bien au contraire, ils travaillent avec acharnement et finesse. Ils sont les héritiers d'une très ancienne technique, riche d'une expérience qui remonte à la préhistoire, et ils savent adopter de nouvelles cultures, mettre au point les procédés qui assureront leur réussite dans le milieu où elles sont implantées (p. 387).

Par conséquent, la dimension socio-culturelle gagna en importance dans le discours géographique de Pierre Gourou, où la compréhension de la région et de ses techniques agricoles ne dépendit pas seulement de l'adaptation écologique d'une société à son environnement naturel, mais aussi de son héritage culturel et transculturel.

Pierre Gourou souligna les aspects sociaux de la riziculture en décrivant notamment la répartition des travaux agricoles selon les genres. Comme Charles Robequain (voir plus haut, section 7.3.2.2), il accrédita l'importance des femmes travaillant dur et courageusement²⁶⁹ et leur rôle clé dans la riziculture (p. 382-385) :

Dès le mois de décembre ... dans les terres basses, où la trop grande épaisseur de la couche d'eau n'a pas permis de faire la récolte de la saison des pluies, on se hâte de repiquer le riz du cinquième mois : il faut, dans ces rizières déprimées, que le riz mûrisse de bonne heure, autant que possible dès le quatrième mois (mai), si l'on ne veut pas que les premières grandes pluies de l'été provoquent des inondations et noient le riz. Dure besogne que celle des repiqueuses - car ce travail est entièrement exécuté par les femmes ... qui passent dix heures par jour à peu près immobiles, avec de l'eau froide jusqu'aux genoux ... » (p. 382).

« Le mois de juin est une période de dur travail ... Les ouvrières sont persécutées par les sangsues, sous un soleil de plomb que la réverbération de l'eau rend plus insupportable encore » (p. 384).

« Le mois de juillet est presque aussi chargé de travaux ... Les hommes arrachent les ma, et comme pour le précédent repiquage, ce sont les femmes qui travaillent : elles restent courbées dix heures par jour, et cet effort est plus pénible encore que celui de la moisson (p. 385).

Mais Pierre Gourou se différençia de Charles Robequain dans sa mise en relation des techniques éprouvées de l'agriculture intensive et des données historiques et sociales avec les fortes densités démographiques dont la structure d'ensemble conférait au delta du Tonkin son évidente « originalité ».

Toute l'intensité des techniques et des pratiques avec leur « prodigieuse dépense de main-d'œuvre » (pp. 381-394, p. 387), la condition sociale des paysans (telle que les champs très étroits et l'extrême parcellisation de la propriété, pp. 352-381) et la vie rurale (Pierre Gourou note « on ne comprendra pas la vie rurale du Delta tonkinois si l'on ne sait pas la suite chronologique des opérations culturales », p. 382) sont mises en rapport les unes avec les autres et corrélées à la densité élevée de la population. Par exemple, il écrivait :

Ce paysan, qui vit sur une exploitation trop petite, pratique une agriculture intensive ... (p. 350).

²⁶⁹ Pierre Gourou a aussi souligné l'aptitude des femmes les considérant comme « les égales des hommes ». Il en parlait comme : « Des femmes très travailleuses et très adroites, aussi travailleuses et aussi habiles que les hommes. C'est un peuple très sympathique. Je me rappelle ces petites paysannes qui se promenaient dans de grandes mares, montées sur le dos d'un buffle qui nageait et elles, debout avec les rennes du buffle pour le diriger. Cela continue, car un Vietnamien qui m'écrivit de temps en temps et qui habite Paris est retournée au Tonkin et a photographié cela, là où je l'ai vu, des filles de 12-13 ans debout sur un buffle etc. (...). Ce sont les égales des hommes. ». Se référer à l'Appendice H, interview de Gourou 29/8/1995.

Cette intensivité de la culture se marque aussi par le fait qu'à peu près toutes les terres portent deux récoltes par an, si bien qu'il n'est pas un moment de l'année où l'on ne se livre à quelque pratique agricole ; chaque mois, on pourrait dire chaque semaine, à ses travaux. En quelque saison que ce soit on verra des paysans labourer, herser, semer, repiquer, irriguer, récolter ».

Prodigieuse dépense de main-d'œuvre, qui ne s'explique, comme on va le voir, que par une technique agricole très perfectionnée et le gaspillage du travail humain ... (p. 387).

En conséquence, le discours régional de Pierre Gourou donnait au lecteur une interprétation cohérente de la paysannerie tonkinoise conduisant à une « synthèse explicative » (Loi, 1985)²⁷⁰, et laissant émerger le concept de civilisation, sur lequel la conclusion finale de la thèse se nouait. C'est cette notion de civilisation, où les méthodes d'agriculture intensive commandaient la société annamite et sa densité démographique, qui fut la matrice de la rhétorique de Pierre Gourou. L'autonomie et l'originalité de son discours reposaient sur cette hypothèse humaine sociale et culturelle²⁷¹.

La région du Tonkin se caractérisait non seulement par son agriculture intensive et sa paysannerie talentueuse mais aussi par sa vie rurale pauvre mais intense. Toutefois, Pierre Gourou se démarqua de Charles Robequain en dissociant pauvreté, misère et désespoir et justifia cette position en s'appuyant sur l'intensité et les satisfactions que garantissait la vie sociale villageoise.

7.4.2 La focalisation sur les villages

Comme dans la tradition vidalienne, Pierre Gourou se concentra sur la répartition de l'habitat rural, les localisations et les différents types de villages (pp. 237-249). Mais son originalité tient à son approche nouvelle de la communauté villageoise, s'appuyant sur la représentation des « éléments du village » et « la vie dans le village » (pp. 249-272, 309-331). Sa logique reposa non seulement, comme dans toute thèse régionale, sur les conditions physiques et socio-économiques, mais aussi le fonctionnement traditionnel des organisations locales et municipales, et la prise en compte des croyances et aspirations annamites. Pierre Gourou mit en avant la réalité culturelle de la région annamite, où la répartition de l'habitat et la vie au village dépendaient non seulement des conditions naturelles et agricoles, mais aussi d'une société villageoise stimulante et consacrée par les siècles.

7.4.2.1 L'interprétation culturelle de l'espace villageois et ses limites

Pierre Gourou se concentra sur la population des villages et considéra que les « conditions sociales » sont une des contingences géographiques majeures plus capables, dans le contexte de sa région, d'expliquer la concentration et la densité de la population annamite que des « explications rationnelles », comme les contraintes du relief ou la recherche de la sécurité.

²⁷⁰ La syntaxe française autorisait cette interprétation à demeurer à un niveau d'explication souvent plus implicite qu'explicite. Par exemple, c'est au lecteur de deviner la relation de causalité entre « l'exploitation trop petite » et l'agriculture intensive, parce qu'elle n'est pas élucidée de façon explicite dans le texte (Loi, 1985, p. 122).

²⁷¹ Pierre Gourou fit aboutir cette hypothèse en proposant les notions de techniques de production et techniques d'encadrement qui sont clairement formulées dans son livre sur *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient*, où il s'attacha à faire ressortir les conditions de civilisation qui, en Chine, Corée, Japon et Vietnam, étaient les premières responsables de la géographie et des paysages humains : « La forte densité de la population : donnée de civilisation et non pas produit inévitable de conditions naturelles. Il a fallu tout un complexe structuré de techniques agricoles intensives et de techniques d'encadrement efficaces pour accumuler de telles masses humaines » (Gourou, 1972, p. 35).

Pourquoi cette concentration, qui est un des traits géographiques les plus nets du Delta ? ... Le relief a certainement exercé une forte influence ... Celle-ci a d'autre part été déterminée par un souci de sécurité ... Mais peut-être ne faut-il pas trop insister sur ces explications rationnelles qui, dans ce pays pas plus que dans d'autres contrées, ne rendent bien compte des faits humains ; les conditions sociales, issues d'un passé millénaire, dominent certainement l'institution villageoise. La commune forme un groupement religieux et politique très cohérent et la vie intense qui l'anime ne peut se manifester qu'à la faveur de la concentration en village . (p. 225).

Cet intérêt porté aux structures sociales était impulsé par « la nouvelle histoire » de l'école historique des *Annales*, dirigée à son époque par Lucien Febvre et Marc Bloch (voir chapitre 3, 3.1.1.2 et plus haut) et plus tard, dans les années 1950-1960 notamment, par Fernand Braudel, qui généralisa la notion des « temps longs » de l'histoire²⁷². A l'instar de Marc Bloch que Pierre Gourou avait lu (Chapitre 2) et qui s'interrogea sur mentalités sociales collectives pour comprendre les pouvoirs thaumaturges des rois, ou sur la richesse de l'imaginaire social médiéval pour comprendre la société féodale, ou encore sur la nature des sociétés rurales pour comprendre les différentes formes des paysages agraires français (pp. 31-78) (voir chapitre 2), Pierre Gourou se pencha sur le rôle essentiel des communautés tonkinoises dans la longue structuration du paysage rural et observa la société annamite et les mentalités paysannes traditionnelles pour comprendre le fonctionnement de sa région.

Cette approche des mentalités s'insérait dans une logique spatiale. Pierre Gourou étudia l'espace villageois à travers une analyse de ses éléments typiques (maisons, mares, puits, rues et temples, haies de bambou, pp. 249-262) le conduisant à considérer les « préoccupations religieuses » annamites que les intellectuels français avaient tendance à mésestimer comme des faits géographiques exerçant une influence « considérable » sur l'apparence des villages et, plus généralement, sur la géographie de la région. Il rejoignait un peu l'approche de Marc Bloch qui explorait les croyances, aspects rituels et le folklore populaire que les historiens d'alors avaient tendance à ne pas prendre comme des données importantes et sérieuses pour comprendre comment avait pu s'exercer le pouvoir thaumaturge des rois. Marc Bloch et Pierre Gourou replacèrent les croyances populaires et les mentalités sociales le premier dans le temps, le second dans l'espace et Pierre Gourou différençia l'espace villageois en isolant les lieux sacrés des lieux profanes. Il fournit un inventaire des édifices et lieux religieux et, pour montrer leur importance spatiale, représenta sur une carte ceux du hameau de Xuân Táo (fig. 49, p. 251). Il précisa :

²⁷² Lucien Febvre, Marc Bloch, puis Fernand Braudel et Pierre Gourou partagèrent le même intérêt pour les civilisations et l'organisation des paysages qu'ils rattachèrent à des aires culturelles relatives au passé aussi bien qu'au présent et dont l'étude devint pour eux un outil majeur de connaissance géographique et historique des sociétés. Tous les quatre ouvrirent partiellement leurs discours aux autres sciences sociales, faisant progresser leur discipline par ses marges. La réciprocité des perspectives géographiques de Pierre Gourou avec celles des historiens de l'Ecole des Annales s'exprime à travers les comptes rendus élogieux que ces derniers firent des travaux de Pierre Gourou. Par exemple, Lucien Febvre fit le commentaire de l'article où Pierre Gourou écrivit sur la civilisation extrême-orientale en générale, qu'il concevait comme la civilisation du végétal dans la mesure où les ressources animales et minérales n'étaient pas valorisées ou exploitées (*La civilisation du végétal*, Gourou, 1948). Pierre Gourou soulignait dans cet article le rôle fondamental de la civilisation dans la compréhension du paysage humain (opposé aux éléments physiques) et Lucien Febvre considérait les interprétations de Pierre Gourou comme des éléments d'une théorie et d'une conception de la géographie humaine totalement neuves (Febvre, 1949, p. 77). Le dialogue entre Pierre Gourou et les historiens issus de l'Ecole des Annales continua de s'exprimer jusqu'au début des années 1970, où Fernand Braudel insistait dans la préface du livre de Pierre Gourou *Leçons de géographie tropicale* (Gourou, 1971, pp. 7-8) sur la part de l'homme et de l'humain dans sa géographie « qui ramène à l'homme l'essentiel du paysage » tout en se débarrassant « de déterminismes simples et pseudo-scientifiques », et notant « être anthropologue, historien, démographe, sociologue... Pierre Gourou a toutes ces curiosités, tous ces métiers supplémentaires, toutes ces armes ». Fernand Braudel, qui prit la direction des *Annales* en 1956, devint un ami très proche de Pierre Gourou, quand tous les deux furent Professeurs au Collège de France à la fin des années 1940. Les travaux de Fernand Braudel se fondèrent de plus en plus sur « l'espace » et « les sociétés », tandis que Pierre Gourou continua d'écrire sur l'« Homme » et le « paysage » dans un souci de rester simple et clair dans ses interprétations géographiques, et possiblement par méfiance à l'endroit de toute grande théorie globalisante.

On voit dans les villages tonkinois des édifices qui se différencient des maisons ordinaires par leurs dimensions considérables et par leur aspect inhabité. Ce sont des édifices publics, qui sont toujours en même temps des édifices religieux. Un examen un peu plus approfondi révèle que les préoccupations religieuses des habitants se sont concrétisées dans une quantité considérable d'édifices de toutes tailles. Pour illustrer ce fait, qui est d'une importance géographique considérable puisqu'il détermine en bonne partie l'aspect intérieur des villages, nous avons dressé le plan de ce que l'on pourrait appeler les points de sensibilité religieuse d'un hameau du village de Xuân Táo (c. Xuân Táo, p. Hoai Duc, Ha Dong), fig. n.49) (p. 260).

Il présenta au lecteur les plans de quelques lieux de culte accompagnés de leur coupe et photographie et dessina des vues perspectives et coupes très détaillés du *dinh* de Dinh Bang (pp. 333-337, fig. 93, 94, 95, 96, 97) et d'autres édifices religieux comme le *diêm*²⁷³ de Quanh Nhan, pp. 261-262, et celui de *diêm* de Canh Nâu (voir Appendice G.4) précisant que ses « angles du toit se relèvent en cornes des plus décoratives, qui ont imposé au constructeur un très délicat travail de charpente pour supporter ce poids posé en porte-à-faux », pour permettre au lecteur d'en reconnaître et apprécier les qualités esthétiques. Pierre Gourou rappela les principes *fengshui* qui configuraient les villages annamites (p. 256) tels que les « influences » des « cinq éléments » et du « souffle de la Nature » qui établissaient un équilibre entre la communauté villageoise et le cosmos en énonçant aussi clairement qu'il était possible de le faire à la pensée moderne française la logique de ces rites :

Il est certain que les villages sont bien souvent fixés dans leur forme actuelle par des raisons géomantiques ... On peut considérer qu'un village dans sa forme actuelle se trouve placé dans les meilleures conditions par rapport aux éléments et par rapport aux réseaux souterrains où circulent le souffle favorable et le souffle défavorable. Par conséquent, toute atteinte portée aux conditions actuelles risque de détruire un équilibre heureusement réalisé ... (p. 257).

Pierre Gourou réfléchit à l'influence des conceptions spatiales et normatives de la société annamite, et plus spécifiquement aux contraintes religieuses de la géomancie, sans lesquelles il n'est pas possible de comprendre une partie importante de l'organisation du paysage annamite. Mais le mode français de représentation du monde, qui opposait le règne physique inanimé à l'esprit et la culture qui caractérisaient la communauté des hommes, ne permettant pas d'entrer dans le mode annamite de représentation de l'espace où cette séparation n'existe pas, il s'en tint à décrire des faits culturels qu'il voyait dans le paysage et les villages en ramenant leurs aspects religieux à des considérations pragmatiques.

C'est un géomancien professionnel ou un lettré plus ou moins initié à la géomancie qui décide de la position de la maison par rapport aux accidents naturels ou artificiels et par rapport aux points cardinaux. Malgré le respect superstitieux que l'on attache à ses indications, la sagesse paysanne n'est pas sans montrer à son égard un certain scepticisme, témoin ce dicton : « Hòn đất nó biết nói nang, thì thầy địa lý hằm rang không còn²⁷⁴ » (Si la motte de terre savait parler, le maître géomancien perdrait toutes ses dents [des coups qu'il recevrait de cette motte de terre] .(p. 314).

Ce court extrait illustre la manière selon laquelle Pierre Gourou intégrait dans son discours la littérature ou la culture orale populaire annamite, faisant figurer en vietnamien et avec les accents diacritiques les dictons avant de les traduire entre parenthèse, et insistant sur ses aspects piquants au risque d'éluder les fondements intellectuels de la culture annamite: cette approche permettait de rendre vivant le côté populaire de la culture annamite, mais ne permettait pas de saisir, même à travers le filtre de la culture française, les structures et les conceptions culturelles de la société annamite qui trouvaient leurs expressions dans l'espace régional. Pierre Gourou choisit de renvoyer le lecteur aux travaux des sociologues, ethnologues et intellectuels

²⁷³ Un *diêm* est un petit temple, ou un petit abri religieux.

²⁷⁴ Les signes diacritiques n'ont que partiellement été reproduits.

annamites qu'il côtoyait, plutôt que de débattre dans son discours de leurs conceptions pour 'lire' et interpréter, au delà du sensible et du visible, les dimensions plus introspectives de l'espace annamite. N'empiétant pas sur le terrain des autres sciences sociales en dehors de l'histoire, son discours géographique garda des assises essentiellement descriptives et pragmatiques et, en cela, demeurait dans la lignée vidalienne. D'ailleurs, il précisait : « nous n'avons ni le désir ni la compétence de faire une étude sociologique du village » (p. 263). Pierre Gourou, qui enseignait à plein temps, n'était pas en mesure de s'immerger longuement pendant de longues années initiatives dans la vie sociale et culturelle annamite. Son discours ne déboucha pas sur une compréhension interne de la culture annamite, mais se cantonna aux aspects culturels extérieurs. Par exemple, il commentait :

Toutes les maisons presque sans exception font face au sud. Cette préférence des Annamites pour l'orientation sud s'exprime dans un dicton : Lây voh'iê hoá Lám nhà hu'óng Nam ... (Prendre une femme douce et sage-Orienter sa maison au sud). Il est aussi naturel d'orienter sa maison au sud que de prendre une femme douce et sage.

Et, dans une optique plus rationaliste et agnostique, Pierre Gourou (pp. 313-314) ajoutait :

Cette habitude s'explique par des raisons matérielles : les vents du nord sont violents et froids, tandis que les agréables brises d'été viennent du sud et du sud-est.

Il faut du reste souligner que les universitaires vietnamiens travaillant à l'É.F.E.O. relativisaient aussi les fondements religieux des pratiques annamites. Nguyen Van Khoan (1931) notait :

Pour un observateur superficiel, les Annamites paraissent des pratiquants fervents, qui fréquentent les temples avec un esprit religieux très développé. La vérité est que ... ils ne sont croyants que d'une façon tout à fait relative ... Et s'il se trouve des mandarins qui s'occupent par exemple de la construction d'un temple dédié à un génie, c'est moins par désir de se concilier ses bonnes grâces que pour s'illustrer eux-mêmes ... (p. 110).

Mais il faut nuancer ces propos en tenant compte du fait que ces universitaires avaient en général reçu un enseignement franco-indigène qui leur avait inculqué une pensée moderne française et les avait distancés par rapport à leur culture. D'autre part, il faut aussi noter que Pierre Gourou savait aussi faire amende honorable en reconnaissant que, comme occidental, il « ignorait » l'art et la logique géomantiques des Vietnamiens, et qu'il ne pouvait pas expliquer les croyances et conceptions religieuses vietnamiennes de l'espace annamite²⁷⁵. Son honnêteté intellectuelle consacrait la dimension humaniste de son discours, en ce qu'elle entendait et reconnaissait la société annamite dans ses différences par rapport à la société française.

²⁷⁵ Pierre Gourou a toujours été tout à fait conscient de cette difficulté et parfois cette impuissance à comprendre une autre culture et disait : « D'abord, la géomancie, je n'y connais rien ... mais j'ai l'impression que ce sont des croyances de l'imaginaire, toutes ces croyances sur les parties de la maison, ce sont des représentations qui ne correspondent à aucun élément matériel. C'est une sorte de vues métaphysiques de la maison qui ne sont pas expliquées par la maison elle-même, telle qu'on la voit. C'est une application de schémas métaphysiques sur une maison qui n'a rien à voir avec la métaphysique ... Aux maisons sont rattachées des quantités de croyances, presque religieuses. Ce n'est pas comme notre maison à nous, qui, au fond, n'est accrochée à rien. Mais, dans le delta, c'est un ensemble très complexe que je n'ai pas compris entièrement, n'est-ce pas. C'est difficile de se le faire expliquer par un Vietnamien parce que lui le sent sans le comprendre ... c'est difficile de se faire expliquer cela surtout dans la construction des maisons communes qui sont des temples au génie du village. La mairie, c'est un temple au génie du village. Donc, il y a un génie du village, que personne n'a jamais vu, bien entendu... Décrire ces différences culturelles, cela me donnait de la peine sans me convaincre que j'avais dit exactement ce qu'il fallait dire, parce que c'est très difficile. On peut écrire des volumes sur les croyances rattachées à la maison. J'étais très sensible. Une certaine poutre posée d'une certaine façon, il y avait une croyance rattachée à cela. Je donne les noms de tous les morceaux de la maison qui correspondent à la véritable pensée vietnamienne. Mais, pour aller plus loin, il faudrait être un vietnamien intelligent et cultivé (...) ». (Se référer à l'Appendice H, interview de Pierre Gourou.)

Néanmoins, le texte de Pierre Gourou resta limité par le contexte de l'Empire français qui transparaît dans le style de son discours : celui-ci paraît rétrospectivement plutôt condescendant dans la façon d'assimiler les croyances populaires à des superstitions simplistes qui relèveraient en France de l'anachronisme où, selon son interprétation, les « puissances surnaturelles » se déchaîneraient et menaceraient les villageois si ceux-ci leur désobéissaient ou faisaient quelque chose qui leur était contraire.

Le plan des villages obéit aussi à des considérations religieuses ... Il arrive que l'on trouve dans les villages des bandes de terre inoccupées, ce sont des song dat, des dos (du dragon) de la terre sur lesquels on ne peut construire. On touche ici à la géomancie qui joue son rôle dans la configuration du village annamite. Certes nous sommes trop parfaitement ignorants de cette discipline ... qu'une série un peu excessive de maladies et de décès se produise et voilà le village convaincu que les puissances surnaturelles sont déchaînées contre lui ; les villageois en sont persuadés et, se croyant sous la menace d'inévitables désastres, deviendront pessimistes, malheureux et perdront le goût de l'effort. Il est, paraît-il, des villages en décadence, pour des raisons géomantiques : tel Tuu Liet (pp. 255-257).

... si, après avoir examiné l'architecture et le plan de la maison, on veut obtenir des habitants l'explication de certaines dispositions particulières, on se heurte alors à de multiples réticences, ou l'on obtient des réponses diffuses où se noie l'objet même de la question posée. Sauf dans quelques cas de mauvaise volonté très évidente, il ne faut pas se fâcher, mais attendre que les propriétaires de la maison se rendent compte que l'on n'est animé d'aucune intention malveillante, que l'on ne vient pas procéder à une enquête douanière ; quelques sous distribués aux enfants, quelques cigarettes aux adultes auront souvent raison de la méfiance que l'on témoigne aux visiteurs. Bien entendu, on évitera la familiarité, le bongarçonnisme, tout à fait déplacés et grotesques en pays d'Annam ; ... Il nous faut donner ici un exemple touchant de l'émotion que peut provoquer chez un campagnard la visite d'un Européen armé d'un mètre, d'un carton et de papier quadrillé ; l'on verra que cette émotion est de nature religieuse et qu'elle est par conséquent des plus respectables ... Le propriétaire était un lettré fort courtois, dont la demeure, pauvre et mal meublée, était tenue avec la plus grande propreté ; quelques caractères, tracés avec élégance sur une feuille de papier jaune collée à la paroi de pisé, mettaient une note de distinction dans cet intérieur misérable ... Notre visite l'inquiéta, par sa longueur, par sa minutie, et parce qu'elle se produisait au début de l'année et pouvait être de mauvais augure pour l'année tout entière. Il courut alors à la pagode bouddhique ... pour consulter les oracles : il secoua les baguettes placées dans un tube de bambou et les jeta à terre pour déduire une prévision de la position respective des caractères qu'elles portent. Fort heureusement les baguettes émiront un avis favorable et le vieux lettré put penser que notre visite était d'heureux présage (pp. 276-277).

Par conséquent, le discours régional de Pierre Gourou intégra des faits culturels tels que les croyances pour indiquer comment la civilisation annamite organisait son espace, cet espace étant regardé comme l'expression géographique de la société. Ce discours se limita au niveau descriptif des faits, et eut pour fondement la caractérisation et l'appréciation d'une société villageoise influencée par la Chine. C'est aussi à travers la description de sa vie sociale que Pierre Gourou invita le lecteur à mieux apprécier les paysans annamites.

7.4.2.2 L'importance de la vie sociale au village

Pierre Gourou attribua un rôle fondamental à la vie au village qu'il conçut comme un principe d'organisation sociale capable de gérer les densités élevées et les bas niveaux de vie de la population. Il ouvrit son discours régional à la dimension politique et à la sociabilité qui animaient les villages en les envisageant comme des réalités géographiques sur laquelle la stabilité du monde annamite qu'il qualifiait de « moral et social » reposait. Il fut sensible aux mécanismes internes de régulation sociale de chacune des communautés villageoises et les décrivit avec une malice indulgente en évoquant comment « au total, on le voit, le paysan trouve dans la vie du village de puissants motifs d'intérêts ; l'ambition, l'intrigue, le goût du pouvoir, le sentiment religieux, la gourmandise peuvent s'y satisfaire... » (p. 272).

Le paysan n'est pas isolé, citoyen de hasard d'une commune à la vie de laquelle il ne participe que de très loin, comme l'habitant de la campagne française ; bien au contraire, la vie religieuse, politique et sociale de la commune annamite est intense et quotidienne, et tous les paysans y participent avec foi, avec ardeur, avec l'ambition d'y jouer un rôle de plus en plus grand (p. 225).

Il en exposa aussi bien les côtés combinards que les côtés théâtraux, qui amenaient le lecteur à se composer une représentation très humaine, voir complaisante ou paternelle des villageois, fort éloignée des descriptions plus moralisantes que les géographes faisaient de la vie rurale française.

Un mandarin fort distingué nous racontait qu'il vit un jour arriver à son yamen les notables d'un village qui venaient lui offrir un cadeau de deux cents piastres pour qu'une digue que l'on devait élever sur le territoire du village ne fût pas faite ; c'était une revendication ridicule car la digue était réellement utile. Mais les notables avaient su persuader leurs concitoyens de la nocivité de ces travaux et avaient obtenu d'eux une contribution exceptionnelle de quatre cents piastres dont ils commençaient à s'attribuer la moitié. Cas trop évident de concussion ; mais l'intérêt public ne gagnerait rien à ce que dans un cas pareil le mandarin se mit en colère, punit les notables et les dénonçât aux habitants ; on ne comprendrait pas cette sévérité ; il faut arranger les choses avec souplesse et ne faire perdre la face à personne...p.268

Il est fréquent, lorsqu'on visite un village, d'assister à l'une de ces scènes magistralement filées où une femme accable son mari...l'actrice, car c'est bien le mot qui convient à l'héroïne de la scène, épuise toutes les ressources de ses cordes vocales et de son imagination à accabler sa victime. Mais elle se laisse parfois prendre à son propre jeu et c'est alors le grand drame du « nam va » : la femme, après des gesticulations désordonnées, se roule par terre et finalement se couche dans une attitude cataleptique qui est seulement demi feinte. p.269

Il indiqua avec un certain enjouement ce que recouvraient l'autonomie administrative et l'indépendance des villages (pp. 249-250, pp. 263-266, p. 272) que la haie de bambous matérialisait (voir citation plus haut, dans la section 7.2), notant :

Le village est entouré d'une haie de bambous...le village prend soin de cette haie, et de fortes amendes sont prévues contre celui qui oserait sans autorisation couper un bambou, et même une simple pousse de bambou ; comme toujours, dans les amendes imposées par le village, une rémunération alléchante est prévue pour le dénonciateur...(p.249-250).

On a pu dire que « l'administration communale consiste principalement à manger et à examiner comment les gens donnent à manger et comment ils doivent donner à manger » et que « le rôle des notables consiste...à manger à tout propos, à veiller à ce que tous ceux à qui vient le tour de donner à manger donnent bien à manger » p.267.

... Les intrigues et les rivalités des partis permettent aux mandarins d'être d'être toujours au courant de ce qui se passe dans la commune et d'intervenir dans tous les cas où la commune serait le lieu de fermentations suspectes...p.272.

Tandis que Charles Robequain ne consigna que les divisions et les structures administratives des municipalités du Thanh Hoá, telles que les *lang* et les *xa*, Pierre Gourou présenta aussi les organisations sociales qui structuraient la vie des villages et coordonnaient les relations intercommunales. Il cita les *giaps*, qui étaient pour l'essentiel des associations religieuses, et de nombreuses autres associations, soit de mandarins, soit de vétérans, soit professionnelles, ou de groupes d'âges, etc. (p. 268-270), aussi bien que des organisations d'aide mutuelle entre villages, telles que les *dao hao* et les *giao hieu* (p. 264). Cette ouverture de Pierre Gourou sur les structures sociales des villages du Tonkin est aussi liée au fait que ces associations étaient plus développées au Tonkin qu'au Thanh Hoá, et Charles Robequain notait dans une note infrapaginale (p. 473) au sujet du *giap*, le terme « semble être plus rarement employé qu'au Tonkin ».

Néanmoins, selon les universitaires vietnamiens contemporains, même si l'approche de Pierre Gourou donnait au discours géographique français un peu plus d'intelligibilité au monde social annamite à travers l'attention qu'il porta sur les structures politiques et sociales tangibles des villages, cette ouverture restait limitée parce que la description de l'organisation du village était plus une expression des premières impressions françaises sur une culture différente de la leur qu'une réflexion substantielle sur la société villageoise, et ce qu'il rapporta sur les notables ou la vie politique et sociale au village (pp. 262-263) se réduisait aux aspects pittoresques (p. 265, pp. 269-270). Maintenant, ce sont les intellectuels annamites qui regardent avec enjouement et de façon humoristique ces aspects pittoresques que Pierre Gourou décrivit, parce qu'ils considèrent l'interprétation de Pierre Gourou comme celle d'un étranger qui ne décrit que ce que les informateurs et les universitaires vietnamiens lui laissent percevoir.

Cependant, et bien que la génération actuelle des universitaires de la République socialiste du Vietnam considèrent que Gourou est resté « descriptif » - qu'« il n'a pas abordé les problèmes sociologiques des villages » et n'a pas adressé la question des inégalités et graves dérèglements sociaux (Lê Bá Tháo, 1996, communication personnelle) -, ils rejoignent Pierre Gourou en constatant comme lui que, dans le delta, d'une part, les inégalités sociales étaient compensées par les solidarités communautaires et, d'autre part, l'efficacité de l'organisation du village sert de modèle à la vie politique, économique et sociale. Par exemple, Lê Bá Tháo (1997, p. 327) a écrit récemment :

L'unité de base de l'organisation sociale dans le delta du Fleuve rouge est toujours le village et la commune. C'est une organisation rigoureuse, elle est plus ou moins autonome (le gouvernement royal est derrière le droit coutumier du village), les villageois sont liés par les relations de clan, les relations de rites, les relations communales. Contrairement à l'apparence des villages qui semblent « dormir derrière la haie verte de bambous », il y a un grand potentiel de dynamisme, qui se réveille et se manifeste fortement quand il est requis pour résister aux envahisseurs étrangers, pour construire des ouvrages d'utilité publique (construction de barrages empiétant sur la mer, d'ouvrages d'irrigation et beaucoup d'autres projets d'intérêt national).

En fait, Pierre Gourou identifia des dysfonctionnements du réseau social annamite, que l'administration française aggravait, dans sa section intitulée « propriétaires fonciers » (pp. 356-364). Il fit très clairement savoir comment les grands propriétaires fonciers tiraient avantage des paysans trop pauvres pour rembourser leurs prêts et de « l'esprit formaliste de la loi française trop respectueuse de ce qui est écrit et trop indifférente à la vie réelle » (p. 362). Malgré ses assises plus narratives qu'introspectives, le discours géographique de Pierre Gourou fit évoluer une partie de la géographie française vers un discours aux dimensions plus humanistes et socio-culturelles²⁷⁶ fondée sur la découverte des autres sociétés à travers leur organisation et leur histoire. C'est ainsi que Pierre Gourou insista sur les valeurs de la nation annamite qu'il qualifia de « policée, active, intelligente, douée d'une grande facilité d'adaptation » (pp. 576). Alors que Charles Robequain fut critique au sujet des institutions apparemment démocratiques du village, Pierre Gourou souligna leur importance, certes en idéalisant la fraternité sociale et la convivialité des villages annamites, mais en proposant au lecteur un autre regard que la perspective de celui qui appartenait à une nation moderne vers celui qui appartenait à un monde au pire arriéré ou au mieux retardataire ou encore médiéval :

²⁷⁶ L'humanisme de Pierre Gourou correspond à celui du philosophe français Montaigne (et non l'humanisme existentiel moderne).

grâce à la vie intense et bien organisée du village le paysan est autre chose qu'un serf misérable et mal nourri (p. 272).

Cette idéalisation culturelle amena Pierre Gourou à définir la civilisation paysanne en la matérialisant par son apparente harmonie avec l'environnement naturel. Il présenta ce concept de civilisation dès l'introduction mais en tira parti surtout dans la conclusion de sa thèse pour synthétiser et résumer son discours (« La civilisation paysanne », pp. 575-578), dans les dernières pages de la thèse). La civilisation devint ainsi le principe explicatif majeur soutenant l'organisation régionale. Pierre Gourou concevait la civilisation comme « le réseau des relations familiales et villageoises » qui organisait la vie des paysans, et comme « le monde moral et social qui lui donne un millier de sujets d'intérêt et de satisfaction », et qui « fait corps avec le milieu où elle s'est développée » (p. 575). En d'autres termes, le concept de civilisation était constitué par l'ensemble des composantes de la vie sociale formant une structure capable de contrôler, de diriger et de donner une stabilité morale et sociale à la population paysanne tout en gardant des liens harmonieux avec l'environnement physique²⁷⁷ (p. 577). Mais nous avons vu plus haut que Pierre Gourou se limitait aux aspects extérieurs de ces liens (les couleurs, les matériaux), et, selon les intellectuels vietnamiens, ne sollicita pas les principes moraux et philosophiques qui rattachaient les Annamites aux éléments physiques et naturels qui les entouraient.

Même si Gourou restreignit son argumentation parce qu'il ne désirait pas interférer avec d'autres disciplines et aussi parce qu'il était conscient de la difficulté que représentait la quête d'une autre culture qui fonctionnait selon un mode de pensée différent du sien, cette approche humaniste, qui reconnaissait un droit d'exister à la société annamite, contrebalançait le discours colonial dominant en gratifiant les savoir-faire de la paysannerie annamite et en reconnaissant l'authenticité et la valeur de sa culture. Elle s'inscrivait dans le mouvement de renouveau des discours des sciences humaines, et notamment l'histoire, qui ne séparait plus le passé du présent dans la mesure où le premier devait permettre de mieux comprendre le second, et qui s'était ouverte sur les phénomènes économiques, sociaux et culturels. Elle s'affiliait au mouvement d'ouverture des intellectuels français vis-à-vis des cultures asiatiques que des orientalistes tels que Sylvain Lévi et ses étudiants invitaient à découvrir (chapitre 5.5.3).

7.4.2.3 Les bâtiments, les maisons et leur interprétation socio-culturelle

Parmi les éléments du village, Pierre Gourou étudia les maisons dans un long chapitre (chapitre V, pp. 273-348), avec une grille d'analyse plus sociale et culturelle que celle de géographes français tels que Albert Demangeon dont l'approche fut plus fonctionnelle.

Il identifia les différents types sociaux de maisons selon les critères occidentaux [maisons moyennement aisées, maisons de briques couvertes de tuiles (maisons aisées), maisons pauvres]. Comme d'autres géographes vidaliens français (chapitre 3, section 3.2.2), il établit un classement en élaborant des typologies selon le plan, les matériaux de construction et les toits. Il écrivait :

Malgré leur discrétion, les maisons constituent un fait géographique essentiel dans le Delta ...

²⁷⁷ La conception de la civilisation de Pierre Gourou s'est développée conjointement à la vie et la pensée du géographe. Cette conception de la civilisation où il y a concordance entre la société et la nature fut transposée en une conception où la civilisation est déterminante. Dans son article « La civilisation du végétal », il a établi que la civilisation donne sa forme au paysage humain. Il était en désaccord avec Toynbee, qui « fait appel à la géographie physique pour expliquer la naissance d'une civilisation supérieure », et écrivit au sujet de la « civilisation supérieure de l'Asie des moussons » : « Rien ne montre mieux comment la géographie humaine est dépendante des civilisations (Gourou, 1970, pp. 5, 362). Pierre Gourou confia récemment : « Dans une certaine mesure, je me rappelle que j'ai tiré parti de Bloch et de Febvre en ce sens que j'ai puisé le sentiment que la civilisation était dotée d'un rôle déterminant dans tout paysage humain. Ceci exclut la notion vague de possibilisme, car il y a dans la civilisation un ensemble de contraintes qui exclut le possibilisme » (lettre personnelle, 5 mai 1995).

Les maisons du Delta offrent une grande similitude d'aspect. Dans l'ensemble ce sont des maisons à rez-de-chaussée, posées sur la terre, construites avec des éléments empruntés au règne végétal, et couvertes en paille. Mais un examen un peu plus approfondi révèle des variations dans la forme des toits et dans le plan, et de grandes différences de richesse. Il y a donc plusieurs types sociaux de maisons ... (p. 274).

Mais, comparés à d'autres thèses françaises de l'époque, les aspects artistiques, culturels et techniques de la construction furent examinés de plus près que l'impact de l'environnement physique et agricole sur la structure des maisons : il analysa, comme pour les villages, « les éléments de la maison » (pp. 309-348), mettant ces éléments en relation avec la culture annamite, sa religion, ses valeurs esthétiques, l'influence chinoise.

(Les maisons du Tonkin) ne sont nullement des édifices de hasard, établis sans méthode par de pauvres gens utilisant les premiers matériaux qui leur tombent sous la main ; on y reconnaît au contraire un style, le désir de créer quelque chose de durable et d'harmonieux » (p. 275).

En réalité, l'intérêt de Pierre Gourou pour l'architecture annamite dans ses formes traditionnelles et son esthétique étaient des composantes de l'humanisme culturel de l'École Française d'Extrême-Orient (chapitre 5.5.3) et de sa volonté de sauver les connaissances du passé menacées par le modernisme. Si Pierre Gourou décrivit les bâtiments religieux et publics en exprimant, comme l'élite intellectuelle française en Indochine²⁷⁸, son estime pour leur esthétique [par exemple le temple (ou *dinh*) du village de Dinh Bang qui était aussi la maison commune de la communauté, voir plus haut section 7.4.2.1], il fit aussi preuve de plus grande originalité en s'attachant à décrire de simples maisons paysannes. Il dessina de façon détaillée leurs plans, leurs différentes parties, leurs différentes pièces et leurs meubles, objets, ustensiles, l'autel des ancêtres, leur jardin avec ses arbres fruitiers, leur cour, leur mare et leur étable (pp. 277-312, Appendice G.4, « maison II de Quan Nhan » et ses coupes AB, CD, EF, GH). Il interpréta aussi la signification socio-économique de l'architecture et l'esthétique en montrant en quoi elles révélaient le degré de richesse de leurs propriétaires et la hiérarchie sociale dans la communauté annamite, relatant que « l'Annamite qui s'enrichit se hâte de se faire bâtir une belle demeure ... le bâtiment principal aura noble allure, ses murs seront en briques, et le toit couvert de tuiles ; l'autel des ancêtres sera dressé dans un cadre digne de donner de la fierté aux âmes des défunts et le salon de réception produira une heureuse impression sur les visiteurs » (p. 288). Il différençia avec beaucoup de précision les demeures paysannes selon la forme de la charpente, les matériaux des murs et des cloisons, le nombre de pentes des toits. Plus fondamentalement, Pierre Gourou étaya ses descriptions avec des illustrations méticuleuses, des plans et coupes où les éléments mentionnés dans le texte étaient localisés avec précision et montrés sur des photographies²⁷⁹. Son discours n'était pas seulement construit autour d'un texte écrit, mais s'exprimait aussi à travers des photos, des peintures et des dessins (par exemple photographies n.

²⁷⁸ Dans le même style emphatique à l'égard de « la morale et des coutumes annamites » « si dignes d'estime et d'affection », Albert Sarraut écrivit (Appendice E.4, « Albert Sarraut et la séduction de l'Indochine ») : « Regardez ... cette adorable note d'art, de poésie, de charme fournie au goût indigène par les deux motifs de l'arbre et de la pagode : un petit temple au toit courbes, sculpté de dragons et de chimères, aux vives faïences adoucies par la patine du temps, et mariant la grâce de ces lignes, étroitement épousées par le feuillage, à la retombée des branches profuses des grands banians, dans le mystère d'un petit bois sacré où règne le silence, la douceur et la paix. Ces oasis exquises, l'Annamite les ménage, les conserve, les embellit sans cesse avec une intelligence de la beauté, un goût, une sensibilité qui décèlent sa nature véritable » (Sarraut, 1930, p. 17). Voir aussi au chapitre 5, 5.4.3.2, la citation de Pierre Pasquier).

²⁷⁹ Pierre Gourou développa son analyse des habitations annamites dans sa thèse complémentaire, *Esquisse d'une étude de l'habitation annamite*, considérant que « Les maisons annamites n'ont pas fait l'objet d'une étude d'ensemble. Le fait géographique essentiel que constitue la maison dans le paysage des plaines fortement peuplées de l'Annam a jusqu'à présent été négligé » (Gourou, 1936b, p. 7). Mais ce n'est que dans la dernière édition de *L'Homme et la terre en Extrême-Orient* que Gourou a défini la signification géographique de la maison qu'il considérait comme un « résumé d'une civilisation », affirmant que « Les maisons sont un mélange de faits de civilisation : techniques de construction, idéal architectural, besoins sociaux comme la civilisation extrême-orientale les a conçus. » (Gourou, 1972, p. 209).

32 Pl. XXIII, n. 55, Pl. XXXIII, et fig. 98 p. 338 du petit abri et *diêm* de Canh Nau, qui sont reproduites dans l'Appendice G.4²⁸⁰). Comparée à la thèse de Charles Robequain (pp. 494-495, Appendice G.5, « hutte annamite à Trung Thon ») ou au travail d'autres géographes français (comme, dans la thèse d'Albert Demangeon, la description, les photos et les plans des fermes de Picardie pp. 362-364), cette intertextualité fut plus développée et constitua un moyen pour amener le lecteur à se faire une idée précise de ce que pouvait être la vie du paysan annamite. Selon Madame Thanh Tâm Langlet « Gourou inaugure un discours humaniste... », où « ...la vie des gens est au centre de son travail » (communication personnelle, septembre 1995).

En résumé, Pierre Gourou incorpora une dimension culturelle et humaniste aux discours vidalien et colonial, où le lecteur était invité à 'visiter' la vie quotidienne des villageois, à travers des présentations détaillées des maisons d'habitation, des lieux de culte, une évocation précise et sensorielle du travail dans les rizières, et un aperçu complaisant des préoccupations quotidiennes des habitants.

7. 5 Conclusion

Confrontés à un monde indochinois dont les milieux naturels et humains n'avaient pas leurs équivalents en France, Charles Robequain et Pierre Gourou ont renouvelé le discours géographique, en faisant de la civilisation asiatique l'objet d'étude et la composante géographique majeure de la personnalité (nous dirions de nos jours 'l'identité') de leur région. Leur discours s'ouvrit à une compréhension géographique davantage articulée autour du concept socio-culturel de civilisation qu'autour du concept socio-économique vidalien de genre de vie, et ce concept de civilisation fut, à partir des années 1950, l'un des fondements théoriques de la géographie tropicale française. Grâce à leurs échanges avec les chercheurs d'autres disciplines séjournant en Indochine, leurs discours s'ouvrirent aussi aux autres sciences sociales en cautionnant leurs études, même si cette connexion était limitée par l'intention des géographes français de rester objectifs et de travailler seulement sur des faits tangibles ou mesurables. Chez Charles Robequain, cette approche fut imprégnée des conceptions positivistes qui dominèrent la seconde moitié du XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e siècle : Les sociétés humaines étaient classées en fonction du stade d'évolution que leurs connaissances avaient atteint, avec au bas de l'échelle des groupes humains, tels que ceux des civilisations des montagnes indochinoises, qui faisaient appel à l'action de puissances surnaturelles pour appréhender leur environnement et au haut de l'échelle les sociétés, comme la France, qui faisaient appel aux sciences pour observer et comprendre les phénomènes physiques et même sociaux ou politiques. Avec Pierre Gourou, l'analyse géographique s'éloigna des théories naturalistes et évolutionnistes et acquit une dimension sociale, où « l'Homme », « la vie sociale » ou « le monde moral et social » annamites, conceptualisés en conclusion sous le terme de « civilisation paysanne », construisaient leur région. Ainsi, la notion de civilisation acquit un sens se rapprochant de celui de culture chez les ethnologues relativement contemporains de Pierre Gourou comme Claude Lévi-Strauss²⁸¹, pour lesquels les sociétés n'étaient pas seulement déterminées par leur degré de développement

²⁸⁰ Voir plus haut dans la section 7.4.2.1.

²⁸¹ En France, Claude Lévi-Strauss est à l'origine de l'anthropologie structuraliste. Il fut élu professeur au Collège de France en 1948 à la chaire dénommée « anthropologie sociale » où il remplaça Marcel Mauss, juste après l'élection de Pierre Gourou à la chaire d'Étude du monde tropical en 1947. Quand il fonda la revue d'anthropologie *l'Homme*, il demanda à Gourou d'être membre du groupe consultatif, et confia : « il me paraît essentiel de montrer un caractère original de la recherche française, spécialement le lien entre l'ethnologie et la géographie humaine, comme il l'est établi dans la tradition de Vidal de la Blache. *Les paysans du delta tonkinois* ont rendu Pierre Gourou célèbre, comme ethnologue aussi bien que géographe ou historien » (Lévi-Strauss et Eribon, 1988, pp. 95-96), cité aussi dans un article récent de cette revue que Michel Bruneau écrivit en hommage à Pierre Gourou après sa mort (Bruneau, 2000). Tous deux présentèrent, dans leurs travaux respectifs, les sociétés qu'ils étudiaient dans leur fonctionnement culturel et leur humanité.

technique, leur production de biens matériels ou l'effectif de leur population, mais aussi par la richesse et la complexité de leur vie quotidienne et des symboles qui s'y rattachaient. Avant même le discours promu par Claude Lévi-Strauss après la seconde guerre mondiale (notamment dans *Race et Culture*, qui fut publié 16 ans après les paysans du Delta tonkinois), Pierre Gourou substitua dès les années 1930 à l'approche évolutionnisme une approche tournée vers la reconnaissance des sociétés différentes de celle à laquelle le chercheur appartenait, pour qui ce dernier pouvait éprouver un sentiment de sympathie, même si la nature de la culture lui échappait en partie et si, malgré ses efforts, il ne parvenait pas totalement à la pénétrer.

D'ailleurs, des intellectuels vietnamiens qui ont connu l'Indochine jugent que les chercheurs français de l'époque coloniale comme ceux de l'E.F.E.O. n'étaient pas en mesure de comprendre la pensée annamite, et qu'ils interprétèrent les civilisations indochinoises à travers le prisme de leur propre culture française, et le miroir déformant de leur situation de colons. Ils soulignent que, quand Pierre Gourou suggérait « des relations harmonieuses » entre la civilisation annamite et son environnement naturel, sa notion d'harmonie recouvrait une réalité différente de celles des notions confucéennes, taoïstes et bouddhistes qui avaient cours au Vietnam. Ils précisent que le concept d'harmonie est une composante fondamentale de la culture vietnamienne et, plus généralement, des philosophies asiatiques²⁸², et qu'elle a une signification différente de la terminologie européenne en ce que les conceptions annamites mythiques ou métaphysiques de l'espace sont les composantes clés pour la compréhension de la structure régionale que la culture occidentale ne peut pas intégrer dans sa rhétorique. Des géographes vietnamiens de la République Socialiste du Vietnam (Vennetier, 1991 ; Phan Huy Le et al., 1993) reconsidèrent le travail sur les villages vietnamiens, et observent que « personne n'a donné un tableau complet du village et que beaucoup reste à faire ». « Le village vietnamien ... cache tellement de relations peu connues qu'il est impossible d'en avoir une connaissance exacte sans le démonter morceau par morceau » (p. 6). Dam Truong Phuong²⁸³ formula récemment clairement la nature de certaines limites auxquelles se heurtèrent Charles Robequain et Pierre Gourou lorsqu'ils cherchèrent à étudier les sociétés vietnamiennes (communication personnelle à Hanoi, octobre 1996), en confiant : « À mon avis, Gourou reste descriptif ... il ne pénètre pas dans la structure du village : il n'est pas en situation d'être capable d'y pénétrer : il est étranger » et « Robequain et Gourou n'ont pas eu assez de temps pour comprendre le confucianisme et le taoïsme. Si vous entrez dans le détail, vous pouvez trouver les vestiges du confucianisme dans la structure des villages ... Robequain appartient à l'époque de la Révolution industrielle européenne, de la confiance en la science et ses applications. Dans ce contexte, il ne peut pas

²⁸² Dans beaucoup de philosophies asiatiques, l'Homme et la Nature forment un tout, et sont complémentaires, et une relation constante lie l'Homme à l'Univers. Comme Dam Truong Phuong le souligne, cette conception a des implications majeures dans la perception vietnamienne de l'environnement et la conception de l'espace. En outre, l'environnement n'est pas interprété d'une manière objective et physique. Comme le note Augustin Berque (1995) au sujet de la Chine, la raison paysagère « se refuse délibérément à devenir géomorphologie ; car au lieu de mesurer les phénomènes physiques pour en saisir les causes, elle s'attache d'emblée, au-delà de ces phénomènes, à saisir le principe de tout paysage. Le principe en question, c'est le *qi*, le souffle cosmique. Celui-ci court à travers le paysage tout comme il court à travers le corps humain. Il intègre le microcosme au macrocosme en un tout organique. Dès lors, il ne peut être question de discriminer, à la manière européenne moderne, le paysage phénoménal d'une part, et d'autre part la physique des choses de l'environnement. Aussi bien, la Chine a-t-elle inventé ce qu'on pourrait appeler une physiologie paysagère : ce fengshui que l'on traduit en général par « géomancie », mais qui ressortit à un tout autre contexte, un contexte où ni la géomorphologie ni la géophysique ne sont advenues à contrarier la symbolique des lieux » (pp. 98-99).

²⁸³ Dam Truong Phuong est professeur à Hanoi. Comme Lê Bá Tháo (voir chapitre 3, note infrapaginale), Dam Truong Phuong a connu l'époque coloniale et fait ses études dans des institutions coloniales françaises. Il parle donc français couramment et connaît bien les travaux de Charles Robequain et Pierre Gourou. Il a une vaste connaissance de la culture et du pays vietnamiens, aussi bien que de la culture française. Il a été un ami proche de Lê Bá Tháo. Le Professeur Dam Truong Phuong a travaillé, en tant que consultant principal du ministre de la Construction, à des projets concernant le développement économique et touristique du pays.

comprendre la géomancie ». De même, Lê Bá Tháo (communication personnelle, Hanoi, octobre 1996) observe : « Gourou se repose plus sur les conditions naturelles, matérielles et techniques de la vie paysanne que sur les conditions sociales. » Cependant, tenant compte du contexte colonial, Lê Bá Tháo écrivit : « Finalement, ils (Robequain et Gourou) sont tous deux des maîtres de la géographie française, humanistes et intelligents » (lettre personnelle, 5 mars 1997).

En résumé, Pierre Gourou donna au lecteur une représentation valorisante de l'Indochine, où la civilisation annamite présentait autant de valeurs que la civilisation française en termes de techniques, d'esthétique, de sociabilité et vie morale. Il donna une image favorable de la paysannerie, contrastant avec celle de Charles Robequain, dont le texte et les photographies qui accompagnaient celui-ci suggéraient un monde retardataire par rapport à la France où les sociétés indochinoises étaient encore archaïques ou arriérées (particulièrement les groupes ethniques montagnards) et vivaient dans des conditions précaires. Charles Robequain montrait notamment comment la vie des familles paysannes annamites était soumise aux calamités naturelles telles que les inondations ou la sécheresse dans ses pages 308-329 (voir Appendice G.1, « la distribution de vivres aux sinistres des communes inondées, dans la Pagode Royale de la citadelle du chef-lieu, octobre 1927 », pl. XVIII B de la thèse de Robequain). Les photographies de femmes qui figurent dans les deux thèses matérialisent nettement l'opposition des deux discours. Dans celle de Charles Robequain, les femmes étaient fréquemment représentées comme le faisaient les ethnologues de l'époque qui étudiaient les sociétés primitives, posant souvent devant leur case dans leur costume exotique traditionnel (voir l'Appendice G.2, « femmes Muong de Hac Cao », « femmes et enfants Thai devant un grenier à riz », pl. IV B, pl. V, femmes thaï sur le balcon de leur case pl. XIII C, jeunes filles thaï de Lam Lu en costume de cérémonie, pl. VI B), ou au marché (Appendice G.2, « femmes Man arrivant à Cho Men », « femmes Man et Muong à Cho Men », pl. XVII A, B). Certaines étaient montrées dans leur tâches quotidiennes (Appendice G.2, « Trung Lap. Femmes Thaï décortiquant le riz dans un tronc d'arbre évidé, sous la case », « femmes annamites blanchissant du riz à Sam Son » pl. XXIX A, pl. XIII D et), mais les photographies ou leurs intitulés évoquaient une vie accablante. A l'inverse, Pierre Gourou représenta les femmes annamites en mouvement dans leur gestes quotidiens, naturellement, soit entrain de travailler dans les rizières, soit occuper à d'autres tâches habituelles (Appendice G.3, « femmes repiquant le riz », pl. XXXVII, photo 62 de la thèse de Gourou), pêchant (Appendice G.3, « Femmes pêchant des crevettes et des crabes », pl. XXXVIII n°64) ou revenant du marché (Appendice G.3, « Femmes de la campagne revenant du marché et fillette ramenant le buffle à l'étable », pl. XLV n°75 et « Femmes de la campagne revenant du marché », p. XLVII n°78). Il les faisait paraître comme partie prenante du paysage humain et de la vie paysanne, au sein des autres composantes de la campagne annamite (comme les paysannes revenant du marché cheminant sur une diguette étroite, et photographiées depuis un petit Diem). Pierre Gourou souligna l'élégance des paysannes ou le raffinement de leur apparence ou de leurs gestes, contrastant avec la dureté de leur travail. Il se servit de l'outil photographique²⁸⁴ pour transcrire l'agilité et la grâce de leur démarche, et insérait des commentaires déférents et attentionnés à leur égard :

Photo n°62. « Les femmes repiquent le riz par poignées, en allant à reculons. Elles prennent les plants dans les paquets que les hommes apportent de la pépinière. La jeune personne qui est debout à gauche est très élégante : remarquer son chapeau pointu, le foulard blanc dont elle a enveloppé sa tête et son cou pour éviter la brûlure du soleil ». Dans le haut Delta, comme le montrent les rizières en terrasses (p. 384). Se référer à l'Appendice G.3 montrant des femmes repiquant le riz.

En résumé, Charles Robequain et Pierre Gourou traitèrent la culture indochinoise selon deux perspectives. Le premier décrivit les organisations sociales, les coutumes et traditions qui

²⁸⁴ La plupart des photos présentées par Pierre Gourou ou Charles Robequain ont été prises par eux-mêmes.

différencient un groupe ethnique d'un autre dans une optique coloniale de mise en valeur des colonies où la France avait pour mission d'inventorier les ressources physiques et humaines pour mieux les développer. Le second appréhenda la culture annamite sous un autre angle qui valorisait le savoir-faire paysan et la vie sociale riche et attachante des villageois. Ceci permit à Pierre Gourou d'aller au delà du sentiment de pitié et de commisération que Charles Robequain éprouvait à l'égard de la pauvreté des Indochinois en général et des rudes conditions de vie des femmes et des enfants en particulier. « En changeant de cadre culturel », il prit du recul par rapport à sa propre culture et se questionna sur l'héritage socio-culturel français (voir la citation d'Anne Buttimer, au chapitre 2, section 2.3.2), où il lui semblait que « le progrès moderne ait déterminé en Occident une sorte de divorce entre l'homme et le milieu naturel, jusque dans les détails les plus familiers » (p. 576)²⁸⁵. Comparé à Charles Robequain, et probablement en rapport avec la plus grande pauvreté du Thanh Hoá et ce que Raoul Girardet qualifie de « remise en cause de l'Occident » dans les années 1930 (chapitre 5, section 5.3 de cette thèse, et Girardet, 1972, pp.225-252), Pierre Gourou relativisa l'idéologie coloniale et l'idée d'une supériorité de la culture française. Il y parvint d'abord en observant le degré de perfectionnement et d'efficacité des techniques agricoles et artisanales annamites aussi bien que la réalité et le dynamisme de la vie sociale paysanne au Tonkin, puis en formalisant le rôle de la culture dans la géographie humaine à travers le concept central de civilisation.

²⁸⁵ Il faut aussi se rappeler que Pierre Gourou avait passé son enfance en Tunisie, et avait donc été, dès son jeune âge, confronté à d'autres cultures que la culture française. Ceci a pu encourager cette distanciation.

CHAPITRE 8

CONCLUSION

8.1 Introduction

Nous avons montré dans les chapitres précédents dans quelle mesure les discours géographiques de Charles Robequain et de Pierre Gourou s'inscrivaient dans la géographie vidalienne, la culture française et le contexte colonial de l'entre-deux-guerres. Parallèlement, nous avons fait ressortir comment, confrontés à une culture aux configurations différentes de la leur, ils ont accommodé ou redéployé les concepts français pour pouvoir rendre compte de réalités géographiques régionales jusqu'alors inédites. Ils firent le portrait de 'leurs' régions indochinoises, non seulement à travers une approche vidalienne classique focalisée sur les relations écologiques entre les sociétés et leur environnement naturel (chapitres 3 et 4), mais aussi en éclairant les problèmes de développement (chapitre 6) et les fonctionnements sociétaux et culturels indochinois (chapitre 7). L'organisation sociale et la vie quotidienne des populations devinrent des critères régionaux essentiels et le concept de civilisation fut privilégié au détriment de celui de genre de vie, trop centré sur le milieu naturel. Leurs discours, comme tous les autres discours, résultaient de l'équipement conceptuel géographique et culturel qui avait cours dans la France du début du XX^e siècle et se remanièrent en fonction de l'évolution des contextes politique, économique et social des années 1920 et des années 1930 (chapitre 5). Selon leur personnalité respective, Charles Robequain et Pierre Gourou transformèrent et déplacèrent aussi les frontières du discours géographique classique en renouvelant l'approche géographique grâce, d'une part, à leur coopération avec les institutions coloniales et, d'autre part, aux échanges qu'ils eurent avec des vietnamiens auprès desquels ils s'informaient sur l'Indochine.

Avec les guerres du Vietnam et la décolonisation, le discours indochinois de Charles Robequain, dont la pensée géographique compose avec les processus d'appropriation coloniale de l'histoire et de la mise en valeur indochinoises (section 8.2) pose la question de l'éthique de la géographie (section 8.3.1). Certes, le Vietnam, le contexte politique et les outils géographiques ont considérablement changé depuis les années 1930. D'une part, et bien que l'économie vietnamienne demeure toujours principalement agricole et que 76 % des vietnamiens vivent toujours à la campagne à l'aube du XXI^e siècle, la collectivisation de l'agriculture suivie à partir de 1986 du rétablissement d'une économie de marché pour relancer la production agricole (Doimoï) et, depuis les années 1990, la diversification de la paysannerie vietnamienne et sa mutation vers des secteurs économiques qui ne sont pas systématiquement liés à la riziculture ou même, dans certains cas, à des activités agricoles (Lagrée, 1995, p. 155) ont beaucoup transformé la nature des relations traditionnelles entre les villageois et leur environnement. D'autre part, les Systèmes d'Information Géographique peuvent traiter informatiquement les données sur lesquelles ont travaillé Charles Robequain et Pierre Gourou en les numérisant, en superposant les différentes couches d'informations sur des cartes, en faisant figurer le détail du relief des deltas en trois dimensions et sous différents angles, et en faisant des simulations de scénarios. Ce géo-référencement des données des espaces régionaux et ces simulations virtuelles facilitent les approches régionales. Les images satellitaires à très haute définition, la télédétection et les systèmes GPS permettent aussi une localisation très exacte de l'habitat et des activités qui

assistent considérablement la reconnaissance des composantes régionales et aident les géographes à proposer des solutions adaptées aux problèmes régionaux (Corinne Lamache-de-Resseguier a utilisé récemment ces outils pour rechercher les meilleures solutions pour électrifier une petite commune des montagnes du Vietnam). Enfin, la plupart des géographes ne travaillent plus isolément, mais font partie d'équipes regroupant des chercheurs provenant de divers champs disciplinaires aussi bien que des acteurs locaux, ce qui conforte l'expertise de terrain. Cependant, malgré ces transformations du Vietnam et des outils géographiques, les interprétations de la paysannerie du Thanh Hoá et du delta du Tonkin de Charles Robequain et de Pierre Gourou gardent encore de la pertinence dans les discours géographiques actuels sur le Vietnam (section 8.3.2).

8.2 L'impulsion de la pensée française dans les deux discours

Les deux discours ont hérité de différents courants de pensée français. Le mouvement humaniste tel qu'il s'est transmis à partir de la Renaissance, avec la promotion du concept d'Homme, est sensible chez Pierre Gourou : La curiosité géographique, l'humanité chaleureuse et sympathique à l'égard des paysans annamites et la distanciation de l'universel du géographe l'apparentent à Montaigne (chapitre 5.5.3). Par contraste, l'approche taxinomique, l'intérêt pour les sciences naturelles ainsi que la recherche de lois pour expliquer la région que l'on rencontre surtout chez Charles Robequain connectent la pensée de ce dernier à la philosophie naturaliste et au positivisme du XIX siècle. Les idéaux démocratiques et républicains français sont aussi plus ouvertement présents chez Charles Robequain que chez Pierre Gourou.

Les deux discours s'inscrivent donc, chacun à sa manière, dans des modes de pensée auxquels les Français étaient familiers et le lecteur français entrainé naturellement dans les perspectives des deux auteurs. Mais, en se déployant conformément aux conceptions occidentales où la volonté d'être scientifique était considérée comme un gage d'objectivité, mais aussi pour bien distinguer la géographie des autres sciences humaines, et plus spécialement de la sociologie et de l'ethnologie (Robequain, p. 113 ; Gourou, p. 256), les deux discours ne purent s'ouvrir que de façon limitée aux réalités indochinoises configurées sur d'autres modes de pensée que celles de l'Europe. Selon les intellectuels vietnamiens que nous avons mentionnés au cours de nos chapitres, les deux géographes sous-estimèrent les dysfonctionnements sociaux internes des villages et le poids du confucianisme dans l'organisation des communautés paysannes. Les langues reflétant les cultures, le fait que nos auteurs ne maîtrisaient pas vraiment le vietnamien ou les autres langues vernaculaires indochinoises a pu aussi limiter la compréhension en profondeur des sociétés qu'ils étudiaient.

Cependant, les deux discours renouvelèrent l'approche géographique selon deux directions majeures : le discours de Charles Robequain inscrivait la géographie dans une perspective dynamique, de planification et d'aménagement du territoire, tandis que le discours de Pierre Gourou privilégiait une approche géographique centrée sur le local et enracinée dans une perspective socio-humaniste.

8.2.1 Le discours de Charles Robequain et l'appropriation coloniale du Thanh Hoá

Le discours de Charles Robequain fit appel aux concepts vidaliens classiques et les incorpora au discours colonialiste français dominant dont il endossa l'appropriation coloniale des terres et des populations indigènes. L'environnement naturel et les ressources étaient considérés comme un riche potentiel inexploité et la France, grâce à sa supériorité scientifique et technique,

se proposait de le développer²⁸⁶. Dans une analyse évolutionniste selon laquelle il fallait passer différentes phases pour progresser, les sociétés humaines étaient classées en plus ou moins développées, et le devoir du colonisateur était de leur apporter les valeurs républicaines et le savoir-faire technique de la France, mais aussi de faire une sorte d'ethnologie d'urgence en répertoriant leurs objets quotidiens avant que le progrès ne les rendent obsolètes et ne les fassent disparaître. Charles Robequain catalogua les genres de vie, la production et les pratiques agricoles, et les artefacts, le folklore et les types d'habitat dans cette optique (chapitre 7, section 7.3.3.2). Mais, en décrivant la façon dont ces sociétés vivaient et exploitaient leur environnement à l'image de la société française avec le regard colonial des années 1920, allant du colonisateur vers le colonisé, convaincu d'appartenir à une civilisation supérieure et meilleure à quasiment tous les points de vue, le géographe ne fit qu'effleurer ou survoler les savoir-faire agricoles et conceptions spatiales ou culturelles proprement indochinoises qui modelaient la région. En conséquence, les descriptions ethnologiques de Charles Robequain produisirent des images rétrospectives du Thanh Hoá, chargées d'exotisme, dans la tradition des récits de voyage et de découverte, soutenant efficacement l'entreprise coloniale de mise en valeur des colonies. Son discours exposait le Thanh Hoá à la fois à travers ses composantes et dans sa totalité, présentant les divisions et les complémentarités physiques et humaines qui définissaient et stimulaient la région, et consacrant une place importante à l'étude des échanges et du commerce. Le géographe pensait la province comme une totalité harmonieuse fondée sur une « alliance d'intérêts » où le delta était conçu comme la partie dynamique de la région capable de stimuler le développement de l'arrière-pays sous le patronage de l'administration coloniale. Cette vision dynamique l'amena à proposer une cartographie moins statique que celle de beaucoup d'autres travaux géographiques où figuraient des flux (Appendice F, « Densité de la population [essai] », « Carte commerciale du Thanh Hoá »)²⁸⁷. Son approche témoignait de l'intérêt que le développement et la planification dans les colonies suscitaient chez les géographes français, et de l'aspiration à réaliser une « colonisation vraiment rationnelle » telle que Marcel Dubois le suggérait. Ainsi, si la géographie de Charles Robequain n'était pas, à proprement parler, une « géographie coloniale », son discours s'insérait cependant dans l'idéologie coloniale française et ouvrait la géographie française sur une conception plus dynamique de la région. Dans deux des livres ultérieurs à sa thèse sur *L'Indochine française* (Robequain, 1935) et *Le monde malais* (Robequain, 1946), Charles Robequain approfondit cette conception de la région. Dans les premières parties des ouvrages, il retraça les caractéristiques générales des régions indochinoises et malaises. Puis, comme dans sa thèse, Charles Robequain montra la fragmentation et la diversité physique et humaine des différentes provinces. C'est aussi en s'appuyant sur l'œuvre de la colonisation française en matière de développement économique et d'éducation que Charles Robequain envisageait la cohésion régionale et l'avenir de l'Indochine.

En résumé, le discours de Charles Robequain sur le développement du Thanh Hoá fut construit autour d'une vision normative du monde, conforme à la géographie vidalienne, la culture et l'idéologie coloniales françaises. Dans ce contexte, la conviction que l'unité, le dynamisme et le développement du Thanh Hoá exigeaient la protection et l'autorité de la France allait de soi, occultait les divisions internes du monde indochinois et le désir d'indépendance des peuples colonisés, et négligeait les connaissances du milieu géographique de ces derniers.

²⁸⁶ Dans cet esprit, Paul Vidal de la Blache écrivait: "Félicitons-nous en, car l'entreprise de colonisation à laquelle notre époque a attaché sa gloire, serait un leurre si la nature imposait des cadres rigides au lieu d'ouvrir cette marge aux oeuvres de transformation ou de restauration qui sont au pouvoir de l'homme" (Vidal de la Blache, 1922, p. 15).

²⁸⁷ Cette vision dynamique de l'espace régional était en fait déjà présente dans son premier travail de recherche important sur le Trièves, où Charles Robequain a étudié le rôle des communications (Robequain, 1922, pp. 88-105).

8.2.2 Le discours humaniste de Pierre Gourou

Confronté à un environnement physique, humain et social inaccoutumé, différent des régions françaises et européennes (comme il le souligne p. 9), Pierre Gourou proposa une interprétation de l'Indochine qui, si elle n'était pas totalement originale par rapport aux autres discours des années 1930 sur l'Indochine, était très différente de la thèse de Charles Robequain. Il présenta le paysan annamite de façon sympathique et compréhensive qui encourageait les lecteurs français à apprécier le pays et le peuple annamites. Ce discours se retrouvait aussi chez une partie des élites et des géographes français des années 1930 (comme Jacques Weulersse vis-à-vis du paysan syrien). Sans aller jusqu'à remettre en question la légitimité de la colonisation, Pierre Gourou présenta l'Extrême-Orient à travers des conceptions humanistes (où la paysannerie annamite jouait le rôle central et actif dans la compréhension du delta, et avait une existence pleine et autonome), poétiques (ressentant « les Beautés du delta ») et idéalistes (concevant « le monde moral et social du paysan »).

Pierre Gourou renouvela aussi la méthodologie du discours vidalien. Son argumentation fut moins formellement positiviste et inductive que celle de Charles Robequain. Elle se centra sur les aspects culturels et sociaux, en montrant que les aspects naturels du delta étaient en réalité revêtus du seau de l'histoire et de la culture annamite (mais il vécut beaucoup plus longtemps que Charles Robequain en Annam), et sur la problématique des fortes densités de la population. Mais son discours n'aboutit pas à l'énoncé d'une théorie sur les densités de la population régionale. Pierre Gourou évoqua les insuffisances et lacunes de l'information et des statistiques, considérant qu'« il manque trop d'éléments pour résoudre de façon absolument satisfaisante les problèmes posés par l'existence de très fortes densités » (p. 180). Mais cette absence de théorisation doit être aussi rapprocher du fait que Pierre Gourou prenait ses distances à l'égard de lois globalisantes qui généraliseraient le local en éludant sa singularité et en universalisant ses acteurs. Après avoir distingué les caractéristiques générales de la variabilité géographique de la population des villages ou analysé longuement les maisons du delta, il écrivait :

Mais ces considérations générales doivent être développées avec prudence car le fait le plus important dans ce domaine est peut-être la variabilité de la population d'un village à l'autre » (p. 236).

Il insistait aussi sur l'uniformité d'ensemble de la région :

Au terme de cette étude est-il possible de mettre en valeur des types originaux, d'établir une carte des maisons dans le delta ? Nous n'y sommes pas parvenus et nous croyons que notre échec est lié à la nature des choses. Dans l'ensemble, les maisons du delta tonkinois sont uniformes, et les différences sont faibles en face de cette homogénéité (p. 348).

En outre, par comparaison avec les discours d'autres géographes français, Pierre Gourou construisit un modèle d'analyse géographique différent, inversant le paradigme d'origine de la géographie où la nature suggérait aux sociétés leurs genres de vie. Pierre Gourou montra que, dans le cas du delta tonkinois, c'était les fortes densités et la capacité des communautés villageoises à gérer l'environnement qui faisaient pression sur la nature et constituaient le ressort de la région. Son discours considéra la manière dont les sociétés asiatiques interprétaient la nature, et se bâtit sur la compréhension du « paysage humanisé » et de ses fortes densités. C'est sur cette notion de « paysage » plutôt que sur la notion de « milieu » que Pierre Gourou se focalisa : Pour le géographe, les différentes composantes qui animaient le paysage tels que les éléments agraires et bâtis (les rizières, les réseaux de digues, les maisons paysannes), les constructions à caractère religieux (les temples, le *dinh*, la pagode ou les autels p. 260, ou même les chiens de pierre p. 312, les cimetières, les tombes), les couleurs et les odeurs, les clameurs et les hommes (les paysans à l'œuvre dans les champs, les paysannes de retour du marché, les cortèges lors des enterrements, pp. 109-110) révélaient la réalité tangible de la civilisation qui l'habitait et donnait à la région sa personnalité (p. 109). Par conséquent, plus que dans la plupart

des thèses régionales françaises conçues dans la première partie du XX^e siècle, Pierre Gourou appréhenda les traits socio-culturels du paysage à travers la longue histoire des civilisations dans un esprit comparable à celui des historiens français de l'École des Annales. De façon plus spécifique, l'argumentation de Pierre Gourou se fonda autour de l'idée que les paysans annamites étaient « les héritiers d'une très ancienne technique, riche d'une expérience qui remonte à la préhistoire » (p. 387), et il interpréta le paysage comme une construction sociale. Il insista sur les aspects les plus humains de la société annamite, sur ses savoir-faire et son sens de l'esthétique en se démarquant des préjugés d'une époque où les Français étaient amenés, par leur éducation et le discours colonial dominant, à porter sur les autres sociétés un regard 'supérieur' qui pouvait aller jusqu'à leur dénier la possibilité de construire des habitats à la fois esthétiques, fonctionnels et durables.

les maisons tonkinoises sont des constructions solides, durables, que les générations se transmettent ... Ce ne sont nullement des édifices de hasard ... on y reconnaît au contraire un style, le désir de créer quelque chose de durable et d'harmonieux (p.275) .

Les maisons tonkinoises, qui ne sont pas des huttes uniformes, mais des édifices obéissant à un style, et respectant des règles architecturales éprouvées par le temps, s'harmonisent avec le cadre (pp. 575-576).

Cependant, tout chercheur ne peut concevoir sa recherche qu'en fonction, du moins dans un premier temps, des valeurs de l'univers culturel qui l'ont formé. Pierre Gourou perçut le Tonkin d'abord à travers le prisme et les valeurs de la culture française : il décrivit le paysage en se référant au mouvement impressionniste français, et son analyse resta largement imprégnée par les courants de pensée et les débats intellectuels français.

En résumé, Charles Robequain envisagea la région de Thanh Hoá en s'appuyant sur les concepts vidaliens de genre de vie et de région naturelle fondés sur l'idée que chaque type d'environnement naturel contraignait de manière spécifique l'organisation sociale des hommes. Pierre Gourou renouvela ce discours géographique en proposant une approche plus déductive qu'inductive et une conception plus humaniste que naturaliste de la région. Cependant, leurs discours et leurs aspects novateurs continuèrent de s'inscrire dans les sphères contextuelles de la pensée coloniale française, de la géographie vidalienne et de la culture française.

8.3 Les Limites Contextuelles des Discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou et le Défi Culturel du Discours Géographique

8.3.1 Géographie et Ethique de l' 'Autre'

L'examen des limites contextuelles des discours de Charles Robequain et Pierre Gourou rejoint la question de la post-modernité qui, en énonçant, ce qui peut être considéré comme une évidence, que tout discours est le produit d'un contexte intellectuel défini appartenant à un temps et à un espace limités, soulève pourtant des débats de fond. Ainsi, les ressorts des discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou découlent des contextes qui définissaient la France de l'entre-deux-guerres. C'est donc par rapport à la formation universitaire et culturelle qu'ils ont reçue et aux problèmes coloniaux qui se posaient à l'époque qu'ils ont construits leurs discours et qu'il faut les comprendre, attendu que les dangers qui guettent tout chercheur en sciences sociales, et donc l'auteur de cette recherche tout aussi bien que Charles Robequain et Pierre Gourou, sont de considérer comme universel ce qui n'est en fait qu'un point de vue relatif à une culture et un pays particulier à un moment donné, ou de transférer dans une autre culture ou dans un autre contexte des conceptions du monde qui relèvent d'une autre culture, d'un autre contexte, d'une autre époque.

A partir des années 1970, des travaux philosophiques²⁸⁸ et géographiques ont établi que les relations que les sociétés chinoise ou japonaise entretiennent avec leur environnement ne rejoignent pas nécessairement les conceptions françaises. Dans sa thèse traitant de l'installation des japonais à Hokkaïdo à la fin du XIX^e siècle, Augustin Berque (1980) démontre comment la rizière était inhérente à la société japonaise et, par conséquent, comment les cultures occidentales (comme celle du froment) ne pouvaient pas être substituées à la riziculture en dépit du fait que, d'un point de vue biogéographique, le riz n'était pas adapté au climat froid d'Hokkaïdo. Dans un autre ouvrage, Augustin Berque (1995, pp. 71-102) compare les « raisons du paysage » chinois et occidental et montre que la conception chinoise du paysage diffère de la conception européenne. Plus récemment, il s'attacha à la réalité écologique et sociale intrinsèque de toute existence humaine (Berque, 2000). Il constate à propos des concepts qui ont encadré sa thèse sur Hokkaïdo que « ce serait être infidèle à la mémoire de Pierre Gourou ... que de cacher que je voulais aller au-delà de la notion de techniques d'encadrement. Mais, à y repenser aujourd'hui, je vois bien que ce fut là mon point de départ : cet embrayage nécessaire entre l'immatériel et le matériel, qui structure les milieux humains. Cela reste pour moi le cœur de la géographie » (in Nicolaï, Péliissier et Raison, 2000, p. 44).

En fait, au début des années 1980, le discours sur le Paysan du Delta Tonkinois de Pierre Gourou fut critiqué parce qu'il présentait une paysannerie homogène, sans tenir compte des dangereux clivages et des injustices qui fracturaient la société paysanne et qui étaient dérivés du pouvoir des élites annamites traditionnelles et du contrôle politique de l'administration coloniale (Courade, 1984, pp. 333-335). Plus généralement, des géographes reprochaient à la géographie de Pierre Gourou « d'évacuer la dimension politique des faits géographiques » et « de gommer la dynamique des phénomènes sociaux » (Bruneau et Courade, 1984, p. 315). La thèse de Pierre Gourou a aussi été critiquée parce que les conséquences négatives de la colonisation sur la population paysanne annamite n'ont jamais été explorées (impôts, opposition paysanne, etc.), et, plus généralement, parce que :

Il y a, en effet, dans ce livre (*Les paysans du Delta tonkinois*) un grand absent : la colonisation, sous un triple aspect : l'emprise économique des intérêts coloniaux, l'emprise de l'administration coloniale, l'existence d'une domination étrangère avec ce qu'elle comporte d'atteinte à la dignité humaine des colonisés (Suret-Canale, 1994, p. 159).

De nos jours, des géographes anglo-saxons voient aussi dans *Les paysans du delta tonkinois* une construction occidentale avec tout ce que cela implique d'arbitraire et d'asymétrique dans la compréhension de l'Indochine française (Bowd & Clayton, 2003, p. 150). Ils considèrent que le discours de Pierre Gourou contribua d'une certaine façon au creusement du « fossé » qui sépare le monde occidental du monde tropical (Bowd et Clayton, 2006, p. 214-219), « nous et eux et ici et là-bas » (p. 209) et insistent sur l'essence fatalement colonialiste des écrits de Pierre Gourou qui, à force de vouloir décrire les paysans annamites dans ce qui fait leur différence avec les paysans français, en font malgré tout des êtres exotiques (Bowd & Clayton, 2003, p.65).

La géographie de Pierre Gourou a aussi été un peu blâmée pour son « déterminisme culturel » dans la mesure où la civilisation était considérée comme l'explication des autres phénomènes géographiques.

²⁸⁸ A commencer par ceux du philosophe Roland Barthes (1970) qui renouvela la conception que la France avait de la culture japonaise, en l'interprétant comme l'« Empire des signes ».

Charles Robequain peut aussi être critiqué pour avoir omis d'étudier les graves problèmes inter-ethniques, sociaux et économiques engendrés par la colonisation de la région²⁸⁹. Plus généralement, la géographie vidalienne qui s'attachait à décrire les relations étroites tissées entre les hommes et leur environnement naturel amena les deux auteurs à définir leurs régions en mettant en valeur des notions d'« harmonie », d'« équilibre », de « stabilité » qui donnaient une idée de permanence masquant de graves problèmes et déséquilibres sociaux²⁹⁰.

Le silence de Charles Robequain et de Pierre Gourou à l'égard de la colonisation procédait du contexte impérial français auquel ils appartenaient. Les convictions coloniales de Charles Robequain représentaient celles de la Troisième République et de son idéologie coloniale selon laquelle la France (et, à travers elle, Charles Robequain et chaque citoyen français) avait le devoir d'aller « civiliser » et développer les pays et les habitants sous la « protection » de la France (et que la France avait en réalité conquis par la force pour construire sa puissance impériale). La pensée plus distanciée de Pierre Gourou, son idéalisation du « monde social et moral » annamite et sa méfiance à l'égard des changements économiques et sociaux que la colonisation française introduisait en industrialisant l'Indochine (p. 538), sa conscience éveillée et inquiète de la modernité, s'apparentait au courant de pensée français attaché aux valeurs traditionnelles et circonspect à l'égard des bouleversements sociaux qu'entraînait la révolution industrielle et urbaine et l'exode rural en France. À cet égard, les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou sont des exemples de ce que l'on peut respectivement appeler « géographie colonialiste », confiante dans l'œuvre coloniale et la modernité, et « géographie coloniale », consciente de l'ancienneté, de la diversité, de la richesse culturelle et de l'humanité des sociétés coloniales, notamment en Extrême-Orient. Comme Durand-Lasserve l'observe (Durand-Lasserve, 1984, p. 337), Pierre Gourou a « une vision humaniste du monde, historiquement et socialement marquée » (les classes françaises républicaines et laïques des années 1930), et qui s'exprime par exemple, comme le soulignent Michel Bruneau et George Courade (1984), « chez le philosophe Alain »²⁹¹, tandis que Charles Robequain représente une forme de pensée française plus rationaliste et pragmatique, caractéristique des années de reconstruction qui ont suivi la première guerre mondiale (voir les observations de Marie-Claire Robic, 1996a, pp. 37-40).

Mais l'issue de cette recherche n'est ni de condamner les auteurs parce que des aspects ou des thèmes importants n'ont pas été mentionnés ou traités dans leur thèse, ni de juger rétrospectivement s'ils disaient vrai ou faux. Le but de notre recherche est éthique, et s'apparente au défi que l'étude d'un pays étranger, et donc d'une culture différente, pose à des géographes, considérant qu'en général les discours se façonnent en fonction de l'univers intellectuel et politique dont les auteurs sont issus. Comme le Professeur Dam Truong Phuong l'observe, « tout

²⁸⁹ Un autre géographe français contemporain de Charles Robequain, Jacques Ancel, étudia aussi une la région montagneuse pluriethnique complexe, la Macédoine. Jacques Ancel (1926) révéla les questions difficiles que posait la réorganisation complexe d'un espace pluriethnique en crise avec des relations ethniques compliquées. La géographie de Jacques Ancel dégageait plus les problèmes que celle de Charles Robequain quand il étudiait les relations entre groupes ethniques et son style était moins apologétique que celui de Charles Robequain. Mais Jacques Ancel ne travaillait pas dans le domaine colonial français et son discours n'était donc pas imposé ou limité par l'idéologie coloniale française.

²⁹⁰ D'un point de vue plus radical, la thèse de Pierre Gourou a même été considérée comme un instrument pour la guerre du Vietnam (Lacoste, 1976). Le contenu « idéologique » de la thèse de Gourou a été critiqué aussi dans un article de la revue créée par Yves Lacoste, où Maurice Ronai a jugé la conclusion de Pierre Gourou sur les « beautés du delta » comme symbolique de la mystique coloniale (Ronai, 1976). Mais, plus tard, Yves Lacoste s'est excusé et a confié « Ce fut une bévue et une injustice, car on n'avait pas tenu compte de la très grande valeur scientifique de l'ouvrage, ni du contexte intellectuel de la période où il avait été conçu » (Gourou et al., 1984, p. 51).

²⁹¹ On pourrait probablement trouver quelques liens entre les deux auteurs quand ils pensent logiquement aux faits quotidiens et aux actions humaines pour en montrer l'importance (Alain, 1990). Mais, à notre connaissance, Pierre Gourou ne mentionna jamais Alain comme l'un de ses philosophes ou écrivains favoris.

régime a son intérêt et les thèses de Charles Robequain et de Pierre Gourou n'auraient pas pu être validées et publiées par l'É.F.E.O. si elles critiquaient ouvertement l'occupation française au Vietnam. »

La question reviendrait plutôt à se demander comment il est possible à un géographe de traiter une région culturellement différente de sa propre culture d'origine et qui fonctionne sur d'autres modes de pensée que sa propre pensée sans réifier, assigner ou emprisonner cette région dans sa culture 'traditionnelle'.

Une telle lecture du discours géographique ne suggère pas que les géographes devraient renoncer à exprimer leur opinion sur les régions où les valeurs et convictions culturelles des habitants diffèrent des leurs, mais propose qu'en géographie « une réceptivité à la différence des gens, des événements et des phénomènes suivant les lieux, doit toujours être présente à l'esprit comme contrepartie des « ambitions totalisantes » des « grandes théories ... » (Cloke, Philo et Sadler, 1991, p. 206). L'humanisme de Pierre Gourou l'aidera à percevoir cette différence. Il décrit une région de culture non française conformément aux techniques et organisations que les habitants avaient conçues pour l'exploiter, la mettre en valeur et y vivre au quotidien (et non pas selon la nomenclature exhaustive employée par les géographes français), et sans remettre fondamentalement en question leur bien-fondé pour promouvoir les techniques françaises. Si des facteurs culturels et sociaux n'ont pas été mentionnés ou étudiés en profondeur et si Pierre Gourou ne saisit que ceux qui interpellaient sa culture française, il ouvrit néanmoins des perspectives géographiques nouvelles.

8.3.2 L'actualité des discours de Charles Robequain et de Pierre Gourou

La contribution principale de Pierre Gourou à la géographie fut d'être à l'origine d'un nouveau discours géographique, reconnu par les géographes français, sans doute à son insu²⁹², comme un modèle pour une « École Française de géographie tropicale », qui joua un grand rôle dans la discipline jusque dans les années 1970. Comme Paul Claval le note (1994b, p. 232), Pierre Gourou mettait l'accent sur l'agriculture, et distinguait les techniques de production des techniques d'encadrement en étudiant leurs implications géographiques et en utilisant les cartes de densité comme base de toute comparaison. Les communautés villageoises étaient conçues comme les principes vivants et dynamiques qui modèlent et perpétuent le paysage et qui structurent la région en s'adaptant aux changements. La grande majorité des géographes français accepta ce discours parce qu'il restait conforme à leur perspective de trois façons. Premièrement, il s'inscrivait toujours dans une approche vidalienne (où le géographe devait saisir la personnalité d'une région). Deuxièmement, il était marqué par une pensée humaniste (plaçant l'Homme au cœur de l'argumentation) et cartésienne (à travers une réflexion logique et méthodique classiquement apparentée à celle du *Discours de la Méthode* de René Descartes). Troisièmement, il était dédié aux sociétés traditionnelles qui étaient fragilisées et menacées par la modernisation coloniale comme l'était le monde rural français à l'égard duquel beaucoup de géographes français restèrent, tout au cours du XX siècle, très attachés.

En outre, les concepts de « civilisation » et de « paysage humanisé » permettaient une ouverture d'esprit capable de développer la substance d'un discours de géographie humaine nouveau. Son ambition était de montrer combien le paysage d'une région habitée relevait de l'intervention sociale d'une civilisation bien définie et était la manifestation visible des techniques de production et d'encadrement identifiant cette civilisation²⁹³. Ainsi, Pierre Gourou

²⁹² Pierre Gourou ne s'est jamais présenté et reconnu personnellement comme le père d'une école de géographie tropicale française.

²⁹³ Voir note infrapaginale n°57 au chapitre 7.

confia quelques années avant sa disparition : « La géographie est un lieu de rencontre de tas de choses comme l'histoire. La géographie représente le désir de comprendre les paysages tels qu'ils sont. Eux-mêmes sont un aboutissement de l'histoire sur une certaine surface, qui n'est pas déterminante. Les Chinois ne sont pas Chinois parce qu'il y a dans la Chine quelque chose qui ferait qu'ils soient Chinois. Les Chinois sont Chinois parce qu'il y a une civilisation chinoise. Alors essayons de la comprendre... il n'y a pas d'Asie... il y a des gens de civilisation indienne, des gens de civilisation chinoise... » (Tertrais, 1993, p. 8). Ce fut probablement dans son livre *Terres de bonne espérance : le monde tropical*, où Pierre Gourou substituait à la vision pessimiste de l'avenir du monde tropical qui avait dominé ses travaux pendant les années 1930 et 1940 une vision plus favorable, que son concept de civilisation prit tout son sens géographique. Gourou y précisait :

Dans ma procédure de recherche, la « civilisation » recouvre l'ensemble des techniques d'encadrement et de production ; tout homme est un « civilisé » (ce qui signifie d'abord qu'il est « encadré ») ; homme et civilisé sont synonymes : il n'y a pas de « sauvages ». Les sociétés maladroitement qualifiées de « primitives » ont mis au point des encadrements très impérieux, mais malhabiles à encadrer un grand nombre d'hommes sur un vaste territoire et pour une longue durée (Gourou, 1982, pp. 29-30)

En réalité, la force du discours de Pierre Gourou repose sur le fait qu'appréhendant la région à travers son paysage qui, à la fois, reflète la société qui l'a « pétri » et constitue son support (« son cadre »), sa rhétorique constitua une alternative socio-culturelle au discours français de colonisation ou de mise en valeur, ou, plus généralement, aux théories politiques et économiques françaises visant à moderniser une région non française appréhendée à travers son « sous-développement » et le degré de « pauvreté » de ses habitants. Par ailleurs, par rapport à notre époque actuelle, un parallèle pourrait être établi entre les avertissements de Pierre Gourou à l'égard de la propagation du « progrès moderne » qui se faisait sans égard vis-à-vis des équilibres traditionnels que les sociétés avaient combinés avec leur environnement²⁹⁴ et le débat récent autour du concept de 'développement durable' où les sociétés sont invitées à se montrer responsables de l'environnement qu'elles exploitent, transforment et menacent, en cherchant à rétablir des rapports de réciprocité et un meilleur équilibre dans la relation Homme/Nature. Bien que, dans le contexte actuel du Vietnam, ce concept soit peu crédible car trop difficile à mettre en œuvre et ne serve donc que de thème à un discours contemporain porteur et dispensateur de bonne parole, il demeure que le discours de Pierre Gourou a aussi une dimension philosophique ouverte au développement harmonieux des sociétés au sein de leur environnement qui garde une certaine pertinence et actualité.

Charles Robequain traita sa région très différemment, pratiquant une géographie à la fois vidalienne et appliquée, soucieuse de dresser un tableau le plus exact possible de la situation régionale afin de rendre plus efficace l'œuvre de la France et exposant en conclusion de sa thèse les réalisations françaises pour transformer une région arriérée en une région « pacifique » et performante avec des digues et des grands barrages pour l'irrigation, des projets et stations agricoles pour introduire de nouvelles cultures et de nouvelles variétés de riz, et des voies de communication modernes. De cette façon, son discours alla au-delà du cadre classique des autres thèses de géographie régionale en s'engageant dans la politique coloniale de mise en valeur rationnelle des régions coloniales françaises selon une démarche qui participait à la mise en

²⁹⁴ Pierre Gourou écrivait : « Il semble que le progrès moderne ait déterminé en Occident une sorte de divorce entre l'homme et le milieu naturel, jusque dans les détails les plus familiers », p. 576

place « d'une organisation scientifique de la construction des connaissances sur l'Indochine » (Thomas, 2004, p.641).

Ainsi, deux discours géographiques différents sont nés d'un même contexte indochinois. L'argumentation de Pierre Gourou fondée sur l'idée que la civilisation produit la région devint un modèle d'analyse pour des géographes vidaliens critiques à l'égard de la conception promue par le géographe allemand Ratzel qui influençait la géographie française et selon laquelle l'environnement physique déterminait les caractéristiques des sociétés. Avec l'indépendance des colonies, le concept de civilisation, politiquement (ou apparemment) plus neutre que d'autres concepts tels que celui de « développement », leur servit à étudier suivant une approche humaniste néo-coloniale les diverses régions de l'ancien empire français, notamment celles des milieux tropicaux où les sociétés furent analysées dans leur environnement et leur organisation sociale traditionnels, aux dépens de leurs ressorts et complexités internes, et des faits urbains. Le modèle de discours initié par Pierre Gourou se perpétua ainsi jusque dans les années 1970-1980, et était estimé apolitique.

Maintenant, les Vietnamiens, qui ont traversé au cours du XX^e siècle plusieurs types de sociétés et de systèmes politiques, sont autant inspirés des systèmes de pensée d'origine occidentale qu'extrême-orientale, et les échanges intellectuels entre chercheurs vietnamiens et français sont donc moins réduits qu'au temps de Charles Robequain et Pierre Gourou. D'ailleurs, le directeur de L'INRA (Institut Nationale de Recherche Agronomique) note à l'égard du programme de coopération franco vietnamien dans le bassin du Fleuve Rouge (Programme du Fleuve Rouge ou PFR)²⁹⁵, qui fut initié au milieu des années 90 pour favoriser le passage d'une économie planifiée à une économie de marché de type libéral:

S'il apparaît, aujourd'hui, que nous ne pouvons pas connaître en profondeur les agricultures du Fleuve Rouge sans le travail d'investigation des chercheurs vietnamiens, il est clair, aussi, que les Vietnamiens ne peuvent reprendre à leur compte les apports globaux de la science s'ils ne sont pas eux-mêmes insérés dans la communauté scientifique (Bergeret, 2002, p.8).

Les données économiques elles-mêmes sont fort différentes de celles des époques de Charles Robequain et Pierre Gourou, et ont connu récemment des renversements de situation inattendus : Ainsi, le secteur agricole a connu une progression spectaculaire depuis la dernière décennie du XX^e siècle, permettant de hisser le Vietnam en l'espace de seulement quelques années d'une situation de pénurie alimentaire à celle de deuxième pays exportateur de riz au monde. Cependant, la thèse de Pierre Gourou est encore citée dans des articles concernant l'évolution agricole du delta du Fleuve rouge qui cherchent à comprendre les fondements et les mécanismes profonds de l'agriculture vietnamienne. Par exemple, Stéphane Lagrée (Lagrée, 1995, p. 152) a sélectionné pour son article sur l'évolution agricole vietnamienne dans un district du delta du Fleuve rouge un extrait de la page 265 de la thèse de Pierre Gourou où ce dernier constatait : « L'important est que le paysan désire passionnément faire partie des notables, il peut y parvenir en certains cas par cooptation des notables, ou par élection, donc par l'intrigue. Il y parvient nécessairement par l'âge ». Observant les contrastes socio-économiques et les inégalités qui s'intensifient entre familles villageoises, il suggère que la situation d'autrefois décrite par Pierre Gourou, avec des lignages qui dominaient des villages et le principe de la cooptation, a « perduré à travers les différents systèmes politiques » (pp. 152-153). Dans un tout autre esprit, le géographe Christian Taillard a présenté la région deltaïque du Fleuve rouge dans la

²⁹⁵ Ce programme, comme celui du bambou Luong à Thanh Hoá, ont été principalement conçus et mis en œuvre par le GRET, qui est une « association professionnelle de solidarité et de coopération internationale ». Tous deux sont présentés sur le site de l'association, <http://www.gret.org>.

Géographie Universelle en reprenant les mots et la terminologie que Pierre Gourou avait choisis pour sa thèse. La région est décrite comme « un delta fait de main d'homme » ; la même signification est attribuée aux temps longs de l'histoire avec la longue domination chinoise et la construction des digues et des aménagements hydrauliques « qui ont façonné un paysage entièrement construit, où d'extraordinaires densités s'expriment par la succession des villages... » (Bruneau et al., 1995, pp. 190, 202-203). Nous trouvons aussi le même type de représentation de la région du Delta dans des écrits vietnamiens publiés depuis la politique de rénovation de 1986, tels que l'ouvrage récent de Lê Bá Tháo (1997), où le géographe énonce que « l'Homme a transformé le delta du Fleuve rouge en un grand grenier » et « vit en harmonie avec la nature et sait comment l'utiliser » (p. 324) et que « l'unité de base de l'organisation sociale dans le delta du Fleuve rouge est toujours le village et la commune. C'est une organisation stricte, elle est plus ou moins autonome (l'administration royale est derrière la coutume du village) ... » (voir chapitre 7). Nous avons vu que Pierre Gourou et Charles Robequain évoquent aussi cette maxime dans leur thèse et le discours tenu par les géographes sur la région du Fleuve rouge est donc pour partie une production dialogique qui repose sur un fond commun de connaissances qu'intellectuels vietnamiens et chercheurs français ont échangées et adoptées. Ainsi, Lê Bá Tháo s'est référé plusieurs fois à la thèse de Pierre Gourou (Lê Bá Tháo, 1997, p. 327, p. 328). Encore plus récemment, Nguyen Duc Truyen a exposé les limites du développement régional et de projets comme celui du PFR en rappelant la pauvreté de la grande majorité des paysans et la solidité des rapports familiaux et communaux dans le delta du Fleuve rouge comme l'avait déjà suggéré Pierre Gourou à l'égard des grands projets et de la politique coloniale de la France²⁹⁶. Dans sa thèse, *Politiques de l'Etat Vietnamien et Stratégies Paysannes L'Exemple du Delta du Fleuve rouge 1945 - 2005*²⁹⁷, il analyse et évalue l'évolution de la situation et de la dynamique des exploitations familiales depuis l'époque coloniale jusqu'au Doi Moi, citant à plusieurs reprises la thèse et les analyses de Pierre Gourou sur les paysans du Delta. Il montre que l'économie domestique et les formes d'entraide paysannes n'ont cessé de jouer un rôle fondamental et structurant dans la cohésion familiale et même villageoise. Similairement à Pierre Gourou, Nguyen Duc Truyen insiste sur la « vitalité » de l'économie familiale, des formes d'entraide et de la pluri-activité de la paysannerie de la région du delta du Fleuve rouge, comme le prouve leur « ténacité » au-delà des « changements politiques d'envergure » qu'ils connurent au cours du XX^e siècle (pp. 344-348). C'est aussi ce constat que l'on retrouve exprimé dans sa préface du livre de Pascal Bergeret qui rend compte de l'expérience de coopération agricole entre chercheurs vietnamiens et français qui se déroule dans le bassin du Fleuve rouge (le Programme Fleuve rouge mentionné plus haut) : « Après un siècle de vicissitudes politiques contrastées, c'est bien un processus de maintien et de renforcement des structures familiales paysannes, assorti du développement de l'intensification de la production, que l'on rencontre dans cette région » (Bergeret, 2002, p. 7).

Par conséquent, le discours de Pierre Gourou ne correspond pas à une construction purement française, mais à celle d'un savoir franco-vietnamien, et sa continuité et pertinence reposent sur des conceptions et des images du delta du Fleuve rouge opérant dans les deux cultures.

De son côté, Charles Robequain identifia le problème de la fracture ethnique, démographique, économique et culturelle entre les régions de hautes terres et celles des deltas qui reste une question politique majeure et un fait géographique en dépit du fait que, « depuis 1970, le gouvernement vietnamien encourage la migration de la population des plaines vers les

²⁹⁶ Conférence du 9 novembre 2006 : Le développement durable en milieu paysan dans la région du delta du fleuve Rouge, au Nord Vietnam <http://www.uqac.ca/grir/download.php?lng=fr&pg=191>.

²⁹⁷ La thèse de Nguyen Duc Truyen est consultable en français à l'EHESS.

régions de moyenne et haute altitudes » et que, « après 1975, le mouvement s'intensifie par suite de dispositions prises pour que des dizaines de milliers de familles aillent vers une « nouvelle région économique ... » (Lê Bá Tháo, 1997, p. 120). Cette dichotomie entre « hautes terres et basses terres » est cartographiée et modélisée dans l'*Atlas du Vietnam* (Taillard et Vu Tu Lap, 1994, p. 400) qui a la singularité d'être trilingue, écrit en commun par un professeur vietnamien et un professeur de géographie français, respectivement Vu Tu Lap et Christian Taillard²⁹⁸.

Plus fondamentalement, comme Montaigne écrivant sur les Indiens au XVI^e siècle, Pierre Gourou encouragea les géographes français à renouveler leur approche ethno-géographique en reconnaissant l'humanité et l'existence achevée des sociétés non-européennes. Dans ce domaine, Pierre Gourou est tout proche de Georges Condominas qui confia récemment (Condominas et Tertrais, 1996) :

Notre utilité, c'est de témoigner. Faire découvrir à nos compatriotes l'humanité profonde de l'autre : ce ne sont pas des êtres exotiques, ce sont des humains comme nous.

En conclusion, trois importantes issues émergent de cette recherche. Premièrement, Charles Robequain et Pierre Gourou décrivirent et interprétèrent les régions du Thanh Hoá et du Delta du Tonkin selon les perspectives de la pensée française vidalienne et coloniale. Ceci encouragea les deux géographes à étudier les sociétés traditionnelles dans le contexte de leur environnement, mais limita une partie de leur discours aux conjectures et théories françaises. Cependant, les spécificités du contexte indochinois, en même temps que la perspicacité de Charles Robequain et de Pierre Gourou, conduisirent les deux géographes à promouvoir certains concepts (tels que « civilisation »), des outils géographiques nouveaux et, plus fondamentalement, des représentations et des interprétations régionales de l'Extrême-Orient qui sont devenues centrales pour la géographie française et, dans une certaine mesure, pour la géographie vietnamienne. Pierre Gourou conçut aussi une géographie plus fondamentalement humaine, qui était moins une science des lieux qu'une science des sociétés comprises à partir des paysages et l'espace qu'elles font vivre et animent. Les changements politiques de la fin des années 1980 et, à partir des années 1990, l'essor de projets régionaux tenant de plus en plus compte des acteurs locaux et de la spécificité des situations locales dans le cadre d'une politique de « développement participatif » réintroduisent en la renforçant cette optique géographique initiée dans le contexte ambigu de la colonisation française.

Deuxièmement, Charles Robequain et Pierre Gourou n'eurent pas la même approche de la culture vietnamienne. Leur attitude à l'égard des autres cultures était différente. Elle reflétait leur personnalité très dissemblable et, en fait, deux versants de la pensée philosophique française. Charles Robequain représentait l'école de pensée qui croyait que les techniques et les méthodes modernes devaient être introduites dans les sociétés traditionnelles pour améliorer la vie des gens, qu'il y avait des lois de valeur générale qui expliquaient le fonctionnement de la nature et des sociétés et que les modèles français de 'mise en valeur' étaient applicables aux régions du monde, comme l'Indochine, qui étaient en retard de développement. La conscience de Pierre Gourou rejoignait une autre école de pensée qui valorisait à l'inverse les savoir-faire et les capacités organisationnelles des sociétés traditionnelles et la singularité des cultures différentes

²⁹⁸ Cet *Atlas du Vietnam* relève de la coopération scientifique entre universitaires français et vietnamiens depuis le *Doi Moi*. Deux organisations en partenariat, le Centre de géographie socio-économique du Centre national des sciences sociales et des humanités à Hanoi et le GIF Reclus à Montpellier se sont jointes pour donner une information pertinente et facile à mettre à jour sur le Vietnam actuel. En dépit des richesses naturelles et de la variété du milieu vietnamien, les ressources naturelles du Vietnam sont souvent mal exploitées ou dévastées en raison de la pression démographique et des conséquences de trente ans de guerre. Vu Tu Lap envisage cette coopération technique et scientifique entre la France et le Vietnam comme une manière d'aider le Vietnam à restaurer son environnement naturel (Interview personnelle de Vu Tu Lap à Hanoi, octobre 1996).

de la culture française. Pour Pierre Gourou, le modèle français de mise en valeur n'était pas transposable tel quel au delta tonkinois dont la dynamique intrinsèque reposait sur des modes de fonctionnement historiques que la politique coloniale française sous-estimait. Cette dernière version prit de l'importance face aux tensions économiques et sociales croissantes de l'Indochine des années 1930.

Troisièmement, le retour entrepris dans cette recherche sur le discours des géographes des années 1920 et 1930 et sur les thèses de Charles Robequain et Pierre Gourou en particulier montre qu'aucun discours géographique n'est neutre. Et l'interprétation de cette recherche n'est elle-même aussi qu'une construction qui s'inscrit dans un contexte marqué, entre autres, par une remise en question du regard dominant que les puissances coloniales ont porté sur les peuples colonisés et laisse émerger le regard que ces peuples portent sur leur histoire, sur les colonisateurs et sur le monde et l'idée plus générale que tout homme est, dans un premier temps, d'une façon ou d'une autre, le produit de sa culture. Des géographes appartenant à d'autres contextes ou d'autres générations auront d'autres perspectives et d'autres interprétations que les nôtres et certains pourront critiquer 'notre' relativisme. Cependant, l'auteure de cette recherche souhaite insister sur le bien-fondé que représentent à ses yeux les approches multi-culturelles dans la compréhension des lieux et des hommes lorsqu'un certain dialogue s'instaure entre les différents acteurs de différentes conditions à différentes échelles. C'est grâce à ses conversations avec des intellectuels vietnamiens, avec les autorités villageoises et avec les familles paysannes que Pierre Gourou a pu saisir et adresser au lecteur des aspects fondamentaux de la paysannerie vietnamienne aptes à perdurer en se réactualisant au-delà des contextes politiques changeants qui ont scandé l'histoire du Vietnam contemporain.

Références bibliographiques

- Alain. (1990). **Propos** (La Pléiade ed.). Paris : Gallimard.
- Ancel, J. (1926). **Peuples et Nations des Balkans**, Géographie politique. Paris : Armand Colin.
- Aristote (1990). **Les politiques**. (Garnier Flammarion ed.). Paris : Flammarion.
- Arnold, D (2000). "Illusory riches: representations of the tropical world, 1840-1950". **Singapore Journal of Tropical Geography**, vol 21, I, 6-18.
- Bailly, A. (Ed.) (1991). **Les concepts de la géographie**. Paris : Masson.
- Barboza, P. (1996). **Du photographique au numérique La parenthèse indicielle dans l'histoire des images**. Paris : L'Harmattan.
- Barker, F. Hulme, P., Iversen, M. (Eds.) (1994). **Colonial Discourse / Postcolonial Theory**. Manchester and New York : Manchester University Press.
- Barnes, T.J., Duncan, J.S. (Eds.). (1992) **Writing Worlds discourse, text & metaphor in the representation of landscape**. London and New York : Routledge.
- Barthes, R. (1953). **Le degré zéro de l'écriture**. Paris : Seuil.
- Barthes, R. (1970). **L'Empire des signes**. Genève : Skira.
- Barthes, R. (1957). **Mythologies** (Collection Point Seuil n°10) Paris : Seuil.
- Berdoulay, V. (1981). **La formation de l'Ecole française de Géographie (1870-1914)** (Vol. 11 - Mémoire de la section de géographie, Comité des travaux historiques et scientifiques). Paris : Bibliothèque Nationale.
- Berdoulay, V. (1982). "La métaphore organiciste". **Annales de géographie**, Vol. 91, 573-586.
- Berdoulay, V. (1988). **Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique** (Mémoires et documents de géographie ed.). Paris : C.N.R.S.
- Berdoulay, V., Soubeyran, O. (1991). "Lamark, Darwin, Vidal : aux fondements naturalistes de la géographie humaine". **Annales de géographie**, Vol. 561-2, 617-634.
- Berger, M. Gillette, C., Robic, M.C. (1976). "L'Etude des espaces ruraux français à travers trois quarts de siècles de recherche géographique. L'exemple des thèses de doctorat d'Etat". In E.N.S. Fontenay-aux-Roses, Laboratoire de Géographie rurale (Ed.), **Réflexions sur l'espace rural français - Approches, Définitions, Aménagement** (2nd ed.). Fontenay-aux-Roses, Université de Paris 1, 3-51.
- Bergeret, P. (2002). **Paysans, Etat et marchés au Vietnam Dix ans de coopération agricole dans le bassin du Fleuve Rouge**. Paris : GRET-Karthala.
- Bernard, A. (1895). **L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie**. Paris : Thèse de doctorat.
- Bernard, A. (1907). "New Caledonia". In Hugh Robert Mill (Ed.), **The International Geography by Seventy Authors**. Section IV Australasia and Polynesia (pp. 644-646). London : Macmillan and co.
- Bernard, A. (1929). **L'Algérie**. Paris : Bibliothèque d'histoire contemporaine.
- Bernard, A. (1931). **Le Maroc**. Paris : Bibliothèque d'histoire contemporaine.

- Bernard, C. (1952). **Introduction à la médecine expérimentale**. Paris : Flammarion. (première publication en 1865).
- Bernard, P. (1934). **Le problème économique indochinois**. Paris : Nouvelles éditions latines.
- Bernard, P. (1937). **Les nouveaux aspects du problème économique indochinois**. Paris : Fernand Sorlot.
- Bernard-Maitre, H. (1939). **Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident** (Série Culturelle des Hautes Etudes de Tientsin, Société d'Édition les Belles Lettres ed.). Paris : Cathasia.
- Berque, A. (1980). **La Rizière et la Banquise. Colonisation et changement culturel à Hokkaido**. Paris : Publications orientalistes de France.
- Berque, A. (1985). **Milieu, trajet de paysage et déterminisme géographique**. L'Espace géographique, Vol. 2, 99-102.
- Berque, A. (1990). **Médiance. De milieux en paysages** (Reclus ed.). Montpellier : Documentation française.
- Berque, A. (1995). **Les raisons du paysage**. Paris : Hazan.
- Berque, A. (2000). **Ecumène Introduction à l'étude des milieux humains**. Paris : Belin.
- Blanchard, R. (1906). **La Flandre Etude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande**. Paris : Armand Colin.
- Blanchard, R. (1925). **Les Alpes françaises**. Paris : Armand Colin.
- Bloch, M. (1931). **Les caractères originaux de l'histoire rurale française**. Paris : Armand Colin.
- Bocquet, C. (1984). "Lamarck (Jean-Baptiste de Monet de) 1744-1829". In **Encyclopaedia Universalis** (Ed.), Corpus 10, pp. 935-936.
- Boissière, J. (1993). **Fumeurs d'Opium**. Paris : Kailash Editions. (première publication en 1909).
- Bouault, J. (1930). **Géographie de l'Indochine**. Hanoi, Haiphong : Imprimerie d'Extrême-Orient.
- Bourdieu, P. (1979). **La Distinction**. Paris : Ed. de Minuit.
- Bowd, G. & Clayton, D. (2003). "Fieldwork and Tropicality in French Indochina : Reflections on Pierre Gourou's les paysans du Delta tonkinois, 1936" **Singapore Journal of French Geography**, vol. 24 (2), 147-168
- Broc, N. (1993). "Homo geographicus". **Annales de géographie**, Vol. 571, 225-254.
- Brocheux, P. (1995). **The Mekong Delta : Ecology, Economy and Revolution, 1860-1960**. Madison (U.S.A.) : University of Wisconsin-Madison. Center for Southeast Asian Studies. Monograph Number 12.
- Brocheux, P., Hémerly, D. (1994). **Indochine la colonisation ambiguë 1858-1954**. Paris : Editions la Découverte.
- Brocheux, P., Hémerly, D. (2001). **Indochine la colonisation ambiguë 1858-1954**. Paris : Editions la Découverte. Edition revue et corrigée.
- Bruneau, M. (2000). Pierre Gourou (1900-1999) "Géographie et civilisations". **L'Homme**, Vol. 153, 7-25.
- Bruneau, M., Courade, G. (1984). "Existe-t-il une géographie humaine tropicale?" **L'Espace géographique**, Vol. XIII n°4, 306-316.

- Bruneau, M., Dory, D. (Eds.). (1994). **Géographies des colonisations XV-XX siècles**. Paris : L'Harmattan.
- Bruneau, M. Taillard, C. Autheume, B. et al. (Eds.). (1995). **Asie du Sud-Est, Océanie**. Paris/Montpellier : Belin/Reclus.
- Brunet, R. (1974). "Géographie et Sémiologie". **L'Espace géographique**, Vol. 2, 113-119.
- Brunhes, J. (1902). **L'irrigation dans la Péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord**. Paris : Naud.
- Brunhes, J. (1910). **La géographie humaine**. Paris : Felix Alcan.
- Brunhes, J. (1920-1926). **Géographie humaine de la France** (2 vol.). Paris : Plon.
- Brunhes, J. (1923). "Les routes nouvelles de l'Annam au Laos". **Annales de géographie**, Vol. XXXIII, 426-450.
- Brunhes, J. (1947). **Human Geography, abridged edition 1952**. London Toronto Wellington Sydney : George G. Harrap & co.LTD.
- Brunschwig, H. (1960a). **French Colonialism 1871-1914**. London, 1966 : Pall Mall Press.
- Brunschwig, H. (1960b). **Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français, 1871-1914**. Paris : Armand Colin.
- Buck, J.L. (1930). **Chinese Farm Economy : A Study of 2866 Farms in Seventeen Localities and Seven Provinces in China**. Chicago : University of Chicago Press.
- Bui-Quang-Tung. (1959). "Le R.P. Léopold Cadière (1869-1955)". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. 49/2, 649-657.
- Buttimer, A. (1976). "Grasping the Dynamism of Lifeworld". **Annals of the Association of American Geographers**, Vol. 66, 277-292.
- Buttimer, A. (1993). **Geography and Human Spirit**. London : Johns Hopkins University Press.
- Cadière, L. (1915). "Anthropologie populaire annamite" **Bulletin de L'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. XV, 1, 1-103.
- Cadière, R.P. (1918). "Croyances et pratiques religieuses dans les environs de Hué". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, vol. XVIII, 1-60.
- Cadière, R.P. (1919). "Croyances et pratiques religieuses dans les environs de Hué". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, vol. XIX, 1-115.
- Cadière, R.P., Pelliot, P. (1904). "Premières Etudes sur les Sources annamites de l'histoire d'Annam". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, 617-662.
- Chassigneux, E. (1930). "Le pays et ses habitants Géographie physique". In G. Maspéro (Ed.), **Un Empire colonial français L'Indochine** (pp. 3-52). Paris et Bruxelles : Les Editions G. Van Oest.
- Chateaubriand, F.-R. (1965). **Mémoires d'outre-tombe** (Edition intégrale et critique par Maurice Levailant ed., 4 vol). Paris : Ed du livre français.
- Chesneaux, J. Boudarel, G., Hémerly, D. (Eds.). (1971). **Tradition et Révolution au Vietnam**. Paris : Anthropos.
- Claval, P. (1969). **Essai sur L'évolution de la géographie humaine** (2nd ed.). Paris : Les Belles Lettres.
- Claval, P. (1972). "L'Etude de l'Habitat rural et les Congrès Internationaux de Géographie". In P. Pinchemel (Ed.), **La Géographie à travers un siècle de Congrès Internationaux/Geography**

- through a Century of International Congresses** (pp. pp.131-147). U.G.I : Commission d'Histoire de la Pensée Géographique.
- Claval, P. (1978). **Espace et pouvoir**. Paris : Presses Universitaires de France.
- Claval, P. (1980). **Les mythes fondateurs des sciences sociales**. Paris : PUF.
- Claval, P. (1980). "Epistemology and the history of geographical thought". **Progress in Human Geography**, Vol. 4, 371-384.
- Claval, P. (1984). "Les langages de la géographie et le rôle du discours dans son évolution". **Annales de géographie**, Vol. 518, 409-422.
- Claval, P. (Ed.). (1993a). **Autour de Vidal de la Blache, la formation de l'Ecole française de géographie** (Mémoires et documents de Géographie ed.). Paris : C.N.R.S.
- Claval, P. (1993b). **La géographie au temps de la chute des murs**. Paris : L'Harmattan.
- Claval, P. (1994a). "From Michelet to Braudel : Personality, Identity and Organization of France". In D. Hooson (Ed.), **Geography and National Identity** (pp. 39-57). Oxford UK & Cambridge USA : Blackwell.
- Claval, P. (1994b). "Playing with Mirrors : The British Empire According to Albert Demangeon". In Godlewska, Smith (Ed.), **Geography and Empire** (pp.228-243). Oxford UK & Cambridge USA : Blackwell.
- Claval, P., Sanguin, A.-L. (Eds.). (1996). **La géographie française à l'époque classique (1918-1968)**. Paris : L'Harmattan.
- Claval, P., Singaravelou, A. (Eds.). (1995). **Ethnogéographies** (Géographie et Culture ed.). Paris : L'Harmattan.
- Claval, P. Brunet, R. Frémont, A. et al. (1974). **Paysages et sémiologie**. L'Espace géographique, Vol. 2, 112-240.
- Clayton, D., Bowd, G. (2006). "Geography, tropicality and postcolonialism : Anglophone and Francophone readings of the work of Pierre Gourou" **Espace géographique**, vol. 3, 208-221
- Cloke, P. Philo, C., Sadler, D. (1991). **Approaching Human Geography An Introduction to Contemporary Theoretical Debates**. London : Paul Chapman Publishing Ltd.
- Coedès, G. (1910). **Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient**. Paris : Leroux.
- Coedès, G. (1964). **Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie**. Paris : de Boccard.
- Comte, A. (1990). **Cours de philosophie positive, 1830-1842** (2 vol.). Paris : Hermann.
- Condominas, G. (1957). **Nous avons mangé la forêt de la pierre-génie Gôo. Chronique de Sar Luk, village Mnong Gar**. Paris : Mercure de France.
- Condominas, G. (1965). **L'exotique est quotidien, Sar Luk, Vietnam central**. Paris : Plon.
- Condominas, G. (1980). **L'espace social. A propos de l'Asie du Sud-Est**. Paris : Flammarion.
- Condominas, G., Tertrais, H. (1996). **Georges Condominas : l'ethnologie comme mode de vie**. Lettre de l'Afrase, Vol. 38, article en ligne <http://afrase.on.line.fr/itineraires/condominas/html>
- Condominas, G. (2000). "A propos de Pierre Gourou". **Lettre de l'Afrase**, vol. 50, 8
- Conrad, J. (1900). **Lord Jim**. University of Virginia Library : Electronic Text Center.
- Conrad, J. (1950). **"Heart of Darkness" and "The Secret Sharer"**. New York : New American Library.

- Courade, G. (1984). "Le Géographe, le lointain, le différent et le semblable". **L'Espace géographique**, Vol. 4, 332-335.
- Daguerches, H. (1995). **Le Kilomètre 83**. In A. Quella-Villéger (Ed.), **Indochine Un rêve d'Asie** (Nord Compo, pp. 105-246). Villeneuve-d'Ascq, France : Omnibus.
- Dalloz, J. (1987). **La Guerre d'Indochine** (Collection Points, série Histoire ed., Vol. H93). Paris : Editions du Seuil.
- Dardel, E. (1952a). "L'Espace géographique". In P. Pinchemel, M.C. Robic, J.M. Tissier (Eds.), **Deux siècles de géographie française Choix de textes** (mémoires de la section de géographie ed., Vol. 13, pp. 227-232). Paris : Comité des travaux historiques et scientifiques. (N)
- Dardel, E. (1952b). **L'Homme et la Terre ; nature de la réalité géographique**. Paris : P.U.F.
- Dartigues, L. (2001). **Les Représentations françaises du monde social vietnamien à travers les textes savants 1860-1940. Essai d'anthropologie historique de la connaissance coloniale du Vietnam**. Thèse de doctorat (Anthropologie) CD rom, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (E.H.E.S.S), Paris.
- Davis, W.M. (1909). **Geographical Essays**. Boston and New York : Ginn and Co.
- de Dantès, G. (1996). "La première "mise en valeur" du Viet Nam au début du XXe siècle : les sources françaises et leurs limites". In P. Le Failler, J.M. Mancini (Eds.), **Viêt Nam Sources et Approches** (pp. 265-278). Aix en Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Deffontaines, P. (1933). **L'Homme et la forêt** (Géographie humaine ed., Vol. 2). Paris : Gallimard.
- Delavignette, R. (1931). **Les paysans noirs. Récit soudanais en douze mois**. Paris : Stock.
- Demangeon, A. (1905a). **La Picardie et les régions voisines. Artois, Cambrésis, Beauvaisis**. Paris : Armand Colin. (republié, Paris, Guénégaud, 1973)
- Demangeon, A. (1905b). **Les sources de la géographie de la France aux Archives nationales**. Paris : Société Nouvelle de Librairie et d'Edition.
- Demangeon, A. (1907). "Les Recherches géographiques dans les archives". **Annales de géographie**, Vol. 16, 193-203.
- Demangeon, A. (1909). "Enquêtes régionales Types de questionnaires". **Annales de géographie**, Vol. 97, 78-81.
- Demangeon, A. (1918). "Vidal de la Blache". **Revue universitaire**, Vol. 1, 1-12.
- Demangeon, A. (1920). **Le déclin de l'Europe**. Paris : Payot.
- Demangeon, A. (1923). **L'Empire britannique**. Paris : Armand Colin.
- Demangeon, A. (1926). "Un questionnaire sur l'habitat rural". **Annales de géographie**, Vol. 35, 289-292.
- Demangeon, A. (1927). "La géographie de l'habitat rural". **Annales de géographie**, Vol. 36, p1-23, 97-114.
- Demangeon, A. (1933). "Une carte de l'habitat". **Annales de géographie**, Vol. 237, 225-232.
- Demangeon, A. (1934). "Economie agricole et peuplement rural". **Annales de géographie**, Vol. 241, 1-21.
- Demangeon, A. (1940). "La géographie psychologique". **Annales de géographie**, Vol. 279, 134-137.
- Derrida, J. (1972). **Dissémination**. Paris : Seuil.

- Dorgelès, R. (1925). **Sur la route mandarine**. Paris : Albin Michel.
- Dresch, J. (1967). "Géographie et sous-développement". **Annales de géographie**, Vol. 418, 641-643.
- Dubois, M. (1894). "Leçon d'ouverture du cours de Géographie coloniale". **Annales de géographie**, Vol. 10, 121-137.
- Duby, G. (1985). "Féodalité". In **Encyclopaedia Universalis** (Ed.), Corpus.7 (pp.871-874). Paris.
- Dumont, J.P. (1988). **les Présocratiques** (La Pléiade ed.). Paris : Gallimard.
- Dumont, R. (1995). **La culture du riz dans le delta du Tonkin** (Série classiques ed., Vol. 6). Patani, Thaïlande : Collection Grand Sud. Hommes et sociétés d'Asie du Sud-Est, Prince of Songkla University. (première publication en 1935).
- Dumont, R. (1986) **Pour l'Afrique, j'accuse** (Terre Humaine ed.). Paris : Plon.
- Duncan, J.S., Duncan, N.G. (1992). Ideology and Bliss. In T.J Barnes, J.S Duncan (Eds.), **Writing Worlds** (pp. 18-37). London : Routledge.
- Durand-Lasserve, A. (1984). "Géographie tropicale et géographie du Tiers Monde". **L'Espace géographique**, Vol. 4, 338-345.
- Durkheim, E. (1983). **The Division of labour in Society**. Trans. W.D. Halls. London : Macmillan. (première publication in Durkheim, E. (1893). **De la division du travail social**, Paris : Alcan).
- Durkheim, E. (1982). **The Rules of Sociological Methods and Selected Texts on Sociology and its Methods**. Trans. W.D. Halls. London : Macmillan. (première publication in Durkheim, E. (1895). **Règles de la méthode sociologique**).
- Febvre, L. (1922). **La terre et l'évolution humaine**. Paris : Albin Michel.
- Febvre, L. (1949). "Géographie et civilisation : un article capital". **Annales. Economies, Sociétés, Civilisations**, Vol. 4, 73-77.
- Febvre, L. Mauss, M., Weber, M. (1930). **Civilisation : évolution du mot et d'un groupe d'idées**. Paris : Renaissance du livre.
- Fel, A. (1974). "Paysage, Géographie, Sémiologie". **L'Espace géographique**, Vol. 2, 149.
- Ferry, L., Renaut, A. (1994a). "Foucault". In M. Lilla (Ed.), **New French Thought Political Philosophy** (pp. 54-61). Princeton, New Jersey : Princeton University Press.
- Ferry, L., Renaut, A. (1994b). "How to Think about Rights". In M. Lilla (Ed.), **New French Thought Political Philosophy** (pp. 148-154). Princeton, New Jersey : Princeton University Press.
- Finot, L. (1917). "Recherches sur la littérature laotienne". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. V, 1-218.
- Finot, L. (1921). "L'Ecole française d'Extrême-Orient depuis son origine jusqu'en 1920" **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, 1-41.
- Fontanier, P. (1968). **Les figures du discours Manuel classique pour l'étude des Tropes**. Paris : Flammarion. (Première publication en 1821).
- Forster, E. (1924). **A Passage to India**. New york : Harcourt Brace.
- Foucault, M. (1970). **The Order of Things**. London : Tavistock.
- Foucault, M. (1980). **Power/Knowledge : Selected Interviews and other Writings, 1972-77**. New York : Pantheon.

- Foucault, M. (1992). **The Archeology of Knowledge** (World of man ed.). London : Routledge.
- Fourniau, C. (1989). **Annam-Tonkin 1885-1896 Lettrés et paysans vietnamiens face à la conquête coloniale** (Recherches Asiatiques ed.). Paris : L'Harmattan.
- Gallais, J. (1967). **Le Delta intérieur du Niger. Etude de géographie régionale** (2 vol). Dakar : IFAN.
- Gallais, J. (1981). "L'évolution de la pensée géographique de Pierre Gourou sur les pays tropicaux". **Annales de géographie**, Vol. 498, 129-150.
- Gallieni, J.S. (1941). **Gallieni au Tonkin par lui-même**. Paris : Berger-Levrault.
- Gallois, L. (1908). **Régions naturelles et noms de pays. Etudes sur la Région parisienne**. Paris : Armand Colin.
- Gautier, E.-F. (1920). **L'Algérie et la métropole**. Paris.
- Gautier, E.-F. (1930). **Un siècle de colonisation. Etudes au microscope**. Paris : Alcan.
- Gide, A. (1927). **Voyage au Congo. Carnets de route**. Paris : Editions de la "Nouvelle Revue Française".
- Girardet, R. (1972). **L'idée coloniale en France** (Pluriel ed.). Paris : La Table Ronde.
- Goddy, J. (1999). **L'Orient en Occident**. Paris : Seuil.
- Godlewska, A. (1995). "Maps, Text and Image. The mentality of enlightened conquerors : a new look at the 'Description of Egypte'". **Transactions of the Institute of British Geographers**, Vol. 20 : 1, 5-28.
- Godlewska, A., Smith, N. (Eds.). (1994). **Geography and Empire**. Oxford UK & Cambridge USA : Blackwell.
- Gourou, P. (1928). "Le Thanh-Hoá. Etude géographique d'une province annamite, d'après Charles Robequain". **Bulletin de L'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. XXVIII, 3/4, 491-500.
- Gourou, P. (1929). **Les traits généraux de l'Indochine française**. Hanoi : Conseil de Recherche Scientifiques de l'Indochine.
- Gourou, P. (1931a). **Le Tonkin**. Paris : Protat.
- Gourou, P. (1931b). "Les divers types de villages du Delta tonkinois et leur répartition". In Union Géographique Internationale (Ed.), **Comptes Rendus du Congrès International Paris 1931** (Vol. III, pp. 487-490). Paris : Armand Colin.
- Gourou, P. (1931c). "Présentation d'une carte des densités de la population du Tonkin". In Union Géographique Internationale (Ed.), **Comptes Rendus du Congrès International Paris 1931** (Vol. III, p. 580). Paris : Armand Colin.
- Gourou, P. (1936). **Les Paysans du Delta Tonkinois Etude de géographie humaine** (Les Editions d'Art et d'Histoire). Paris : Publications de l'École Française D'Extrême-Orient.
- Gourou, P. (1936b). **Esquisse d'une étude de l'Habitation annamite dans l'Annam septentrional et central du Thanh Hoá au Binh Dinh** (Les Editions d'Art et d'Histoire). Paris : Publications de l'École française d'Extrême-Orient.
- Gourou, P. (1938). "Densité de la population et utilisation du sol en Indochine française". In **Comptes rendus du Congrès international de géographie, Amsterdam**; pp.417-420; t. II, section 3. Brill, EJ : Leiden.

- Gourou, P. (1940). **L'utilisation du sol en Indochine française**. Paris : Centre d'Etudes de Politique Etrangère.
- Gourou, P. (1945). **Land Utilization in French Indochina**. New York : Institute of Pacific Relations.
- Gourou, P. (1948). "La civilisation du végétal". **Indonésie**, Vol. 5, 385-396.
- Gourou, P. (1953). **L'Asie**. Paris : Hachette.
- Gourou, P. (1958). "Un village moï". **Annales de géographie**, Vol. 67.
- Gourou, P. (1964). "Charles Robequain (1897-1963)". **Annales de géographie**, Vol. 395, 1-7.
- Gourou, P. (1970). **Recueil d'articles**. Bruxelles : Société Belge de Géographie.
- Gourou, P. (1947). **L'Avenir de l'Indochine**. Paris : Centre d'Etudes de Politique Etrangère.
- Gourou, P. (1971). **Leçons de géographie tropicale** (VIème section). Paris : Ecole Pratique des Hautes Etudes.
- Gourou, P. (1972). **La terre et l'homme en Extrême-Orient**. Paris : Armand Colin.
- Gourou, P. (1973). **Pour une géographie humaine**. Paris : Flammarion.
- Gourou, P. (1977). "Jacques Weulersse 1905-1946". In T.W. Freeman, Marguerita Oughton , P. Pinchemel (Eds.), **Geographers Biobibliographical studies** (vol. 1, pp. 113-118). London : International Geographical Union Group on the History of Geographical Thought, Mansell.
- Gourou, P. (1982). **Terres de bonne espérance. Le monde tropical** (Terre Humaine ed.). Paris : Plon.
- Gourou, P. (1984). **Riz et Civilisation**. Paris : Fayard.
- Gourou, P. (1990). "Etude du monde tropical". In La Découverte (Ed.), **La bibliothèque imaginaire du Collège de France** (pp. 111-114). Paris : Le Monde Editions.
- Gourou, P, Malaurie, J. Pélissier, P. et al. (1984). "La géographie comme "divertissement"?" **Hérodote**, Vol. 33, 51-72.
- Gourou, P. (2003) Nguoi nong dan chau tho Bac Ky (les paysans du Delta tonkinois) Dao The Tuan (trad.) Ho Chi Minh City : Tre
- Gourou, P., Robequain, C. (1937). "Chronique géographique, Asie : Quelques précisions sur le climat de la Chine, La formation du Yang Tseu, La population de la Chine, le commerce de la laine dans la Chine du Nord, le développement de Chang-Hai". **Annales de géographie**, 212-219.
- Gourou, P., Robequain, C. (1938). "Chroniques géographiques, Asie : Etudes himalayennes, la population du Bengale, la situation économique de l'Inde". **Annales de géographie**, 212-217.
- Gregory, D. (1978). **Ideology, science and human geography**. London : Hutchinson.
- Gregory, D. (1994). **Geographical Imaginations**. Cambridge MA & Oxford UK : Blackwell.
- Hardy, G. (1933). **Géographie et colonisation**. Paris : Gallimard.
- Hardy, G. (1939). **La géographie psychologique** (NRF ed.). Paris : Gallimard.
- Hardy, G. (1953). **Histoire sociale de la colonisation française**. Paris : Larose.
- Hawthorn, J. (1992). **A Concise Glossary of Contemporary Literary Theory** (Edward Arnold ed.). London, New York, Melbourne, Auckland : Hodder & Stoughton.

- Heffernan, M. (1994). "The Science of Empire : The French Geographical Movement and the forms of French Imperialism, 1870-1920". In A. Godlewska, N. Smith (Eds.), **Geography and Empire** (pp. 92-114). Oxford Uk, Cambridge USA : Blackwell.
- Hémery, D. (1994). "Structures d'une domination". In P. Brocheux, D. Hémery (Eds.), **Indochine, la colonisation ambiguë** (pp. 73-111). Paris : Editions La découverte.
- Hésiode. (1979). **Théogonie; les Travaux et les Jours; le Bouclier**. Paris : Les Belles Lettres.
- Hippocrate de Cos. (1967). "Corpus Hippocraticum". In R.trad Joly, J.trad Jouanna (Eds.), **Œuvres d'Hippocrate (460-370 avant J-C)**. Paris : Les Belles Lettres.
- Huard, P., Durand, M. (1954). **Connaissance du Viêt-Nam**. Imprimerie Nationale Paris : Ecole française d'Extrême-Orient-Hanoï.
- Hugo, V. (1951). **Les misérables**. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- Isoart P. (1992). "La création de l'union Indochinoise". **Approches Asie**, vol 11, 44-71
- Johnston, R.J., Claval, P. (Eds.). (1984). **Geography Since the Second World War An International survey**. London & Sydney : Croom Helm.
- Johnston, R.J. Gregory, D., Smith, D.M. (Eds.). (1986). **The dictionary of Human Geography** (2d edition ed.). Oxford : Blackwell. (N)
- Kant, E. (1963). **Critique de la raison pure** (translation A.Tremeysaygues, B. Pacaud ed.). Paris : P.U.F.
- Khoan, N.V. (1930). "Essai sur le dinh et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. 2, 107-139.
- Khoan, N.V. (1933). "Le repêchage de l'âme". **Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. 1, 11-34.
- Kleinen, J. (1996). "Ethnographic praxis and the colonial state in Vietnam". In P. Le Failler, J.M. Mancini (Eds.), **Viêt Nam Sources et Approches** (pp. 15-48). Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Kleinen, J. (2005). "Tropicality and Topicality : Pierre Gourou and the genealogy of French colonial scholarship on rural vietnam". **Singapore Journal of Tropical Geography**, Vol. 26 (3), 339-358.
- Lacoste, Y. (1976). "Enquête sur le bombardement des digues du Fleuve Rouge". **Hérodote**, Vol. 1, 86-117.
- Lacoste, Y. (1976). "Questions à Michel Foucault sur la géographie". **Hérodote**, Vol. 1, 71-85.
- Lacoste, Y. (1990). **Paysages politiques. Braudel, Gracq, Reclus** (Le Livre de Poche ed., Vol. 4117). Paris : Librairie générale française.
- Lagrée, S. (1995). "Evolution de l'agriculture vietnamienne dans un district du delta du Fleuve Rouge". **Les Cahiers d'Outre-Mer**, vol. 190, 139-156.
- Lamarck, J.-B. (1957). **Pages choisies** (Les classiques du peuple ed.). Paris : Messidor-Editions sociales.
- Lê Bá Tháo. (1997). **Viet Nam the Country and its Geographical Regions**. Hanoi : Thê'Gió'i publishers.
- Le Play, F. (1855). **Les ouvriers européens**. Paris : Imprimerie nationale.
- Lefebvre, H. (1974). **La production de l'espace**. Paris : Anthropos.

- Lefèvre, F. (1937). "Une heure avec Sylvain Lévy". In **Mémorial Sylvain Lévy** (Jacques Bacot ed., pp. 123-124). Paris : Paul Hartmann. (N)
- Lefort, I. (1992). **La lettre et l'esprit. Géographie scolaire et géographie savante en France. 1870-1970**. Paris : Editions du Centre national de la recherche scientifique.
- Lemaire, S. Blanchard, P., Bancel N. (2000). "1931! Tous à l'Expo...Un événement oublié de la République coloniale". **Le Monde Diplomatique**, vol. 562, 10-11
- Leroy-Beaulieu, P. (1874). **De la colonisation chez les peuples modernes**. Paris : Guillaumin.
- Levasseur, E. (1984). "De l'importance de la Géographie physique pour l'étude des forces productives de la nation". In P. Pinchemel, M.C. Robic, J.M. Tissier (Eds.), **Deux siècles de géographie française. Choix de Textes** (pp. 65-71). Paris : Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Levi-Strauss, C. (1958). **Anthropologie structurale**. Paris : Plon.
- Lévi-Strauss, C., Eribon, D. (1988). **De près et de loin**. Paris : Editions Odile Jacob.
- Lévy-Brühl, L. (1922). **Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures**. Paris : Alcan.
- Little, W. Fowler, H.W., Coulson, J. (1972). **The Shorter Oxford English Dictionary on Historical Principles** (Third Edition ed., Vol. I). London : Oxford University Press.
- Logan, W. (2000). **Hanoi Biography of a city**. Sydney : University of New South Wales Press Ltd.
- Loi, D. (1984). "Pour une analyse de la causalité en géographie classique. Le préalable des structures élémentaires". **Bulletin de l'Association de géographes français**, Vol. 506, 383-388.
- Loi, D. (1985). "Une étude de la causalité dans la géographie classique française L'exemple des premières thèses régionales". **L'Espace géographique**, Vol. 2, 121-125.
- Lyautey, H. (1920). **Lettres du Tonkin et de Madagascar 1894-1899**. Paris : Armand Colin.
- Malinowski, B. (1963). **Les argonautes du Pacifique occidental**. Paris : Gallimard.
- Marseille, J. (1984). **Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce**. Paris : Albin Michel.
- Marseille, J. (Ed.). (1988). **Histoire (classe de Première)**. Paris : Nathan.
- Martonne, E. de Feyel, P., Tessier, M. (1925-1927). **Les grandes régions de France : Description photographique avec notices géographiques**. Paris.
- Martonne, E. de (1896). "La vie des peuples du Haut Nil". **Annales de géographie**, Vol. 25, 61-70.
- Maspéro, G. (Ed.). (1930). **Un empire colonial français, l'Indochine** (Vol. I, II). Paris : G. Van Oest.
- Maspéro, H. (1916). "Etudes d'histoire d'Annam". **Bulletin de L'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. XVI, 1, 1-55.
- Maspéro, H. (1918). "Etudes d'histoire d'Annam". **Bulletin de L'Ecole française d'Extrême-Orient**, Vol. XVIII, 3, 1-36.
- Maspéro, H. (1965). **La Chine antique**. Paris : PUF.
- Maspéro, H. (1971). "La société et la religion des chinois anciens et des Tai modernes". In Kaltenmark (Ed.), **Le taoïsme et les religions chinoises** (pp. 221-267). Paris : M. Kaltenmark. (N)

- Mauss, M. (1989). **Essai sur le Don, formes et raison de l'échange dans les sociétés archaïques** (Collection Quadrige, Sociologie et anthropologie ed.). Paris : P.U.F.
- McEvelley, T. (1999). **L'Identité culturelle en crise. Art et différence à l'époque postmoderne et coloniale**. Paris : Jacqueline Chambon. (traduit de l'anglais par Yves Michaud)
- Michelet, J. (1952). **Histoire de la Révolution française** (Bibliothèque de la Pléiade ed., Vol. I, II). Paris : Gallimard. (première publication en 1847-1853).
- Mollier, J.Y., George, J. (1994). **La plus grande des républiques. 1870-1940**. Paris : Fayard.
- Montaigne, M.de. (1979). **Les Essais, 1580-1592** (Garnier Flammarion ed., Vol. I,XXXI). Paris : Flammarion.
- Montesquieu, C.L. (1973). **De l'esprit des lois** (Classiques Garnier ed.). Paris : Garnier.
- Mus, P. (1952). **Vietnam, sociologie d'une guerre**. Paris : Seuil.
- Mus, P. (1977). **L'Angle de l'Asie**. Paris : Hermann.
- Naciri, M. (1984). "La géographie coloniale : une science appliquée à la colonisation. Perceptions et interprétations du fait colonial chez J. Célérier et G. Hardy". In Vatin (Ed.), **Connaissances du Maghreb : sciences sociales et colonisations** (pp. 309-343). Paris : Centre national de la recherche scientifique.
- Ner, M. (1930). "Centenaire de Fustel de Coulanges. La cité antique et l'Annam d'autrefois". **Cahier de la société de géographie de Hanoi**, Vol. 19, 7.
- Nguyen Duc Truyen (2006). **Politiques de l'Etat vietnamien et stratégies paysannes L'exemple du delta du Fleuve rouge (1945-2005)**. Thèse de doctorat en sociologie. Paris. EHESS.
- Nguyen Khac Vien. (1993a). **A long History** (Knowledge of Vietnam ed.). Hanoi : The Gioi.
- Nguyen Khac Vien. (1993b). **Une longue histoire** (Connaissance du Vietnam ed.). Hanoi : The Gioi, Edition en langue étrangères
- Nguyen Trong Dieu. (1995). **Geography of Vietnam**. Hanoi : The Gioi Publishers.
- Nicolaï, H. Pélissier, P., Raison, J.P. (2000). **Un géographe dans son siècle. Actualité de Pierre Gourou** (Collection Hommes et Sociétés ed.). Paris : Editions Karthala, Géotropiques.
- Nicolaï, P. (1998). "Bibliographie de Pierre Gourou". **Revue belge de géographie**, Vol. 122, fascicule 2, 115-131.
- Ory, P. (1894). **La commune annamite du Tonkin**. Paris : Augustin Challamel.
- Ozouf-Marignier, M-V. (1992). "Géographie et histoire". In A. Bailly, R. Ferras, D. Pumain (Eds), **Encyclopédie de la géographie** (pp.93-107). Paris : Editions Economica
- Palsky, G. (1996). **Des chiffres et des cartes. Naissance et développement de la cartographie quantitative française au XIX siècle**. Paris : Editions du C.T.H.S.
- Pasquel Rageau, C. (1996). "Institutions coloniales, recherches scientifiques et histoire de la bibliographie de l'Indochine". In P. Le Failler, J.M. Mancini (Eds.), **Viêt Nam Sources et Approches** (pp. 229-243). Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Pasquier, P. (1918). "La province de Thanh Hoá". **Revue indochinoise juridique et économique**, Vol. 1, 511.
- Pasquier, P. (1930). "L'Indochine pittoresque". In G. Maspéro (Ed.), **Un Empire colonial français, l'Indochine** (Vol. II, pp. 245-253). Paris et Bruxelles : Les Editions G. Van Oest.

- Pervillé, G. (1993). **De l'Empire français à la décolonisation** (Carré histoire ed., Vol. 6). Paris : Hachette.
- Phan Huy Le Tu Chi, Nguyen Duc Nghinh (Eds.). (1993). **The traditional village in Vietnam**. Hanoi : The GIOI publishers.
- Phan Huy Le Tu Chi Nguyen Duc Nghinh et al. (1993). **Le village traditionnel au Vietnam**. Hanoi : The Gioi, Edition en langue étrangères.
- Piaget, J. (1986). **La psychologie de l'intelligence**. Paris : Armand Colin. (première publication, 1947)
- Pinchemel, P. et G. (1988). **La face de la Terre**. Paris : Armand Colin.
- Pinchemel, P. Robic, M.-C., Tissier, J.-L. (1984). **Deux siècles de géographie française** (CTHS ed.). Paris : Bibliothèque nationale.
- Plato, (1970). **Laws** (trans. T.J .Saunders). Hardmondsworth (Middlesex, England) : Penguin.
- Platon. (1991). **Phédon** trad. M. Dixsaut (Garnier Flammarion ed.). Paris : Flammarion.
- Pratt, M.-L. (1992). **Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation**. London : Routledge.
- Price, G. (1938). "White settlers in the tropics". In **Comptes rendus du Congrès international de géographie, Amsterdam**; pp. 266-269 ; t. II, section 3. Brill, EJ : Leiden.
- Price, G. (1939). **White settlers in the tropics** (Vol. Special Publications, n°23). New York : American G.S.
- Quella-Villéger, A. (Ed.) (1995). **Indochine. Un rêve d'Asie**. (Nord Compo) Villeneuve-d'Ascq, France : Omnibus.
- Rabinow, P. (1989). **French Modern Norms and Forms of the Social Environment**. Cambridge, Massachusetts ; London, England : The MIT Press.
- Radcliffe-Brown, A. (1930). **The Social Organization of Australian Tribes**. Sydney : Oceania monograph.
- Raffestin, C. (1978). "Du paysage à l'espace ou les signes de la géographie". **Hérodote**, Vol. 9, 90-104.
- Raffestin. (1976). "Peut-on parler de codes dans les sciences humaines et particulièrement en géographie ?". **L'Espace géographique**, Vol. 3, 183-188.
- Reclus, E. (1866). "Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes". **Revue des Deux Mondes**, Vol. 54, 762-771.
- Reclus, E. (1876-94). **Nouvelle Géographie Universelle : la Terre et les Hommes**. Vol 1-19 Paris : Hachette.
- Reclus, E. (1883). **Nouvelle Géographie Universelle. La Terre et les Hommes L'Inde et l'Indochine** (Vol. 8). Paris : Hachette.
- Redford, R. (1940). "The folk society and culture". **The American Journal of Sociology**, Vol. 45, 731-742.
- Renaut, A (2000). "La philosophie politique n'est pas morte à Auschwitz". **Le Monde de l'Education**, n°279, 14-21, entretien du mois. <http://www.lemonde.fr/mde>
- Renan, E. (1947-1961). **Œuvres complètes** (10 volumes). Paris : Calman-Lévy.
- Ricoeur, P. (1975). **La métaphore vive**. Paris : Seuil.

- Robequain, C. (1922). **Le Trièves**. Revue de géographie alpine, Vol. 10, 5-126.
- Robequain, C. (1929). **Le Thanh Hoá, Etude géographique d'une province annamite** (Les Editions G. Van Oest, Vol. 1 et 2). Paris et Bruxelles : Publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient.
- Robequain, C. (1931a). "Les moyens de transport accélérés dans les régions tropicales". In Union Géographique Internationale (Ed.), **Congrès international de géographie. Paris. 1931** (Vol. III, pp. 513-520) : Armand Colin.
- Robequain, C. (1931b). "Notes sur les modifications du peuplement de l'Indochine française depuis cinquante ans". In Union Géographique Internationale (Ed.), **Congrès international de géographie. Paris. 1931** (Vol. III, pp. 491-500). Paris : Armand Colin.
- Robequain, C. (1934). "Géographie et colonisation d'après Hardy". **Annales de géographie**, Vol. 43, 309-311.
- Robequain, C. (1935). **L'Indochine française**. Paris : Armand Colin.
- Robequain, C. (1936a). "Gourou (Pierre) : Les paysans du delta tonkinois; étude de géographie humaine". **Bibliographie Géographique**, Vol. XLVI, 414.
- Robequain, C. (1936b). "Les paysans du Delta Tonkinois. Etude de géographie humaine, d'après Pierre Gourou". **Bulletin de L'Ecole française d'Extrême-Orient**, 491-497.
- Robequain, C. (1938). "Le développement industriel de l'Indochine française". In **Comptes rendus du Congrès international de géographie, Amsterdam**; pp.590-593; t. II, section 3. Brill, EG : Leiden.
- Robequain, C. (1939). **L'évolution économique de l'Indochine française**. Paris : Centre d'Etudes de Politique étrangère.
- Robequain, C. (1944). **The Economic Development of French Indo-China**. London, New-York, Toronto : Oxford University Press.
- Robequain, C. (1946). **Le Monde Malais : Péninsule malaise, Sumatra, Java, Bornéo, Célèbres, Bali et les petites îles de la Sonde, Moluques, Philippines**. Paris : Payot.
- Robic, M.-C. (Ed.) (2006). **Couvrir le monde. Un grand XXe siècle de géographie française**. Ministère de Affaires étrangères : ADPF
- Robic, M.-C. (1996a). "Des vertus de la chaire à la tentation de l'action". In Géographie et cultures (Ed.), **La géographie française à l'époque classique (1918-1968)** (pp. 27-53). Paris : L'Harmattan.
- Robic, M.-C. (1996b). "La cartographie des années Trente". In M.-C. Robic, A.-M. Briend, M. Rössler (Eds.), **Géographes face au monde** (pp. 227-240). Paris : L'Harmattan.
- Robic, M.-C. (Ed.). (1992). **Du milieu à l'environnement**. Paris : Economica.
- Ronai, M. (1976). "Paysages". **Hérodote**, Vol. 1, 125-159.
- Said, E. (1978). **Orientalism**. London : Penguin.
- Said, E. (1980). **L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident**. Paris : Seuil.
- Said, E. (1993). **Culture and Imperialism**. London : Vintage.
- Said, E. (2000). **Culture et Impérialisme**. Paris : Fayard, Le Monde diplomatique.
- Sanguin, A.-L. (1993). **Vidal de la Blache Un génie de la géographie**. Paris : Belin.

- Sanguin, A.-L. (1994). "Redécouvrir la pensée géographique de Kant". **Annales de géographie**, Vol. 576, 134-151.
- Sarraut, A. (1923). **La mise en valeur des colonies françaises**. Paris : Payot.
- Sarraut, A. (1930). **Indochine** (Images du Monde ed., Vol. III). Paris : Firmin-Didot et Cie.
- Sarraut, A. (1931). **Grandeur et servitude coloniales**. Paris : Editions du Sagittaire.
- Sauvy, A. (1963). **Théorie générale de la population : Economie et croissance** (Vol. 1). Paris : P.U.F.
- Sauvy, A. (1966). **Théorie générale de la population : La vie des populations** (Vol. 2). Paris : P.U.F.
- Savoie, A. (1984). "Le Play et les Leplaysiens". In **Encyclopaedia Universalis** (Ed.), Corpus 10, p.1129-1131
- Schirmer, H. (1893). **Le Sahara**. Paris : Thèse de doctorat.
- Ségalen, V.(2000). **René Leys**. Paris : Gallimard (Folio).
- Serres, M. (1980). **Hermès** (Vol. 5). Paris : Ed. de Minuit.
- Serres, M (2002). "L'humanisme universel qui vient". *Le Monde/sélection hebdomadaire*. Vol. 2801, 13 juillet 2002, 7.
- SEFAG et L'Illustration (Ed.). (1993). **Les Grands Dossiers de L'Illustration L'Indochine Histoire d'un siècle 1843-1944**. Paris : Le Livre de Paris.
- Sheridan, A. (1980). **Michel Foucault : the Will to Truth**. London : Tavistock.
- Siary, G. (1993). "De la mode au modèle. Les images successives du Japon en Europe au XIX et au XX siècles". **Historiens et géographes**. Vol. 342, 103-122.
- Singaravélou, P. (1999). **L'Ecole française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges** (Recherches asiatiques ed.). Paris : L'Harmattan.
- Sion, J. (1909). **Les paysans de la Normandie orientale : Pays de Caux, Bray, Vexin Normand, Vallée de la Seine**. Paris : Armand Colin.
- Sion, J. (1929a). "Asie des Moussons". In P. Vidal de la Blache, L. Gallois (Eds.), **Géographie Universelle** (Vol. IX). Paris : Armand Colin.
- Sion, J. (1929b). "Le Thanh Hoá". **Annales de géographie**, Vol. 38, 513-516.
- Sion, J. (1934). L'art de la description chez Vidal de la Blache. In **Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature offerts à Joseph Vianey** (pp. 479-487). Paris : Les Presses Françaises.
- Sion, J., Sorre, M. (1934). "Péninsules méditerranéennes :Généralités. Espagne, Portugal". In P. Vidal de la Blache, L. Gallois (Eds.), **Géographie universelle** (Vol. VII). Paris : Armand Colin.
- Skinner, A.(1979). **A system of Social Science**. Oxford : Clarendon Press.
- Smith, A. (1776). **An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations**. London.
- Soja, E.W. (Ed.). (1990). **Postmodern geographies**. London, New-York : Verso.
- Sorre, M. (1913). **Les Pyrénées méditerranéennes. Etude de géographie biologique**. Thèse de doctorat, Paris.
- Sorre, M. (1943). **Les fondements biologiques de la géographie humaine. Essai d'une écologie de l'homme**. Paris : Armand Colin.

- Soubeyran, O. (1989). "La Géographie Coloniale : Un élément structurant dans la naissance de l'Ecole française de géographie". In M. Bruneau, D. Dory (Eds.), **Les Enjeux de la tropicalité** (pp. 82-90). Paris : Masson.
- Soubeyran, O. (1994). "Imperialism in French Geography". In A. Godlewska, N. Smith (Eds.), **Geography and Empire** (pp. 244-264). Oxford UK, Cambridge USA : Blackwell.
- Spencer, H. (1955). **Principes de sociologie, trad. E. Cazelles**. Paris : Alfred Costes.
- Spinoza, B. (1975). **l'Ethique, I**. In **Œuvres complètes** (La Pléiade ed.). Paris : Flammarion.
- Spurr, D. (1996, (third printing)). **The Rhetoric of Empire Colonial Discourse in Journalism, Travel Writing, and Imperial Administration**. Durham & London : Duke University Press.
- Staszak, J.-F. (1992). "A la recherche du climat chez Aristote" **Géographie et cultures**, Vol. 1, 105-118.
- Stoddart, D.R. (1986). **On Geography and its History**. Basil Blackwell : Oxford.
- Suret-Canale, J. (1994). "Les géographes français face à la colonisation : l'exemple de Pierre Gourou". In M. Bruneau, D. Dory (Eds.), **Géographies des colonisations** (pp. 155-169). Paris : L'Harmattan.
- Sutton, K. (1979). "Augustin Bernard 1865-1947". In T.W. Freeman, P. Pinchemel (Eds.), **Geographers Biobibliographical studies** (vol. 3, pp. 19-24). London : International Geographical Union Group on the History of Geographical Thought, Mansell.
- Ta Thi Thuy. (1993). **Les concessions agricoles françaises au Tonkin de 1884 à 1918**. Unpublished Thèse de doctorat Nouveau Régime, sous la direction de Denys Lombard, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris). Formation doctorale "Histoire et Civilisations".
- Taillard, C., Vũ Tự Lập . (1994). **Atlas du Viêt-nam Atlas Viêt Nam An Atlas of Vietnam** (Collection Dynamiques du territoire, n°13). Montpellier : RECLUS-La Documentation Française.
- Tertrais, H. (1993). "Pierre Gourou, le delta de Fleuve Rouge et la géographie". **Lettre de l'Afrase**, Vol. 29, 7-13. (Interview republiée dans le volume 48, juillet 1999)
- Thobie, J. Meynier, G. Coquery-Vidrovitch, C. et al. (1990). **Histoire de la France coloniale 1914-1990**. Paris : Armand Colin.
- Thomas, W. (1955). **Land, Man, and Culture in Mainland Southeast Asia**. Unpublished Doctorat Thesis, Yale University.
- Thomas, F (2004). « L'invention des « Hauts Plateaux » en Indochine. Conquête coloniale et production de savoirs » **Ethnologie française** 2004/2 - Tome XXXVII, pp.639 à 649
- Tylor, E.B. (1871). **Primitive Culture**. London : Murray.
- Valéry, P. (1919). **La Crise de l'Esprit**. Paris : Gallimard.
- Valéry, P. (1947). **Regards sur le monde actuel et autres essais** (Collection Blanche ed.). Paris : Gallimard. (première publication en 1931).
- Vallaux, C. (1980). **La Basse-Bretagne, étude de géographie humaine**. Genève, Paris : Editions Slatkine. (première publication en 1906).
- Venetier, P. (1991). "A travers un siècle de géographie humaine française dans les pays tropicaux". **Annales de géographie**, Vol. 561-562, 644-667.
- Verne, J. (1989). **L'Ile mystérieuse** (Le livre de poche ed.). Paris : Garnier Flammarion.

- Vidal de la Blache, P. (1873). **La péninsule méditerranéenne : l'Océan et la Méditerranée**. Paris et Nancy : Berger-Levrault.
- Vidal de la Blache, P. (1888a). “Des divisions fondamentales du sol français”. **Le Bulletin Littéraire**, Vol. 2, n°1, 1-7.
- Vidal de la Blache, P. (1888b). “Des divisions fondamentales du sol français”. **Le Bulletin Littéraire**, Vol. 2, n°2, 49-57.
- Vidal de la Blache, P. (1894). **Histoire et géographie : atlas général**. Paris : Armand Colin.
- Vidal de la Blache, P. (1903). **Tableau de la géographie de la France**. Paris : Hachette.
- Vidal de la Blache, P. (1904). “Les pays de France”. **Réforme Sociale**, Vol. 5, 333-344.
- Vidal de la Blache, P. (1911). “Les genres de vie dans la géographie humaine”. **Annales de géographie**, Vol. 111, 193-304.
- Vidal de la Blache, P. (1913). “Les caractères distinctifs de la géographie”. **Annales de géographie**, Vol. 124, 291-299.
- Vidal de la Blache, P. (1922). **Principes de géographie humaine**. Paris : Armand Colin.
- Vidal de la Blache, P. (1926). **Principles of human geography**. London : Constable publishers.
- Viollis, A. (1935). **Indochine S.O.S**, Paris : Gallimard.
- Weber, M. (1968). **Economy and Society**. New York : Bedminster. (première publication en 1922).
- Weulersse, J. (1946). **Paysans de Syrie et du Proche-Orient**. Paris : Gallimard.
- Weulersse, J. (1993). **Noirs et Blancs**. Paris : C.T.H.S. (première publication en 1931)
- Williams, P., Chrisman, L. (Eds.). (1994). **Colonial Discourse and Post-colonial Theory**. Cambridge : Harvester Wheatsheaf, University Press. (2d ed).
- Wiltshire, D. (1978). **The Social and Political Thought of Herbert Spencer**. Oxford : Oxford University Press.
- Wright, G. (1991). **Politics of Design in French Colonial Urbanism**. Chicago and London : The University of Chicago Press.
- Wolff, D. (1998). “Une rupture non consommée”, **Espaces Temps**, n°66-67, 80-93.
- Wolff, D. (2005). **Albert Demangeon (1872-1940) De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne**. Thèse de doctorat. Paris I.
- Zimmermann, M. (1900). “Leçon d'ouverture du cours d'histoire et de géographie coloniales”. **Annales de géographie**, Vol. IX, 77-80.